



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **Universitätsbibliothek Paderborn**

### **Réflexions Chrétiennes, Sur Divers Sujets De Morale**

Utiles A Toutes Sortes de personnes, & particulièrement à celles qui font  
la Ratraite spirituelle un jour chaque mois

**Croiset, Jean**

**Paris, 1710**

[urn:nbn:de:hbz:1-46072](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:1-46072)

Th  
2683



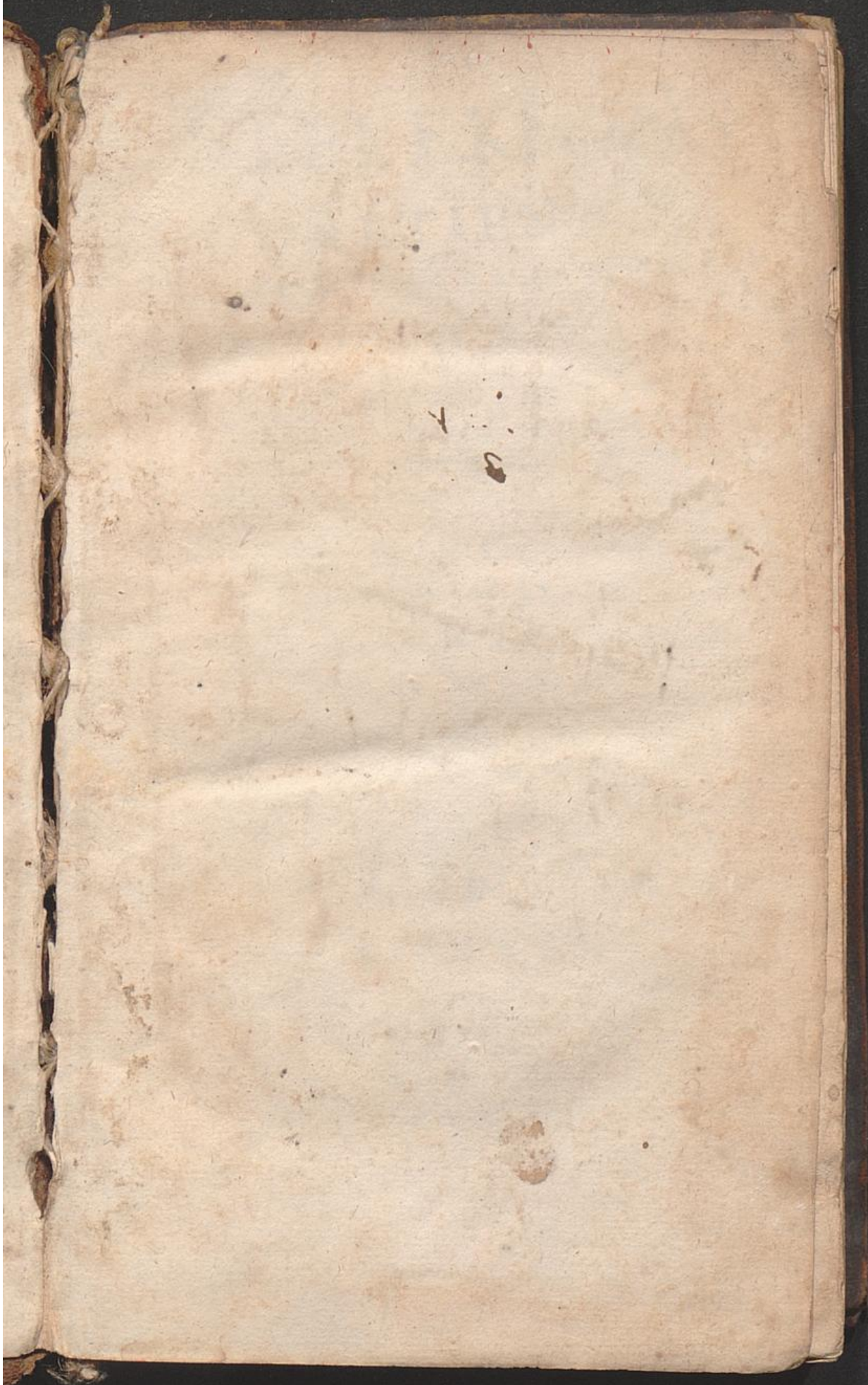
Th. 26 83.

Z. V.

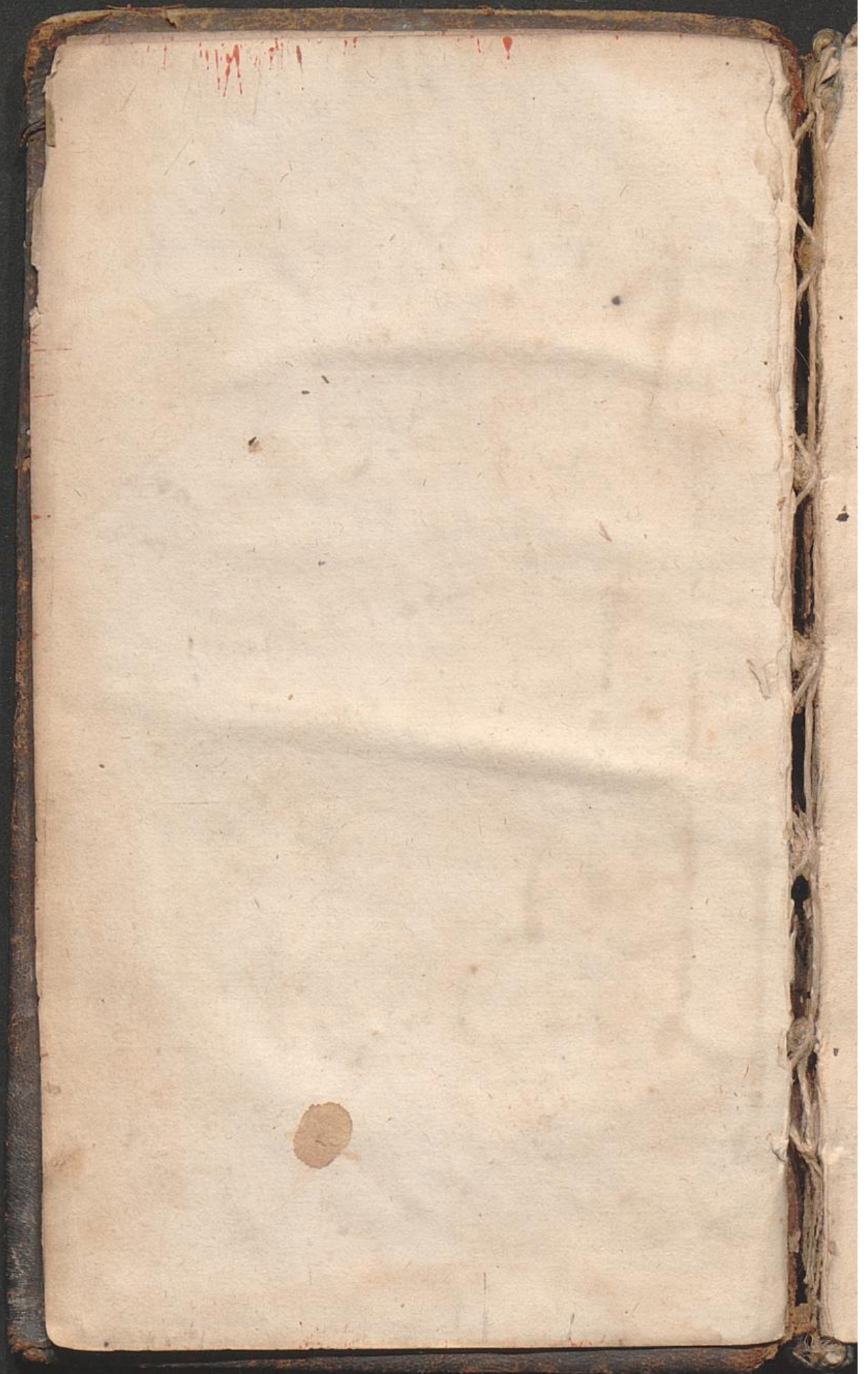
82:

J. VI. 36.











REFLEXIONS  
CHRÉTIENNES,  
SUR DIVERS SUJETS  
DE MORALE,

UTILES A TOUTES SORTES  
de personnes, & particulièrement à celles  
qui font la Retraite spirituelle un jour cha-  
que mois.

Par le Pere JEAN CROISET, de la  
Compagnie de JESUS.

Nouvelle edition, revûë, corrigée, & augmentée.  
TOME PREMIER.

Collegii

Paderborn.



Soc. Jesu.

an 1729

A PARIS,  
Chez EDME COUTEROT, rue S. Jacques,  
au bon Pasteur.

M. DCCX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



REFLEXIONS

CHRETIENNES

sur divers sujets

DE M. A. L.

LES A TOUTES SORTES

de personnes, & particulièrement de celles  
qui sont dans l'ignorance de la foi, & de  
celles qui sont dans l'erreur.

Par M. Jean Chastet, de la

Compagnie de Jesus.

Ensemble de nouvelles, de contes, & de romans.

TOME PREMIER

A PARIS,

Chez Edme Cocherot, rue St. Jacques,  
au bon Pasteur.

M. D. C. C. X.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





## AVERTISSEMENT.

**O**N ne s'étoit d'abord proposé, en donnant au Public ces Reflexions Chrétiennes, que de fournir aux personnes qui font chaque mois un jour de retraite, une matiere de lecture spirituelle, qui servît à les entretenir dans les bons sentimens que leurs meditations leur auroient inspirées.

Le Public a témoigné en être si satisfait, & elles ont été si fort goûtées, que bien des gens ont souhaité qu'on les continuât, & qu'on en fit un Ouvrage séparé.

On s'étoit plaint que quelques-unes étoient trop abrégées dans la premiere edition; on les



### AVERTISSEMENT.

a traitées plus au long dans celle-ci ; & on y a ajouté un second volume , sur divers autres sujets de Morale , tous fort intéressans.

Ces Reflexions , au reste , ne consistent pas en de grands raisonnemens , ni en des idées abstraites , & purement speculatives ; elles sont simples , & naturelles , tirées du fonds du sujet que l'on traite , appuyées pour la plûpart , sur les plus simples lumieres du bon sens , & de la raison éclairée de la Foy ; & par consequent à la portée de toutes sortes de personnes , & tres-propres à persuader.

Elles pourront servir de lecture , d'entretiens , & de matiere de considerations aux personnes qui font la Retraite. Elles ne seront pas moins utiles hors de la



### AVERTISSEMENT.

Retraite, à quiconque les voudra lire avec un peu d'attention, & avec quelque desir d'en profiter. D'ailleurs, les sujets qu'on traite ici, interessent tout le monde; la multitude, & la variété font qu'on y trouve abondamment à s'instruire, chacun selon son état, & suivant sa disposition.







# TABLE

## DES REFLEXIONS

contenuës dans ce premier  
Tome.

<b>D</b> <sup>U</sup> Monde,	page 1
Des fausses maximes du monde,	15
De quelques autres fausses Maximes des gens du monde,	26
Des Divertissemens,	39
Du feu,	52
Des Assemblées mondaines,	62
Des Spectacles,	78
Des Divertissemens du Carnaval,	95
De la contradiction qui se trouve entre nô- tre creance & nos mœurs,	113
De la fausseté des préjuges qui combat- tent la douceur de la vertu,	128
De la fausse Pieté,	150
De la veritable Devotion,	176
Des contradictions, & des épreuves aus- quelles doivent s'attendre les gens de bien dans toute sorte d'état,	194
Du faux Zele,	214



## TABLE DES REFLEXIONS.

<i>Du salut, &amp; des faux pretextes que les gens du monde apportent touchant cette importante affaire,</i>	234
<i>De l'Eternité malheureuse,</i>	253
<i>Qu'il n'y a de solide plaisir que dans la pratique de la vertu,</i>	273
<i>De la véritable Piété propre de chaque état,</i>	291
<i>De l'exemple des Saints,</i>	311
<i>Des Irreverences dans les Eglises,</i>	330
<i>De l'état des Religieux fervens,</i>	343
<i>De l'état des Religieux imparfaits,</i>	358
<i>De la fidélité dans les petites choses,</i>	<del>422</del> 382.
<i>Des Amitiez particulieres dans les Communautés,</i>	396
<i>De l'indifférence qu'on a de plaire à Dieu,</i>	403
<i>Du manque de Foy,</i>	413
<i>De la source de nos imperfections,</i>	421
<i>De l'exatitute à remplir tous ses devoirs,</i>	431
<i>De la Confession,</i>	444

Fin de la Table des Reflexions.



---

## APPROBATION.

**J'**Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit, qui a pour titre : *Reflexions Chrétiennes sur divers sujets de Morale*, par le Pere JEAN CROISSET, de la Compagnie de JESUS : Je n'y ay rien remarqué de contraire à la Foy, & aux bonnes mœurs ; le tout m'a paru solide & édifiant. A Paris le 8. Juillet 1706.

C. LEULLIER,

---

## PERMISSION.

**J**E soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus, de la Province de Lyon, suivant le pouvoir que j'ay reçu de nôtre Reverend Pere General, permets au Pere JEAN CROISSET, de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre, qui porte pour titre : *La Retraite spirituelle pour un jour chaque mois, augmentée, avec un Tome de Reflexions Chrétiennes sur divers sujets*, qui a été approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie. A Marseille le 22. de Fevrier 1705.

CLIM. VILLARD.

REFLEXIONS





# REFLEXIONS SPIRITUELLES,

Pour servir aux personnes qui  
font des Retraites.

*Du Monde.*

I.

**Q**U'EST-CE que ce monde, qu'on aime jusqu'à la folie, qu'on craint avec excès, qu'on sert avec des soins infinis, qu'on ménage jusqu'au scrupule ? Ce monde, dont chacun se plaint, & qui ne rend justice à personne, qui n'a nul égard pour le mérite, qui remplit l'univers de mécontents, & de malheureux, & qui n'a point de serviteur qui ne soit son esclave ? Ce monde, dont les bizarres maximes sont autant de loix, sou-

*Tome I.*

A



vent contraires au bon sens, & toujours opposées aux maximes de l'Evangile ?

Si le monde est un phantôme qui ne subsiste que dans l'imagination, ne sommes-nous pas insensés de nous faire un maître si incommode des fantaisies d'autrui, & une idole formidable de nos propres idées ? Si ce monde est quelque chose de réel, quel droit a-t-il de nous faire de si dures loix ? de qui tient-il son autorité ? par quelle fatalité sommes-nous nez ses esclaves ?

Certainement quand on raisonne sans passion, & sans préjugé, quand on regarde de près ce que c'est que ce monde, on sent de l'indignation contre soy-même, de luy avoir tant déferé, & d'en avoir été si long-temps la dupe.

Ce monde qui a tant d'empire sur les esprits, & sur les cœurs, n'est, à proprement parler, que cette foule tumultueuse de gens de differens caracteres, & de divers goûts, qui ne s'accommodant pas des maximes de J E S U S-CHRIST, n'ont en vûe que leurs intérêts, n'ont pour regle que leurs passions, & pour objet de leur empressement que les biens, les honneurs & les plaisirs de cette vie. Gens ordinairement d'un es-



prit vain & turbulent, d'un cœur encore plus corrompu, & d'une ambition sans mesure; qui ne se repaissent que de chimères, qui ne s'occupent que de cent amusemens frivoles. Gens qui n'ont souvent d'autre mérite que l'art de sçavoir imposer: dont les plus habiles sont ceux qui sçavent mieux profiter des malheurs d'autrui; & les plus heureux, ceux qui sçavent mieux dissimuler les leurs. C'est une secte presque universelle de gens, qui la plupart ne se connoissent pas les uns les autres, & qui se méprisent encore plus quand ils se connoissent; qui conviennent en ce qu'ils font tous profession de n'être pas devots, & à la faveur de cet aveu, croient être en droit de se railler de la vertu la plus exemplaire; de plaisanter irréligieusement sur les plus respectables pratiques de piété; de se faire honneur de leur déreglement, & de n'avoir de religion que par coûtume & par bienfiance.

Là regne cette dissimulation universelle, la base sur quoy portent tous ces dehors pompeux & éclatans. On y donne mille loüanges, tandis que par un ris moqueur & dédaigneux, on se jouë de la simplicité de ceux qui les croient. On



y fait mille offres de service , & souvent on n'a point de pire ennemi que celui qui les fait. Les joyes les plus éclatantes y sont les plus superficielles. Quoy qu'on ait le cœur flétri , & usé par mille chagrins , il faut rire par artifice : c'est une faute impardonnable de n'y sçavoir pas dissimuler ; il n'est pas permis de se plaindre dans le monde. Trop de merite paroît un crime à qui n'en a pas assez ; jugez si la vertu y fait fortune. La droiture & la bonne foy y sont regardées comme la vertu des simples ; la docilité , & la pieté chétienne , comme des marques de petit génie ; & les maximes qui y regnent sont toutes opposées à la véritable sagesse , toutes pernicieuses au salut.

Le monde est un grand theatre , où les hommes se jouent les uns les autres. Tel donne une scene ridicule au public , qui s' imagine que chacun l'admire ; & ceux qui regardent en pitié les autres , sont souvent plus méprisables & plus méprisés qu'eux.

Là regne despotiquement un tas de jeunes étourdis , de libertins , & de femmes d'une réputation pour le moins chancelante.



*spirituelles,*

C'est ce tas d'esprits gâtez qui juge souverainement, qui condamne, ou qui approuve selon son bizarre caprice; & voilà ces censeurs formidables que des gens sages appréhendent; voilà ces maîtres imaginaires à qui des gens de bien craignent si fort de déplaire; voilà ce grand & ce beau monde, qui prétend être l'arbitre de la fortune des hommes, & si on l'en veut croire, de la félicité du genre humain.

C'est luy qui change les coutumes, qui règle les bienséances, qui détermine les dépenses, qui autorise les goûts. La raison cede toujours à son caprice, & la Religion même cede à ses passions.

Dur dans ses loix, impitoyable dans les services qu'il exige, il ne compte pour rien quoy qu'on fasse, si l'on ne luy sacrifie tout. Et quel fruit de tant de sacrifices? Combien de fois après avoir le plus travaillé, ne vous sçait-on nul gré de vos peines? Vous serez les années entières à servir, à vous gêner, à souffrir, sans qu'on s'en apperçoive: êtes-vous assez heureux pour plaire, quel avantage vous en revient-il?

Vous serez pour quelque temps du goût de ces capricieux censeurs, vous aurez



les suffrages de ces libertins, vous serez de toutes leurs parties de plaisir, vous brillerez, mais à vos propres dépens, dans ces assemblées du grand monde; jusqu'à ce que l'âge vous rende le joüet & le rebut de ceux dont vous avez été, ou l'admiration ou la dupe; ou que le moindre revers ancantisse en un instant dans l'esprit de ces mercenaires admirateurs tout vôtre prétendu merite; & vous interdisant tout commerce, avec ces faux heureux du siècle, vous rende un objet d'horreur à ceux même qui vous avoient fait jusqu'alors la cour.

Eh Seigneur! quand s'avisera-t-on de secouer un joug qui fait si fort gémir, & que les seuls préjugés de la naissance & de l'éducation nous imposent? Quand cessera-t-on de servir en esclave un maître si peu digne de l'être? Quand cessera-t-on de déferer servilement à toutes les bizarres idées d'une foule de gens oisifs & peu Chrétiens, pour qui tous les gens sages ont un véritable mépris?

Voilà cependant cette idole à qui on nous apprend presque dès le berceau à faire des vœux; voilà ce phantôme si effrayant dont on appréhende si fort d'é-mouvoir l'indignation; voilà ce monde



dont on recherche avec tant de soins les suffrages & l'agrément, ce monde dont on craint tant les jugemens & la censure.

Est-il possible, mon Dieu, que des hommes qui aiment si fort l'indépendance, reçoivent volontairement la loy de tant de sortes de gens ? Mais est-il possible que des Chrétiens instruits à l'école de JESUS-CHRIST, ne reglent presque toute leur conduite que selon les maximes de ce monde ?

## II.

Les personnes les plus vertueuses, ne se trouvent au milieu de ce fastueux monde, que comme en pais ennemi, assez lâches souvent pour y avoir honte de l'Evangile : comme si au milieu d'une multitude de malades, ou d'insensés, un homme sage devoit avoir honte d'être en santé, ou d'avoir le bon sens.

La meilleure volonté n'est gueres à l'épreuve de la mauvaise humeur, ou des menaces imperieuses de ce phantôme de Souverain ; on craint jusqu'à ses raileries.

Il plaît à un jeune étourdi de trouver à dire à la modestie d'un homme de bien, ou à la piété exemplaire d'une Dame

A iiij



Chrétienne : pourquoy avoir le moindre égard , pourquoy être sensible à la critique d'un si pitoyable censeur , dont les loüanges feroient tort à la reputation des gens sages ?

La crainte de déplaire à un libertin fait souvent échoüer les plus genereux projets de conversion ; elle est l'écueil ordinaire d'une vertu naissante ; on ne tâche pas même de la vaincre ; cette crainte si indigne d'un cœur Chrétien , si indigne d'un honnête homme , étouffe les plus beaux sentimens de piété , fait disparoître tous les charmes de la vertu , donne une idée affreuse d'une vie Chrétienne.

Mais quel est le sujet de ces railleries mordantes , de ces malignes reflexions , de ces traits piquans & satyriques , qui divertissent si fort une assemblée mondaine , aux dépens des gens de bien , & qu'on pourroit regarder aujourd'huy comme une espece de nouvelle persécution dans le Christianisme ?

On plaïsante sottement , on trouve à dire qu'une personne qui a la foy , soit touchée des veritez terribles de nôtre Religion , & qu'elle regle sa conduite selon sa créance.



On trouve à dire qu'une personne raisonnable, pensant aux conséquences épouvantables d'un malheur éternel, prenne des mesures pour s'assurer un sort heureux, & ne craigne rien tant que de risquer le salut de son ame.

On trouve à dire que cette jeune personne dans une affaire où il s'agit de tout gagner, ou de tout perdre, prenne le bon parti : c'est-à-dire qu'on plaïsante de ce qu'elle a si-tôt du bon sens, on voudroit que dans un âge si peu avancé elle fût moins sage.

On trouve à dire qu'un Chrétien qui reconnoît par la parole de Dieu même, & par l'exemple de tous les Saints, qu'il n'est rien de plus opposé aux maximes de JESUS-CHRIST, que les maximes du monde, préfere celles-là à celles-cy, fasse à present ce qu'il seroit un jour au desespoir de n'avoir pas fait, & ce que ceux-mêmes qui le blâment, sont indispensablement obligez de faire.

Enfin, on trouve à dire qu'une personne peu reguliere, qu'un luxe immodéré, qu'une vie molle & licencieuse, qu'un jeu excessif, que cent autres passions rendoient la fable de toute une ville, reforme ses mœurs, regle sa con-



duite sur les maximes de J E S U S-CHRIST, remplisse les devoirs de son état, & mene désormais une vie unie & chrétienne.

Depuis quand est-ce un crime de n'être plus méchant ? On avoit bien oüy dire, même aux Payens, que le seul nom de Chrétien portoit dans son idée la pratique de toutes les vertus, & qu'il valoit seul une apologie : mais se fût-on attendu à trouver des Chrétiens qui désapprouvassent la pureté des mœurs, & une vie conforme aux maximes de l'Evangile ?

Il est surprenant que parmy des gens qui font tous profession de la même Religion, il se trouve de si déraisonnables censeurs ; mais on se rassure quand on pense à ce qui met de si mauvaise humeur tous ces pitoyables critiques.

Une femme qui se reforme, est une insupportable censure à cent autres, qui savent bien qu'elles ont plus besoin qu'elle de se reformer, & qui n'ont, ni assez de force d'esprit, ni assez de bon sens pour le faire.

Un jeune homme qui regle ses mœurs, fait une piquante leçon de réforme à tous ses compagnons de débauche, à



qui son exemple fait sentir vivement l'indispensable necessité qu'ils auroient de se reformer ; on a un secret déplaisir de voir que ceux qui n'étoient pas meilleurs que nous , soient devenus plus sages : on tâche de détourner par de fades plaisanteries, des reproches trop importuns : mais la conscience ne prend pas aisément le change ; le dépit croît avec les remords. Et voilà ce qui met les libertins de si mauvaise humeur contre les gens de bien : voilà la véritable source des railleries qu'on fait de la vertu dans le monde ; & c'est à quoy l'on doit s'attendre tant qu'il y aura dans le monde des libertins. Trop de lumiere nuit à des yeux malades, & irrite la mauvaise humeur.

## III.

Dans cette generale corruption de mœurs , qui avoit inondé tout l'Univers , que ne dit-on pas contre la vertu exemplaire de Noé , & de sa famille ? C'étoit un petit esprit qui se scandalisoit de tout , & qui donnoit dans la vision. Pourquoi ne pas vivre comme les autres ? pourquoi se distinguer par des singularitez odieuses ? pourquoi cet air de reforme & de regularité ? Est-ce que

A vj



nous ne voulons pas nous sauver , pouvoit-on dire ? N'y aura-t-il que luy d'élû ? A quoy bon ces imaginaires frayeurs ? Si la vie molle & délicate que nous menons étoit un mal , seroit-elle si universellement suivie ?

Que signifient les menaces de ce visionnaire vieillard ? est-il préposé luy seul pour la reforme du genre humain ? pourquoy ne se pas couronner de fleurs comme nous ? pourquoy s'interdire la plûpart de nos divertissemens ? pourquoy condamner par sa conduite nôtre luxe , nos danses , & nos licencieux repas ? pourquoy défendre à ses enfans de suivre nôtre exemple ?

Mais que de railleries sur l'ouvrage auquel il travailloit ! que de mordantes plaisanteries à la vûe de l'Arche ! Nous allons tous perir , disoient avec un ris moqueur ces libertins. Noé & ses enfans trouveront seuls dans leur devotion un azyle ; leur vie exemplaire est trop peu semblable à la nôtre pour n'avoir pas un meilleur sort. Ainsi raillent des gens de bien , tous ceux qui menent une vie peu reguliere & peu chrétienne.

Mais quand ces beaux jours commencerent à s'obscurcir ; quand le ciel irrité



commença de répandre sur la terre ses torrens ; quand la mer en courroux ne connut plus de bornes , & que les eaux croissant à vûë d'œil , portoient l'effroy & la mort jusques sur le sommet des plus hautes montagnes , que devinrent ces railleries , & quel fut le langage de ces railleurs ?

Noé à l'abry de ce châtiment universel leur parut-il toujours peu sensé , & un petit genie ? le regardoit-on en pitié dans son Arche, comme il leur avoit fait compassion banni de leurs parties de plaisirs ? eut-il tort de n'avoir pas vécu comme eux ? sa singularité , ou pour mieux dire sa regularité luy fit-elle honneur ? eurent-ils raison de n'avoir pas suivi son exemple ? Ainsi rendront un jour justice aux gens de bien , ceux-même qui raillent aujourd'huy de leur modestie , & de leur pieté.

On regarde les gens de bien comme des gens simples , impolis , inutiles , parce qu'ils ne sont pas de toutes les parties de plaisir ; bannis dans le monde du commerce des honnêtes gens , indignes de paroître dans leurs brillantes assemblées ; gens qui ne sçavent pas vivre , & qu'on regarde en pitié.



Mais un peu de patience ; ces beaux jours s'obscurciront , cet éclat qui enchante , & ce tumulte qui étourdit tombera ; des pleurs , & d'amers repentirs succéderont à tous ces plaisirs , à toutes ces fêtes peu chrétiennes ; la mort fera sentir qui a été sage. Ces prétendus heureux du siècle , ces gens si réjouis dans le monde , & si fiers de leur sort , soutiendront-ils leur joye & leur vaine fierté jusqu'à cette dernière heure ? se sauront-ils bon gré de leur vie molle & licencieuse ? auront-ils envie de railler ? Un Dieu inexorable , vangeur du mépris qu'on aura fait de ses loix , rendra justice à tout le monde : mais que cette justice causera de terribles regrets !

Les personnes qui font profession de suivre les maximes de JESUS-CHRIST , ne doivent pas être étonnées de déplaire si fort aux gens du monde , à qui JESUS-CHRIST même n'a pas plû. Ce seroit pour eux un triste sort , d'avoir l'approbation de ceux qui désapprouvent les maximes de l'Evangile , & ils doivent se souvenir de ces oracles de JESUS-CHRIST leur divin Maître : Si le monde vous hait , sçachez que j'en ay été haï avant vous ; si vous eussiez été



du monde, le monde aimeroit ce qui se  
feroit à luy ; mais parce que vous n'êtes  
point du monde, & que je vous ay  
choisi au milieu du monde, c'est pour  
cela que le monde vous hait.

*Des fausses maximes du monde.*

I.

Rien n'est plus indignant, rien ne re-  
volte davantage un esprit chrétien, que  
de voir avec quelle imposante sécurité  
les gens du monde débitent leurs maxi-  
mes. A les entendre raisonner d'un ton  
imperieux, & décisif sur la morale, &  
sur les dogmes de la Religion, on diroit  
que les Saints ont ignoré l'art de vivre  
chrétiennement, & qu'il n'y a que les  
gens du monde, qui aient sçu entrer  
dans le véritable sens de l'Evangile. La  
vie chrétienne selon eux, n'est plus cette  
vie laborieuse & mortifiée dont JESUS-  
CHRIST nous a fait de si vifs portraits;  
c'est une vie molle, & délicieuse, enne-  
mie de toute contrainte, rassasiée d'oi-  
veté.

Le ciel n'est plus cette terre de pro-  
mission, où l'on n'entre qu'après bien  
des victoires ; c'est selon eux un champ



ouvert de toutes parts, dont toutes les avenues sont applanies. A en juger par leur conduite, & par leurs maximes, le royaume du ciel, qui a coûté si cher aux plus grands Saints, se donne aujourd'hui pour rien aux gens du monde. Cette violence continuelle dont parle JESUS-CHRIST n'est que pour ceux qui menent une vie innocente, & la penitence n'est plus pour les pécheurs.

Il est étrange qu'on ne s'aperçoive pas dans le monde d'une erreur si grossière, & il est encore plus étrange qu'on persevere dans cette erreur, si l'on s'en aperçoit. Est-il besoin d'une profonde meditation, faut-il avoir un esprit fort sublime pour découvrir toute la malignité de ces maximes? En bonne foy quelle voye mene plus seurement à la perdition, que celle que suivent les gens du monde? Qu'y a-t-il de plus opposé à l'esprit du Christianisme, que leurs maximes? Quelle morale plus contraire à celle de JESUS-CHRIST que la leur?

Premiere maxime: Quand on est dans le monde, il faut faire comme les autres: c'est-à-dire qu'il faut se laisser entraîner servilement par la foule, sans se mettre beaucoup en peine où l'on va, étant



même prudemment seir qu'on se perd. Est-il du bon sens de suivre aveuglément de tels guides ? quelle raison de se livrer à l'humeur & aux passions d'autrui ? & si les autres font mal, pourquoy faire comme les autres ? Mais peut-on raisonnablement se persuader que les autres fassent bien ?

Il faut faire comme les autres : c'est-à-dire qu'il faut se damner tranquillement comme les autres ; n'avoir de Religion que par coûtume, par bienséance, & par grimace comme les autres ; se livrer à ses propres desirs, ne consulter que ses intérêts, ne vivre que pour sa fortune, car c'est ainsi que font les autres ; c'est-à-dire qu'il faut passer ses jours dans un oubli profond de son salut, renvoyer à la fin de la vie une conversion imaginaire, & mourir comme les autres dans le desesperant regret de ne s'être pas converti.

Mais qui sont-ils ces autres qu'on doit se proposer pour modelles ? Sont-ce des personnes sages, & d'une probité reconnue, qu'une vie chrétienne & exemplaire rend respectables ? Le nombre en est petit. Se propose-t-on du moins ce petit nombre ? Nullement : ces autres



sont cette foule de gens oisifs, la plupart sans Religion, qui laissant aux gens de bien le soin de travailler à l'affaire du salut, passent leur vie dans un éternel oubli de Dieu, & ne se repaissent que d'inutilitez & de chimeres.

C'est cette multitude confuse de femmes mondaines, qui se contentant d'une teinture & d'une surface de Religion, décrivent si fort par leur vie molle, la morale de JESUS-CHRIST, & se font un système de félicité d'une conduite toute payenne.

Voilà les excellens modèles que le monde propose à imiter; voilà selon luy comme il faut faire.

Cependant JESUS-CHRIST nous assure que ce chemin large & spacieux par où passe la foule, mène à la perdition; que le chemin qui mène à la vie est étroit, & qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée. S'il faut faire comme les autres, ne doit-ce pas être plutôt comme ce petit nombre d'élus à qui le royaume des Cieux est promis; comme ces personnes sages & vertueuses, à qui, malgré la plus effrénée licence des mœurs, on rend justice, & pour qui même les libertins ont interieurement du respect;



comme ces gens d'une piété édifiante dont on envie le sort, & de qui on fera un jour au desespoir de n'avoir pas suivi l'exemple?

Est-il possible, mon Dieu! qu'on s'aveugle jusqu'à ce point, & qu'une fervile, & indigne complaisance, pour des gens certainement qu'on n'estime pas, maîtrise notre raison, lie, pour ainsi dire, notre liberté, & nous impose une espèce de nécessité de mal faire.

Et ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'on appelle cela sçavoir vivre; comme si toute la sagesse, la civilité & le bon sens ne se trouvoient que dans les mœurs des libertins; & que la doctrine de JESUS-CHRIST, qui a civilisé les peuples les plus sauvages, & qui seule est la règle des mœurs, ne pût pas nous apprendre à vivre.

Tous les gens de bien ignorent donc cet art; les manières douces & honnêtes ne sont donc plus les effets de la vertu; & il suffira d'être Disciples de JESUS-CHRIST pour ne sçavoir pas vivre. Cependant ce n'est qu'à son école qu'on apprend cette inalterable douceur, & cette humilité de cœur, sans quoy toute civilité n'est que grimace, & avec quoy



on connoît si aisément toutes les bien-  
séances, & on les pratique si à propos.

## I I.

L'honnêteté est la règle, non seule-  
ment des actions extérieures, mais en-  
core des sentimens intérieurs de l'ame ;  
elle est donc inseparable de la pureté des  
mœurs. C'est une manière d'agir juste,  
sincere, droite, bienfaisante, obligean-  
te, & civile ; à l'égard de tout le mon-  
de ; elle ne peut donc être que le parta-  
ge des gens toujours mortifiez, & par  
conséquent des seuls gens de bien. La  
civilité des mondains cache & suppri-  
me l'amour propre par une dissimula-  
tion artificieuse & intéressée ; la vertu  
chrétienne est la seule qui le détruit, &  
l'aneantit.

Faire dans le monde comme les au-  
tres, c'est sçavoir s'étourdir sur la Re-  
ligion comme les autres ; mais ce n'est  
pas sçavoir vivre en véritable Chrétien.

Deuxième maxime : Il est de l'hon-  
nête homme de ne pas laisser un affront  
impuni, & il est de son honneur de tirer  
raison d'une injure reçue.

Jamais maxime plus contradictoire-  
ment opposée à la doctrine de JESUS-



CHRIST, elle s'ape visiblement les fondemens de la morale de l'Evangile. Certainement s'il est de l'honnête homme d'en user ainsi, il faut ou qu'un honnête homme ne puisse jamais être Chrétien, ou qu'un véritable Chrétien ne puisse jamais être honnête homme. Ces deux propositions qui suivent nécessairement, font horreur & revoltent nôtre raison, qui nous fait assez sentir que l'honnête homme est inséparable du vray Chrétien, & qu'il n'y a qu'un parfaitement homme de bien qui soit à proprement parler un parfait honnête homme.

Cependant JESUS-CHRIST a prétendu faire un parfait Chrétien, en nous faisant une loy si pressante de pardonner. Il plaît au monde d'en faire une toute contraire. Laquelle des deux faut-il suivre pour être honnête homme? & sera-t-il de l'honnête homme de croire que JESUS-CHRIST s'est trompé?

On conviendra qu'à la vérité ce n'est point être honnête homme selon JESUS-CHRIST, mais que c'est être honnête homme selon le monde. Et quel est ce monde, avec qui JESUS-CHRIST entre en concurrence, & à qui on défère préféablement à JESUS-CHRIST? Est-



ce autre chose que cette multitude de jeunes libertins & d'esprits vains, toujours esclaves des plus basses passions, idolâtres de leurs propres idées, chez qui la Religion tient toujours le dernier rang, dont plusieurs même ont peu de religion. Voilà les formidables Heros qu'on a tant de soin de ménager; voilà les arbitres du mérite, & de la réputation des gens; voilà la règle des devoirs, & des bienfaisances de la vie. C'est dans l'idée de ces sortes de gens qu'on veut être honnête homme, dût-on être mal-honnête homme dans l'idée de Dieu. C'est-à-dire, que Dieu n'est presque plus compté pour rien dans le monde.

Si l'on ne faisoit des reflexions sur cette pernicieuse maxime qu'avec des Payens, il seroit aisé de leur démontrer que la vengeance est la passion des âmes étroites & lâches. Que ceux qui sont méprisables par eux-mêmes sont plus sensibles à un affront, parce que tout leur mérite ne consistant que dans l'opinion; ils ne trouvent rien en eux-mêmes qui les soutienne, dès que ces idées avantageuses sont blessées, ou anéanties par le mépris. De là cette aveugle impetuosité à suivre le ressentiment qui les pique.



Au lieu qu'un homme respectable par luy-même est toujours moins sensible à l'injustice que luy fait un mal-honnête homme ; il trouve dans son propre fonds de quoy se consoler d'un honneur extérieur qu'on luy refuse , & assez de force dans sa vertu pour étouffer son ressentiment.

Mais puisque c'est à des Chrétiens qu'on parle , il suffit de dire que c'est un Dieu qui nous fait une loy expresse de pardonner les injures : qu'a-t-on à repliquer ? est-ce être mal-honnête homme de luy obéir ? quel droit a le monde de trouver à dire à un devoir si essentiel ? & depuis quand sera-ce un honneur de faire tout le contraire de ce que Dieu commande ?

## I I.

Un General dans les armées fait donner le signal , & chacun monte à l'assaut , grimpe , perce , affronte le peril , s'avance au travers de mille coups ; le commandement est difficile ; c'est une infamie d'hésiter un moment,

Le Dieu que nous adorons nous fait un commandement pressant de pardonner toutes sortes d'injures ; & le monde



veut que ce soit se deshonorer, que de pardonner. C'est moy qui vous le commande, dit JESUS-CHRIST, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent; je veux bien que tout le monde sçache que c'est moy qui vous l'ordonne. Et à entendre ces faux sages du siecle, le commandement est trop dur, c'est une infamie de ne se pas venger; obéir à JESUS-CHRIST, c'est le deshonorer, c'est faire deshonneur à sa famille.

En bonne foy, fait-on quelque tort à des fidelles qui pensent de la sorte, quand on leur demande s'ils sont Chrétiens?

La malice du cœur humain avoit bien pû aveugler l'esprit jusqu'à faire des phantômes de Divinitez qui autorisassent ses déreglemens; mais on ne s'étoit pas encore avisé de se faire un honneur de desobéir au Dieu qu'on adore. C'est ce que le monde ose enseigner; c'est ce que le monde ose faire: & ce monde, qui a de si sacrileges maximes, fait profession d'être Chrétien.

Mais que dira-t-on de moy dans le monde, si je ne me vange point? C'est-à-dire, que dira-t-on si je garde un des  
plus



plus essentiels preceptes de la loy Chrétienne ; si je sacrifie tous mes ressentimens pour obéir au Dieu que j'adore ; si sçachant que ce Dieu ne veut me pardonner qu'autant que je pardonne ; j'oublie les injures qu'on m'a faites , afin qu'il oublie luy-même mes pechez ? Les personnes sages & vertueuses , tout ce qu'il y a de gens de probité , reconnoîtront l'efficace toute-puissante de la grace , & admireront avec quelle generosité vous aurez soumis à la loy de Dieu la plus indocile de toutes les passions. Une vertu aussi pure que celle-là se fait toujours connoître par des traits qui la font respecter. On dira que vous craignez plus Dieu que les hommes , & que par une superiorité de vertu , & de genie , vous vous élevez autant au dessus des ames basses & vindicatives , que la charité chrétienne la plus heroïque est élevée au dessus de la passion de se vanger , naturelle aux plus vils animaux.

Que dira-t-on ? Ceux qui suivent aveuglément les fausses maximes du siècle , sentiront un secret dépit de voir que vous soyez plus sage , plus genereux , & plus Chrétien qu'eux. La malignité de l'envie s'attache d'ordinaire à la vertu ; vô-



tre probité est une censure incommode à leurs déreglemens ; ils vous blâmeront d'avoir fait un acte heroïque , qu'ils n'ont pas le courage de faire ; & comme pour jeter de la poudre aux yeux de ceux que ce précepte accable , ils s'accorderont tous à dire qu'on ne pardonne que par lâcheté.

Mais doit-on déferer beaucoup aux sentimens des gens qui pensent si peu chrétiennement , & qui vivent encore plus mal qu'ils ne pensent ?

Non , mon Dieu , des maximes si contraires à vôtre loy & à mon salut , ne feront jamais impression sur mon esprit ni sur mon cœur ; que les autres disent ce qu'ils voudront , pourvû que je fasse ce que je dois ; il est de mon honneur d'être fidelle , & je mets toute ma gloire à vous obéir.

*De quelques autres Maximes des gens du monde.*

I.

Il faut laisser passer la jeunesse , c'est la saison des plaisirs , le temps viendra qu'on se fera homme de bien ; un âge plus meur est plus propre pour la perse-



verance ; chaque chose a son temps. Autres maximes des gens du monde , & de tous ceux qui vivent selon son esprit,

C'est-à-dire que les prémices de la vie de l'homme ne doivent pas être pour Dieu ; ces premières années , comme plus florissantes , sont toutes , selon eux , destinées pour le monde. Un reste incertain de quelques jours languissans , & demi éteints , est tout ce qu'on destine pour celui à qui sont dûs tous les momens de la vie ; on sera toujours assez bon pour Dieu , quand on ne sera plus bon à rien : voilà ce que signifie cette pernicieuse maxime.

Car quel autre sens peut-on donner à cette regle si bien reçûe dans la secte des mondains ? Et si l'on ne peut pas raisonnablement lui donner un autre sens , quel sentiment doit-on avoir de cette regle ?

Il faut laisser passer la jeunesse : sur quel principe porte cette dangereuse maxime ? Quoy ! l'âge le plus propre pour la vertu , & le plus capable du vice , ne doit pas être soumis à la loy ; il faut rompre toutes les digues parce que le torrent est impetueux ; un jeune esprit se gâte plus aisément , faut-il laisser passer la corruption jusques dans le cœur ? Les jeunes



gens ont plus de penchant au mal , est-il de la charité , est-il du bon sens de leur laisser toute la liberté de se perdre ?

Un pere , une mere voyent de sang froid les irregularitez de la vie de leurs enfans , & ils se tranquilisent , en disant qu'il faut donner quelque chose à la jeunesse ; cela signifie qu'il faut fermer les yeux à leurs desordres , parce qu'ils sont dans un âge à devenir tous les jours plus méchans. Il faut les laisser entraîner au furieux torrent du mauvais exemple , parce qu'ils sont en état d'aller loin. Il faut leur passer leurs égaremens , parce qu'ils s'égarent dès le commencement de leur carrière ; il faut leur laisser porter leur irreligion jusqu'aux pieds des Autels ; il faut dissimuler leurs sacrileges railleries , souscrire à toutes leurs débauches , autoriser , faciliter même leur libertinage , en leur fournissant abondamment de quoi devenir tous les jours plus scelerats : & tout cela parce qu'ils sont dans un âge où il y a plus de malice , & où ils sont en état d'être scelerats plus long-temps ; quelle plus pernicieuse maxime ?

Il faut que la jeunesse passe. Mais les vicieuses inclinations des jeunes gens , & les criminelles habitudes qu'ils nourris-



sent, & qui prennent chaque jour de nouvelles forces, passeront-elles ? & ce Dieu qui ne pardonne rien aux ames justes, passera-t-il aux libertins, les desordres & les impietez de leur jeunesse, & aux parens la criminelle condescendance qui fait autant de libertins qu'il y a de jeunes gens ?

Quelque irréprochable que fût Hely dans ses mœurs, quelque religieux qu'il eût toujours été dans les fonctions de son ministere, avec quelle rigueur Dieu châtia-t-il la molle & indolente complaisance qu'il eut pour ses enfans ? Averti des déreglemens scandaleux de ses deux fils, il ne les corrige que mollement, & il se rassure sur ce qu'il faut que leur jeunesse passe ; mais elle ne passa pas cette jeunesse sans un terrible châtiment. Ces deux jeunes libertins sont tuez tous deux ensemble pendant le combat ; toute l'armée est taillée en piece par les ennemis du peuple de Dieu ; l'Arche, ce dépôt sacré, est prise, tout le peuple est desolé, & ce malheureux pere accablé de si fâcheux accidens, tombe mort sur la place. L'Ecriture Sainte fait assez connoître que tous ces malheurs furent le châtiment de la criminelle indulgence de ce pere indolent. Sera-t-on bien reçu à dire



qu'il faut que la jeunesse passe, & qu'il faut donner quelque chose aux jeunes gens ?

Eût-on jamais crû qu'une telle maxime dût trouver un azyle parmi des Chrétiens ? Helas ! elle est aujourd'hui la plus autorisée : ce bel âge, Seigneur, n'est plus pour vous ; vos serviteurs craignent qu'ils n'eussent à vous servir trop longtemps, s'ils commençoient à vous servir dès leur jeunesse ; & pourvû qu'il servent le monde de bonne heure, peu leur importe de se mettre en danger de ne vous jamais servir.

Eh quoy, mon Dieu ! y aura-t-il un temps où il sera permis à des Chrétiens de se faire un plaisir de vous offenser ; de ne vivre que pour les plaisirs ; de se faire un honneur de ne rien croire ? Leur première leçon sera d'apprendre à railler de vos plus saintes Loix, & à mépriser ceux qui ont l'honneur d'être à votre service ; leurs premières études seront de sçavoir l'art de s'endurcir contre les mouvemens de la grace, & de se familiariser avec le peché ?

Voilà cependant ce que le monde veut autoriser comme un usage reçu, quand il dit qu'il faut que la jeunesse passe. Helas ! elle ne passera que trop cette jeu-



neſſe, mais les deſordres d'une licentieuſe jeuneſſe ne paſſeront peut-être jamais.

La jeuneſſe, dit-on, eſt la ſaiſon des plaiſirs ; on parleroit plus juſte ſi l'on diſoit : C'eſt la ſaiſon des pechez ; & par conſequent de tous les âges, celui où l'on a le plus beſoin de ſe mortifier, & de ſe faire violence.

Depuis quand eſt-ce que la vie Chrétienne eſt devenuë molle, & délicieuſe ; & par quel privilege celui de tous les tems, où les paſſions ſont plus à craindre, eſt-il devenu la ſaiſon des plaiſirs ?

On ſçait bien que les preceptes de JESUS-CHRIST n'exceptent perſonne, qu'ils ſont également pour tous les âges, & pour tous les états ; on veut en diſpenſer les jeunes gens ; à qui ſera-t-on obligé d'une ſi douce interpretation de la Loy ; & depuis quand y aura-t-il dans la vie d'un chrétien un nombre d'années diſpensées des obligations les plus eſſentielles de la loy Chrétienne ?

Les Saints ont-ils jamais connu cette délicieuſe ſaiſon ? JESUS-CHRIST certainement l'a ignorée. La terre doit être, à qui a la foy, une region de croix ; & toute la vie, ſelon le Prophete, une ſaiſon de pleurs ; on laiſſe aux réprouvez

B iiij



ces joyes mondaines , détrempées de si  
cuisantes amertumes , & toûjours termi-  
nées par le dernier malheur.

## I I.

Mais le tems viendra qu'on se fera  
homme de bien. A entendre les gens du  
monde , ne diroit-on pas qu'ils sont les  
dépositaires des decrets éternels de la  
Providence ; que leur conversion ne doit  
être que leur ouvrage , & qu'ils fixent  
eux-mêmes le nombre de leurs jours. Le  
tems viendra : voudriez-vous être garant  
de ce tems à venir ? Sur un tems si incer-  
tain on n'oseroit risquer la vie d'un de  
ses enfans , & l'on risque tranquillement  
le salut de son ame !

Le tems viendra qu'on se fera homme  
de bien , cela veut dire , qu'on espere  
d'avoir le tems de se repentir de ce qu'on  
fait presentement ; & pourquoi faire ce  
dont on espere de se repentir un jour ? On  
se flatte d'avoir le tems de déplorer les  
égaremens de sa jeunesse , d'en condam-  
ner les joyes licencieuses , & de gémir  
sur tout ce dont on se fait à present un  
plaisir. Cette folle esperance nourrit les  
jeunes gens même dans leurs desordres :  
quelle plus criante folie , que de n'em-



plôyer les plus belles années de sa vie ,  
qu'à se creuser une source intarissable  
de regrets & de repentirs ?

Les gens du monde sont bien à plaindre  
pendant leur imaginaire saison de plai-  
sirs , puisqu'ils esperent d'être un jour as-  
sez heureux pour en detester toutes les  
heures. On se fera homme de bien après  
s'être lassé d'être méchant ; combien est  
ruineux le fondement sur lequel on ap-  
puye cette présomptueuse confiance ?

On n'est pas assez sage, dit-on, pour se  
détromper de si bonne heure des faux  
charmes qui enchantent ; peut-on esperer  
de le devenir à force de s'étourdir , &  
d'être fous plus long-tems ? Les plaisirs  
du monde dégoûtent enfin ; sans doute ,  
mais ce ne peut être qu'après nous avoir  
fait perdre le goût des bonnes choses.

On n'est pas assez fort étant jeune, pour  
rompre des liens qui ne font que se for-  
mer ; & l'on espere de le devenir lorsque  
ces liens seront multipliez , que les forces  
seront affoiblies , ou presque ruinées par  
cette habitude de tant d'années.

Une foy naissante , les principes d'une  
pieuse éducation , des remords qui ont  
encore toute leur pointe , la grace moins  
rebutée, tout cela cede à vôtre malice : &



vous voulez que lors que la foy sera à demi éteinte, qu'il ne restera plus nulle trace de la premiere éducation, que les remors seront étouffez sous un amas effroyable de crimes, & qu'on sera devenu insensible à la grace par le long mépris qu'on en aura fait : vous voulez que vôtre conversion soit plus aisée, vôtre volonté plus docile, & vôtre cœur moins mauvais ?

Jeune libertin, rassurez-vous après cela au milieu de vos desordres, sur ce que le tems viendra, que revenu de vos égaremens, vous ferez d'humeur de vous faire homme de bien.

Mais un âge plus meur n'est-il pas plus propre pour la perseverance ? Et depuis quand, Seigneur, une multitude infinie de crimes sera-t-elle un moyen seur de conserver l'innocence plus long-tems ? Un âge meuri dans les desordres corrompt trop le cœur, pour ne le pas mettre dans une espece de necessité d'être toujours méchant : & voilà, à proprement parler, quelle est sa perseverance.

La perseverance est un des plus grands dons de Dieu ; sur quel titre de vieux ennemis du Seigneur, oseront-ils se la promettre, tandis que ses plus chers amis craignent sans cesse d'en être privez ?



L'âge le plus propre à persévérer dans le bien, ne fut jamais celui qui voit avant lui une plus longue suite d'années passées dans le vice. Les habitudes vicieuses peuvent-elles jamais produire une plus constante facilité à pratiquer le bien ?

Un âge meur donne du sens ; mais non pas de la piété à qui a vieilli dans le libertinage. On est moins fol, c'est-à-dire, on comprend plus aisément ses desordres, mais on n'est pas plus sage pour reformer ses mœurs. L'esprit est d'ordinaire la dupe du cœur ; la corruption de celui-ci n'éteint pas toutes les lumières de l'autre, mais elle les rend inutiles au souvenir des déreglemens de votre jeunesse. Vous avouerez froidement que vous avez mal fait ; mais vous ne ferez pas mieux.

## I I I.

Mais enfin chaque chose a son tems. Eh quoi, Seigneur, le tems de la jeunesse ne fera donc pas le tems de vous aimer ! Il y aura un tems dans la vie du Chrétien, où il lui sera permis d'être impie ! Hélas, mon Dieu, vous êtes en tout tems si aimable, & pourquoi le monde ne veut-il pas que vous soyez aimé en tout tems ? Y a-t-il un tems, où vous ne nous combliez

B vj



pas de vos bienfaits , & pourquoi veut-on qu'il y ait un tems où il soit permis de vous déplaire , & où l'on soit dispensé de vous servir ?

Voilà quelles sont les pernicieuses maximes des gens du monde ; voilà les principes de leur Religion , & la regle de leur conduite.

Libertins , vous croyez que ces jours rians d'un âge moins usé, ne sont pas pour le Dieu qui vous a créé , & qui vous conserve ; ils sont trop beaux pour être saints ; vous les destinez à vos plaisirs. Et que donnerez-vous à Dieu ? Mais si tous vos jours sont comptez , & si tous , comme il est certain , sont indispensablement au Seigneur par un droit inalienable , les jours que vous lui destinez ne lui sont pas moins dûs. Quelque bon usage qu'on puisse faire de ses vieux jours , on ne lui donne rien de trop. Quel tems réparera donc la perte d'une si longue jeunesse ; & si cette perte est irréparable , sur quel principe se rassure-t-on , quand on remet les devoirs de la vie Chrétienne à un autre tems ?

Il y a long-tems que le monde est plein de malignité ; ne s'apercevra-t-on jamais de l'iniquité de ses maximes ? On s'en ap-



perçoit , & pour peu qu'on ait de Religion & de bon sens , on ne peut s'empêcher de condamner de si dures loix ennemies de nôtre repos , & si opposées à l'Evangile.

On sent tout le poids de son joug ; cent fois on déplore la servile condition des mondains ; on plaint son propre sort : & d'où vient qu'on ne brise jamais de si honteuses chaînes ?

Le respect humain empêche presque toutes les conversions ; on voudroit secouer un si pesant joug ; mais on craint de déplaire à des gens , la plupart desquels on ne connoît pas , & qui se repentent autant que nous de s'être rendus esclaves du monde.

Que dira-t-on si je reforme mes mœurs , si je ne suis plus de toutes ces parties de plaisirs , si je prends un train de vie plus Chrétien , si j'approche des Sacremens , si je ne paroïs plus au bal , ni aux spectacles profanes ? Voilà le fameux écueil où échoient presque tous les projets de conversion ; voilà le ridicule épouvantail qui dissipe tant de bons desseins ; voilà ce fantôme populaire qui effraye , jusqu'à renverser le bon sens.

Que dira-t-on ? Et que doit-on dire ?



Les personnes raisonnables vous loueront d'avoir pris le bon parti, & de vous épargner de si cruels repentirs. Peu importe que vous ne plaisiez pas à une troupe de libertins, à qui il y a tant d'honneur de ne pas plaire.

Qu'en dira-t-on si je deviens homme de bien ? Et qu'en dira-t-on si je ne le deviens pas ? On dira de vous ce qu'on en dit, & ce que vous avez oüy dire cent fois des autres ; ce que tout le monde en pense, ce que vous en pensez vous-même, & ce que vous en avez vous-même dit.

On dira que vous faites plus de dépense que vous n'avez de revenu ; que vous n'affectez tant de magnificence, & tant de luxe, que pour faire oublier la bassesse de vôtre naissance ; que ces airs fiers & dédaigneux fient fort mal à qui a si peu de mérite.

On dira qu'il est honteux que vous soyez si peu sage en un âge si avancé, & que sur la fin même de vos jours vous ne pensiez pas à la retraite.

On dira que vous ruinez vôtre famille par vôtre jeu ; que vous deshonnez par la licence de vos mœurs, vôtre nom & vôtre rang ; & que vous vous faites grand tort par une si pitoyable conduite.



On dira enfin que l'esprit du monde a éteint en vous l'esprit de la Religion ; qu'une vie si peu chrétienne ne peut être suivie que d'un triste sort. On dira que vous faites pitié à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens , & que vous êtes peut-être la fable de toute une ville. Quand est-ce , mon Dieu , que ce qu'on dit & ce qu'on peut dire aura autant de force pour retirer du mal , qu'il en a eu jusqu'icy pour empêcher de faire le bien ? On ne craint rien quand il s'agit de se perdre ; tout fait peut , tout épouvante quand il s'agit de travailler à son salut.

Que dira-t-on , que diront les hommes , si je fais mon devoir ? Et que dira le Seigneur si j'y manque ? Que dira-t-on si je sers , si j'aime le Dieu que j'adore ? Et que dirai-je moy-même , quelque jour , si je ne l'ay pas aimé ?

*Des Divertissemens.*

## I.

Les divertissemens dans le monde ne sont plus aujourd'huy des plaisirs de bienséance & de raison ; ce sont des exercices fatiguans par lesquels les passions se joient de nous , en nous persua-



dant à leur gré ce qui les flatte. Ce n'est plus pour donner quelque relâche à l'esprit qu'on se divertit ; c'est pour charmer son oisiveté , c'est pour occuper cet esprit selon les bizarres desirs d'un cœur volage dont il est toujours le joliet.

Un enchaînement de jeux & de divertissemens fait la plus serieuse , & presque l'unique occupation des gens du monde. On ne se divertit plus pour vivre , on vit pour se divertir. On regarde en pitié ceux qu'une disposition plus chrétienne rend moins avides de ces frivoles amusemens. On se croit malheureux , si l'on n'est pas de toutes les parties de plaisirs.

La crainte d'avoir quelque heure vide , inquiete. A la promenade succede le jeu , & au jeu le spectacle. C'est à cette continuité d'amusemens que se réduisent tous les empressemens des gens du siècle ; & leur félicité la moins imaginaire consiste toute à n'avoir nul repos. Est-ce là , Seigneur , la vie d'un Chrétien ? C'est pourtant celle des gens du monde ; ce sont-là ces honnêtes plaisirs , ces divertissemens innocens , dont peu s'en faut qu'on ne veuille même se faire un mérite ; c'est-à-dire , que ce qui



détruit la morale de JESUS-CHRIST, ce qui aneantit la vie chrétienne devient aujourd'hui dans le monde la vie éclatante des Chrétiens. Il n'y a plus pour eux de combats à donner, ni de violence à se faire; ce ne sont plus que des passions à nourrir, & à fomentier.

Une vie molle & oisive a pris la place de cette vie laborieuse & pénitente que JESUS-CHRIST veut être l'appanage, & comme le caractère de distinction de ses enfans; tout ce qui a l'air de retraite, de modestie, de régularité, alarme trop les sens pour être du goût de ces voluptueux délicats; on ne parle que de parties de divertissemens; on ne se repaît que de délicieuses idées; une partie du tems est à s'étudier à plaire, & l'autre à ne chercher que ce qui plaît. A quelle école, mon Dieu, a-t-on appris au Chrétien à se faire une occupation de son plaisir, & une étude de la bagatelle?

Vous enseignez, Seigneur, & vos leçons sont trop fréquentes pour être ignorées; vous enseignez qu'il faut travailler toute la vie à l'affaire importante du salut, & vous jugez que pour y réussir, il ne faut pas moins que toute la vie; les gens du monde jugent autrement.



La vie, selon eux, est pour se divertir ; quelques heures échappées à cette averse cupidité du plaisir, ou devenues inutiles par la maladie, sont le seul loisir qu'on destine à cette importante & épineuse affaire, dont on se promet toujours un bon succès.

Les visites, le jeu, les assemblées absorbent tout le temps ; & il suffit aujourd'hui dans le monde d'avoir un nom, d'être aisé, d'être en place pour que les divertissemens durent toute la vie.

Le Seigneur assure qu'il en coûte pour être sauvé, qu'il faut faire bien des efforts pour entrer dans le Ciel. Certainement si la plupart des gens du monde sont sauvés, n'éludent-ils pas cet oracle ? Quels efforts fait pour entrer dans le Ciel cette multitude de Chrétiens, dont tous les jours sont des jours de plaisirs, & toute la vie un agreable tissu de divertissemens exquis & étudiez ?

Qu'aura coûté cette pierre précieuse, cette riche couronne à ces personnes mondaines, qui ne sont occupées qu'à raffiner sur les plaisirs, & à en perpetuer la durée ?

Toute la vie d'un Chrétien, selon la parole de JESUS-CHRIST, doit être



une pénitence continuelle. Certainement, à moins que le jeu, la promenade, les assemblées de plaisirs, & tous les autres divertissemens qui sont aujourd'hui comme le fonds de la vie, ne soient une pénitence, on ne voit pas quelle sera la pénitence des mondains. On se leve, on s'ajuste, on visite, on lie une partie, on joue, on s'entretient, & jamais on ne pense à Dieu.

L'esprit esclave des passions s'épuise à trouver de quoy amuser les inquietudes d'un cœur toujours plus affamé. Ces plaisirs fades & matériels font perdre le goût des biens éternels. On n'a pour objet de ses desirs, que les joyes mondaines : & voilà toute la vie d'un Chrétien.

Que ne fait-on du moins quelques réflexions sur cette indigence éternelle qu'on sent au milieu des divertissemens ! Cette faim toujours plus pressante, & cet empressement si inquiet à noier chaque jour de nouvelles parties de plaisir, démontrent assez que les joyes dans le monde ne sont que superficielles ? Hélas ! qu'un air riant par affectation & par étude, cache de chagrins secrets ! & que le jeu, tout attachant qu'il est, sçait



peu charmer les amertumes de l'ame !

On ne se répand tant au dehors que parce qu'on se sent cruellement déchiré au dedans par des remords & des regrets auxquels on est en proie. L'origine des occupations des hommes , c'est qu'ils aiment à s'éviter. Le silence & le repos sont le supplice d'une ame mondaine.

Chaque passion est une furie , & chaque idée un spectre à qui vit dans le peché.

Le desir d'éviter la vûë de soy-même , est la source de cette agitation continuelle , & le plaisir de s'oublier , pour ainsi dire , quelques heures , est la seule douceur que goûtent les gens du monde dans la multiplicité de leurs divertissemens. Heureux , si à force d'être les victimes de leurs passions , ils devenoient plus sages.

Mais on ne fait point de mal , dit-on , dans ces divertissemens. C'est-à-dire , qu'il est permis à un Chrétien , au sentiment des gens du monde , de passer ses jours dans un éternel oubli de Dieu. Les premières heures du jour sacrifiées à se parer , le reste du tems dévoué au jeu , à mille contagieux entretiens , à cent frivoles amusemens , aux assemblées , aux



spectacles ; prouveroit-on à un infidèle par ce plan de vie qu'on est Chrétien ?

On ne fait point de mal. Et n'en est-ce pas un assez grand de ne faire nul bien , à qui est obligé d'en faire à toute heure , à qui sera irremissiblement réprouvé pour n'en avoir pas assez fait ?

On ne fait point de mal. Eh quoy ! une vie usée en mille inutilitez , une vie enivrée d'oïiveté & de mollesse , est une vie chrétienne ? Et si elle n'est pas chrétienne , n'est-elle pas un grand mal ?

Une ame sans la grace est une terre sèche & sans eau , qui ne peut produire aucun bon fruit. Des graces sans correspondance & sans bonnes œuvres sont des talens enfoüis dont il faudra rendre un terrible compte. Une vie que les affaires & les divertissemens du monde partagent tour à tour , & occupent toute entière , est-elle propre à faire valoir ces talens , dont le monde fait si peu de cas , quoy qu'ils soient d'un si grand prix ?

Cette vicissitude , & souvent même cet assemblage d'intrigues , de rendez-vous , de parties de plaisir , de repas , de compagnies , de conversations , de spectacles , laisse-t-il ce repos interieur , cette



attention , cette vigilance si nécessaire pour entendre la voix de Dieu , & pour correspondre à sa grace ? Les cercles sont-ils des lieux propres à faire valoir ce trésor ? Mon Dieu , que de graces perduës ! Et cette perte irréparable n'est-elle qu'un mediocre mal ?

## I I.

On ne fait point de mal ; mais quel bien , quelles bonnes œuvres fait-on pour mériter le Ciel ? Et qui de nous ignore qu'une vie oisive , & sans bonnes œuvres , est une vie réprouvée ?

Le figuier avec des feuilles sans fruit , est condamné au feu. Les Vierges peu prévoyantes sont rejetées. Le serviteur peu industrieux est disgracié. La seule inaction en matière de salut , est un crime. Une prévention populaire en faveur de l'amour propre , impose & endort. Quel mal fait-on quand on se divertit ? On ne ravit point le bien d'autrui ; on évite tous les excès ; on n'opprime ni la veuve , ni l'orphelin ; on renferme ses plaisirs dans les bornes de la bienséance. On n'a garde aussi de vous réprouver pour cela : mais ignorez-vous que le souverain Juge reprochera singulièrement aux ré-



prouvez leur indolence, & leur inaction pour le bien ?

Le serviteur paresseux n'est pas condamné pour s'être revolté contre son maître, mais pour n'avoir pas fait valoir le talent qu'il en avoit reçu.

On ne fait mal à personne ; vous vous en faites un assez grand à vous-même ; & depuis quand vous comptez-vous pour rien ? Vous ne faites point de mal, mais vous ne faites nul bien ; mais vous menez une vie molle & délicieuse, une vie mondaine, & nullement chrétienne ; & n'est-ce pas là un tres-grand mal ?

Les personnes mondaines esperent le fort des bienheureux, car ils s'aiment trop pour vouloir être damnez ; il n'en est pas un qui ne se flatte d'avoir le Ciel pour recompense. Mais à quel prix ? mais par quel titre ? Certes, à moins que leur empressement outré à vouloir être de toutes les parties de plaisirs ; à moins que leurs soins infinis à suivre en esclaves les maximes du monde ; à moins qu'une voluptueuse oisiveté ne leur tiennne lieu de merite, n'est-ce pas forcer son esprit & sa raison, que de vouloir se persuader qu'ils ne seront pas réprouvez ?

L'inutilité de la vie des femmes mon-



daines est la source de la coqueterie, & des assemblées de jeu & de plaisirs ; elles ne sçavent que faire de leur tems. Plusieurs croiroient prouver leur roture, si elles étoient moins oisives. L'assiduité au travail, qui a toujours été une des plus belles qualitez des Dames Chrétiennes, est odieuse aux Dames mondaines ; toute leur étude est de s'occuper de mille riens.

On roule les cercles, on est de toutes les parties ; on se divertir, parce, dit-on, qu'on ne sçait que faire. Eh quoy ! ne faudra-t-il qu'être Chrétien pour n'avoir rien à faire ?

On ne sçait que faire. Quoy ! dans l'état où l'on est, n'y a-t-il plus de devoirs à remplir ? L'éducation d'une famille ne demande-t-elle plus ni soins ni assiduité ? n'est-on plus obligé de veiller sur son domestique ? Et quand on seroit exempt par son état de ces laborieux & indispensables devoirs, les seules obligations du Chrétien permettent-elles jamais de n'avoir rien à faire ?

JESUS-CHRIST à toute heure sur nos Autels, tant de pauvres malades à visiter, cent autres bonnes œuvres à faire ; tout cela laisse-t-il à des Chrétiens la liberté



liberté d'être dans l'inaction , & de se plaindre de leur oisiveté ?

Se fût-on jamais imaginé que des Chrétiens , qui ont tant de pechez à expier , une si grande multitude de devoirs à remplir , & un si terrible compte à rendre , se livrassent à une oisiveté ennuyante , & passassent leurs jours dans les plaisirs du monde , faute de trouver de quoy s'occuper ailleurs ?

Cependant les jours & les années , toujours également vuides , s'écoulent : la jeunesse passe ; l'âge qui la suit , pour être plus meur , n'en est pas plus appliqué à ses devoirs. La vieillesse n'agit plus que par habitude. Le jeu , la compagnie , & tous les autres amusemens suivent un homme de plaisir aussi loin qu'ils peuvent ; dans la dernière maladie ce n'est gueres le repentir ni le dégoût , c'est la défaillance des sens qui en arrête le cours , & dans cette flateuse illusion on finit tranquillement sa carrière.

Mon Dieu ! qu'il est terrible de paroître devant vous les mains vuides ! qu'il est affreux de passer d'une vie usée dans les plaisirs , à un jugement qui condamne tout ce qui n'est pas Chrétien !

On l'a été Chrétien ; mais quel deses-

*Tome I.*

C



poir quand on n'en peut donner d'autres preuves , que le caractère du Batême , dont on a violé si long-tems les plus essentielles obligations ?

Certainement il faut être dans une grande ignorance de nôtre Religion , ou avoir un grand mépris de tout ce que JESUS-CHRIST nous enseigne , pour oser se flatter d'être Chrétien , en menant une vie molle & oisive , en vivant comme vivent aujourd'huy les mondains.

Par quels actes de Religion distingue-t-on chez eux les jours consacrés au Seigneur ? Tous les jours sont pour eux des jours de fêtes , parce que tous les jours sont pour eux des jours de plaisirs. On laisse aux gens de bien le soin d'édifier le public par une piété exemplaire. Une Messe tient lieu aux autres de tous les devoirs de piété , & souvent de tout le devoir de Chrétien.

L'Office divin n'est selon eux , que pour le peuple ; c'est d'ordinaire ce tems-là qu'une femme mondaine destine à se parer pour l'assemblée , ou pour le spectacle , & pour tout autre partie de plaisir.

En bonne foy , oseroit-on dire que le



saint jour du Dimanche, aujourd'huy chez les gens du monde, jour d'oïveté, jour de jeu, jour de plaisir, jour d'assemblées prophanes, jour de bals, soit le jour du Seigneur ? A ne juger que par ce qu'on voit, n'auroit-on pas sujet de demander si les mondains sont de la même Religion que les Chrétiens. Il est seur du moins qu'ils ne gardent pas la même Loy. Auront-ils droit à la même recompense ?

On ne prétend pas interdire à toutes sortes de personnes, toutes sortes de divertissemens. Il y en peut avoir d'innocens, il y en a donc qui sont permis. La fin doit regler les plaisirs. Un esprit trop long-tems appliqué demande quelque délassement. Un corps lassé par le travail a besoin de quelque relâche. Les divertissemens doivent distraire, mais ils ne doivent pas occuper.

Ils doivent laisser de la joye, & jamais du repentir ; un trop long usage les rend nuisibles ; la passion n'en doit être, ni l'ame, ni la regle ; & pour être licites, il faut qu'ils soient toujours Chrétiens.



## Du Jeu.

## I.

Le jeu est de tous les divertissemens celui qui a fait le plus de progresz , & si on l'ose dire , le plus de fortune dans le monde , parce qu'il amuse avec plus d'empire , qu'il laisse à l'esprit moins de loisir de nous fatiguer par des reflexions chagrinantes , & au cœur moins de liberté de sentir ses chagrins.

Il est vrai que le jeu n'est gueres plus un divertissement. C'est une étude qui dessèche , c'est un travail sterile & ingrat qui épuise , c'est une passion à laquelle on sacrifie son bien , son ame , son repos.

On se récrie contre l'application d'esprit qu'on veut être inseparable des exercices de pieté ; Helas ! une séance de jeu demande plus d'application , épuise plus qu'un grand nombre de jours passez dans la retraite.

Quelle contention , mon Dieu ! pour suivre un projet , captiver le hazard , profiter toujours du sort ; éluder l'habileté & la ruse ; enfin , pour découvrir les desseins & les pensées mêmes des autres , & pour supplanter son adversaire.



On n'a qu'à se représenter une assemblée de joueurs : rien n'est si grave ; rien n'est si sérieux ; une triste sévérité regne sur leurs visages ; interdits pour tout autre raisonnement que pour celui du gain, ils roulent continuellement dans leur tête quelque incident qui les favorise, & ils n'interrompent ce silence inquiet & chagrin qui les accompagne, que pour témoigner la crainte qu'ils ont de perdre, ou la douleur qu'ils sentent d'avoir perdu.

Toujours abstraits jusqu'à une espèce d'alienation d'esprit, ils oublient les devoirs les plus ordinaires de la vie civile. On leur pardonne tout, incongruité, paroles offensantes, brusqueries, emportemens, comme à ces malades qu'une trop grande dissipation d'esprit, ou un sang trop agité fait tomber en démence. Leur mauvaise humeur dure jusqu'au delà de la séance, & un entêtement indiscret, pour ne pas dire une espèce de fureur de perpétuer le gain ou de réparer la perte, renouë sans cesse les parties, & rend plus violente la passion.

Voilà ce noble divertissement, l'ame de toutes les assemblées, la science de tous les âges, & le nœud de tous les



plaisirs. Voilà ce qu'on appelle délassement d'esprit, recreation innocente, amusement des honnêtes gens.

Il faudroit encore ajouter, passion dominante, occupation ordinaire des personnes parfaitement instruites des devoirs du Chrétien; qui sçavent de quelle consequence est le bon, ou le mauvais usage du tems, & quel compte terrible il en faut rendre.

De ces personnes qui n'ignorent pas qu'ils doivent répondre de leurs domestiques qu'ils laissent sur leur bonne foy, & d'une famille qu'ils abandonnent tranquillement au soin, & pour mieux dire, à la negligence des domestiques.

De ces personnes qui refusent à JESUS-CHRIST une demi-heure par jour, tandis qu'ils prolongent jusques bien avant dans la nuit leurs scandaleuses séances, & qu'ils ne peuvent sans s'incommoder, fournir à une bonne œuvre, eux qui ont toujours de quoi fournir abondamment au jeu.

On dit que toutes les passions suspendues, cedent à une seule, & c'est à celle du jeu. Ne parleroit-on pas plus juste, si l'on disoit que le jeu fait naître, nourrit, réveille toutes les passions, tandis



qu'il endort, pour ainsi dire, la raison, & qu'il affoiblit toutes les bonnes qualitez de l'ame ?

Combien de gens par tout ailleurs civils, honnêtes, polis, d'une douceur charmante, ne paroissent avoir de fiel qu'au jeu, & semblent par leurs manieres brusques, & leurs emportemens furieux, y devenir d'autres hommes ?

Que signifient ces paroles piquantes, ces subites clameurs qui interrompent si souvent leur morne taciturnité ? si ce n'est une mauvaise humeur, qui s'amasse par la contention, qui s'aigrit par la cupidité du gain, & qui s'exhale de tems en tems en invectives, & en injures.

Une femme joieuse, qui pour entretenir sa passion, prend à toutes mains, fera-t-elle à l'épreuve de la maligne volonté de ceux qui veulent fournir à son jeu ? Une passion aussi aveugle, & aussi furieuse que celle-ci, ne domine jamais sans desordre. De là ces avances captieuses, ces liberalitez intéressées ; de-là ces malheureux engagemens suivis de si funestes repentirs.

La passion du jeu s'accorde-t-elle jamais avec une grande application aux affaires ? & un joieur de profession ne



neglige-t-il point ses veritables interêts ? Le jeu apprend-t-il l'art de faire fortune ? Les pirates ne nuisirent jamais tant aux familles que le jeu ; une séance vaut un naufrage ; & fût-on le plus heureux joueur du monde , on doit s'attendre à laisser des enfans malheureux.

Que de familles oberées ; que de maisons dont l'opulence a disparu comme un éclair , & qui à peine se sont montrées ! Les gens du monde n'attribuent jamais ces malheurs à la veritable cause ; un homme sage remonte à la source du mal , & trouve dans le luxe & dans le jeu , le veritable principe de tant de chûtes.

Et l'on demande après cela de sang froid , quel mal il y a dans le jeu ; peu s'en faut même , au sentiment de beaucoup de mondains , que ce ne soit un bien. Il ne manque pas de fauteurs d'une opinion si ridicule. Il vaut mieux jotier , dit-on , que de médire ; cela signifie , qu'on ne peut donc être dans ces assemblées mondaines sans pecher.

I I.

Il est vray que la médifance est devenuë le langage ordinaire des mondains ;



la conversation languit sans cette pointe ; l'on ne trouve ni agrément , ni goût dans les entretiens sans ce sel. Eh quoy ! pour remedier à un mal , nôtre Religion ne nous fournit-ell equ'un autre mal ? La passion du jeu ne seroit plus un vice , si elle étoit necessaire pour ne pas mal parler d'autrui.

Peut-on porter l'erreur plus loin en matiere de mœurs ? Il vaut mieux joïer, dit-on , que médire. Ni l'un ni l'autre. La médifance est un crime , & le jeu de profession n'est guere un moindre mal ; ils naissent tous les deux d'une source également mauvaise.

Les maux qui suivent le jeu , ne cedent guere à la malice de la médifance. La perte d'un tems si précieux , les conséquences d'un domestique abandonné , d'une famille negligée , d'un bien si pitoyablement dissipé , & de tant de passions nourries , tout cela ne fait-il pas sentir que si c'est un mal de médire , c'en est un aussi pernicieux de joïer ?

Et certes , ne peut-on se preserver de la contagion , qu'en prenant du poison ? & une séance de jeu tiendra-t-elle lieu d'une bonne œuvre ? L'esprit se revolte contre une idée si peu Chrétienne ; c'est



cependant ce que signifie cette maxime si populaire. Ce qui est vray, c'est que la médifance est le poison ordinaire des assemblées, & le jeu y est le plus fameux écueil contre lequel échoïent cent bonnes qualitez, & tous les sentimens Chrétiens.

Là se perd un reste de pieté, qui, quoy que languissante, se souûtenoit encore un peu par d'anciens exercices de devotion, que l'assiduité au jeu rend impraticables.

Là s'éteignent ces rayons de lumiere salutaire; là s'étouffent ces pieux sentimens qui laissoient toûjours quelque esperance d'un retour; là perit un reste d'éducation que la fureur du jeu efface.

Quand le chagrin, les inquietudes, & la mauvaise humeur n'accompagneroient pas le pénible exercice du jeu; l'indifference pour la vertu, l'indevotion, l'oubly de Dieu n'en font-ils pas inseparables?

C'est là que naît cette indolence pour le salut, & cette insensibilité pour les plus terribles veritez de la Religion.

Engagé comme par contrat pendant toute la séance, à entendre tranquillement tout ce qu'un libertin irrité, tout



ce qu'une impie fureur osent vomir ; quelle atteinte aux sentimens de Religion ! que de pièges à l'innocence ! On s'y familiarise insensiblement avec toutes les passions , on s'y apprivoise avec l'impiété & la licence. L'esprit servilement occupé à une étude si attachante , laisse le cœur en proie au milieu de tant d'ennemis.

Le jeu fut un de ces impies divertissemens qui suivirent l'idolatrie ; le peuple d'Israël perverti , après avoir offert de l'encens au veau d'or , dit l'Ecriture , fit de grandes réjouissances ; & au repas succeda le jeu.

On a beau apporter cent raisons pour prouver qu'on jouie en honnêtes gens , c'est-à-dire avec modération , avec sagesse : il est certain qu'on n'y gagne jamais rien pour le Ciel , & qu'on y perd toujours plus que son argent.

Mais si la qualité de joueur de profession doit faire rougir toute personne Chrétienne , que doit-on penser de ceux qui par un sordide trafic si contraire aux loix , & aux bonnes mœurs , font de leurs maisons une academie de jeu ? Ils sont d'autant plus à plaindre , qu'ils plaignent moins eux-mêmes leur sort. Quelle



condition plus indigne du nom Chrétien que la leur ?

Fournir , pour ainsi dire , à toutes les passions un fort où elles regnent publiquement avec empire , au libertinage une retraite , & à tous les vices un azile éclatant où ils dominent , & font mille fortes de ravages.

Mon Dieu ! quel aveuglement , pour ne pas dire quelle fureur , pour ces ames basses & mercenaires , de vouloir se rendre responsables de tous les crimes des joueurs qu'elles assemblent , & de vouloir se charger comme par provision , de l'iniquité de tout le public ; souvent pour le plaisir d'avoir chez soy une brillante compagnie ; & toujours en vûë , quoy qu'on dise , d'un gain aussi sordide , que pernicieux.

Car quel autre motif d'un métier si contraire au bien public , si ennemi du repos , & si nuisible à la conscience ? Est-ce pour s'attirer l'estime & l'amitié des gens de qualité ? Nullement , personne n'est plus méprisable , ni en effet plus méprisé que ces maîtres de jeux publics. Il faut avoir une ame si servile & si mercenaire , & un cœur si peu religieux pour sacrifier sa maison aux plaisirs de tous



les libertins d'une ville, que ceux mêmes qui en profitent, en ont un vray mépris.

Ce n'est pas non plus une inclination obligeante qui porte ces sortes de gens à livrer leurs maisons aux divertissemens, & à l'oïiveté de cent inconnus.

Jamais humeur officieuse n'alla si loin sans intérêt. Ce ne peut être donc qu'un indigne trafic de cartes & de dez, aux dépens des bonnes mœurs & de la conscience; gain réel à la vérité, capable d'entretenir une famille oberée, & de fournir même au luxe & aux plaisirs; mais gain pernicieux qui attire mille malheurs sur les familles, & sur toute une ville, & qui réduit tôt ou tard les enfans à la dernière mendicité. Heureux encore s'ils en étoient quittes pour un tel châtiement.

On n'ignore pas que les brelands sont défendus par la police. Ces academies ou ces maisons où l'on donne publiquement à jouer, sont-elles autre chose? & à quel titre, & par quel privilege les souffre-t-on?

Mais ne fera-t-il jamais permis de jouer; & faut-il s'interdire toute recreation honnête? Nullement: on ne pré-



tend pas interdire absolument toute sorte de jeux, ni l'usage de tout ce qui peut recréer chrétiennement dans la vie; on n'en condamne que l'excès & l'attachement; on ne blâme que ce qui est contraire aux bonnes mœurs, & ce qui est opposé à la vie exemplaire, pure, régulière de Chrétien, que ce qui est contraire aux maximes de l'Evangile.

Une partie de jeu que la bien-séance a liée, & qu'un esprit chrétien règle, & soutient, peut être une recreation honnête, pourvu que ce ne soit pas un divertissement de tous les jours.

Il faut que le jeu ne soit jamais qu'un jeu, c'est-à-dire, qu'il ne devienne jamais une affaire sérieuse. Bien loin d'appliquer trop l'esprit, il faut qu'il le délasse; la cupidité, le danger, la passion en doivent être toujours bannies; & on doit jouer de telle sorte, qu'on n'ait jamais sujet de se repentir de la perte, ou de se trop réjouir du gain.

### *Des Assemblées mondaines.*

#### I.

Les assemblées des gens du monde, sont le grand theatre du luxe, & de tout



ce qu'on appelle mondanité. Chacun y jouït chaque jour son rôle, & il y en a peu de ceux qui y assistent qui n'y soient jouïez : tel croit y être l'admiration du cercle, qui lui fait pitié. La dissimulation y prend le nom de bien-séance, à la faveur de cette politesse étudiée dont chacun se pique : Une assemblée devient une vraie comédie, d'où chacun sort beaucoup satisfait de soy-même, & toujours mécontent d'autrui.

Là regne un luxe poli, qui devient tous les jours plus contagieux ; un raffinement de plaisirs qui est si fort du goût de tout le monde ; une vie molle autorisée par l'exemple ; un air mondain qui impose. Là regnent ces maximes du monde si contraires aux maximes de JESUS-CHRIST ; là toutes les passions s'insinuent doucement dans le cœur, & le corrompent. Et certes, quelle vertu à l'épreuve de tant de pièges ? Quelle innocence persévérera au milieu de tant de perils ?

Si le monde est une grande mer pleine d'orage, les assemblées mondaines en sont les plus dangereux écueils ; on ne s'en défie pas, parce que tout y rit, tout y paroît tranquille ; mais il y a des tem-



pêtes sans éclat ; on ne perit pas seulement par des coups de vent ; les naufrages qui arrivent dans un grand calme sont plus tristes , & on perit toujours sans ressource quand on perit sans avoir prévu le danger.

Que de personnes , mon Dieu ! en pourroient rendre un témoignage d'autant plus recevable qu'il seroit moins suspect , & combien de gens doivent à ces assemblées de plaisirs leur dernier malheur ? La douceur du poison fait qu'on l'avale avec complaisance ; tout y est danger , mais tout y charme , & c'est ce qui fait qu'on se fâche contre ceux mêmes qui font appercevoir le danger.

Rien de plus fastueux , rien de plus brillant que ces sortes d'assemblées ; l'envie que chacun a d'y primer , fait qu'on n'oublie rien pour y plaire : l'art s'épuise en ajustement , & le cœur en vains desirs. Chacun y va pour se faire admirer , & pas un qui y veuille admirer personne.

L'esprit du monde qui préside à ces assemblées , y étale toutes ses maximes comme autant de loix. Quelque dures , quelque gênantes qu'elles soient , il n'est pas permis d'y trouver à dire : Tout ce qui plaît à cette multitude de mondains ,



qui composent le cercle , en matiere de luxe , de spectacle , & de divertissement , est reçu comme un oracle. On diroit que le monde est l'idole de l'assemblée ; du moins est-il vray , qu'il ne s'y trouve personne qui ne lui ait fait des vœux , & qui ne le serve en esclave.

C'est à cette idole que des meres vont immoler chaque jour leurs filles ; & comme si elles craignoient que l'esprit du monde ne perît avec elles ; pour le perpetuer dans la famille , elles ont grand soin de conduire ces jeunes & innocentes victimes dans ces contagieuses assemblées , où se perd , dès le premier jour , tout esprit de piété , & où bien-tôt toute la Religion se réduit à un culte , pour ne pas dire , à une pure coûtume de bienfiance.

On s'étonne qu'il y ait si peu de vertus chrétiennes aujourd'hui dans le monde , & qu'il y ait par tout tant de luxe , & une si universelle corruption de mœurs : Mais quelle autre chose peut-on apprendre dans l'école de la vanité , & des plaisirs où l'on est si assidu , & qui est aujourd'hui si multipliée ?

C'est là , que se nourrit l'esprit du monde , & qu'il trouve ou à se guerir ,



pour ainsi dire , des blessures qu'il peut avoir reçues dans les assemblées chrétiennes , ou à se venger de tout ce qu'on y a pû dire pour le décrier.

Une lecture d'un Livre de piété , une conversation édifiante , une exhortation pathétique , un accident , un pieux mouvement de la grace avoit ouvert les yeux à cette personne mondaine ; elle commençoit à voir avec regret le vuide de ces amusemens qu'elle sentoît auparavant sans dégoût. Effrayée , defabusée , touchée , elle avoit horreur de ses égaremens , & concluoit à la reforme : lorsque comptant trop sur son propre cœur , elle s'est engagée de nouveau dans le danger.

A peine a-t-elle reparu dans ces seduisantes assemblées , que le monde a regagné ce qu'il alloit perdre. Les sens d'intelligence avec le cœur , ont eu bien-tôt captivé l'esprit ; en un moment toutes ces belles esperances se sont évanouies ; les liens à demi-brisez se sont repris.

On y étoit entré presque converti , on en sort avec une espece de dépit contre soy-même d'avoir pensé à sa conversion. Et voilà l'effet ordinaire de ces assemblées.



Et certes, il est bien difficile de se défendre de la contagion, quand l'air est si contagieux; il est bien difficile de résister à une multitude d'objets tous plus tentans, qui séparément font par tout ailleurs de si grands dégâts; réunis ici seront-ils moins à craindre?

Mais on ne reçoit, dit-on, que d'honnêtes gens, c'est-à-dire des gens oisifs, & d'une vie molle, en qui toutes les passions nourries à loisir regnent avec approbation.

## II.

Ce n'est gueres parmy le bas peuple que la galanterie fait des progrès. C'est à l'abry de l'éducation, de la politesse & de l'esprit, que la malice du cœur humain triomphe. Les vices grossiers & éclatans, sont moins contagieux; le grand art du monde, c'est de sauver les dehors. Mais sous une fausse sagesse, que l'on déguise de véritables égaremens! Une probité superficielle, une douceur étudiée, des manieres aisées & honnêtes, apprivoisent insensiblement la plus delicate vertu, tendent de funestes pieges à l'innocence, & servent à bien des disorders secrets. Telles sont les belles qua-



litez de ces fortes d'honnêtes gens qui composent ces assemblées ; & l'on prétend qu'il n'y a rien à craindre avec eux.

Helas ! à peine la solitude la plus retirée , nous met-elle à couvert des passions ; le poison se communique jusques dans les lieux les plus saints ; & il est certain que parmy les personnes même les plus vertueuses , & les plus réservées , l'assurance n'est pas entière ; & l'on veut que tout soit en seureté dans ces fastueuses assemblées , où la passion met tout en usage pour plaire.

L'on veut que parmy tant d'objets qui plaisent en effet , le cœur , conduit par les yeux , soit assez maître de luy-même pour ne s'y pas attacher.

On veut que tout soit innocent dans ces conversations , où tout le discours roule d'ordinaire sur la galanterie , & où l'on ne se fait nul scrupule de mille façons de parler toutes propres à infecter l'esprit.

Tout y est plein d'écueils ; l'air même y est contagieux , le poison entre par les oreilles & par les yeux ; & qui l'empêchera de pénétrer jusqu'au cœur ? Tout y ébloüit , tout y tente , tout y séduit. Nul preservatif contre un mal si present ;



nul secours, nul remede. On veut que tout soit innocent dans ces assemblées mondaines ; & l'on demande froidement quel mal il y a dans ces academies de jeu, dans ces rendez-vous du beau monde, dans ces societez de plaisirs ?

Ceux qui le demandent ne le sçavent que trop. Le spectacle n'enchanté pas toujours, & le tumulte n'étourdit pas éternellement, les scenes changent, il y a des intervalles de raison, & de religion. On ne sort pas tellement hors de soy-même, qu'on n'y rentre quelquefois, mais c'est pour s'y voir livré à de durs repentirs.

Un esprit perverti par les déreglemens du cœur, des mœurs corrompues par la frequentation des libertins, un reste d'éducation & de christianisme, étouffé & presque éteint, font regretter à bien des gens ces jours heureux, & innocens, où l'âge les éloignoit de ces contagieuses assemblées, où une vie réglée les mettoit à couvert de tant de perils.

Fussiez-vous né pour la vertu, eussiez-vous eu l'éducation la plus chrétienne, il n'y a point de si heureux naturel, point de si bons principes, que le monde dans ces assemblées, n'altère bien-



tôt. Il dissipe une ame , il la flatte , il l'éloigne de Dieu , il la corrompt.

Si quelqu'une de ces personnes vertueuses qui ont été assez sages pour faire un divorce éternel avec le monde , assez sages pour se bannir volontairement de ces societez de plaisirs , pour travailler efficacement à leur salut , se montrait quelque jour dans ces assemblées : quel étonnement ! quelle surprise ! quelle indignation ! quel mépris ! Et si l'on demandoit pourquoy de si piquantes railleries ? parce que , diroit-on , ces personnes qui avoient paru jusques ici si sages & si gens de bien , viennent de donner une scene au public qui les décrie ; leur presence dans ces assemblées , fait juger que leur vertu se dément.

Cela veut donc dire qu'un homme de bien ne sçauroit y paroître sans faire tort à la pieté chrétienne , & que les gens de bien cessent d'être tels , dès qu'ils s'y trouvent ordinairement.

Mais si l'on disoit , qu'il ne s'y passe rien que d'honnête & de regulier ; que ces personnes vertueuses ont besoin comme les autres , de quelque relâche , & qu'après plusieurs années de retraite , il est bien juste qu'elles viennent de tems



en tems , passer quelques heures dans ces compagnies , avec quelle juste indignation recevrait-on cette réponse ?

Sont-ce là , diroit-on , les divertissemens des gens de bien ? Sont-ce là des assemblées qui leur conviennent ? Ne sçauroit-on se divertir sans scandaliser le public ? Si ces personnes de piété veulent prendre part à ces plaisirs mondains , & se trouver dans ces académies de jeu , qu'elles renoncent à la profession qu'elles font de suivre si régulièrement les maximes de l'Évangile ; rien ne revolte tant l'esprit que ces hypocrites singularitez. Si l'on veut être des assemblées des mondains , & prendre part à toutes leurs parties de plaisirs , il faut être de leur secte ; le monde regarde les personnes qui vivent selon l'esprit de l'Évangile , comme des personnes d'une autre religion.

C'est ainsi que chacun penseroit. Mais les gens du monde ne s'apercevront-ils jamais combien en ceci même leurs sentimens condamnent leurs assemblées ? Et en vérité , si de leur aveu ces assemblées conviennent si peu à des gens de bien ; si la plus solide vertu y est en danger ; si elles sont l'écueil de l'innocence , par quel privilege les gens du monde , qui



assurément ne trouvent pas de grands secours dans leur propre vertu, pourront-ils y être en seureté ?

## I I I.

Mais si c'est un mal d'être de ces assemblées, que doit-on penser de ceux chez qui elles se font ? Que n'aura-t-on pas à leur reprocher, & quel compte n'auront-elles pas à rendre, ces personnes si obligeantes, qui veulent bien se perdre pour procurer aux autres des plaisirs ; qui font de leur maisons des rendez-vous publics de tout ce qu'on appelle beau monde ; chez qui à peine ose-t-on se dire Chrétien, & où toute vertu semble proscrire ? Quels pieges ces personnes ne tendent-elles pas à l'innocence, en assemblant chez elles tout ce qui fait naître, & qui nourrit les passions, & faisant de leurs maisons une academie de jeu & de plaisirs, en font en même tems le theatre de la plus licencieuse mondanité, & l'école du luxe.

Que de petits mots peu Chrétiens !  
Que de contes trop divertissans ! Que  
d'allusions peu sçantes !

Plusieurs tables de jeu y servent d'amorce à la passion, & entretiennent  
l'assemblée,



l'assemblée. Le revenu de ce negoce d'iniquité, devient une partie des gages des domestiques. On ne prétend, dit-on, que de tenir chez soy la compagnie; mais qu'une inclination si obligeante coutera cher!

Ce n'est pas seulement du mal qui s'y fait que ces personnes doivent répondre au souverain Juge. A quels desordres leurs assemblées ne donnent-elles pas occasion; & tient-il à ceux chez qui elles se font, que tous ces desordres n'arrivent? Quelles dettes, Seigneur! & à la dernière heure quel cahos! mais quels inutiles regrets! quel desespoir!

A présent un agreable tumulte, un tranquille revenu, une brillante compagnie amuse, étourdit: mais alors que tout cesse, est-on tranquille; & voudroit-on expirer dans la salle qui fait naître de si cuisans repentirs? Un vil intérêt rend bien des gens insensibles aux piquans remords de la conscience, & il étouffe même quelquefois ces remords. Pour ne vouloir pas penser à son mal, en est-on moins malade?

Mais enfin, toutes les assemblées mondaines ne sont pas pleines de tant d'écueils: sont-elles moins contagieuses? Il



y en a , dit-on , qui sont assez regulieres ; mais y est-on moins oisif ? Y est-on plus chrétien ? La seule oisiveté qui y regne ne les rend-elles pas illicites ? A la verité , l'innocence n'y est pas toujours attaquée à force ouverte , mais on y est vaincu par sa propre moleſſe , avant même que de combattre ; & l'on peut dire , que l'esprit de pieté s'y éteint , même par la seule inaction.

On s'y rend tous les jours pour passer le tems , parce , dit-on , qu'on ne ſçait que faire ailleurs ; comme ſi un Chrétien qui a tant de devoirs à remplir , pouvoit trouver des heures chaque jour , où il n'ait rien à faire. Mais on ne ſçait que faire ailleurs. Et que fait-on de plus dans ces aſſemblées ? On s'entretient les heures entieres de coëffures , de rubans , de parures ; tantôt c'est une partie de jeu , tantôt quelque conte , qui fait le fond de ces vives & ſpirituelles converſations.

Voilà de quoy s'entretiennent dans ces aſſemblées du beau monde , ces gens qui ſe piquent de bel eſprit & de bon goût ; ces grands génies qui ſe flattent d'être ſeuls les dépoſitaires du bon ſens ; ces gens enfin , qui traitent de petits



esprits les personnes pieuses , & qui regardoient en pitié tous ceux qui plus Chrétiens sont moins oisifs qu'eux.

D'ailleurs , c'est la médifance qui soutient la conversation , & qui defennuye la compagnie ; sans cette pointe tout languit , & c'est d'ordinaire aux dépens de ceux mêmes qui font partie de ces societez de plaisirs , que les autres s'entretiennent.

Les gens du monde se jouient tous les uns les autres ; le plus habile est celui qui sçait mieux couvrir son jeu , & qui en fait de médifance prend toujours les devants. Si vous êtes absent , vous courez risque de défrayer la compagnie. Et ne seroit-ce point là un des secrets motifs de tant d'empressement , & d'une si ponctuelle assiduité à toutes ces sortes d'assemblées ? Car le bien & le mal y sont également un sujet de raillerie ; tout dépend de sçavoir donner aux meilleures choses un tour malin ; & ce n'est gueres que dans cette malignité d'expressions & de pensées , que consiste aujourd'hui tout le bel esprit des mondains.

Est-il possible , Seigneur , qu'on ne sente pas le vuide de ces puériles conversations , & que des gens raisonnables ,

D ij



n'eussent-ils qu'une teinture de religion , n'ayent pas du dégoût pour des assemblées si fades , & si peu chétienues ! Il faut avouer qu'il y a dans le monde une espece d'enchantement qui interdit la raison , & qui fait que le cœur conduit par les sens , ne s'attache qu'à ce qui brille.

Qu'un peu de reflexion au sortir de ces assemblées , préviendroit de cruels repentirs ! On ne demanderoit à ces personnes si entêtées de ces vains amusemens , que de penser & de dire de tems en tems , dans cette oisive molesse , parmi ces maigres entretiens , & au milieu de ces inutilitez , qui font l'unique , ou du moins une des plus serieuses occupations des gens du monde : Je cours à ma fin , j'approche à toute heure de l'éternité ; je dois rendre compte de toutes les heures du jour , je suis Chrétien ; est-ce là la vie d'un Chrétien ?

Il est vray qu'il y a des assemblées de galanteries & de jeu , dont l'ennemy du salut , toujours ingenieux à tromper , fait aujourd'huy un devoir , même de charité , ou du moins de civilité & de bienfiance. C'est le pretexte ; c'est le specieux motif qu'on se propose dans



les visites qu'on fait à ces personnes mondaines, qu'une legere indisposition oblige de garder la chambre, & chez qui l'esprit du monde rassemble tout ce qu'il y a de gens de bonne compagnie, & qui aiment le jeu & le plaisir.

On a beau s'étourdir dans le monde par ce fracas de plaisirs tumultueux; on a beau se roidir contre sa propre raison & contre la grace, on sent que l'esprit du christianisme réproouve, condamne ces visites d'oisiveté, ces assemblées de jeu, ces societez de plaisirs, ces conversations médisantes ou libertines.

La Religion ne condamne pas toutes sortes d'assemblées & de visites; il y en a de chrétiennes; il y en a donc qui sont permises: mais elles ne sont jamais telles, dès qu'il y a du danger. Il faut que la charité, ou du moins le devoir d'une bienfaisance chrétienne en soit le motif. Les affaires domestiques, & encore moins celles du salut, ne doivent jamais souffrir du tems qu'on y met. Toute assiduité marque quelque attachement dangereux, ou une oisiveté criminelle. Les entretiens y doivent être purs & sans fiel. Chacun y doit être exemplaire, & se comporter de telle sorte dans ces visi-



tes & dans ces assemblées, qu'on ne se repente jamais d'y avoir été.

*Des Spectacles.*

I.

Le spectacle n'est plus un amusement vuide, & oisif; c'est un assemblage vif & séduisant de tout ce qui peut plaire, qui ne tend qu'à enchanter l'esprit & les sens par mille charmes, & à attendrir le cœur par tout ce que les passions ont de plus fin & de plus insinuant.

Le theatre perdrait son agrément sans ce délicieux artifice. On veut être ému & touché par le spectacle; la scene languit si elle n'irrite quelque passion: Et quand les acteurs nous laissent immobiles, on est indigné de ce qu'ils n'ont pas sçu troubler nôtre repos, ni blesser nôtre innocence.

Tout y concourt à séduire l'ame & à l'amolir: le cœur conduit par les oreilles & par les yeux, s'attache à tout ce qui le charme; la raison suspenduë par tant d'enchantemens se taît. La Religion n'est pas entenduë dans un si grand fracas de plaisirs; rien n'est du goût que ce qui flatte les sens; & parmi tant



d'objets si capables de plaire , & qui plaisent en effet , l'âme sera-t-elle maîtresse de ses desirs ?

Les spectacles profanes ne sont , à proprement parler , qu'une sçavante école de toutes les passions. On y fait avec éclat & avec succès , des leçons publiques de galanterie , de fourberie , de vengeance , d'ambition ; on y apprend à conduire habilement une intrigue ; à éluder la scrupuleuse vigilance des parens ; à surprendre par mille ruses la bonne foy ; à ne tendre jamais à faux des pieges à l'innocence ; à se défaire en habile homme d'un concurrent ; à se venger à coup seur d'un ennemi ; à élever sa fortune sur les débris de celle d'autrui , & tout cela en habile homme. Et comme ce sont des leçons flatteuses , auxquelles les acteurs donnent un merveilleux relief : quel progrès , une passion vive & ardente , insinuée avec tant d'artifice , ne fait-elle pas dans un cœur où elle trouve déjà de si grandes dispositions ? Tout ce qu'on voit , tout ce qu'on entend sur le theatre ne s'adresse qu'aux sens & à la cupidité ; parures , décorations , chants , harmonie , assemblée , tout tente ; & à force de goûter ce qui enchante,



on trouve des charmes dans les pieges ,  
& on se sçait bon gré d'être tenté.

On s'apprivoise aisément avec ce qui  
plaît , quelque danger qu'il s'y trouve.  
La douceur du poison en fait oublier les  
funestes suites ; on ne voit plus rien de  
honteux dans les passions , dès qu'elles  
ont été déguisées sur le theatre , & em-  
bellies par l'art ; & à force d'admirer &  
d'applaudir , on y apprend à ne rougir  
de rien.

Mais ces éternels admirateurs du thea-  
tre ne sçavent que trop combien ils y ont  
appris. En sort-on avec une conscience  
plus délicate ? Y apprend-t-on à être  
plus réservé & plus en garde ? En rap-  
porte-t-on des idées plus pures , des fa-  
çons de parler moins libres , des manie-  
res d'agir plus chrétiennes ? Et au sortir  
des spectacles reste-t-il beaucoup de goût  
pour la devotion ? Peut-on disconvenir  
que cette licence effrenée du siecle ; cette  
affreuse corruption de mœurs dans tous  
les âges ; ce dégoût de la pieté , si univer-  
sel dans le monde ; cette indifférence ,  
pour ne pas dire ce mépris de la Reli-  
gion , reduite presque aux seules bien-  
séances parmy les mondains , ne soient le  
fruit nécessaire de ces spectacles profanes ?



Et certes , à moins qu'on ne veuille étouffer jusques aux premiers principes du bon sens & de la Religion , par quel artifice nouveau peut-on accorder l'Evangile avec les spectacles ?

Le demon , dit Tertullien , ne conduit plus aux Temples des idoles , mais au theatre & au bal , où l'on voit des statues animées , des idoles vivantes qui s'étudient par tous les charmes à séduire le cœur , & à le faire apostasier. Aussi ne trouve-t-on jamais de Chrétiens aux spectacles : & si on en trouve , dit-il , c'est une marque qu'ils ne sont plus Chrétiens.

La morale de nôtre Religion est aussi invariable que ses dogmes ; ce qui blesoit la conscience des premiers fideles , peut-il n'être pas interdit à tous les Chrétiens ? Mais ni l'Evangile , dit-on , ni l'Ecriture sainte , ne défend nulle part la comédie , ni les autres spectacles profanes. Ainsi répondoient autrefois à saint Cyprien , quelques libertins. L'Evangile & l'Ecriture sainte , replique ce grand Saint , a plus dit en se taisant sur ce point , que si elle s'étoit expliquée par des défenses expresses. Et certes , quelle nécessité de faire un précepte pour



des choses qui étoient si visiblement indignes du nom de Chrétien, si contradictoirement opposées à l'esprit, & aux maximes du Christianisme.

Quels sentimens auroit eu J E S U S-CHRIST des fideles qu'il formoit, s'il avoit jugé nécessaire de leur interdire par une loy expresse des plaisirs payens ? Quels sentimens auroient eu des fideles les payens mêmes, s'ils avoient vû qu'avec cette Loy si pure, si sainte, si parfaite, qui condamne jusqu'à la pensée du mal, qui oblige de tendre sans cesse à la perfection ; ces fideles eussent eu besoin d'un commandement particulier, pour n'aller pas aux spectacles ?

## I I.

Mais on se trompe de dire que l'Evangile, que l'Ecriture sainte ne défendent nulle part ces divertissement profanes. Ils ne les défendent pas en particulier quelque part, parce qu'ils les condamnent par tout. Que signifie autre chose, tout ce que l'Ecriture sainte dit de l'extrême pureté de cœur, qui est comme la base de la vie chrétienne ; tout ce qu'elle dit de la mortification des sens, de la legereté de l'esprit, de la foiblesse



de la chair, de la force des passions, de la malice & des ruses du tentateur, du danger de s'exposer aux moindres occasions d'être tenté; enfin, tout ce qu'elle dit de l'attention, & de la vigilance sur les desirs, de la moderation des plaisirs, des victoires sur son propre cœur, de la perversité des maximes & des joyes mondaines.

On demande où c'est que l'Evangile défend ces profanes divertissemens? On répond que tout l'Evangile luy-même, est une manifeste condamnation de spectacles.

Et certes, dût-on dépouiller le theatre de ces charmes artificiels, qui en font un des principaux agrémens, & qui font tant d'impression sur l'ame; on ne peut dissimuler que tout ce qui est spectacle excite la passion, que tout ce qui concourt à ce profane divertissement, tout ce qui flate nos sens est un piège à la vertu.

Quelle si délicate pudeur, quelle innocence si austere, exposée sans preservatif à l'air du monde le plus contagieux, au milieu d'une foule d'objets tous fort tentans; en butte & à découvert, à une grêle de traits empoisonnez, peut sans



miracle n'être point blessée ? Mais quel droit d'attendre un miracle , à qui va s'exposer librement à un pareil danger ?

Il est certain que les personnes les plus vertueuses , durcies , pour ainsi dire , dans les plus longs travaux de la pénitence , aguerries après tant de combats , & accoutumées à vaincre , n'oseroient s'exposer à un tel peril , de crainte d'être vaincues. Et l'on veut qu'une vertu naissante , ou pour mieux dire , que des gens sans vertu , la plupart même déjà vaincus par les ennemis qu'ils vont chercher , soient dans ces assemblées sans danger.

Certainement , tous les Saints qui ont parlé des spectacles n'en ont pas jugé ainsi. Comptera-t-on pour rien le concours de tous les Saints , à condamner ces divertissemens profanes ? Et les idées licencieuses d'une multitude de libertins à qui il plaît de n'approuver que ce qui les flatte , prévaudront-elles à la morale de l'Evangile , & à la doctrine des Saints ?

On se récrie fort dans le monde contre cette morale ; & l'on attribue à de faux préjugés le zèle chagrin de ces docteurs qui croient qu'on ne peut assister à ces spectacles profanes sans péché.



On convient que le theatre payen doit être interdit aux Chrétiens , mais on soutient que c'est le seul que les Saints Peres condamnent , & que le theatre purgé tel qu'il est aujourd'huy de l'obscenité du spectacle , n'a rien d'incompatible avec un cœur droit qui n'y cherche qu'un honnête divertissement.

Ainsi raisonne-t-on pour tranquiliser une conscience qui s'allarme ; mais ceux qui raisonnent ainsi ne penseront-ils jamais autrement ? Revenus de leurs égaremens par une grace singuliere , le theatre ne sera pas autre qu'il est , leur raison , leur religion sera la même. Auront-ils alors touchant les spectacles les mêmes sentimens ? A la mort où l'on juge si sainement de toutes choses , trouveront-ils les spectacles innocens ?

Mais , mon Dieu ! pour condamner de si profanes divertissemens , pourquoy chercher ailleurs d'autres raisons que les spectacles mêmes.

Une sale , le rendez-vous de tous les libertins , & de tout ce qu'on appelle dans une ville , gens oisifs , gens de plaisirs : Peu dont les mœurs ne soient corrompues , moins encore qui soient de bonnes mœurs : Une assemblée où regne



un luxe étudié , où tout ébloüit , où tout brille , & dans laquelle il ne se trouve pas une jeune personne qui n'ait employé tout ce que l'art a de plus fin , & de plus séduisant pour plaire & pour tenter : Des loges pleines d'écueils d'autant plus dangereux qu'ils sont plus à couvert , & d'où les yeux peuvent rassembler plus d'objets à la fois tous plus à craindre.

A ces perils muets & tranquilles , ajoutez le poison doux & insinuant des entretiens trop libres. Nul autre langage n'est reçu dans ces lieux de plaisirs. Et quels dangers , Seigneur , dans cette fatale nécessité de n'y avoir que des conversations secrètes ?

N'est-ce pas vouloir prendre les gens de bien pour des stupides , & tout ce qu'il y a de personnes sages pour des idiots qui n'ont nulle connoissance du cœur humain , que de vouloir nous faire accroire qu'il n'y a nul danger , que tout est innocent dans ces spectacles ?

Ce ne sont là que des préludes des funestes conquêtes que font les passions dans ces sortes de divertissemens ; tout concourt à attendrir , à séduire ; on diroit que la lumière du jour est trop pure pour n'être pas incommode : une me-



diocre clarté est plus de l'art des spectacles. Les sens ne sont-ils pas d'abord pris par ce fracas de décorations, de voix, d'instrumens, de machines; & les sens d'intelligence avec les passions peuvent-ils laisser l'ame tranquille?

Tout ce que l'harmonie a de charmes, tout ce que l'art peut donner de merveilleux à un concert de voix & d'instrumens, tout est employé pour attendrir, pour toucher l'ame; il n'en faudroit pas tant pour la rendre sensible.

Une décoration magnifique fixe les yeux, des machines de theatre amusent l'esprit; le dénouement des aventures l'enchanté, & tout cela le met hors d'état de se défier des surprises. Dans cette disposition de tous les sens, ou gagnez ou captifs, & d'un cœur si prêt de l'être; on voit paroître sur la scene un nombre choisi d'acteurs parez avec tout l'artifice que l'esprit du monde peut imaginer pour séduire, & qui ajoutent à l'artifice, tout ce que la passion qu'ils expriment peut inspirer.

## III.

Comme l'amour est la passion dominante du theatre, il est aisé de compren-



dre à quelle fin tendent toutes ces plaintes amoureuses, & tous ces recits tendres qui s'y font. De jeunes personnes qui se font un point d'honneur de plaire, & qui sont gagées pour exprimer de la maniere la plus vive une passion; des gens qui n'ont d'autre gloire que de se distinguer sur un theatre en inspirant la passion qu'ils expriment; des voix douces & insinuates, accompagnées de mille manieres seduifantes, mêlées de paroles tendres, & de vers composez avec art pour inspirer l'amour; tout cet assemblage prodigieux de dispositions, & de choses, dont la moindre prise séparément est une tentation, ne sera tout au plus, au sentiment des mondains, qu'un amusement indifferant, un divertissement licite & innocent des gens du monde.

Eh quoy, Seigneur! un objet trop mondain vû par hazard, un mot trop libre dit sans dessein, une lecture peu modeste faite sans malice, mettent en danger la vertu la plus affermie, & sont tres-souvent des sources de reprobation: Et tout ce que la passion a de plus vif, & de plus empoisonné, tout ce que l'art de tenter a de plus fin & de plus poli, un assemblage de tout ce qui peut sedui-



re, ne fera, ni une occasion prochaine de peché, ni un manifeste danger à des gens nourris la plûpart dans une criminelle moleſſe, nourris même dans le peché?

De bonne foy, ne ſeroit-il pas plus aisé de croire qu'on peut se jeter dans un torrent impetueux ſans être emporté par le cours de l'eau, ou demeurer au milieu d'un grand feu ſans reſſentir les atteintes de la flamme?

Un nombre infiny de Chrétiens ſe ſont retirez dans le deſert: pluſieurs ſ'enſeveliſſent encore tous les jours dans la ſolitude, & dans le cloître, pour éviter les pieges, & les perils à quoy le commerce du monde les expoſoit. A peine la ſolitude la plus retirée met-elle à l'abry de la paſſion; l'iniquité naît, pour ainſi dire, d'elle-même par tout; le tentateur attaque les Heros Chrétiens juſques dans le lieu ſaint; les plus longues auſteritez ne déſarment pas l'ennemy; il faut éternellement être en garde contre ſon propre cœur; il faut veiller, fuir, prier ſans ceſſe, & encore l'aſſurance n'eſt pas entiere. Ainſi vivent ces ames innocentes, & vertueuſes, tandis que ce qu'il y a de plus foible parmi les



Chrétiens croit pouvoir assister tous les jours sans peril , à ces spectacles profanes ; c'est-à-dire , s'exposer sans défense à tous les traits empoisonnez des ennemis de nôtre salut , & se précipiter sans armes dans le plus fort , & le plus redoutable de leurs retranchemens. Ce qui est un danger évident aux plus grands Saints , cesse-t-il d'être un danger dès qu'on mène une vie peu chrétienne ? Et n'y a-t-il qu'à n'être pas devot , pour ne plus craindre la tentation ?

Mais on n'a nul motif criminel , dit-on , ; c'est la curiosité , ce sont les voix , c'est la symphonie qui nous y attirent , comme si ces voix , ou cette symphonie , pouvoient être séparées des spectacles. Mais pour ne pas chercher la mort , est-on moins en danger d'être percé de coups quand on s'expose à mille traits. Un air contagieux épargne-t-il ceux qu'un motif innocent tire de la retraite ? La curiosité met-elle en sûreté ceux qu'elle porte jusques dans les retranchemens des ennemis ? Et pour ne vouloir goûter que la douceur du poison , expose-t-on moins sa vie ?

Si les spectacles profanes sont une occasion prochaine de peché , comme on



n'en ſçauroit diſconvenir , qui peut y aſſiſter en ſûreté de conſcience ?

On ne s'apperçoit pas , dit-on , que les ſpectacles ayent fait nulle impreſſion ſur le cœur ; on en ſort innocent ; peut ſ'en faut même qu'on ne ſçache bon gré à ce profane amuſement , de ce qu'il fixe pendant deux ou trois heures un eſprit ſi volage par tout ailleurs , & qui ne ſe repaît , & ne s'occupe que de la bagatelle.

Mais qu'il eſt à craindre , Seigneur , que cette prétenduë inſenſibilité ne ſoit l'effet d'une conſcience apprivoifée avec le crime , & le fruit d'une funeſte captivité ; on laiſſe en paix un ennemy quand on le voit dans les fers.

Rien n'étouffe tant la délicateſſe de la conſcience , que l'entiere ſatisfaction des ſens. Les remords s'émouſſent à force de piquer inutilement ; & cette voix intérieure ſi propre pour avertir du danger , & pour éveiller le pecheur , peut-elle ſe faire entendre dans le tumulte des ſpectacles ? Auſſi elle ne ſe tait jamais ſi-tôt , que quand on s'expoſe librement , & de ſang froid au danger.

On ne ſent , dit-on , nulle impreſſion dans l'ame ; les ames les plus pures , & les plus mortifiées , les plus grands Saints



mêmes n'en diroient pas tant. Mais on vous passe ce fait privilégié. Tous les poisons agissent-ils sur l'heure ? Ne s'en trouve-t-il pas qui sont d'autant plus pernicieux qu'ils agissent plus lentement, parce qu'en cachant le peril, ils mettent hors d'état d'apporter le remede ? Ceux qui arrêtent le mouvement des esprits animaux ne sont pas moins à craindre, que ceux qui leur en donnent un violent, & déréglé. L'ennemy du salut est trop malin, & trop rusé pour décrier les spectacles en faisant trop de bruit. Il est de son interêt qu'on les regarde dans le monde comme un divertissement permis, & honnête. Mais, mon Dieu, à l'heure de la mort les regarde-t-on comme tels ?

Et ces Pasteurs lâches, & complaisans qui laissent dévorer leurs brebis pour ne les pas retirer du danger, qui ne pensent pas même qu'il y ait du peril ; ces Pasteurs mols, & indolens, qui par une ignorance criminelle, ou pour une complaisance aussi coupable, les laissent paître dans des champs, à la verité agreables, & fleuris, mais où l'air est contagieux, & où elles trouvent la mort dans le pâturage : Ces Directeurs si peu dignes



de l'être , qui de peur d'aigrir ceux qu'ils croient avoir intérêt de ménager , les laissent marcher par la voye de la perdition , sans leur dire mot , & les voyent tranquillement venir des spectacles au sacré Tribunal , & passer de la Table de la Communion aux spectacles ; Ces faux Prophetes , qui s'étudient à ne dire jamais rien qui ne plaise , & qui tâchent de se faire accroire à eux-mêmes que c'est l'esprit de Dieu qui les guide , feront-ils bien reçûs à dire qu'ils ne pensoient pas qu'il y eut du mal d'assister quelquefois aux spectacles , quand le Seigneur leur demandera compte de tant de gens qui s'y seront perdus ?

Qu'on dise que les spectacles profanes sont un divertissement indifférent : quelle opinion auroit-on cependant d'une mort soudaine , arrivée au milieu de la salle des spectacles ? Pourroit-on s'empêcher de regarder comme un terrible châtiment une telle mort ; & ne regarderoit-on pas comme une marque de reprobation , de mourir sur un theatre ? Eh , mon Dieu ! pourquoy passer une partie de la vie , où l'on auroit horreur de mourir ; & un sentiment si naturel n'est-il pas un puissant préjugé contre



la prétendue justification du Theatre profane ?

Vous nous exhortez , Seigneur , à veiller , & à prier sans cesse , de peur d'être surpris par le tentateur. On ne peut convenir que les spectacles ne soient pleins de perils. Y est-on fort en garde contre les amorces de la passion ? Les sens n'y sont-ils point exposez ? Le cœur y est-il bien gardé ? Et qui s'est jamais avisé en allant à ces profanes divertissemens , de s'y preparer par la priere ? Certainement l'esprit de Dieu porteroit bien plutôt à éviter ces divertissemens dangereux , qu'à luy demander la grace d'être preservé de la corruption qui s'y rencontre.

Et certes , en quelle part du monde les passions paroissent-elles dans un plus beau jour ? Où est-ce que l'esprit du monde brille avec plus d'éclat ? Où est-ce que ses maximes sont enseignées avec plus de succès ? Où est-ce que le luxe , & la vanité sont inspirées avec plus de force , & d'artifice ?

Qu'on se fasse un systême de conscience tel qu'on voudra ; que les libertins raisonnent tant qu'ils voudront , il sera toujours faux que les spectacles profanes



soient licites ; il sera toujours vray que les dangers qu'on y trouve , les dispositions qu'on y apporte , la religion qu'on professe , le sentiment & l'exemple des Saints qu'on respecte , les obligations qu'on a , & l'édification qu'on doit , que tout cela interdit aux Chrétiens , la comédie , les spectacles profanes , & toutes ces assemblées de plaisirs , d'où l'on ne sort presque jamais , que moins Chrétiens.

*Des Divertissemens du Carnaval.*

I.

Si parmi les calomnies que les Payens faisoient aux Chrétiens , on s'étoit avisé de leur reprocher que tandis que nôtre Religion condamne le Paganisme dans tous ses chefs , elle en suit la licence en plusieurs points ; qu'avec une morale austere qui donne des bornes si étroites aux plus honnêtes divertissemens , elle permet les joyes & les fêtes des Payens ; que ses loix toutes pures , toutes saintes qu'elles sont , ne laissent pas d'autoriser en certains tems le libertinage ; & que severe , ou indulgente , selon les diverses occurrences , elle permet en certains



jours de l'année la dissolution, & les débauches, qu'elle défend en d'autres tems : si l'on eût osé faire cet injurieux reproche aux Chrêtiens, avec quelle hardiesse, avec quelle indignation eût-on d'abord crié, & avec raison, au mensonge, à la calomnie ?

Quelle fausseté plus grossiere leur eût-on dit ? Quelle plus visible imposture, que d'accuser la Loy chrétienne de déreglement dans les mœurs, elle qui condamne jusqu'au desir, jusqu'à la pensée du crime ? Peut-on ignorer jusqu'à quel point de délicatesse elle exige la pureté du cœur ? Quel vice peut-on dire qu'elle ait jamais flatté ? Y a-t-il un moment dans toute la vie, qu'elle exempte de la pratique de la vertu, qu'elle dispense de l'obligation de plaire à Dieu ? Y en a-t-il un seul où elle souffre qu'on luy déplaise ?

Ainsi auroient répondu avec confiance ces premiers Chrêtiens, à qui on n'avoit rien à reprocher, si ce n'est qu'ils ne paroissent jamais dans le cirque, qu'ils fuyoient le theatre, & les spectacles publics ; qu'on ne les voyoit, ni couronnez de fleurs, ni vêtus de pourpre ; qu'une modestie inalterable regnoit  
dans



dans tous les états ; qu'ils ne connoissent point, dans les âges, de faisons de plaisirs ; que leurs divertissemens toujours honnêtes & toujours purs, étoient autant de leçons de vertu, & de bien-séance, & qu'en tout tems ils étoient Chrétiens. Voilà ceux qui auroient aisément confondu la calomnie. Mais ferions-nous aujourd'hui en droit, par notre conduite si peu chrétienne, de répondre comme eux ?

Ne nous opposeroit-on pas d'abord ces festins, ces bals, ces dances, ces divertissemens, que les premiers Chrétiens reprochoient aux Idolâtres, comme des marques toutes visibles, & de la corruption de leurs mœurs, & de la fausseté même de leur religion.

Qu'auroit-on à repliquer, si les Payens nous disoient que nous faisons au carnaval ce qu'ils faisoient tous les ans aux bacchanales ? mêmes excès, mêmes festins, mêmes réjouissances, mêmes fêtes. Le libertinage est public, la licence n'en est gueres moins effrenée. Seroit-on bien reçu à dire qu'on y garde un peu plus de mesures ; c'est-à-dire, que les réjouissances, ou mascarades du carnaval sont un reste de Paganisme mitigé. Mais,

*Tome I.*

E



graces au Seigneur , la licence des lâches Chrétiens ne sçauroit déroger à l'invariable sainteté de la loy chrétienne qui a condamné de tout tems , comme elle condamne encore aujourd'huy , ces profanes & scandaleux divertissemens.

C'étoit l'ennemy du salut des hommes , qui élevé presque sur tous les Autels , fier de l'empire qu'il avoit sur tous les cœurs , se faisoit consacrer par ces dissolutions , les premiers jours de chaque année ; à quel autre principe peut-on attribuer l'institution , & la coutume des scandaleux divertissemens du carnaval ?

Quel homme de bon sens oseroit les autoriser , ces joyes licentieuses , par la proximité des jours de penitence qui les suivent ? Dira-t-on qu'on donne toute liberté à ses sens , parce qu'on doit se repentir au premier jour des libertez qu'on leur aura données ? Qu'on livre son cœur à tous les plaisirs mondains , & à cent divertissemens peu chrétiens , parce qu'on en doit bien-tôt faire penitence ?

Il faudra pendant le Carême pleurer ses pechez ; il faut se dédommager par avance de ces pleurs à venir , par tous



forte de licence. L'Eglise obligera dans peu de jours tous les Chrétiens à jeûner ; il faut prévenir ce jeûne par des excès , & des repas qui seront autant de débauches. On nous montrera bien-tôt combien toutes ces fêtes du carnaval sont indignes du nom de Chrétien ; travaillons à meriter ces reproches. On nous prêchera la penitence ; faisons tout ce qu'il faut pour en avoir plus de besoin.

On sent le ridicule de ce raisonnement. Quand sentira-t-on l'indignité de cette conduite ? On auroit honte de justifier ainsi le carnaval ; c'est pourtant ce que signifie tout ce qu'on dit , pour en autoriser la coutume. Eh quoy , ne fera-t-on chrétien que par grimace , & selon les différentes saisons ? Est-ce une momerie que nôtre religion ? Aujourd'hui scelerat avec éclat , & demain hypocrite par bienfaisance. Quelques dehors de religion succéderont à des dissolutions Payennes ; & adorant le même Dieu , ayant la même Loy , craignant les mêmes châtimens au carnaval qu'en carême , on se fera honneur dans un tems , de faire tout le contraire de ce que cette Loy ordonne ; dans un autre , un mérite d'applaudir à tous ses articles.

E ij



Est-il possible qu'une folie si grossiere ne revolte pas tout esprit ? Et pour peu qu'on ait de teinture de religion, on ose même dire, de raison, peut-on donner dans une telle illusion ?

Ignore-t-on que pour être véritablement Chrétien, il faut toujours vivre en Chrétien ? Dieu ne veut point de nôtre cœur s'il ne le possède toujours : & vous croyez qu'il agréera des jours que le monde partage avec luy ? Si l'on connoît assez Dieu pour avouer qu'il mérite qu'on le serve certains jours de l'année : quel mépris ne fait-on pas de luy, si l'on juge qu'on peut se dispenser de le servir certains autres jours ? C'est un article de foy, que le monde est son irréconciliable ennemy : & il y aura un tems, où un Chrétien pourra sans honte se livrer étourdiment à tous les divertissemens mondains ; un tems où il sera permis de n'aimer, & ne servir que le monde ?

Oseroit-on debiter une maxime si contraire à la foy & au bon sens ? C'est cependant la maxime qu'on suit aujourd'huy dans le monde, tant il est vray qu'on donne necessairement dans une espece de folie, dès qu'on cesse de rai-



sonner , & de vivre en Chrétien.

## I I.

Mais quel mal y a-t-il , dit-on , de se divertir en carnaval ? Et quel merite donne ce carnaval à des divertissemens , qui en tout autre tems sont illicites ? Quel privilege ont ces jours qui precedent le Carême , pour autoriser ce qu'on condamne en tout autre tems ?

On demande quel mal il y a de se divertir en carnaval ; c'est-à-dire , de renouveler au milieu du Christianisme la plûpart des fêtes des Payens ; de deshonorer la profession de Chrétien par toutes sortes de plaisirs mondains , & d'en faire même trophée.

Quel mal il y a de se déguiser pour n'avoir plus honte de rien , & pour s'exposer à tous les dangers sans crainte.

Quel mal il y a de passer une partie du jour au jeu , presque toute la nuit au bal ; ne repaître ses yeux que d'objets lascifs , & seduisans ; ne reconnoître d'autre Dieu que le plaisir , ni d'autre maître que la passion ; se confondre dans un tas de libertins ; les sens sans retenue ; le cœur sans garde ; l'esprit sans moderation ; être de toutes les parties de divertisse-



mens, éternellement avec tout ce qu'il y a de moins regulier, & de plus dissolu dans une ville : Car de quels autres sujets pendant le carnaval, peuvent être composées ces assemblées si libres, & la plupart nocturnes ? Y trouve-t-on une personne de probité ? Quelle surprise s'il s'y trouvoit une personne vertueuse ? A quelles railleries n'y seroit pas exposé un homme de bien ? Raison plausible qui fait sentir de quel caractere sont les gens qui s'y trouvent. Et l'on demande après cela quel mal il y a dans tous ces plaisirs du carnaval.

Et quel mal n'y a-t-il pas ? Quelle innocence à l'épreuve de tous les pieges qu'on y tend ? Quelle vertu intrepide au milieu de tant d'ennemis ? Le tems du carnaval sera donc le tems qu'on se livrera à toutes les passions ; le tems qu'on s'exposera sans crainte à mille perils ; le tems qu'on sacrifiera publiquement à tous les vices.

Eh quoy ! le Christianisme, dit un grand Serviteur de Dieu, n'est-il donc qu'un fantôme, une chimere ? Le nom de JESUS-CHRIST que nous portons, & qui luy a coûté tant de sang, est-ce un nom si vil, & si méprisable, qu'il ne



puisse être deshonoré par aucune action, quelque folle, & quelque indécente qu'elle puisse être? Est-il possible qu'il n'y ait nulle bienséance à garder dans un état qui nous fait enfans de Dieu par adoption.

Un Prince n'oseroit faire le Comedien; un simple Bourgeois croit qu'il y a des divertissemens indignes de sa condition; un Religieux se rendroit infame, en se divertissant, comme la plus grande partie des Chrêtiens: Et un Chrétien se persuade qu'il n'y a rien de méfiant à un si grand nom; il n'a point de honte de se divertir en Payen.

Quoy! mettre cinq ou six heures de rems à se parer, & à se peindre le visage, pour aller ensuite dans une assemblée rendre des pieges à la chasteté des hommes, & servir de flambeau au demon pour allumer par tout le feu de l'impudicité: demeurer les nuits entieres exposé aux yeux, & à la cajollement de tout ce qu'il y a de libertins dans une ville: employer tout ce que l'art, & la nature ont de plus dangereux pour attirer leurs regards, & pour seduire leur cœur, déguiser sa personne & son sexe, pour ôter à la grace ce petit secours qu'elle trouve



dans nos habits ; rouler de quartier en quartier , sous un masque de theatre ; ne se pas contenter des discours frivoles & inutiles ; se relâcher jusqu'à dire des paroles qui scandalisent : de quel terme oseroit-on se servir pour autoriser une licence si scandaleuse ? L'esprit du monde , l'intemperance dans les repas , les excès dans le jeu , les assemblées de plaisirs , la comédie & les bals sont-ils moins condamnables en carnaval qu'en carême ? Le vice est-il moins vice en un tems qu'en un autre ? Et en quelle part de l'Evangile trouve-t-on qu'il y ait des jours dans l'année où le precepte de se mortifier , d'éviter les dangers , de vivre en Chrétien , de mener une vie pure , & exemplaire , & d'avoir les maximes du monde en horreur , oblige moins qu'en un autre tems ?

Que penseroit un Payen , qui ayant été témoin pendant le carnaval de ces spectacles publics , de ces assemblées mondaines , de ces infinies séances au jeu , de ces repas dissolus , de ces nocturnes divertissemens , de tout ce que le luxe le plus étudié , & le plus poli inspire de mondanité , ou de faste , entreroit dans nos Eglises deux jours après , &



verroit aux pieds des Autels courber la tête sous la cendre , plusieurs de ceux qu'il auroit vû quelques heures devant à la comedie , ou au bal ?

Nous voyons ce que penseroit un Payen ; nous pensons même comme luy. Nous contenterons-nous toujourns de condamner ce que nous continuons de faire ? Et ferons-nous toujourns ce que nous condamnons ? N'est-ce pas se jouer de nôtre religion , que de donner au Public de pareilles scènes ? N'est-ce pas décrier par une conduite si irreguliere , les plus saintes ceremonies de la Religion ? Une grimace de pieté succede à plusieurs jours de fêtes profanes : Semblables à ces Peuples envoyez dans la Samarie , qui tantôt Assyriens , & tantôt Israélites , après avoir encensé les Idoles , venoient adorer le vray Dieu.

Mais que de railleries à essuyer , si je ne suis pas des divertissemens du carnaval , & si je ne paroiss plus au bal , ni dans ces assemblées mondaines ?

La raillerie de ce qu'on est homme de bien , fait autant d'honneur à celuy qui en est l'objet , qu'elle décrie , chez tous les honnêtes gens , le libertin qui raille. On dira que vous n'êtes plus des



fêtes du carnaval , parce que vous avez pris le party de mener une vie chrétienne : est-ce donc un crime d'être vraiment chrétien ?

Que de railleries piquantes , sur l'inébranlable probité de Loth , au milieu d'une ville si universellement corrompue ; que de plaisanteries à essuyer sur sa piété , sur sa modestie , sur sa retraite ; que de discours desobligeans ; que d'insultes , pour s'être conservé dans l'innocence , pour ne s'être pas laissé entraîner au torrent. Mais ces railleurs parlerent-ils sur le même ton , quand ils virent descendre le feu du Ciel sur eux , & sur leurs familles , tandis que le vengeur de tant de crimes avoit mis le juste en sûreté ?

La raillerie , en matiere de religion , n'ébranle jamais un cœur droit & sincere ; elle ne fait peur qu'à ceux que la vertu a déjà effrayez. Un bon esprit voit aisément le ridicule de ces fades plaisanteries , & il sçait les mépriser.

Et pour n'être point inquieté dans ces excès scandaleux par les mouvemens de la grace , on les méprise jusques à ce qu'enfin on ait acquis une fausse securité de conscience. On arrive tard à cet aveu-



glement total si étroitement lié avec la reprobation ; mais comme l'esprit est d'ordinaire seduit par le cœur , on se fait une étude de ne pas voir ce qu'on ne veut pas faire. On aime le jeu ; on se plaît au bal ; tout ce qui vient troubler cette passion est regardé comme ennemy de nôtre repos. On fait ce qu'on peut pour prendre les remords d'une conscience effrayée , pour de fausses alarmes.

On regarde avec pitié tous ces Directeurs incommodes qui condamnent les spectacles , & les bals ; on n'oublie rien pour les faire passer pour des esprits vains & fâcheux , qui ne cherchent qu'à se distinguer par d'austeres singularitez , & qui aiment à se faire un nom , aux dépens des ames simples , & trop credules.

Quelle secrette aversion , si quelque personne vertueuse ose desapprouver ces sortes de plaisirs ? Et JESUS-CHRIST luy-même est-il mieux traité , si pour condamner ces plaisirs qu'il proscriit si hautement , on s'avise de citer sa parole ? L'Evangile est peu écouté dans l'école des mondains. Ceux de ce caractère qui liront ces Reflexions en feront-ils fort touchez ? Combien qui se



ſçaurent mauvais gré de s'être mis dans la neceſſité de les faire.

## I I I.

On ſe roidit contre ſa propre raiſon , quand on ſe plaît à être trompé. Toute erreur qui nourrit , & qui flatte la paſſion , a des charmes. Pour peu qu'on ait de religion , on ne peut ſ'empêcher de condamner les réjouiſſances , & les maſcarades du carnaval ; on ne peut ignorer que l'Evangile ne condamne le bal , les ſpectacles , & les aſſemblées profanes ; mais on ſ'étourdit à plaſir , ſur ce point de morale , comme ſur bien d'autres. Le nombre , la qualité , l'éclat de ceux qui ſe trompent comme eux , fait une eſpece d'autorité qui leur rend cette erreur plus plaufible ; & dès qu'on ſ'y plaît , & qu'on l'aime , on ne veut pas que ce ſoit une erreur.

Dites à cette jeune perſonne , que ſes parens prennent plaſir d'immoler à tant de vanitez , & qui eſt ſi contente d'en être la victime ; dites à ce libertin , en qui l'eſprit du monde , & une oiſiveté invétérée , ont preſque éteint l'eſprit de religion ; dites à cette jeune femme , qu'un leurre de fortune flatte , & ébloüit.



& qui n'a plus de goût que pour les joyes, & les fêtes mondaines; dites-leur, que, selon saint Chrysostome, il n'y a point de plus dangereux ennemis du salut; que ces divertissemens nocturnes, ni qui soient moins chrétiens.

Dites-leur que le bal est deffendu parce qu'il est presque toujours l'écueil de l'innocence, le tombeau de la pudeur, le theatre de toutes les vanitez mondaines, & le triomphe de toutes les passions: que c'est un assemblage de tous les dangers du salut, & un précis vif & piquant de toutes les tentations: que tout y est écueil: que tout y est poison: danses, instrumens, objets, entretiens, assemblée, tout y concourt à étouffer les sentimens de pieté, à seduire, & l'esprit, & le cœur: que rien n'est plus opposé que le bal à l'esprit du Christianisme: avec quel mépris ferez-vous écoulté? Que de fades plaisanteries sur le prétendu reformateur? Que de glofes sur la morale outrée?

Ainsi méprisoit-on autrefois les salutaires avertissemens, & la morale des plus saints Patriarches de l'ancienne Loy. Mais quand ces beaux jours commencerent à s'obscurcir, que le Ciel



irrité répandoit ses torrens , & que la mer en courroux ne connoissoit plus de bornes ; quand les eaux du déluge ayant interrompu tous les plaisirs portoient l'effroy avec la mort jusques sur le sommet des plus hautes montagnes : Alors pensoit-on que la morale avoit été outrée , & qu'elle portoit à faux ? Crût-on qu'on avoit eu tort de condamner ce que nous approuvons aujourd'hui , & qui alluma la colere du Dieu vivant ? Avoit-on tort d'avoir crié contre ce torrent d'iniquité , qui inondoit le genre humain , & qu'il fallut noyer dans un déluge ?

Une main invisible jettera l'effroy au milieu de ces cercles , & de ces bals ; une mort précipitée , & toujours imprévue , dissipera ces assemblées. Le tems viendra que ces jeunes personnes , ces libertins , ces gens du monde , condamneront avec indignation contre eux-mêmes , avec une espece d'horreur , tous ces profanes divertissemens ; mais en fera-t-il tems ?

On aura eu raison alors de traiter de divertissemens Payens les réjouissances du carnaval ; alors ces Ministres de l'Evangile sinceres , & peu flateurs , auront



été les sages. On rendra justice alors à la vertu de ceux qui avoient pris le bon party, en s'interdisant toutes ces fêtes peu chrétiennes. Alors on avoüera que les maximes du monde étoient contraires à la véritable sagesse, & au bon sens; & que ces joyes n'étoient pas plus permises en carnaval, qu'en carême. Mais qu'un repentir est amer, quand il est sans fruit, & sans ressource! & que le souvenir du bal cause de regrets, & de troubles, à qui l'envisage du lit de la mort?

On n'attend pas même si tard pour condamner un divertissement si peu chrétien. Le tumulte n'étourdit pas éternellement; il y a des intervalles de raison; & quelque affoiblie qu'elle soit dans un libertin, elle ne laisse pas de luy faire voir la malignité de ce qui luy plaît, & de luy faire sentir le poison de ce qui l'enchanter.

J'ay toujours crû les bals dangereux, disoit un des plus beaux esprits de son tems, & le Courtisan le plus poly de son siècle: \* J'ay toujours crû les bals dangereux; ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon experience: & quoy que le té-

\* M. le Comte de Bussy Rabutin.



moignage des Peres de l'Eglise soit bien fort, je tiens que sur ce chapitre celui d'un Courtisan doit être d'un plus grand poids. Je sçai bien qu'il y a des gens qui, à ce qu'ils disent, courent moins de hazard en ces lieux-là que d'autres; cependant les gens qui composent ces sortes d'assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude; à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la danse échaufferoient des Anachorettes. Les vieilles gens qui pourroient peut-être aller au bal sans interesser leur conscience, seroient ridicules d'y aller; & les jeunes gens à qui la bien-séance le permettroit, ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop grands perils. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est Chrétien; & je crois que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais.

Et certes, si les spectacles profanes sont deffendus, si les assemblées mondaines sont peu chrétiennes; si l'on ne peut s'exposer au peril sans peché; si la sûreté n'est pas entiere dans la solitude; si l'E-



vangile est la regle des mœurs ; si la pureté se flétrit par un seul regard ; s'il ne faut qu'un desir pour corrompre le cœur ; si les Heros Chrétiens ont de la peine , même dans le Desert , de conserver leur innocence : Quel homme de bon sens oseroit dire qu'il est licite d'aller au bal ? Quel homme raisonnable peut conserver l'esprit chrétien , & ne pas condamner les divertissemens profanes du carnaval , & ne pas regarder comme criminelles toutes ces joyes licencieuses ?

*De la contradiction qui se trouve  
entre nôtre creance & nos mœurs.*

## I.

Sommes-nous bien persuadez des grandes veritez que nous faisons profession de croire ; & nôtre conduite prouve-t-elle que nous les croyons ? La liaison doit être étroite entre la creance , & les mœurs ; nos actions doivent dire de quelle religion nous sommes. On a peu d'égard à la voix de Jacob , les mains seules meritent les benedictions & les graces. Ce n'est que sur le theatre qu'on souffre que les gens fassent divers personnages ; mais en matiere de religion ,



rien de plus injurieux à Dieu, que de démentir sa foy par ses œuvres ; la morterie est criante, elle est honteuse : Un homme fait profession d'être Chrétien ; c'est-à-dire, de croire toutes les veritez chrétiennes, tandis qu'il mene une vie toute contraire aux veritez qu'il croit.

Il faut cependant avouer que parmi les Chrétiens il se trouve peu d'infideles, on croit : La corruption du cœur ne gagne pas si aisément l'esprit ; du moins reste-t-il toujours assez de raison, & de bon sens pour n'être pas athée. On est méchant, & on connoît qu'on l'est ; & malgré le dérèglement des mœurs, dès qu'on raisonne, on se sçait mauvais gré de l'être.

Que la corruption du cœur soit l'effet ou la cause de l'aveuglement de l'esprit ; il reste toujours au fonds de l'ame assez de lumiere surnaturelle pour faire sentir au libertin les veritez terribles qu'il voudroit ne pas croire, & assez de frayeur, & de trouble pour luy prouver qu'il les croit.

Qu'un homme est à plaindre, quand il est réduit à chercher à s'aveugler pour s'épargner les cruelles frayeurs que luy cause la vûe des malheurs dans lesquels



il se precipite ! mais l'esprit ne sçauroit jouïr long-tems le personnage du cœur. On a beau faire , l'ame est , pour ainsi dire, comme parle Tertullien, naturellement chrétienne ; & à moins que la raison ne soit tout à fait éteinte , on n'éteuffe jamais tous les sentimens de religion.

Il est étrange qu'il se trouve des Chrétiens qui s'efforcent de ne pas croire ce qu'ils craignent ; mais est-il moins surprenant dans le Christianisme , qu'il se trouve des gens qui ne craignent point ce qu'ils croient ?

N'est-ce point là ce mystere d'iniquité si impenétrable ; Soumission de l'esprit à la Loy , revolte du cœur contre tous ses preceptes : Religion sainte , mœurs de ses Sectateurs corrompues : creance de tout ce qui impose une indispensable nécessité de mener une vie innocente, exemplaire , irreprehensible ; licence, conduite qui dément tout ce qu'on croit. Cette contradiction est trop sensible pour ne pas revolter l'esprit ; on en est d'abord indigné , mais peu de gens qui y réfléchissent , parce qu'il y a peu de gens qui veuillent corriger ce qu'ils condamnent.

A la verité , le sort des Infideles est



déplorable ; mais les déreglemens de la plupart des Chrétiens leur font-ils espérer un meilleur sort ? Quel malheur de n'être pas dans le sein de l'Eglise , de n'avoir nul droit au bonheur éternel ; mais en est-ce un moindre d'être enfant de l'Eglise , & de se rendre indigne de cet éternel bonheur auquel on a droit ? Et certes , lequel vaut mieux , ou ne croire presque rien de ce qu'on est obligé de croire , ou ne faire presque rien de ce qu'on croit , de ce qu'on est obligé de faire ?

Si l'on ne croit rien de ce que la foy chrétienne propose , ne peut-on pas dire que pour peu qu'on fasse , on en fait encore trop ; mais aussi si nous croyons ce que nous faisons profession de croire , avouons que ne faisant que ce que nous faisons , nous n'en faisons pas assez pour être sauvés. A quoy bon nous étourdir sur cette verité , pour nous perdre plus tranquillement.

Nous croyons que nous n'avons été créés que pour Dieu ; c'est-à-dire , que le Soleil n'est pas plus fait pour éclairer , ni le feu pour brûler , que nous sommes faits pour aimer Dieu , & pour luy plaire. La vie , & tous les secours de la vie



ne nous sont donnez que pour cette fin ; tout autre usage de nôtre liberté est illi- cite ; tous nos jours sont comptez , & Dieu luy-même ne peut pas nous dispen- ser un seul de ces jours , de l'obligation essentielle que nous avons de le servir , & de luy plaire. Affaires importantes , ne- gociations délicates , intrigues de cour , sieges de place , batailles gagnées , & tout ce qu'il nous a plu d'appeller grand , cesse d'être quelque chose ; tous les soins même que nous avons pris de- viennent vains & reprehensibles , dès lors que Dieu n'en est plus le motif , & que toutes ces choses ne nous servent point de moyens pour arriver à nôtre dernière fin. C'est ici la verité fonda- mentale de nôtre Religion ; c'est la baze sur quoy tout porte.

C'est-à-dire , que nous croyons que nul objet créé ne peut nous rendre heu- reux , & que la seule possession de Dieu peut satisfaire la passion extrême que nous avons de l'être.

Que nul autre bien ne peut nous faire trouver un repos plein , & parfait , qui fixe tous nos desirs ; qu'il n'y a propre- ment de vray bien que Dieu seul , & que le seul moyen de le posséder , c'est



de vivre selon les maximes de l'Evangile ; qu'eussions-nous tous les biens créez , si nous sommes dans la disgrâce de Dieu , nous sommes veritablement à plaindre ; qu'enfin si Dieu n'est nôtre souverain bonheur , il sera necessairement nôtre souverain malheur.

Voilà ce que l'on croit , & voicy comme l'on vit.

## I I.

La passion , & l'amour du plaisir , sont comme le grand mobile qui fait agir les hommes. Toute la vie se partage en soins pour les affaires temporelles , & en empressements pour primer dans le monde , ou pour se divertir : car quel autre objet nous occupe ?

Combien d'années comptez-vous passées au service de Dieu ? Mais qui vous a dispensé de celles que vous ne luy aurez pas consacrées ? Et pour ne l'avoir pas servy tant d'années , ferez-vous moins obligé de luy rendre compte de tous les jours ?

Negoce , emplois éclatans , contestations opiniâtres que l'interêt ou l'ambition fait naître ; établissemens honorables , projets flatteurs , amusemens vains ,



& frivoles ; c'est-à-dire , tout ce qui nous éloigne de nôtre fin dernière , absorbe tous nos desirs , use nos jours , & nous occupe toute la vie. Tout est important , tout est indispensable quand il s'agit de nous satisfaire : Dieu seul , ce semble , n'est compté pour rien.

On ne peut pas dire qu'on ignore la difficulté de se sauver ; & de quelle conséquence il est de ne se pas perdre. On croit qu'il y a après cette vie une heureuse , ou malheureuse éternité ; & que la mort , quelque imprévûë qu'elle puisse être , est le moment décisif du sort éternel.

On croit l'enfer ; c'est-à-dire , un assemblage infiny , une complication unimaginable de tous les maux , qu'on souffre tous tout à la fois , & pour toujours , sans qu'on puisse un seul moment ne pas souffrir toute l'éternité entière ; sans qu'on puisse espérer d'avoir pendant toute l'éternité un seul moment où l'on puisse une seule fois , moins souffrir.

On croit que cette épouventable infinité & éternité de supplices , est la peine d'un seul peché mortel. N'eût-on consenty qu'une fois à un desir criminel ,



à une pensée impure, si l'on meurt dans l'impenitence on est damné.

Nul égard, ni à la foiblesse de l'âge, ni à la condition de la personne, ni aux pressantes sollicitations du tentateur : Meurt-on dans le péché, on perd son Dieu, & on le perd pour toujours. On perd tout, & toute espérance; on est condamné à tous les supplices, & on les souffre tous.

Nulle ressource, nul soulagement, nul retour. Regrets excessifs, infinis desespoirs, fureur, rage, unique & inalienable sort des reprouvez.

Après avoir brûlé, gemy, hurlé, les mille & les cent mille millions d'années, cent & cent fois recommencées, il ne se fera encore rien écoulé de cette épouvantable éternité. Le monde finira, & il y aura des millions de siècles qu'il aura fini, & jamais un damné ne pourra dire qu'il a un moment de moins à souffrir, que la durée de ses supplices a diminué d'un moment.

Après cette durée interminable de tourmens dans laquelle nôtre esprit se confond & se perd, le feu sera aussi vif, le corps, & l'ame aussi disposés à souffrir, aussi sensibles aux souffrances,  
Dieu



Dieu aussi irrité , aussi irreconciliable qu'au premier moment.

Gouffre de feux inextinguibles que la Toute-puissance de Dieu allume pour punir le pecheur ; enfer , cahos infini de tourmens éternels , se peut-il que tu sois l'objet de nôtre foy , & que nous vivions dans l'impenitence ?

Voilà ce que croient ces personnes mondaines qui vivent tranquillement dans la mollesse & dans le peché.

Cette femme coquette , dont la conscience est un cahos , & à qui le monde est une idole , croit les veritez de l'Evangile , & les épouvantables supplices de l'enfer.

Ces libertins , dont la vie est un enchaînement de pechez , qui plaisantent des plus saintes pratiques de pieté , qui raillent de l'enfer même ; ces libertins croient l'enfer.

Ces gens de plaisirs , qui passent leurs jours dans une molle oisiveté & dans l'oubli de Dieu , qui n'ont qu'une surface de Religion ; ces gens du monde qui sacrifient tranquillement leur ame à un vil intérêt , & à cent autres passions ; ces personnes dont l'esprit est gâté par la corruption du cœur , dont les mœurs



sont si peu chrétiennes ; tous ces gens-là croient l'infinité , & l'éternité de ces peines ; ces gens-là croient l'enfer ; ils menent cependant une vie délicieuse ; ils la coulent doucement dans les jeux , dans les plaisirs ; rien ne s'accorde dans ces sortes de chrétiens avec leur creance ; cette contradiction est monstrueuse ; mais cette même creance ne prouve-t-elle pas que c'est en vain que ces gens-là se flattent d'être Chrétiens ?

On fremit à la seule pensée de l'enfer ; & à la vûë de cet enfer on peche ? Peut-être ne croit-on pas cette effrayante vérité ! On la croit ; car enfin , pourquoy crier au Confesseur aux approches d'une mort soudaine , si on ne croyoit , si on ne craignoit l'enfer. Mais , mon Dieu ! quelle douleur , quelle rage , de n'avoir pas voulu éviter cet enfer , dont la seule pensée nous faisoit fremir ?

Enfin , on croit qu'il y a un enfer ; on sçait qu'on l'a mérité ; pas un de nous n'est seur de sa penitence ; & chacun s'étudie à se distraire pour ne pas penser au danger. On croit l'enfer , on fait des réflexions sur la rigueur , & la durée de ses supplices , & l'enfer se remplit tous les jours de ceux qui le croient.



Que ne croit-on pas encore de l'importance, & de la difficulté de faire son salut, tandis qu'on vit comme s'il n'y avoit rien de si aisé à faire.

A quel homme de bon sens, peu informé des mœurs des Chrétiens, persuadera-t-on jamais que ces gens qui sacrifient tout à leur cupidité, qui n'ont jamais le tems de travailler à leur salut, qui ne pensent même à l'affaire de leur salut, que pour la renvoyer à un tems incertain, à un tems où l'on est incapable de la moindre affaire; à quel homme raisonnable persuadera-t-on jamais que ces sortes de gens croient que l'affaire du salut est une affaire de quelque consequence, & que du bon, ou du mauvais succès de cette affaire dépend leur bonheur, ou leur malheur éternel.

## III.

On s'aime trop pour vouloir être damné. Mais vit-on assez chrétiennement pour ne l'être pas? Et à voir ce que l'on croit, & comme l'on vit, peut-on raisonnablement espérer d'être sauvé?

Combien de ceux qui feront ces réflexions, desespereroient du salut d'un au-

F ij



tre qu'ils verroient ne vivre pas mieux qu'eux ?

Certainement toute nôtre raison se revolte, quand on pense que ces gens qui ne se repaissent que de vains projets de fortune, que de frivoles idées de grandeur ; qui laissent aux gens de bien, & à ce qu'ils appellent peuple, le soin de remplir les devoirs de Chrétien ; gens dont l'oisiveté épuise tout le loisir, & qui ne rougissent que de l'Evangile ; que ces personnes croient sincèrement les veritez les plus terribles de nôtre Religion, & tout ce que JESUS-CHRIST dit de l'indispensable obligation de vivre selon ses maximes ; il paroît bien plus vraisemblable que ces sortes de gens ne croient point ces grandes veritez.

On croit que l'Evangile est la seule regle des mœurs ; que tout autre systeme de vie porte à faux ; qu'il n'est pas possible de trouver dans les voyes du Seigneur une autre regle : Et c'est ce jeune libertin, cette femme mondaine, ces gens du grand monde qui le croient. Voudrions-nous être garants de cette foy ? Mais que devons-nous penser de ces mœurs si contraires à cette creance ?

Violence continuelle, mortification



sans relâche ; à chaque pas quelque nouvelle croix ; & nulle croix sans quelque nouvelle victoire. Telle doit être la vie du Chrétien. Outre cela, quelle piété humble, & persévérante ? Quelle modestie exemplaire ? Quelle plus inaltérable charité—que celle que l'Evangile exige de tous les Chrétiens ?

Amour de préférence qui assure tellement à Dieu la première place dans notre cœur, que pour la luy conserver on soit dans la disposition de luy sacrifier, ses plaisirs, son honneur, ses biens, sa vie même.

Amour de tendresse pour le prochain, qui n'oblige pas seulement de pardonner les injures, mais qui fait encore un précepte d'aimer véritablement ses ennemis, & de payer par des bienfaits les plus sanglans outrages.

Quelle pureté ! qui deffend tout commerce avec les sens, & qui interdit même jusqu'à la pensée du mal.

Quelle équité ! qui vous oblige à vous déclarer contre votre propre sang, plutôt que de commettre la moindre injustice.

Voilà une partie de la Loy chrétienne : Cette multitude qui se montre dans nos



Eglises tous les huit jours ; ces gens qui se trouvent dans les assemblées de plaisirs tous les jours ; cette foule que l'intérêt, ou la passion fait agir à toute heure ; tous ces gens-là font profession de suivre cette Loy, & croient que la moindre infraction de cette Loy est un plus grand mal, que de perdre les biens & la vie.

Le monde, selon l'Evangile, est l'ennemy irreconciliable de JESUS-CHRIST ; & des gens qui n'ont pour Loy que l'Evangile de JESUS-CHRIST, se font une Loy indispensable de vivre selon les maximes du monde.

On sent l'iniquité de ces monstrueuses contradictions. Le long usage nous accoutume à en avoir moins d'horreur. Mais pense-t-on qu'un si injurieux mépris de la Loy puisse jamais prescrire ? On a la foy, mais pense-t-on que la foy puisse nous sauver sans les œuvres ? Quelle marque plus feure d'une juste reprobation, que de faire en matiere de religion, tout le contraire de ce qu'on croit ?

Quand les Payens nous interrogent sur l'incomprehensibilité des mysteres de la Foy, il n'est pas difficile de leur demon-



trier que nôtre Religion est la véritable ; mais qu'auroit-on à répondre , si nous voyant de plus près , ils nous demandoient comment il se peut faire que les Chrétiens vivent comme ils font , & croient cependant tout ce qu'ils sont obligez de croire ?

S'ils nous disoient : Comment se peut-il faire que la Loy Chrétienne étant si pure & si sainte , il y ait tant de corruption dans les mœurs de ceux qui font profession de suivre cette Loy ?

Comment se peut-il faire qu'on croie que JESUS-CHRIST est réellement présent sur nos Autels , & qu'à la face de ces Autels , ceux qui le croient commettent cent irreverences ? Qu'on le croie Juge souverain des Mortels , Arbitre de nôtre sort éternel , nôtre Dieu , nôtre Maître , & que les Temples où il reside soient la plupart du tems sans adorateurs ; que ses adorateurs soient bien souvent en sa présence sans respect , & presque toujours avec indifférence.

Comment se peut-il faire , qu'il se trouve des Ministres du Dieu vivant , dont la vie fasse si peu d'honneur à la Religion , & aux Autels ; que des Docteurs de la Loy , qui en font si bien sen-



tir aux autres l'obligation indispensable, en soient eux-mêmes les infracteurs, & que ces guides des âmes s'écartent des voyes du salut, tandis qu'ils y conduisent si sûrement les autres. A ces doutes si bien fondez ; à ces interrogations si pressantes ; à tous ces reproches si concluans, qu'auroit-on à répondre ?

Et que répondra-t-on au Juge souverain, quand il nous demandera compte, & de ce que nous avons fait, & de ce que nous avons crû ? La morale n'est pas moins l'objet de nôtre foy, que le dogme ; il seroit aisé de croire tout ce qu'on voudroit, si l'on n'exigeoit point une conformité de mœurs, & de créance. Dans nôtre Religion il faut croire, mais il faut vivre conformément à ce qu'on croit. Refuser de croire ce que l'Eglise nous propose, c'est folie ; mais ne vivre pas selon la Loy qu'on honore & qu'on croit, c'est un excès de folie.

*De la fausseté des préjugés qui combattent la douceur de la vertu.*

I.

Pour peu qu'on ait de bon sens, on



convient aisément dans le monde, que la vertu est aimable, & que le sort d'un homme de bien est heureux. On convient qu'il a pris le bon parti; on admire la tranquillité dont il jouit; on porte envie à sa persévérance, & il n'y a pas un libertin qui ne voulût mourir en homme de bien.

Mais quelque soin qu'on prenne de dépouiller la vertu chrétienne de cet air âpre, & rebutant; quelque doux que soient ses traits, on s'en fait toujours une idée austère. On a beau en applanir toutes les avenues, on veut que ses chemins soient raboteux, que les épines y naissent sous les pieds à chaque pas, & que la voye qui y conduit soit si étroite qu'on ne puisse y passer. C'est une terre de promesse; on avoue que les fruits y sont en abondance, & fort doux; mais la prévention veut que l'air y soit dévorant, & qu'il y ait des monstres à combattre: Et voilà ce qui allarme les sens; voilà ce qui effraye, ce qui rebute tant de personnes.

Mais, mon Dieu! quand il en devroit beaucoup coûter pour être homme de bien, reste-t-il, à qui a la foy, un autre party à prendre? Que s'il en coûte en-



core plus de ne l'être pas, quelle excuse? quel regret? quelle folie, pour qui se deffend de l'être?

Si les épines qui se trouvent sur la route de la vertu ne piquent pas; si elles sont même plus abondantes dans toute autre route, où certainement elles piquent; si l'étrécissement du chemin laisse à tous un espace aisé; & si les monstres qu'on y craint, ne sont que des phantômes qui disparoissent dès qu'on les approche; quel cuisant regret, quel desespoir pour ces personnes délicates, qui estiment, qui aiment même la vertu, mais qui s'en éloignent de crainte de trouver trop de difficultez, & d'avoir trop de peines, tandis qu'elles vont se tourmenter sans cesse dans les voyes dures, & raboteuses du monde, leurées par l'esperance d'une vie douce & tranquille, qu'on ne peut trouver cependant qu'au service de Dieu?

Certainement, si les personnes les plus voluptueuses avoient la juste idée, & la vraie notion de la vertu chrétienne; elles auroient pour la sainteté toute l'ardeur, & tout l'empressement que le Sauveur du monde a voulu nous marquer par ces expressions figurées de faim & de soif; &



elles seroient bien-tôt desabusées de ces faux préjugez qui la rendent austere & peu sociable, & qui en donnent du rebut.

Il y a de la peine, dit-on, à mener une vie unie, reguliere, & chrétienne; mais quelque penible que puisse être cette vie chrétienne, est-elle moins indispensable? Et un Chrétien a-t-il à délibérer s'il doit vivre chrétiennement?

Si la peine nous arrête dans les voyes du salut, & que les difficultez nous fassent reculer, il faut renoncer, non seulement au service de Dieu, mais à toutes les conditions de la vie, & même à toute la société humaine: car quelles bien-séances du monde ne portent pas avec elles un caractère de gêne, & de sujétion? Que seroit-ce dans le commerce de la vie, qu'un homme qui auroit pour principe de ne se faire violence en rien? Ce n'est même qu'en se faisant violence presque en tout, qu'on passe pour honnête homme dans le monde. Il faut sçavoir se contraindre pour y avoir place parmi ce qu'on appelle honnêtes gens; il le faut, & on le fait. On ne veut se dispenser de cette Loy qu'à l'égard de Dieu; tout est trop gênant, tout est trop épi-



neux , tout est trop pénible à son service. On a beau représenter que c'est un Dieu qu'on sert , & que nôtre devoir essentiel , que nôtre bonheur éternel sont inseparables de son service ; on se plaint , on languit , on se dégoûte. Faut-il se vaincre , souffrir , céder , dissimuler ; pourvû que ce soit pour une raison d'intérêt , ou que ce soit un usage reçu dans la vie civile , rien ne coûte. Le même devoir devient impossible , dès que c'est un devoir de religion.

S'avance-t-on beaucoup dans le monde sans de si grands efforts ? Et avec tous ces pénibles & puissans efforts , fait-on toujours fortune ? Est-il aisé , est-il fort doux de dépendre de cent sortes de gens , tous plus imperieux , tous plus bizarres , dont il faut souffrir toutes les humeurs , & essuyer souvent tous les rebuts.

A quels fatiguans devoirs , à quelles humiliantes civilitez , à combien de liberalitez forcées n'engage pas un procès , un point d'honneur , un employ , une affaire importante ? Que de perils à l'armée , que de courses sur mer , que de gênes , que de travaux par tout pour satisfaire l'ambition & la cupidité ! Y a-



est-il sur la terre un état, une maison, une famille; y a-t-il presque une personne qui réussisse sans un travail accablant & assidu? Combien d'intrigues & de ressorts à remuer, mon Dieu; combien de ménagemens & de bien-séances à garder; combien d'affronts, de déplaisirs & de travaux à dévorer dans le commerce de la vie civile? Et rien de tout cela ne coûte; ou s'il coûte, rien du moins ne rebute.

Une famille qu'il faut maintenir dans l'abondance & dans l'éclat, parmi des revers de fortune qui dépaissent; un employ qu'il faut obtenir malgré l'envie ingénieuse & maligne de cent concurrents, & qu'il faut remplir, sous les yeux d'autant de censeurs que de jaloux.

Quelles inquietudes d'une vie tumultueuse? Quelles allarmes d'une fortune chancelante? Jamais austerité de vie n'exigea de si durs, ni de si continuels travaux, des plus austères Penitens: Il n'est pas jusques aux divertissemens qui ne coûtent; les plaisirs des mondains ne font pas la plus paisible partie de leur vie; & le vice en se permettant tout, est-il plus tranquille que la vertu, lors



qu'elle est la plus severe, & qu'elle ne s'accorde rien ?

## I I.

Quand dira-t-on du monde comme l'on dit de Dieu, qu'il y a trop de peine à son service, & qu'il en coûte trop d'être mondain. Quand, rebuté par de si réelles, & toujours plus infructueuses difficultez, s'avisera-t-on de secoüer ce pesant joug, pour servir un meilleur Maître qui merite tout & exige si peu; qui adoucit toutes nos peines, & qui recompense au centuple le peu qu'il exige. Il y a de la peine au service de Dieu: Eh, Seigneur! trouveriez-vous beaucoup de Serviteurs, si pour vous plaire il falloit essuyer & souffrir tout ce que le monde exige des mondains.

Si pour être Saint il falloit sacrifier aux penibles travaux de la guerre, & exposer à mille dangers de la vie un fils unique, seul heritier d'une grande succession, toute l'esperance d'une ancienne & illustre famille, & risquer avec luy tout ce qu'on a de plus liquide & de plus cher, trouveroit-on beaucoup de peres, qui à ce prix voulussent être Saints?

Si pour gagner le Ciel il falloit indis-



penfablement travailler jour & nuit dans des emplois ingrats accompagnez de mille déboires, fans nul agrément, fans fruit, comme font tant de gens; s'il falloit être efclave de toutes les bienféances, faire une étude continuelle de fouplesse pour s'ajuster à toutes les humeurs, comme un homme de Cour; s'il falloit ufer ses jours, sa fanté, sa vie même, dans un cahos d'affaires & d'embarras, toujourn occupé, accablé fans relâche, le nombre des predestinez feroit-il grand?

Si pour vivre en parfait Chrétien il falloit dévorer tous les déplaifirs des mondains, s'affujettir à toutes les bizarres, & fatiguanes loix de mode, de civilité, d'usage; s'il falloit feulemeut, pour plaire à Dieu, se gêner autant, & le corps & l'esprit, qu'une femme mondaine le fait pour plaire au monde, appelleroit-on le joug du Seigneur fort doux, & son fardeau fort léger?

Est-ce qu'on ne sent point l'inégalité & la difference de ces deux jougs? On la sent; on avouë même que le monde est un mauvais maître; on l'appelle bizarre, dur, tyrannique; on n'oseroit penser de même d'un Dieu aussi bon & aussi



bienfaisant que le nôtre : pourquoy se plaindre donc si fort des prétendues difficultez que l'amour propre fait craindre à son service, comme si elles étoient particulieres à ceux qui servent Dieu ? Il s'en faut bien qu'il y ait autant à souffrir au service de Dieu, qu'en servant le monde. Qu'est-ce donc qui nous dégoûte ? qui nous rebute du plus essentiel des devoirs de la vie ?

On sçait, on avouë que les épines naissent par tout, on ne laisse pas que de poursuivre : c'est ainsi qu'on agit dans la conduite du siecle : Pourquoi prendre une autre regle à l'égard de Dieu : La peine ne nous arrêtera-t-elle nulle part ailleurs, que dans ce qui regarde son service ? & ne fera-t-on lâche, que quand il s'agit d'être Chrétien ?

Il y a de la peine au service de Dieu : & qui vous l'a dit ? vous qui n'avez peut-être jamais été un jour entier à son service ?

Il y a de la peine : & qui vous a dit que cette peine vient de la loy de Dieu, & de la qualité des choses qu'il vous demande ? Ces difficultez qu'on attribué injustement à la vertu chrétienne, viennent de nôtre cœur, elles naissent dans



nôtre fonds. La loy du Seigneur est trop raisonnable, pour n'être pas aisée; mais un malade trouve tout poids trop pesant.

Le cœur est corrompu par le vice; il n'est pas surprenant, qu'il n'ait pas du goût pour la vertu. Tout paroît difficile dans les voyes de Dieu, parce que tout ce qui se presente est nouveau, à qui a toujours suivi une route opposée. Ce ne sont point les choses que Dieu demande qu'il faut changer, c'est nôtre cœur.

Quand nous aurons repris sur les sens ce que nous leur avons laissé gagner; ce qui nous fait maintenant horreur, fera nos délices. Ne disons plus, la vertu est difficile; mais disons, les passions vicieuses que j'ay nourries, les perverses maximes du monde que j'ay suivies, les mauvaises habitudes que j'ay prises me rendent la vertu difficile.

Mais enfin, qui sont ceux qui disent que la vertu est trop austere? ce sont toujours ceux qui n'en sçavent rien. Les gens de bien pensent tout autrement; aussi experimentent-ils le contraire. Ayons la même vertu qu'eux, & nous aurons le même goût. Vivons comme eux, & nous parlerons le même langage. Certainement il suffit d'avoir du



bon sens pour comprendre que les voyes de Dieu sont toutes applanies, & qu'il n'y a de plaisir pur & solide, que pour les serviteurs de Dieu.

C'est un article de Foy, que le joug du Seigneur est doux, & que quelque pesant que paroisse le fardeau qu'impose sa loi, il est en effet tres-leger: heureux celui qui le porte dès ses premiers jours; mais le joug du Seigneur dût-il être fâcheux, a-t-on à se plaindre dès que c'est le joug du Seigneur.

La voye du Paradis dût-elle être encore plus étroite que ne s'imaginent les Chrétiens lâches & imparfaits, dès que c'est la seule voye qui mène au Ciel, y a-t-il à délibérer si l'on en prendra une autre?

Et certes en peut-il trop coûter lors qu'il s'agit d'une éternité: lors qu'il s'agit de tout gagner ou de tout perdre, lors qu'il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel: il s'agit cependant de tout cela, & il en coûte peu.

La vertu toute austere qu'elle paroisse, fait goûter de veritables plaisirs; & il n'y a de bonheur parfait en ce monde que pour les gens de bien qui travaillent serieusement à se sanctifier.



Dût-on marcher dans un désert, on n'en essuyera point les ardeurs ni les fereffes; le maître qu'on sert manque-t-il de moyens pour rendre son service doux & aisé? La vertu chétienne ne dût-elle habiter que dans la plus sterile solitude, Dieu sçait y faire descendre la manne du Ciel pour ses serviteurs. Il sçait faire sortir des rochers, des sources d'eau vive. Les fables brûlans, les sentiers les plus raboteux, les antres & les fournaïses même; tout peut fournir à leur rafraîchissement & à leurs délices. Enfin tout est doux, rien ne coûte à qui aime véritablement Dieu.

## I I I.

Mais dès qu'on prend le parti de servir Dieu, dès qu'on devient devot, on n'est plus bon à rien: C'est ainsi qu'on parle dans le monde.

Certainement, il faut qu'on estime le service de Dieu bien peu de chose. Eh quoy! est-ce n'être bon à rien, quand on est bon du moins à servir Dieu? Disons mieux; dès qu'on prend le parti de servir Dieu, on est bon à tout ce qui est bien, & à proprement parler, il n'y a que les méchans qui ne sont bons à rien.



Dés qu'on est sincerement vertueux , on est doux , traitable , humble , juste , officieux ; on s'applique tout entier aux obligations de son état. Nulle consistance dans l'amitié , nulle bonne foy dans le commerce , nulle probité dans la vie civile , si elle n'est fondée sur la vertu. La pieté donne du bon sens , de la droiture , de l'application , de l'adresse.

Fût-on dans les premieres places du royaume , si l'on manque de douceur , de moderation , de pieté , le cœur désavouë en secret l'hommage qu'on rend en public : il n'y a que la veritable vertu qui ait des droits incontestables sur les cœurs , & qui se fasse respecter par tout où l'on reconnoît son caractère.

Dieu ne voit rien de grand dans l'homme que le soin de lui plaire & de le servir ; quelques libertins , quelques femmes mondaines pensent autrement : qui se trompe ?

La veritable grandeur dans l'esprit des personnes raisonnables , est de remplir exactement les devoirs de son état. Il est tant d'obligations à quoy nous engage le commerce , la société , les emplois , & tous les divers états de la vie , rien n'est plus beau que de s'appliquer sans relâche



à y satisfaire ; voyons si quelqu'un y satisfait mieux que ceux qui ont pris le parti de la devotion.

Parcourez tous les divers états de la vie. Qui est bon pere de famille , bon maître , bon juge , bon parent , bon ami , bon sujet ? Quelle femme plus reguliere , quel domestique plus fidele ! quel artisan plus exact , plus laborieux ! quel homme plus religieux observateur de sa parole ! quel Ministre du Seigneur plus exemplaire ! Ces vertus sont le fruit de la veritable pieté chrétienne. Voilà à quoy sert la vertu ; est-elle donc bonne à quelque chose ?

L'Evangile vous défend-t-il de veiller à la conservation de vos biens , & de travailler même à les accroître par des voyes permises ? L'Evangile condamne-t-il le soin de pourvoir à votre famille ? de placer vos enfans , de recueillir les fruits de vos terres , de soutenir même votre dignité avec honneur , & selon les regles de la justice ? Défend-t-il de se rendre les uns aux autres , les devoirs ordinaires de la vie civile ? Vous fait-il même un crime d'une recreation honnête , d'un soulagement raisonnable , d'un équipage , d'un ameublement , d'un ha-



billement modeste & convenable à votre naissance & à votre rang ? Nullement ; il condamne seulement l'excès, la cupidité, & le trop grand empressement.

Il ne désapprouve point les devoirs de civilité, & les bien-séances ; il les regle. Il ne commande pas aux Chrétiens de vivre solitaires dans le desert, mais il ordonne à tous de vivre en parfaits Chrétiens chacun dans son état.

Bien loin de rendre les gens rudes & sauvages, rien n'est plus propre à civiliser, & à polir, que la véritable piété. On en voit tous les jours quelque exemple. Qu'un homme soit débauché, il est fâcheux, intraitable, brusque, incivil, bizarre, emporté, de mauvaise foy, vindicatif ; il n'est bon qu'à exercer la patience des autres. Qu'une femme n'ait point de piété, elle est vaine, oisive, capricieuse, dure à ses enfans & à ses domestiques, & une pesante croix à un mari. Mais ces mêmes personnes prennent-elles le parti de la devotion, elles deviennent douces, raisonnables, honnêtes, bienfaisantes envers tout le monde, appliquées à leurs devoirs, respectables dans leur état, dignes de l'estime & de la veneration de tout le monde.



Quelle pitié, Seigneur ! d'entendre dire à des Chrétiens, que dès qu'on vit selon les maximes de l'Évangile, on devient fâcheux, impoli, incommode, & qu'on n'est plus bon à rien : Et quoy ! ne peut-on être bon à quelque chose dans le monde si l'on ne se damne ? & ne sçauroit-on y vivre heureux, si l'on n'y vit qu'en payen, ou en libertin ? *Rideamus, Christiani, sed christianè*, disoit Salvien ; la joye ne sied pas mal aux Chrétiens, pourvû que ce soit une joye chrétienne ; la devotion n'interdit pas le commerce de la société civile ; elle n'interdit pas les divertissemens honnêtes, mais elle ne connoît point de divertissement honnête qui ne soit Chrétien.

Il s'en faut donc bien que la vertu ait un air triste & mélancolique comme les gens du monde veulent le faire accroire ; une joye pure & perseverante, est l'appanage des gens de bien.

A la verité, ils n'ont point de ces plaisirs tumultueux, qui ne sont doux qu'autant qu'ils amortissent les chagrins & les inquietudes secretes en étourdissant ; leurs divertissemens sont tranquilles ; ce n'est point par mélancolie qu'ils aiment la retraite ; c'est par religion,



c'est par raison ; peu s'en faut même qu'on ne dise , c'est par amour propre.

Exempts de ces troubles interieurs , & de ces guerres domestiques , qui font qu'on va chercher ailleurs un repos qu'on ne trouve jamais chez soy , la tranquillité de leur cœur & de leur esprit , est une source de paix & de contentement , que le tumulte & la vanité des assemblées profanes altèrent toujours.

Tant de circonspection , tant de retenue ne paroît pas possible sans gêne , à qui est esclave de ses passions , à qui laisse toute liberté à ses sens ; on s'imagine qu'une constante modestie , est une étude qui dessèche ; on se trompe , c'est une persévérance de bon sens & de prudence , que la vertu a le secret de rendre comme naturelle , & qui ne gêne que quand elle se dément.

Les mondains qui passent leur vie en formalitez & en bien-séances , sont véritablement à plaindre , d'être toujours esclaves de la circonspection. Les gens de bien dont la circonspection est une vertu , n'y trouvent que de l'agrément. Ce n'est point par contrainte qu'on est sage & discret , quand on est vertueux par son choix ; il en coûte peu d'être  
modeste,



modeste, quand on est solidement homme de bien. La retenue n'est pas seulement un ornement, elle est à la piété ce que sont les dehors à une place. La modestie est toujours une espèce d'abri à la vertu.

Mais combien de gens devots, vains, délicats, & sensibles sur le point d'honneur; combien dont la devotion se nourrit dans l'oïveté, & qui certainement ne sont bons à rien; combien dont l'humeur bizarre & le naturel impoli revolte tous les honnêtes gens, & rend la vertu peu aimable.

Il est certain que les défauts grossiers de certaines gens qui font profession de piété, ont servi de prétexte aux libertins, pour décrier la piété même; mais on a tort d'attribuer à la devotion les défauts qui ne viennent que de manque de vertu. Quelle plus grande injustice que de rendre la piété chrétienne coupable des défauts qu'elle condamne, & de vouloir qu'elle soit, ce que sont ceux qui se font honneur de son nom, & qui sous un dehors menteur de devotion, nourrissent de grands vices.



## I V.

Mais à combien de railleries n'est-on pas exposé, dès qu'on pratique la vertu ; & n'en coûte-t-il rien d'essuyer sans cesse cent fades plaisanteries ?

Aux railleries de qui sera-t-on exposé ? Sera-ce de ce qu'il y a dans une ville de gens d'honneur & de probité, à qui il est toujours fâcheux de déplaire ? Nullement ; ce sera de cette multitude de libertins à qui on ne peut avoir le malheur de plaire sans se décrier, à qui c'est une espèce d'honneur de déplaire. Car quel homme de bon sens, s'il est Chrétien, peut trouver à dire qu'on aime Dieu, qu'on garde sa Loy, qu'on vive selon les maximes de l'Evangile, & que croyant une infinité, une éternité de peines après cette vie, on mette tout en usage pour les éviter ?

S'il n'y a qu'un impie, ou un esprit gâté qui puisse railler de la Religion, & de ceux qui la suivent avec ponctualité, doit-on se mettre fort en peine d'être l'objet de la raillerie, ou pour mieux dire de l'envie maligne de pareilles gens ? Une telle censure fait honneur ; des yeux malades ne peuvent gueres voir paisible-



ment trop de clarté : & à cette condition est-il honteux d'être regardé d'un mauvais œil ?

Dés qu'on est occupé du soin de plaire à Dieu, on gêne, dit-on, tout le monde.

Et depuis quand, Seigneur, votre service a-t-il un caractère de gêne si odieux ? Depuis quand est-ce que la vertu chrétienne gêne & aigrit des esprits chrétiens, elle qui seule a pû adoucir & apprivoiser les peuples les plus sauvages ?

Dés qu'on est occupé du soin de plaire à Dieu, on gêne tout le monde : & dés qu'on est occupé du soin de plaire au monde, c'est-à-dire, dés qu'on est vain, envieux, fourbe, dissimulé, ambitieux, car la mondanité dit tout cela, ne gêne-t-on personne ? A la vérité, comme tout est contrainte, tout est gêne dans le monde ; le long usage n'empêche pas qu'on ne le sente, mais il empêche qu'on ne s'en plaigne. Les seules gens de bien paroissent comme étrangers aux mondains. Il n'est pas surprenant que les manières de ceux-là déplaisent à ceux-ci, & que leurs maximes les gênent. Une modestie chrétienne, une régularité exemplaire, une piété humble & persévérante est une gêne, c'est-à-dire, une fâcheuse & in-

Gij



commode censure, un reproche piquant à qui dément sa créance par le dérèglement de ses mœurs, à qui mène une vie peu régulière.

Ce n'est pas seulement de nos jours que la vertu édifiante des gens de bien gêne les libertins ; c'est une ancienne plainte qui ne finira qu'avec le monde.

Défaçons-nous du juste, disoient les impies selon l'Ecriture, sa probité nous fait tort, & sa conduite irréprochable nous décrie. Rien de plus gênant, rien de plus incommode que de vivre avec des gens qui tiennent une route toute contraire à la nôtre. Des gens dont l'innocence nous reproche éternellement nos désordres, & dont la probité est une vive censure de la licence de nos mœurs.

Les maximes, les voyes, les mœurs des gens de bien & des mondains, étant aussi contraires qu'elles le sont, elles ne sçauroient manquer d'être à l'un des deux partis gênantes & incommodes. La retenue & la circonspection des Saints, est une gêne pour les impies ; la licence & la conduite libertine des mondains, est un supplice aux personnes vertueuses : Il faut sçavoir qui des deux doit se corriger, & changer de route pour se con-



former aux mœurs des autres. Juge-t-on que le monde doive régler selon son goût & ses dures maximes, la conduite des serviteurs de JESUS-CHRIST ? Faut-il que les serviteurs de JESUS-CHRIST, se conforment aux irreligieuses maximes du monde ?

Dés qu'on est vertueux, on gêne tout le monde. C'est mal à propos qu'on se fait une gêne de la piété des gens de bien, qui trouvent eux-mêmes une source in-  
tarissable de joye, & des plus doux plaisirs dans leur piété. Ce n'est pas la rusticité, ni l'impolitesse des personnes vertueuses qui choque, ce seroit tout au plus des défauts de la personne, & nullement de la vertu. Outre qu'il n'est personne qui s'acquitte avec plus d'exactitude & de soin, des moindres devoirs de la vie civile, que ceux qui s'étudient sans cesse à remplir tous les devoirs de la vie chrétienne ; on peut dire que la véritable piété donne avec la droiture du cœur, un certain bon sens qui supplée à la politesse la plus étudiée ; & il est certain que dés qu'on est sincèrement vertueux, on est doux, honnête, humble, juste, officieux, desintéressé.

Heureuses les personnes qui en font



elles-mêmes l'expérience ; mais à qui vient-il que nous n'ayons part à ce bonheur ? Malgré le penchant qui nous porte au mal ; malgré les préjugés qui nous détournent du bien , il y a dans notre ame un rayon de lumière que rien ne peut éteindre , & qui lui fait connoître que la vertu seule est estimable & précieuse ; que Dieu ne voit rien de plus grand dans l'homme ; que l'homme ne trouve rien de plus doux ni de plus consolant lui-même que le soin de plaire à Dieu , & de le servir.

*De la fausse Pieté.*

I.

Il n'est rien qui soit plus aisé à connoître ; on peut même ajoûter , rien qui soit plus universellement connu , que la véritable piété ; & cependant rien , ce semble , où l'on se méprenne davantage.

Pour peu qu'on soit instruit des vérités de notre Religion , on ne se représente jamais la piété chrétienne , qu'on ne se fasse une idée d'une vertu qui renferme en quelque manière toutes les autres. Une humilité sincère qui est la baze ; une charité pure qui en est comme



l'ame ; une mortification perseverante dont elle se nourrit ; une douceur inalterable qui la rend tous les jours plus aimable ; une modestie sans affectation qui en regle tous les dehors.

Telle est l'idée que chacun se forme d'abord de la devotion ; mais combien peu de gens s'étudient à conformer leur devotion à cette idée ?

Helas ! on se fait un système arbitraire d'une devotion douce & commode , toujours d'accord avec l'amour propre , toujours d'intelligence avec la passion qui domine , toujours conforme au naturel. C'est une devotion de temperament , & d'humeur , qui dépend beaucoup du caprice , & qui porte les gens à servir Dieu , non pas comme il l'ordonne , mais comme il leur plaît.

On cherche moins la vertu que les loüanges qui y sont attachées ; on veut jouir de ses privileges sans en acquérir le merite ; & parce qu'on n'aime pas à errer sans pretexte , on prend de la veritable pieté , tout ce qui sert à déguiser nôtre amour propre ; on donne à Dieu quelques exercices d'un culte extérieur , en laissant vivre au dedans les desirs , & les affections du siècle , & à la faveur



d'un dehors de Religion qui impose ; on vit devotement dans la mollesse , & on meurt dans les regrets , & dans le desespoir que cause à la fin de la vie une si grossiere illusion.

Eh , mon Dieu ! que gagne-t-on à se tromper avec tant d'artifice ? La vertu chrétienne changera-t-elle de nature , parce qu'un homme vain , & immortifié veut se faire honneur de la vertu ? Sera-t-il moins vray qu'il n'y a point de devotion , où il n'y a point de charité ; qu'en vain se flate-t-on d'être les Disciples de JESUS-CHRIST , si l'on ne porte pas chaque jour sa Croix ; qu'en vain espere-t-on de trouver une place dans le Ciel , si l'on ne se fait pas une continue violence pendant la vie. Les maximes du monde , & les preceptes de JESUS-CHRIST ; l'amour de Dieu , & celui de soy-même , seront-ils moins incompatibles , parce qu'il se trouve des gens qui veulent les accorder tous deux ?

Il n'est point d'erreur , ce semble , qui doive revolter davantage l'esprit ; ce ne sont point icy des préjuges de naissance , ou d'éducation ; l'ignorance même n'a point de part à cet égarement ; pour peu que la raison soit libre , on voit , on sent



la distance infinie qu'il y a entre l'amour propre, & la veritable vertu. Ce n'est point icy par precipitation qu'on choisit une voye qui conduit au précipice; c'est de sang froid; c'est avec reflexion; c'est en meditant les regles de la perfection; c'est en connoissant combien la veritable devotion est ennemie de tout déguisement, & des ruses de l'amour propre; qu'on se livre à ce même amour propre déguisé.

On connoît les devots d'habitude ou de vanité, à leur mauvaise humeur, & à l'inégalité de leur conduite; on diroit que leur devotion dépend de leur santé, du bon, ou du mauvais succès de leurs affaires, & même des saisons. Honnêtes ou intraitables, selon qu'ils sont bien ou mal disposez, vous ne serez jamais bien reçûs, si vous n'étudiez leur humeur, si vous ne consultez leur caprice. Toutes les bonnes œuvres ne sont pas de leur goût, parce qu'elles n'ont pas toutes le même éclat. Une passion déguisée tient ordinairement chez eux la place d'un motif de charité, ou de quelqu'autre vertu. Les exercices de pieté ne leur paroissent importans qu'autant qu'ils leur plaisent; & à force d'alterer, & de dé-



guiser la vertu chrétienne, le cœur prend aisément le change; on n'aime plus que ces dehors specieux d'une piété superficielle, & on perd insensiblement jusqu'à l'idée de la véritable vertu.

La charité chrétienne n'exclut personne de ses bienfaits; elle a toujours les mains ouvertes pour soulager indifféremment la misère d'autrui: la leur n'est libérale que par choix & par préférence; on diroit que c'est plutôt une vertu de l'esprit que du cœur. Si vous n'êtes marqué à certain coin, si vous n'avez un certain caractère, vous n'avez point de part à leurs charitez; c'est l'humeur, c'est leur inclination, c'est leur idée qui règle leurs bienfaits, comme leurs passions & leurs préjugés reglent leur estime; & comme Dieu ne répand gueres ses onctions spirituelles sur des cœurs si imparfaits, leur devotion est toujours sèche, âpre, chagrine; leur zèle est rarement sans amertume, & il n'est jamais plus ardent, ni plus vif, que pour censurer le reste du genre humain.

Un air de negligence à qui l'amour propre donne le nom de modestie, sert de voile à bien des défauts, & nourrit un secret orgueil inséparable de la fausse



piété. Sensibles jusques à la délicatesse sur tout ce qui blesse la bonne estime qu'ils ont d'eux-mêmes, ils excusent peu, & pardonnent encore moins : c'est ce qui a fait dire qu'il n'y a rien de plus à craindre qu'un devot irrité, ses ressentimens sont éternels, & sa vengeance est d'autant plus vive, qu'il s'imagine toujours que la Religion est blessée en sa personne, & que son aversion n'est qu'une haine de l'injustice, & de la malice d'autrui.

Il est surprenant qu'une erreur si grossière n'allarme pas une conscience ; mais est-il moins étrange que qui a seulement une teinture de Religion ne s'apperçoive pas de cette erreur ?

## I I.

O mon Dieu ! dans quels égaremens ne donne-t-on pas quand on erre dans les principes ? Un orgueil qui domine n'aveugle jamais à demy, sur tout en matiere de Religion, & de piété. Le cœur est si content d'avoir trouvé le moyen d'autoriser tout ce qui le flatte, qu'il n'a que de l'horreur pour tout ce qui peut troubler son repos ; & l'esprit qui se laisse entraîner par le cœur, re-

G vj



garde comme ennemy tout ce qui peut le détromper des erreurs qui lui plaisent, il ne s'applique qu'à s'y confirmer.

Qu'un peu de reflexion, sans passion, & sans préjugé, préviendrait de piquans regrets, en nous faisant appercevoir un égarement si pitoyable. La mort démasque tous nos motifs. Quelle douleur alors ! quel desespoir ! d'avoir perdu tous les frais qu'on a faits, sans qu'on soit en état désormais, de reparer une telle perte ? Il n'en falloit pas faire davantage pour être Saint ; mais il falloit agir avec un cœur plus droit & plus épuré.

Nous sommes comme des brebis errantes, dit un Prophete ; chacun se détourne de la voye de Dieu pour suivre la voye de son cœur, de son humeur, de sa passion. On quitte le bon chemin pour marcher selon ses idées. *Isa. 62.* On suit son petit intérêt, ses phantasies. On est du nombre de ces Saints que saint Augustin appelle des Saints trompez, & trompeurs. *Falsos atque fallentes sanctos.* Liv. 5. Conf. 10.

C'est une erreur moins grossiere, à la verité, qu'une devotion molle, & ac-



commodante ; mais ce n'est pas moins une erreur, L'amour propre ne porte pas seulement à s'aimer soy-même, mais encore à vouloir être aimé. On veut plaire à Dieu, mais on ne prétend pas déplaire aux hommes ; & sur ce principe, que la véritable piété n'est ni rebutante, ni farouche ; on porte la douceur de la vertu, jusqu'à une complaisance servile : & en voulant la rendre aimable à tout le monde, on la rend esclave du respect humain.

On s'étudie avec plus de soin à n'avoir rien dans sa devotion qui gêne les plus imparfaits, qu'à pratiquer ce qui édifie les âmes justes. Devoirs ordinaires, exercices de piété, exactitude, bons desirs, tout cède à la crainte de se rendre odieux, ou incommodes aux moins devots. Ce n'est plus une complaisance de charité, de bien-séance chrétienne, ou de raison ; c'est timidité ; c'est bassesse. A force de vouloir humaniser la vertu, on la rend toute naturelle ; & l'approbation générale qu'on donne à une devotion si aisée & si accommodante sert merveilleusement à nourrir une âme lâche dans une espèce de mollesse de devotion.

Certainement, pour peu qu'on ait étu-



dié dans l'école des Saints ; pour peu qu'on soit instruit des regles de la vertu chrétienne , peut-on ne pas découvrir cette illusion ? La prudence chrétienne doit accompagner toutes les vertus , & elle en doit être la regle.

La veritable pieté n'est ni rude , ni incivile ; elle est honnête , officieuse ; elle garde les bien-séances ; mais elle ne connoît , ni bassesse , ni politique , ni respect humain. Un homme devot ne doit rien faire pour déplaire aux hommes ; la vertu veut même qu'on ne neglige pas ce qui , selon Dieu , peut leur plaire ; mais peu importe , quand en faisant son devoir , & en plaisant à Dieu , on leur déplaît. Cette inclination gracieuse , cet agreable penchant à ménager éternellement la foiblesse des ames lâches , n'est pas une preuve d'une vertu fort genereuse , & il est tres à craindre que ce ne soit un pur amour propre , & l'effet d'une fausse pieté.

Vous prenez plaisir , Seigneur , s'écrie le Prophete , de confondre la fausse prudence de ces politiques devots , qui sacrifient vôtre loy à une molle complaisance , & qui craignent encore plus de ne pas plaire aux hommes , que de dé-



plaire à Dieu. Vos maximes, Seigneur, sont du goût de si peu de gens, que je croirois, disoit l'Apôtre, n'être plus du nombre de vos serviteurs, si j'avois le malheur de plaire à tous les hommes, quoy que je m'étudie à me faire tout à tous, pour les gagner tous à vous. Tout cela prouve combien une personne solidement vertueuse doit faire peu de cas des suffrages des hommes.

Comme les meilleures terres ne sont pas exemptes de ronces, les états les plus saints ne mettent pas toujours à couvert de la fausse piété.

On trouve quelquefois des gens parmi ceux mêmes qui font profession d'une vie plus régulière, qui pour avoir négligé cet esprit intérieur, qui est comme l'ame de la véritable devotion, pour s'être laissé vaincre à une secrète mollesse, n'ont qu'un phantôme de vertu.

Livrez à leurs propres desirs, ils ne veulent que ce qui leur plaît, & ne font jamais que ce qu'ils veulent. Pleins de bons sentimens d'eux-mêmes, ils ne se défient point des passions qu'ils nourrissent; une fausse sécurité les endort; & ne se repaissant que de la réputation de



la vertu, ils negligent la vertu même.

Si leur état les engage à s'employer au salut du prochain, ce n'est jamais qu'avec des distinctions odieuses, comme si les ames, au salut desquelles on travaille, n'étoient pas toutes du même prix. C'est toujours l'amour propre qui dirige leur zele, & ils ne goûtent les bonnes œuvres qu'autant qu'elles sont de leur choix. La gloire de Dieu se trouve toujours selon eux, où la leur se rencontre; & sensibles sur le point d'honneur, jusques à un raffinement de délicatesse, ils regardent les moindres bien-féances à leur égard, comme des devoirs indispensables: Manquer au plus leger de ces devoirs, c'est une faute irremissible; & sur ce point l'esprit ne revient pas plus aisément que le cœur. On guerit rarement des défauts que l'amour propre nourrit, & qu'une fausse vertu autorise.

## III.

Ce n'est pas toujours modestie chrétienne, qu'un air taciturne, ou naturellement posé; il faut quelque chose de plus noble, & de plus chrétien. Si cette retenue extérieure n'est animée d'une humilité sincere & d'une vraie charité,



c'est orgueil, c'est stupidité, c'est mauvaise humeur.

Quelle erreur, de vouloir se faire honneur d'une vertu dont on n'a que l'écorce, & de ne se repaître que de ces dehors trompeurs, qui ne servent qu'à éloigner la conversion ? On voit des gens immortifiez jusques dans les leçons de mortification qu'ils font aux autres, & qui ne sont attentifs qu'à leurs propres commoditez.

Il est difficile d'imaginer jusques où va le raffinement de l'amour propre dans un Religieux imparfait, qui veut soutenir la reputation d'homme vertueux. Quelle étude, pour écarter adroitement ce qu'il y a de pénible dans son état ? que de précautions secrètes ? que d'artifices, pour faire en tout sa propre volonté ? que de tours de souplesse, pour arriver à ses fins ? que de soins déguisez, & imperceptibles, pour avoir toutes ses aises ? L'abondance, & les délices se trouvent jusques dans sa pauvreté. En faisant finesse de tout, il rend sa conduite respectable par ses mystères ; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est que la gloire de Dieu toujours subordonnée à la sienne propre, sert éternellement de pretexte



pour autoriser jusques à ses défauts.

De là cette habitude de rechercher avec soin les besoins de la vie, & de se plaindre modestement de tout ce qui n'est pas de son goût. De là cette aversion tacite, cette jalousie secrete contre ceux, qui dans le même état, ou dans les mêmes fonctions de zele, ont un merite plus éclatant, ou moins douteux. De là cette grande demangeaison d'exagerer sans cesse ses travaux, & de loüer à tout propos ses prétenduës bonnes œuvres. A entendre cet homme, c'est merveille comme il ne succombe pas sous le poids, comment il n'est pas consumé par les ardeurs de son zele; & à le voir de près, c'est un homme assez inutile, qui ne travaille au salut du prochain, qu'autant que ses interêts propres s'y trouvent, & qui regle toûjours son zele sur des raisons de bien-séance, & de santé.

Il est surprenant, que des gens si imparfaits s'étourdissent sur leur état, & que severes dans leurs décisions, ils craignent pour le salut de tous les autres, & soient si rassurez sur le leur.

Ce n'est point sur le bruit qu'on fait, mais sur la pieté qu'on a que Dieu nous juge. C'est la droiture; c'est la pureté du



motif, qui donne du merite aux bonnes œuvres; & ces devots si peu mortifiez, doivent craindre d'être du nombre de ceux dont parle le Prophete, qui après avoir joié la Comedie toute leur vie, & paru aux yeux des spectateurs comme des hommes riches, & puissans en bonnes œuvres, se trouvent à la fin de la Scene les mains vuides, & dépourvûs de tout.

Certainement, si la vertu étoit moins respectable, on peut dire qu'il y auroit moins de fausse pieté. L'orgueil, & l'amour propre, sont le principe de l'hypocrisie; on se met peu en peine d'avoir le merite de la vertu, pourvû qu'on en ait la reputation. Et de là ces dehors de devotion si multipliez, & si communs, tandis que la vraye pieté est tous les jours plus rare.

Il y a une devotion d'âge, de bien-séance, & de tems; des années déjà trop usées font perdre certains agrémens que le monde recherche, & sans quoy l'on n'est plus de son goût. Bien-séance de l'âge, raisons de famille, rebuts, déboires, railleries, mépris, tout invite à la reforme, tout crie à la retraite; c'est le seul party qu'il reste à prendre; & c'est enfin celuy qu'on prend: Heu-



reux, si reduits par neccessité, ou par dépit, à une condition si avantageuse, on se devoüoit à Dieu avec cette sincerité, & cette droiture de cœur, sans quoy on ne luy plaît point.

Mais hélas ! on porte dans la devotion, les restes de l'esprit du monde ; la reforme de ces mondains se ressent long-tems des erreurs, des déguisemens, & de la mauvaise humeur du maître qu'ils ont servy ; c'est une pieté forcée, chagrine, qui ne semble servir Dieu que par dépit, & avec dégoût.

A Dieu ne plaise, qu'on trouve à dire à un si salutaire retour. De si loin qu'on revienne à Dieu, & quelque tard qu'on arrive, on en est toujours bien reçu, pourvû qu'on revienne de bonne foy. Mais outre qu'il n'y a rien de plus suspect, rien de plus douteux, que ces sortes de conversions, doit-on compter beaucoup sur quelques dehors d'une vertu assez mal imitée, qui ne peut pas même cacher cet esprit du monde, parce qu'il ne meurt que tres-rarement.

Eh, Seigneur ! on ne vous donne que quelques restes d'une vie consommée au service du monde ; & encore ne vous donne-t-on ces restes qu'imparfaitement.



Quelque éclatante profession qu'on fasse de piété ; on ne se croit pas tellement banny du commerce du monde , qu'on ne veuille avoir encore quelque part à ses plaisirs. On prétend que le long usage qu'on a eu de toutes ses sociétés , donne toujours quelque droit d'en être. Et les soins qu'on a de ne pas déplaire ; la joye qu'on témoigne en entendant parler de ses fêtes ; l'approbation , les applaudissemens qu'on donne à ceux qui sont encore de ces plaisirs , font assez voir combien la devotion est fausse , & combien on a sujet de craindre qu'on ne serve Dieu qu'à regret.

Il y a encore une devotion de bien-  
séance , qui ne fait pas plus d'honneur à la Religion. C'est une coutume ; c'est une mode qu'il faut suivre , & on la suit. Est-on en deuil , la modestie , la retraite , & la priere sont des loix communes dont on se dispense peu. Que diroit-on d'une femme , d'une fille , qui peu de jours après la mort d'un mary , ou d'un pere paroîtroit au bal , ou aux spectacles : L'Eglise sied bien mieux alors , qu'une partie de divertissement , qu'une séance au jeu. Les exercices de piété , & les bonnes œuvres , sont de saison ; on



donne à Dieu ce que le monde consent enfin qu'on luy rende : Mais la Comedie n'est pas longue ; le cœur se dédommage bien-tôt de la contrainte : & enfin la devotion de bien-séance tombe avec le deüil.

Fait-on la cour à une personne de qualité , plus distinguée par sa pieté que par sa naissance , on affecte ces dehors de devotion , sans quoy on ne luy plairoit pas. On est modeste , on se prête aux exercices des bonnes œuvres. Mais change-t-on de maître ; n'a-t-on plus les mêmes intérêts à ménager , le masque tombe , on n'a plus de goût pour la vertu.

Est-il possible , ô mon Dieu ! qu'une conduite si injurieuse à la Religion , subsiste avec nôtre creance ? Est-il possible qu'on ait la foy , & qu'on soit si méchant Chrétien ? La devotion est-elle autre chose qu'un culte respectueux , & sincere , que nous rendons à nôtre Dieu , inseparable de l'hommage de nôtre cœur , & de la parfaite soumission à ses ordres : Pourquoi tant de grimaces , & de déguisemens ; & que gagne-t-on à n'être devot que par humeur ? Que gagne-t-on à être hypocrite par intérêt ou par caprice ?



## I V.

On veut avoir de la piété ; car enfin , on n'ignore pas qu'un Chrétien sans piété , est un phantôme de Chrétien. Mais ce sera une piété renfermée à certains jours de l'année , & à certaines heures du jour , qu'on peut appeller devotion de tems , ou intervalles de devotion.

Une fête solennelle réveille la foy , on s'interdit les divertissemens profanes ; on va à confesse. Voilà sans doute une conversion sûre , car autrement à quoy bon ces pratiques de devotion , & pourquoy augmenter ses iniquitez par une fausse penitence. Hélas ! la piété finit avec la fête ; cette Dame n'est chrétienne qu'un jour ; le cours des plaisirs n'avoit été que suspendu. L'intervale n'a pas été long ; les parties de jeu , de bals , de promenades , se renoient le lendemain du jour de la communion ; on n'a pas prétendu s'obliger à une plus longue reforme en se confessant ; on reprend ce même luxe , on s'expose aux mêmes dangers , on revient dans les assemblées de plaisir , on retourne aux spectacles d'où l'on ne s'étoit absenté que pour donner au public une scene de devotion ; & voilà à quoy



se reduit toute la pieté de ce grand nombre de gens qui dans le monde prétendent être Chrétiens , parce qu'ils interrompent quelquefois leurs divertissemens payens , comme si le Dieu que nous adorons ne devoit être aimé & honoré que par intervalles.

Quel honneur fait-on à la Religion par ce mélange monstrueux aujourd'hui si commun , de divertissemens mondains , & de pratiques chrétiennes ? Hélas , Seigneur ! quel tort ne fait-on pas à la sainteté de vôtre Loy ! Eh quoy ! une grimace de pieté , une apparition à l'Eglise à certaine heure du jour , justifiera-t-elle un Chrétien qui passe presque toute sa vie au jeu , à des assemblées d'oïiveté , & souvent plus criminelles qu'une simple oïiveté.

Cette femme mondaine qu'on voit prosternée aux pieds des Autels , c'est la même qu'on vient de voir dans une academie de jeu , & qui dans peu d'heures ira au bal , ou à la comedie. Sa devotion ne s'éfarouche pas si aisément ; le long usage de ces profanes divertissemens l'a apprivoisée ; & à l'abri de quelques exercices apparens d'une pieté superficielle , elle vit tranquillement dans  
la



la moleſſe & dans une aſſoupiffante oïſiveté.

Bien des gens croyent aujourd'huy avoir trouvé l'art d'accorder le monde & la Religion, la devotion & la mondanité; l'usage de tous les plaisirs, avec la ſeverité des maximes de l'Evangile. Semblables à ces acteurs, qui faiſant pluſieurs rôles, paroiffent ſur la ſcene, tantôt habillez en valets, & tantôt en heros. On conſent que ce monde regne; on ſe ſoumet à toutes ſes loix, à condition d'un leger tribut, pour ainſi dire, qu'on ſ'oblige de payer au Seigneur à certaines heures; c'eſt-à-dire, que pour peu qu'on paroiffe chrétien une fois le jour, on ſe fait honneur d'être mondain le reſte du tems.

C'eſt là cette pieté d'imitation & de complaiſance, qui ſous un feint amour de Dieu, ouvre les deſirs & les eſperances du ſiecle. A la verité, il eſt difficile qu'on ſ'étourdiffe ſi fort ſur cette bigarrure de mœurs, que la conſcience n'en ſoit quelquefois allarmée; mais on ſe raffure ſur certains exercices de pieté dont on ſe diſpenſe peu. Les prieres qu'on fait, les bons deſirs qu'on a, tranquilſent une ame que la penſée des ju-



gemens de Dieu effraye. Fatale securité qui naît d'un tel principe ! En vain le nom du Seigneur se trouve de tems en tems sur les levres , tandis que le cœur est toujours loin de Dieu.

Le cœur a ses égaremens comme l'esprit a ses erreurs ; mais on peut dire qu'en matiere de devotion , tous deux concourent à nous seduire. Le cœur ne nous fait trouver de goût que dans ce qui nourrit l'amour propre , & l'esprit autorise tout ce qui flatte le cœur. De là tant de passions déguisées sous les apparences d'une pieté chrétienne : De là le vice même masqué sous les dehors de la vertu.

La faineantise usurpe bien souvent le nom de devotion. On aime , dit-on , la priere ; on a du goût pour l'oraison , & l'on ne s'apperçoit pas que ce n'est qu'un dégoût du travail. La retraite ne sert qu'à nourrir la paresse de ces devots oisifs. On trouve de la devotion à ne rien faire ; famille , domestique , affaire , devoirs de son état , tout est negligé , tout souffre , on porte même compassion à ceux qui s'y appliquent ; & par une illusion pitoyable , on appelle recueillement interieur , détachement du monde , re-



forme des mœurs, piété édifiante, ce qui n'est qu'une paresse criminelle qui étourdit l'ame, & qui l'endort.

La véritable piété ne fut jamais oisive, elle sçait accorder la priere & l'action. Une personne solidement vertueuse, trouve sa principale devotion, à s'acquitter parfaitement de ses devoirs, quelque penibles qu'ils soient. Elle sçait que la perfection que Dieu demande de nous, est celle de nôtre état, puisque c'est à cet état qu'il nous a appellez. Quelle conduite de la Providence, si elle nous engageoit dans une condition, pour n'y rien faire de tout ce qui regarde cette condition. Dieu ne se contredit point de la sorte, mais c'est nous qui nous trompons.

## V.

Une personne naturellement indolente, ne trouve de la douceur que dans l'inaction. Les devoirs de son état, de son employ la rebutent, elle ne manque pas de pretextes, qui donnent un air de piété à cette moleste, dans laquelle se nourrit cet orgueil secret, & cet amour propre qui est le plus ordinaire principe de toute la fausse devotion.

H ij



L'observation des devoirs communs ne porte pas un certain éclat avec foy ; il faut prendre son vol plus haut ; il faut chercher une spiritualité plus élevée. Après avoir fait du bruit dans le monde, on en veut faire jusques dans la piété. On affecte de la distinction jusques dans la modestie ; on se fait de la piété même, un métier où l'on veut réussir mieux que les autres ; on ne se repaît que d'ostentation ; les vertus pures & solides sont négligées ; & au lieu d'un édifice solide, on ne fait que des sepulcres blanchis.

Tout ce qui est de la regle fait de la peine. Un cœur immortifié ne peut souffrir tout ce qui a un air de sujétion & de gêne ; & la même chose à quoy d'abord on se portoit par inclination, devient un fardeau insupportable dès qu'elle se change en devoir. Et voilà le véritable principe de toutes ces especes de devotions déreglées, faineantes, ambitieuses, indulgentes à foy-même, & severes aux autres. Devotions ardentes à s'acquitter des grands devoirs ; lâches à remplir les moindres : Quelquefois, au contraire, exactes dans les menuës observances jusqu'au scrupule ; négligentes quelquefois



dans les grandes , jusqu'à une espee d'oubli. Mais peut-on ignorer que si c'est une illusion de s'imaginer qu'on peut se dispenser des moindres obligations de la Loy , pourvû qu'on s'acquitte des grandes , ce n'est pas une erreur moins grossiere de se dispenser des grandes , & de n'être religieux observateurs que des petites.

Il est étrange qu'il y ait des gens qui fassent même un trafic & un commerce de la pieté. Et certes , de quoy n'est pas capable une devotion apparente dans des personnes qui employent l'adresse & l'artifice , pour nourrir leur paresse du revenu de la reputation de pieté ? Une modestie affectée , des prieres venales , la frequentation des Sacremens , tout est d'usage à ces sortes de devotes faineantes , qui à la honte de la Religion ne cherchent qu'à imposer par de pieux dehors , & à vivre dans l'oïveté , en profitant de la superstitieuse credulité de ceux qui en veulent être les dupes.

Enfin , il y a des gens pieux qui paroissent l'être de bonne foy , & qui pourtant se trompent , en prenant l'idée de la vertu , pour la vertu même ; c'est une



devotion qu'on pourroit peut-être appeller une devotion d'esprit plutôt que de cœur.

On se fait une image de la véritable devotion qui plaît beaucoup. Son air, ses traits, sa beauté, ses manieres, tout charme. On considere sa douceur, sa droiture, ses privileges, la recompense qui la suit, la tranquillité qui l'accompagne; tout rend la vertu plus aimable, à qui ne se fait pas une fausse idée de de la vertu.

Pour peu qu'on ait d'esprit, on comprend aisément qu'il n'y a que les gens de bien qui puissent être heureux, & qu'il n'y a qu'eux qui soient sages. On convient, on sent que le parti de la pieté est le seul qu'il y ait à prendre, & qu'on feroit un jour au desespoir de ne l'avoir pas pris.

La veneration qu'on a pour les Saints, la pensée de leur bonheur, l'idée de leur gloire, tout cela augmente l'estime qu'on a de la vertu. Plus on l'estime, plus on l'aime. Voilà sans doute une vertu parfaite. Oüi, si la vertu ne consistoit que dans l'idée, & dans de steriles desirs; mais il y a une grande distance entre l'estime qu'on a de la vertu, & la vertu mê-



me ; cependant bien des gens s'y méprennent.

On aura crû avoir une devotion tendre , & on n'aura eu tout au plus qu'une connoissance infructueuse de la perfection chrétienne. Sçavant en speculation & en termes , on connoît toutes les voyes , on sçait jusqu'aux moindres sentiers qui menent à la perfection , on fait des leçons de spiritualité , on parle en Docteurs de la Loy & en saints Peres , tandis qu'on vit en Chrétiens lâches & imparfaits.

Les dehors de la vraye & de la fausse pieté sont les mêmes ; ce sont comme deux arbres dont les feuilles se ressemblent , & qu'on ne sçauroit distinguer que par les fruits.

L'homme de bien , dit le Prophe-  
te , conserve la Loy de Dieu dans son cœur , & ne la montre que dans ses mains. Toutes les pratiques de vertu exterieures sont tres-louables ; mais si elles ne partent du cœur , ce ne sont que des œuvres mortes & inutiles. La pieté qui se montre aux yeux , ne doit être qu'un réjallissement de celle qui est cachée ; & comme il n'y a point de foy vive sans les œuvres , il n'y a

H iij



point aussi de véritable piété sans cette vive foy.

*De la véritable Devotion.*

I.

D'où vient qu'on se déchaîne si fort dans le monde contre la devotion, & qu'elle est aujourd'huy l'objet de la plus severe critique des libertins, & de la censure ordinaire de presque tout le monde? C'est qu'on ne la connoît pas, & qu'on la confond avec cette hypocrisie extérieure qui fait un si grand tort à la véritable piété, & qui a rendu le nom de devot si odieux, qu'on le prend quelquefois pour une injure.

Rien n'est plus aimable, rien n'est plus respectable que la véritable piété; elle n'est ni farouche ni incivile; son air n'est ni austere ni rebutant; elle ne consiste point dans des excès d'un zele outré; elle hait l'ostentation & le faste; elle est sans scrupule & sans grimace; elle ignore ces manieres étudiées & trop mondaines; & elle ne se dément jamais.

Ennemie de tout déguisement, elle gagne l'esprit par sa droiture, & le cœur



par sa douceur. Majestueuse dans sa simplicité ; plus elle est humble , plus elle est respectable ; son mérite ne dépend pas du caprice , ou des bizarres idées des hommes ; la solide vertu en est le principe , & Dieu seul en est l'objet & la fin.

Bien loin de donner dans des routes extraordinaires qui égarent , ou dans des idées présomptueuses qui enorgueillissent , elle trouve toujours dans les devoirs les plus communs de son état , la voye seure d'arriver à une haute perfection.

On a tort de s'imaginer que la rusticité soit naturelle à la devotion , parce qu'elle se trouve quelquefois dans ceux qui font profession d'être devots. L'incivilité est un défaut , donc la véritable piété la condamne. La devotion n'affecte pas un air de politesse , mais elle ne néglige point les moindres bien-séances ; & comme elle agit toujours avec circonspection & avec exactitude , elle ne manque à rien.

Animée de l'esprit de J E S U S-CHRIST , elle fait une guerre irréconciliable à l'amour propre , & son exercice ordinaire est de mortifier les passions.



Le juste, dit le Prophete, conserve la Loy de Dieu dans son cœur, & l'a sans cesse devant les yeux. La volonté du Seigneur est la seule regle de sa science. JESUS-CHRIST sur la Croix, est le modèle qu'il se propose, l'Evangile est sa Loy; la vie des Saints, son école; la pratique de toutes les vertus chrétiennes, fait toute son étude; la pensée de la mort le console; celle de l'éternité l'occupe, & le ciel est le seul objet de ses desirs & de ses vœux.

On peut connoître par ce portrait si ressemblant, combien ces couleurs sombres dont on se sert d'ordinaire pour donner à la devotion un air farouche & rebutant, luy conviennent peu.

A la verité, des manieres dures & imperieuses, un raffinement d'amour propre, un cœur orgueilleux, un esprit fier, des airs mous & voluptueux, des passions masquées, servent à faire le vrai portrait de bien des gens qu'on appelle devots; mais elles ne feront jamais le caractère de la veritable devotion. Quand il plaira aux gens du monde de distinguer les défauts des personnes qui se flattent d'être pieuses, d'avec les qualitez propres de la veritable pieté, on



verra qu'il n'est rien de plus noble ni de plus raisonnable, rien qui merite davantage l'estime & la veneration des hommes, qu'une vertu pure & solide.

On convient que les défauts des personnes devotes ont fait grand tort à la veritable devotion. Comme on a vû que ceux qui faisoient profession d'une plus grande regularité, étoient souvent des gens tres-peu mortifiez, pleins d'eux-mêmes, attachez à leur propre sens & à leurs interêts; plus sensibles au mépris que les autres; gens incommodes, farouches & impolis; souvent mélancoliques; d'ordinaire d'un naturel âpre & chagrin; on s'est accoûtumé insensiblement à n'envisager la vertu qu'à travers ces nuages, & une vûë si désagréable en a inspiré du dégoût.

Mais un si déraisonnable dégoût peut-il rendre un Chrétien lâche & imparfait, moins inexcusable? Pourquoi ne pas regarder la vertu en elle-même? Le mauvais usage qu'on fait d'une pierre précieuse, n'en sçauroit diminuer le prix. Les mauvaises qualitez de ces sortes de devots, sont des défauts que la vertu condamne, & que vous corrigerez infailliblement si vous avez de la vertu.

H vj



Une pieté étudiée & artificielle, ne va guere que par des routes écartées & extraordinaires. La vraie pieté ne sort jamais de son état.

Pour plaire à Dieu, il faut vouloir les choses dans le même ordre que Dieu les veut : car sa volonté doit être la regle de la nôtre, comme elle est le principe de tout bien. De là vient que l'homme juste ne mesurera jamais sa condition par sa devotion, mais reglera toujours sa devotion par la condition où Dieu l'appelle, & ne la separera jamais de l'observation de ses devoirs.

Point tant d'ostentation de pieté ; point tant de reforme au dehors ; point tant de gemissemens sur le relâchement des autres ; mais plus de charité, plus de désintéressement, plus de bonne foy, moins de vivacité sur le point d'honneur, moins de dureté, plus de justice : ce sont là des points capitaux.

Quelle erreur de chercher sa perfection hors de son état ! Les conditions sont différentes ; mais l'obligation d'en remplir tous les devoirs est la même ; il est certain cependant, que toute devotion n'est pas propre à toute condition. Ce qui feroit la sainteté des uns, seroit un obsta-



de au salut des autres. Ce sont, selon l'Evangile, comme autant d'arbres qui doivent tous porter du fruit, mais chacun du fruit de son espece, & c'est en quoy nôtre lâcheté est plus inexcusable; s'il falloit acquerir la perfection propre d'un état different du nôtre, il en couteroit, & la vertu seroit penible: mais quelle excuse! depuis qu'on sçait que la vraie vertu consiste dans l'accomplissement de nos devoirs.

Tout ce que nous faisons, nous voulons qu'il soit à nôtre liberté. Dès que c'est un engagement de l'état, nôtre amour propre se trouve gêné & contraint. Rien n'est de son goût que ce qui est de son choix. La vraie pieté a une autre maxime; sa propre liberté l'embarasse, & tout son plaisir est de faire, non pas ce qu'il luy plaît, mais ce que Dieu veut. Or Dieu veut toujours singulierement ce qu'il nous commande, & c'est une illusion grossiere de negliger ses preceptes, pour suivre ses conseils, quand ils ne sont pas de nôtre état.

## I I.

Rien de plus instructif que le portrait



que nous fait Salomon de cette femme forte, qu'il nous propose comme le modèle d'une ame solidement vertueuse, & qui n'est animée que de l'esprit de Dieu. *Prov. 31.*

Cette crainte du Seigneur, dit-il, qui est le principe de la véritable sagesse, est comme la base de toutes ses belles qualités. Elle craint, elle aime Dieu. Le soin de bien vivre avec l'époux que le Ciel luy a donné, & de conserver l'union & la paix dans sa famille, est une de ses principales occupations. La vigilance sur toute sa maison, & l'application à y maintenir le bon ordre, font son étude.

Humble sans affectation, modeste sans art, habillée selon sa condition, mais sans luxe, elle inspire de la vénération pour la vertu. Sa douceur envers tout le monde, & sa sagesse dans toutes ses paroles la font admirer.

L'exactitude à payer le salaire de ses domestiques, & à pourvoir à leurs besoins, n'est pas la moindre de ses qualités. Sa charité, sur tout envers les malheureux, luy gagne le cœur de tous les pauvres; & tout le tems qu'elle n'emploie pas à remplir les devoirs de son



état, aux bonnes œuvres, ou à la prière, elle l'employe au travail.

Voilà à quoy se reduit la peinture de cette femme parfaite & veritablement devote, dont le S. Esprit fait un si bel éloge, & qu'il dit être plus rare & plus précieuse, que les perles qu'on apporte des extremités du monde. Elle ne s'est pas distinguée par des actions d'éclat, ni en marchant par des voyes extraordinaires; mais par la fidelité à ses devoirs communs. Ce n'est pas là peut-être une devotion à la mode, & au gré de tout le monde; mais c'est une devotion veritable, solide, & vrayment au gré de Dieu.

L'Apôtre saint Paul a fait encore le portrait de la veritable devotion, en faisant celui de la parfaite charité. Elle est patiente, dit-il, douce, bien-faisante: elle n'est point jalouse, elle ne fait rien mal à propos; elle n'est point ambitieuse; elle ne s'en fait point accroire; elle n'est point dédaigneuse; elle ne cherche point ses propres intérêts; elle ne pense mal de personne: toujours humble & prévenante, elle ne se picque de rien, elle ne s'empporte jamais; elle souffre tout avec patience, elle excuse tout avec benignité.



De sorte qu'une personne solidement vertueuse, un homme véritablement devot, est un homme sans amour propre, sans déguisement, sans ambition. C'est un homme en tout tems severe à luy-même, qui ne se pardonne rien, & extrêmement doux à l'égard des autres, en faveur de qui il excuse tout. Honnête sans affectation, complaisant sans bassesse, officieux sans intérêt, exact observateur de la Loy sans scrupule, continuellement uni à Dieu sans contention. Jamais oisif, & ne paroissant point trop pressé, jamais trop occupé, & encore moins dissipé par les affaires, parce qu'il conserve toujours son cœur libre, ne travaillant que pour sa grande affaire, qui est celle de son salut, & rapportant à ce but toutes ses occupations.

Plein de bas sentimens de luy-même, il n'a d'estime que pour les autres, parce qu'il n'envisage en eux que les vertus qu'ils ont; & qu'il ne considere en soy que les défauts auxquels il est sujet.

Comme il ne se conduit que par des maximes surnaturelles, il ne pense pas que ceux qui le méprisent luy fassent tort; parce qu'il ne croit pas que l'honneur qu'ils ne luy rendent point, luy soit dû.



Instruit à l'école des Saints, il préfère les plus petits devoirs de son état, aux plus grandes actions de son choix & de son goût ; il acquiert dans les exercices les plus ordinaires de sa condition, une vertu peu commune, en relevant les moindres choses par de grands motifs.

Enfin c'est un homme qu'on ne trouve jamais de mauvaise humeur, parce qu'il a toujours tout ce qu'il veut, ne voulant jamais que ce qu'il a. Toujours content, toujours en paix, toujours égal à luy-même : que les plus heureux succès n'enflent pas, que les plus fâcheux accidens n'abattent point, parce qu'il sçait que c'est toujours de la même main que viennent les biens & les maux de la vie ; & comme la seule volonté de Dieu est la regle de sa conduite, il fait toujours tout ce que Dieu veut, & veut toujours tout ce que Dieu fait.

C'est sur ce principe que les actions qui ont le plus d'éclat, n'ont pas pour luy le plus d'attraits ; persuadé que ce que nous faisons n'a de merite qu'autant qu'il est conforme à ce que Dieu veut ; il se met peu en peine de faire beaucoup, pourvu que Dieu agrée le peu qu'il fait.

Animé de l'esprit de JESUS-CHRIST,



il a autant de resignation pour la privation des talens qu'il ne plaît pas à Dieu de luy donner, & des bonnes œuvres que Dieu n'agrée pas qu'il fasse; qu'il a de fidelité à correspondre aux graces que Dieu luy fait; à faire valoir les talens que Dieu luy donne; à pratiquer les vertus chrétiennes, & à faire tout le bien qu'il auroit regret à l'heure de la mort de n'avoir pas fait.

Renfermé dans les bornes de sa condition & de son état, il n'a garde de s'ingérer dans le ministère des autres. Tout occupé du soin de regler sa conduite, & de corriger ses défauts, il laisse à ceux qui sont en place, le zele de reformer les mœurs d'autrui: distingué de la foule des fideles par son exacte probité, par sa pieté & par sa modestie, il prouve efficacement par luy-même, combien la vertu est respectable, & combien déraisonnables sont ceux qui la décrient, ou qui la méprisent.

Toujours plus alteré de cette soif de justice, dont parle JESUS-CHRIST, laquelle ne s'éteint que dans le Ciel; il trouve dans l'usage des Sacremens, cette source de grace, qui sert merveilleusement à le rendre tous les jours plus



juste , en augmentant chaque jour sa foy .

Ce portrait plaît ; mais où sont les gens , dit-on , qui luy ressemblent ? Rien de plus engageant , rien de plus aimable qu'une telle vertu : mais en quel país habite-t-elle ! Helas ! il ne tiendra qu'à nous qu'elle se trouve par tout où nous serons. Ce portrait est d'après celuy que nous en a fait JESUS-CHRIST dans l'Evangile. Il nous represente la vertu douce & modeste ; aussi l'est-elle , & elle ne nous paroîtra jamais autre , tant que nous ne la confondrons pas avec les imperfections de ceux qui font profession de la pratiquer.

La veritable devotion n'est point incommode ; elle est officieuse , honnête , civile à l'égard de tout le monde ; un homme solidement vertueux , n'est austere qu'à luy-même , jamais inquiet , jamais chagrin , toujours de belle humeur.

L'amour propre extrêmement ingénieux à profiter de tout , tire de ce principe , de fausses consequences , & conclut qu'une personne vertueuse , doit plaire à tout le monde ; on appelle solide devotion , cette servile complaisan-



ce, tout cede au desir d'être approuvé, d'être aimé de tout le monde, on ne veut déplaire à personne, non pas même à ceux qui ne goûtent pas les maximes de JESUS-CHRIST; mais comment ne pas déplaire à JESUS-CHRIST, si l'on ne prétend point déplaire à ses ennemis?

Trop de regularité leur déplaît, une modestie chrétienne les gêne. Faut-il pour ne les pas desobliger, s'accommoder à leurs manieres peu regulieres? Est-il du devoir d'un homme de bien, d'avoir honte de l'Evangile, sous pretexte de ne pas rendre la vertu farouche, & d'appriivoiser les imparfaits à la devotion, en vivant aussi imparfaitement qu'eux? La veritable pieté est toujours accompagnée de beaucoup de prudence; elle garde toutes les bien-séances chrétiennes; elle agit avec douceur, mais jamais avec lâcheté.

La confiance que la pieté inspire, est la source de cette tranquillité inalterable, dont un homme de bien jouit.

Je suis sous la conduite du Seigneur, dit le Prophete, & rien ne scauroit me manquer; il est vrai que je suis pauvre & dénué de toutes choses, mais le Sei-



gneur prend soin de moy : & s'il se charge luy-même de pourvoir à tous mes besoins, si rien ne me peut arriver, au peché près, sans son ordre, qu'ay-je à craindre ?

Quel fond de reflexions consolantes, ne trouve-t-on pas dans la Providence divine, sur ses serviteurs ? Qu'il est doux de penser avec quelle sagesse le Seigneur dispose toutes choses pour sa gloire, & pour mon salut ; la ruse & la malice d'un ennemy, la mauvaise volonté d'un envieux, cent accidens fâcheux de cette vie, tout est à l'avantage de ceux qui aiment Dieu. Les hommes agissent par passion, mais Dieu se sert de la passion des hommes pour executer les desseins avantageux qu'il a formez sur ses Elûs.

## I I I.

D'où vient que nous manquons de confiance en Dieu, quoyque cette confiance soit la source de la plus douce tranquillité, quoyque nous ayons de si puissans motifs, de mettre en luy toute nôtre confiance ? c'est que nous manquons de liberalité à son égard.

Nous ne luy donnons qu'avec regret, qu'à demy, que tard, ce qu'il nous de-



mande ; nous luy refusons toujours quelque chose , & nôtre conscience qui ne nous flatte point , nous reproche cette lâcheté & cette ingratitude ; & par ce reproche elle affoiblit en quelque sorte nôtre confiance , & fait que nous ne demandons à Dieu que comme en tremblant. Et certes , on ne sçauroit être gueres assurez d'obtenir une grace d'un maître qu'on sert avec nonchalance , & toujours imparfaitement.

Mais si la veritable pieté est si douce , si tranquile , & si aimable ; d'où vient qu'il y a si peu de gens solidement vertueux ? C'est qu'il y a peu de gens qui en ayent une juste idée , & de ceux mêmes qui en connoissent le merite , tres-peu arrivent à la perfection.

Ce qui arrête la plûpart des personnes dans le chemin de la vertu , c'est un manque de fidelité , de sincerité & de droiture au service de Dieu.

Certains petits attachemens , certains liens qu'on ne rompt jamais , & qu'on ne veut pas même rompre ; un certain fonds d'amour propre qui se déguise toujours sous le pretexte specieux de bon sens , de moderation , d'honnêteté , de prudence,



Un orgueil secret qui gâte, qui corrompt les meilleures actions : enfin un ménagement éternel avec un Dieu qui veut tout nôtre cœur, qui ne peut pas même se contenter de moins, puisque le moindre partage le deshonne.

Que si on connoît assez le caractère de la veritable devotion, si on n'en ignore pas les avantages, si on l'aime, si l'on veut acquerir ce tresor, il faut tout vendre pour acheter le champ où il est caché ; il faut tout renverser pour trouver la pierre precieuse de l'Evangile. On commence, on fait toujours quelques avances, mais bien des gens s'arrêtent à my-chemin.

Que de retours sur foy-même ; mais des retours qui ne servent qu'à lasser, qu'à retarder. Dès qu'on regarde derriere foy dans la voye de la perfection, on devient peu propre pour le royaume de Dieu, on se décourage.

Dieu veut être servy avec une simplicité de motifs, avec une droiture de cœur, sans quoy la pieté la plus apparente, n'est souvent qu'un specieux amusement qui ne sert qu'à nourrir l'ame dans de grossieres imperfections. Projets, propos, tout se reduit en vœux &c



en idées ; une certaine ostentation de piété en soutient les dehors pendant quelque tems ; mais tout édifice bâti sur un sable mouvant , s'éboule tôt ou tard ; la multiplicité des soutiens étrangers sert de peu , si le fondement n'est pas solide. Quand on cherche Dieu avec droiture , & avec simplicité , on le trouve. Tous ces détours de l'amour propre , sont de vrais égaremens.

Bien des gens qui font profession de piété , ne cherchent pas précisément à plaire à Dieu ; mais à se persuader qu'ils peuvent se satisfaire en tout , & ne luy pas déplaire. On cherche mille raisons apparentes de se dispenser de certains devoirs , qu'on sent bien dans le fonds du cœur que Dieu demande , & qu'on n'est pas d'humeur cependant de remplir.

D'où vient que ces personnes qui pratiquent la vertu avec tant d'éclat , sont si sensibles sur le point d'honneur : un ton de voix , une parole les afflige ; c'est que dans la vérité ces sortes de gens conservent un grand fonds d'orgueil. Ils ont beau se servir de termes humbles & modestes : La véritable humilité est inséparable de la patience & de la douceur.

Plusieurs



Plusieurs croient être véritablement humbles, parce qu'ils ont de bas sentimens d'eux-mêmes; mais ils se trompent, s'ils ne sont pas bien aises que les autres ayent pour eux de pareils sentimens. Ce n'est pas assez de connoître qu'on n'a nulle vertu, nul mérite, il faut être bien aise que les autres le croient.

Il n'est pas étrange qu'il y ait si peu de gens qui jouissent des avantages de la véritable piété: il seroit fort surprenant que Dieu répandît ses douceurs sur des cœurs pleins de mille objets créés, & qu'il se fit entendre au milieu des troubles d'une vie tumultueuse.

Heureuses les âmes qui servent Dieu avec un cœur simple & sincère, non selon la prudence de la chair, mais selon la grace de Dieu. Heureuses ces âmes magnanimes, qui animées d'une vive foy, ont horreur de la moindre réserve dans les sacrifices, & qui connoissant ce qu'un Dieu mérite, fremissent au seul mot de ménagement. Heureux ces serviteurs vigilans dont la fidélité est à l'épreuve des plus tentantes sollicitations: Quelle vie plus douce, & plus tranquille que la leur! quelle



mort plus consolante , & plus precieuse !

Cherchons la joye , & la paix du cœur par tout où il nous plaira. La veritable pieté en est la seule source. La faim & la soif de la justice qu'elle produit , ne sert qu'à faire trouver un nouveau goût , & un plaisir plus doux à se rassasier.

Une liberté pleine & parfaite est l'appanage des enfans de Dieu ; la victoire qui les suit leur fait bien-tôt oublier la fatigue du combat ; l'orage ne va jamais jusqu'à eux. Croix , tentations , épreuves , persecutions , adversitez ; tout n'est aux gens de bien , qu'une source féconde de nouveaux merites ; & tous ces avantages sont les fruits de la veritable devotion.

*Des contradictions , & des épreuves auxquelles doivent s'attendre les gens de bien dans toute sorte d'état.*

I.

Qu'une devotion feinte revolte tous les esprits , & excite l'indignation de tout le monde , rien de plus juste. Les



hypocrites sont des objets de la haine de Dieu , & de l'aversion des honnêtes gens. Mais que l'on se revolte encore contre la véritable piété , & que la vertu chrétienne souffre une espèce de persécution au milieu même du Christianisme : ce sont là de ces faits que la seule expérience rend croyables , & qui paroissent également opposés à la Religion & à la raison.

Une jeune personne desabusée de ces frivoles amusemens dont elle sent le vuide , éclairée des lumieres surnaturelles , touchée de la grace , prend-elle le party de la vertu ; que de censures , que de mortifications à souffrir , que de fâcheux déboires ? La victoire des passions n'est pas toujours celle qui coûte le plus : une vertu naissante n'est jamais plus à l'épreuve , que quand il faut es-suyer les railleries les plus piquantes ; & ce qui est bien plus sensible , des reproches indiscrets de la part même des gens de bien.

Qu'une autre de même âge , seduite par ces billans dehors qui enchantent , & par les flateuses esperances dont le monde repaît ceux qui le servent , entre dans la voye large de la perdition , & se livre au



service du plus méchant de tous les maîtres, on n'en dit mot : & pour peu qu'elle excelle dans quelqu'une de ces qualitez mondaines, si contraires à l'esprit chrétien, chacun la louë. Les parens sont les plus ardens à nourrir la passion : quoy qu'il en coûte pour fournir au luxe, on luy sçait bon gré dans la famille du party qu'elle embrasse. Se distingue-t-elle au bal, à la danse, chacun luy applaudit, tandis qu'une vertu édifiante devient souvent un sujet de risée.

Brille-t-on dans le monde ; c'est-à-dire, se perd-t-on avec faste, & avec éclat, c'est avoir de l'esprit, de l'habileré, du merite. Mais un air de reforme, & de modestie, succede-t-il à ces airs vains, & enjoüez : c'est manque d'esprit ; c'est mauvaise humeur ; c'est petitesse de genie.

Si des Payens raisonnoient de la sorte, ils feroient pitié, ils raisonneroient cependant selon leurs principes ; mais que des Chrêtiens, éclairez des lumieres de la Foy, instruits à l'école de JESUS-CHRIST, sçavans dans les principes de leur Religion, indispensablement obligez de regler leurs sentimens, & leurs



mœurs sur les maximes de l'Evangile, raisonnent ainsi, & agissent si peu conformément à leur creance : c'est un mystere d'iniquité où l'esprit se perd.

Si de tous les partis qu'il y a à prendre, celui de la vertu étoit le plus méchant, y trouveroit-on plus de contradictions, & de traverses ? A un petit nombre près, qui loient vôtre résolution, & applaudissent secrettement à vôtre choix, combien d'injustes censeurs, de critiques malins, qui interpretent finistrement vos meilleures actions, & qui veulent que la disgrâce, que l'amour de la distinction, que la legereté, ou le dépit soient toûjours le motif de la reforme ?

Ce qui est plus étrange, c'est que peu s'en faut qu'on n'attribuë à la devotion tous les maux de la vie. C'est ainsi que les amis, & la femme de Job, attribuoient à la pieté de ce saint Homme, une partie des malheurs qui luy étoient arrivez.

Est-on malade, c'est d'abord un effet de cette gêne, de cette prétendue contention d'esprit, qui use, qui altere si fort la santé ; car on n'appelle pas autrement dans le monde, le recueille-



ment interieur , & la modestie chrétienne.

C'est cet éloignement du jeu , des spectacles , & des autres divertissemens ; c'est la privation de ces plaisirs mondains , qu'on s'est interdit ; c'est l'assiduité à la priere ; c'est cette vie unie , & édifiante , qui , au sentiment de ces ennemis domestiques de la vertu chrétienne , dessèchent , amaigrissent , excitent ces humeurs acres & malignes , qui causent toutes les maladies dont on se plaint.

Il n'est pas jusques aux medecins peu habiles dans leur art , qui n'attribuent d'abord à sa trop grande application d'esprit , la cause de son mal , & qui ne luy ordonnent pour remede , de se distraire , de se divertir , & de mener une vie moins interieure , comme si la veritable devotion , si une vie tranquille & reglée , étoient contraires à la santé !

Quand est-ce qu'on cessera de calomnier la veritable devotion , ennemie de de toute application forcée , & source seconde de la plus douce tranquillité ? Quand rendra-t-on justice à la malheureuse condition des esclaves du monde , dont la gêne & la contrainte , les inquie-



tudes, & les chagrins, alterent nécessairement la santé, & abrègent la vie ?

On medite dans la vie intérieure, mais avec quelle liberté d'esprit, avec quelle tranquillité de cœur ! Quelle joie plus pure ; quelle consolation plus douce, que celle que goûte une âme dans les entretiens qu'elle a avec son Dieu !

On joue dans la vie mondaine, on se trouve dans les assemblées ; mais est-ce sans application, & sans contrainte ? Quelle méditation comparable à l'attention d'un joueur, profondément appliqué à maîtriser le hasard, & à éluder la ruse ? L'esprit bandé jusqu'à une espèce d'alienation ; les yeux à demy éteints par la dissipation des esprits que cause une si longue étude ; cette contention n'use-t-elle point la santé ? Se trouve-t-on toujours bien de ce fatigant exercice ?

Tous les mondains ne jouent pas avec cette fureur ; mais sont-ils dans leurs assemblées avec plus de tranquillité ? & paroissent-ils jamais sur la scène sans gêne, & sans application ?

## II.

Il est vrai qu'une vie sainte demande

I iij



beaucoup de recueillement , & de circonspection ; mais les gens du monde dans cette multiplicité d'esprits bizarres qu'ils ont à ménager , n'ont-ils aucunes regles , aucunes bienséances à observer ? & ne faut-il aucune attention sur soy , pour ne pas déplaire à des gens , qui ne cherchent qu'à piquer avec esprit ?

Plusieurs heures d'étude que met chaque jour une femme mondaine à se parer , fatiguent bien plus qu'une régularité de prières , & de mœurs toujors aisée. Et sans parler des chagrins secrets qu'elle est obligée d'essuyer , & que la dissimulation ne luy rend que plus sensibles , toute la journée n'est-elle pas pour elle une gêne , & de corps & d'esprit , qui rendroit peut-être insupportable le service de Dieu , s'il falloit autant se contraindre pour luy plaire.

O que les derniers momens de la vie font disparoître de faux préjugés ! que la vertu paroît alors , & peu austere , & peu gênante ! & que la vie des mondains dans tous les jours qu'on la regarde , paroît triste , & chargée de croix ! Mais qu'il est dur de ne s'appercevoir de son égarement , que quand il n'est plus tems de revenir sur ses pas , & que ce n'est



qu'inutilement qu'on redresse ses idées !  
Qu'un aveu infructueux de la faute , est  
amer ! & qu'il est affligeant de ne sentir  
qu'on a mal fait , que quand on n'est  
plus en état de mieux faire !

*Lassati sumus in via iniquitatis & per-  
ditionis.* Sap. 5. Nous nous sommes las-  
sez , épuisez dans la voye de l'iniquité ,  
& une si pénible carrière ne nous a con-  
duit qu'à un éternel supplice.

*Vias difficiles ambulavimus.* Si du moins  
pour nous perdre nous n'eussions rien eu  
à souffrir ! Mais hélas ! nous avons pris  
le chemin le plus épineux , nous avons  
choisi la route la plus difficile : *Viam  
autem Domini ignoravimus.* O Dieu ! que  
nous nous serions épargnez de soins , &  
de chagrins , si moins prévenus contre  
la vertu de ceux qui ont été plus sages  
que nous , nous eussions suivy leurs  
exemples.

*Nos insensati vitam illorum aestimabamus  
insaniam :* Insensés que nous étions , nous  
regardions en pitié la vie exemplaire des  
gens de bien , nous raillions de leur re-  
tenuë , & de leur circonspection ; nous  
les voyions avec mépris , & avec fierté ,  
bannis de nos assemblées ; avec quel plai-  
sir tournions-nous en ridicule leurs meil-



leures actions , que de plaisanteries sur leur regularité. C'étoient à nos yeux des gens d'un mauvais goût , d'un genie borné , & d'une bizarrerie d'humeur , qui tendoit à la folie.

Helas ! quelle extravagance étoit la nôtre ? *Ecce quomodo computati sunt inter Filios Dei , & inter Sanctos fors illorum est.* Ces personnes si méprisables à nos yeux , étoient la plus noble portion du troupeau de JESUS-CHRIST. Illustres heritiers de la vertu des Saints , les voilà au nombre des enfans de Dieu ; leur sort heureux fera éternellement un objet d'admiration à tout l'Univers , & à nous un objet de desespoir , & de rage.

*Talia dixerunt in inferno ii qui peccaverunt :* Ainsi pensent de la conduite des gens de bien , à l'heure de la mort , ceux qui n'ont pas voulu leur ressembler durant la vie. Ainsi rendent justice à la vertu chrétienne , même dans les enfers , ceux qui l'ont persécutée sur la terre. Ainsi la respectent dans l'autre monde , ceux qui l'ont si fort outragée dans celui-cy.

Avez-vous pris le party de servir Dieu sans ménagement , & sans reserve , dit



l'Ecclesiastique, attendez-vous à beaucoup de rudes épreuves; & c'est parce qu'on ne s'y attend pas assez, qu'on les sent un peu trop. *Eccl. 2.*

On a tort de regarder ces peines qu'on trouve dans la voye de la perfection, comme des obstacles fâcheux, qui rendent le chemin plus mauvais; ce sont des épines qui servent de hayes, & qui écartent tout ce qui est enneiny, & qui peut nuire.

C'est une chose étrange: chacun croit être en droit d'exercer la vertu d'un homme de bien. A-t-on commencé par quitter ces airs mondains, ces frivoles amusemens, ces faillies d'humeur, d'amour propre, de naturel: Fait-on profession de pieté, il n'est pas jusqu'au plus vil de ces sortes de censeurs, qui n'ose prendre la liberté de mettre vôtre vertu à l'épreuve.

On pese toutes vos paroles; on fait une sévère critique de vos raisonnemens; on examine sans miséricorde toutes vos actions; on interprète vos intentions; on se fait même juge de vos pensées: & tandis qu'on dissimule les défauts des gens imparfaits, & peu réguliers, on relève tout, on ne pardonne rien à une



personne devote. Il est vray que rien ne contribué plus à la perfection d'une ame pieuse, que les soins vifs & malins, que tant de gens se donnent de ne luy rien passer.

Qu'un imparfait se loüe soy-même ; qu'il vante son habileté, ses ouvrages ; qu'il s'attribuë fierement le succès des entreprises à quoy il aura eu le moins de part, pourvû qu'il donne un tour moins grossier à ses propres loüanges, on l'écoûte : & quoy que la vanité déplaîse, on ne laisse pas de luy applaudir. On diroit même qu'il suffit d'être irrégulier, imparfait, de faire profession de n'être pas devot, pour avoir droit de se loüer impunément, & de tout dire. Mais échape-t-il inconsidérément à une personne de piété, un mot qui luy est avantageux, un recit qui luy fait quelque honneur : bon Dieu, avec quelle vivacité dit-on d'abord, que tous les devots sont des orgueilleux ? Que de malignes reflexions sur chaque mot ? A la verité c'est une faute à une personne vertueuse de se preconiser ; mais en est-ce une moindre à une personne imparfaite ? La vanité, dit-on, paroît moins dans un homme indevot ; mais l'orgueil,



mais la médifance , mais la licence , pour être accompagnées de plus de défauts , font-elles moins un vice ? Pourquoy tant d'indulgence pour les imparfaits , & jamais nulle grace aux gens de bien ?

## I I I.

Certainement c'est un effet de la malignité du cœur humain , de ne regarder jamais la pureté des mœurs dans autrui , que comme une incommode censure. Mais les gens de bien ont tort de se plaindre des persecutions qu'elle leur attire , puisque rien ne contribué plus à leur perfection.

On ne parle point icy de ces victoires nécessaires , qui sont toujours le fruit de tant de combats , ni de ces épreuves intérieures , dont tous les livres de piété sont pleins. On ne considère que ces contrarietez ordinaires , qui revoltent si fort , & le cœur , & l'esprit , parce qu'elles paroissent aussi contraires à la raison , qu'elles sont opposées à l'amour propre.

Une personne vertueuse aura de l'adresse , de l'esprit , de l'habileté , du talent ; Dieu permet qu'on ferme les yeux à toutes ses bonnes qualitez. Comme la



veritable vertu ne cherche, ni l'ostentation, ni l'éclat, & qu'elle empêche qu'on ne se produise trop; elle vit quelquefois dans l'obscurité, tandis qu'un imparfait toujours intrigant, & continuellement attentif à ses intérêts, & à sa fortune, fait du bruit dans le monde, a d'ordinaire tout ce qu'il veut, & ne fait gueres que ce qui lui plaît. L'amour propre souffre de cette inégalité de choix, & d'état, mais la vertu en reçoit, & plus de force, & plus d'éclat.

Il faut vous résoudre à faire souvent ce que vous ne voulez pas, & à ne pas faire ce que vous voulez, dit l'Auteur du Livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST. *Liv. 3. Chap. 49.* Ce que les autres entreprennent leur réussira; & ce que vous entreprenez ne vous réussira point. On estimera ce que les autres diront; & quoy que ce soit que vous disiez, on s'en mocquera.

On accordera aux autres tout ce qu'ils demanderont; & vous aurez beau demander, vous n'obtiendrez rien.

On louera hautement les autres, & on ne parlera point de vous; on donnera aux autres de grands emplois, & on ne vous jugera capable de rien.



La nature a bien de la peine à supporter tout cela ; & c'est beaucoup qu'elle n'en murmure point. Ce sont là pourtant les épreuves ordinaires où l'on a coutume de mettre les gens de bien ; la paix du cœur est toujours le fruit des victoires qu'on remporte dans ces épreuves.

Jamais on n'a plus besoin d'être entièrement mort à soy-même , continué le même Auteur , que lors qu'il faut voir , & souffrir des choses dont on a beaucoup d'aversion , sur tout si ces choses ne paroissent , ni raisonnables , ni utiles.

Mais considerez que vous tirerez beaucoup de fruit de vos souffrances , qu'elles finiront bien-tôt , & que vôtre récompense sera éternelle. Faites là-dessus de serieuses reflexions , vous y trouverez de grands sujets de consolation , & toutes les croix & les contradictions de cette vie vous deviendront douces , & tres-avantageuses pour le Ciel.

A la verité , il en coûte de se vaincre en ces occasions , & de se taire. Cent raisons , toutes assez plausibles , viennent au secours de l'amour propre ; & la vivacité de nôtre esprit fatigue



plus, que la malignité de l'esprit d'autrui.

La moderation des personnes vertueuses, rend les libertins plus hardis à critiquer & à mordre. Ces ames lâches abusent de la douceur, & de la patience des gens de bien, pour satisfaire leur mauvais cœur. Ils se garderoient bien de s'en prendre à ceux qui ne sont pas meilleurs qu'eux; ils donnent trop de prise à la censure, pour irriter des esprits qui n'étant pas retenus par la piété, ménageroient peu des gens qu'ils méprisent. Mais ils s'en prennent aux personnes devotes, à qui la vertu ferme la bouche sur les vices, & les défauts de ceux qui les exercent.

Les gens de bien voyent aisément qu'une réponse vive, qui auroit un peu de sel, les délivreroit pour toujours de la persecution; un mot qu'on a tout prêt atterreroit ces imparfaits, ils aiment mieux souffrir que le dire.

Le silence même semble faire tort à la vertu, puisqu'il la laisse en proye à la medifance. Toutes ces raisons sont plausibles: cependant Dieu veut qu'on fasse le sacrifice, il en coûte de se taire; & ce n'est pas une petite victoire, de ne



point déferer à toutes ces raisons. Mais que de graces, Seigneur, font toujours le fruit de cette victoire !

Un silence exact, une patience alors bien ménagée, servent merveilleusement à la piété.

Ne craignons rien pour la vertu, nôtre humiliation ne luy fait point de tort ; un petit esprit de vengeance, ou d'aigreur, inseparable de ces sortes de justifications, nuïroit plus à la devotion que toute la malice des indevots, & des impies. Ne donnons aucune occasion à la critique, & à la medifance. D'ailleurs, on doit être tres tranquille, quand on n'est persecuté que pour la justice ; quand on n'est haï, raillé, méprisé, que parce qu'on est plus regulier, & plus chrétien.

## I V.

La persecution est l'appanage des gens de bien, mais il est seur que la plus rude n'est pas toujours celle qu'ils souffrent de la part des impies. La plus sensible est celle qui leur vient de la part même de ceux qui font profession de piété, & qui devroient être les plus ardens à autoriser la vertu.

Qu'une personne religieuse, persuadée



de l'obligation indispensable qu'elle a d'aspirer à la perfection de son état, se détermine à en observer avec ponctualité les moindres regles, non pas comme des coûtures de bienséance, mais comme des pratiques de salut; elle a besoin de beaucoup de resolution, & de plus de patience encore, pour ne pas céder à la multitude de ceux, à qui cette réforme déplaît.

Les moins fervens, dont le nombre prévaut souvent dans une Communauté, regardent cette extrême ponctualité d'un particulier, comme une espèce de censure tacite, & sa ferveur leur paroît un secret reproche de leur lâcheté.

Elle a beau se tenir dans le silence, & dans la retraite, ne s'occuper que de ses devoirs, ne céder à personne en douceur, & en humilité; ce n'est pas à force de vertus qu'on dompte la jalousie.

On prétend n'apercevoir en elle qu'un esprit de fierté, & de distinction. Sa trop grande regularité la fait regarder comme un nouveau réformateur, qui vient troubler un paisible relâchement dont on étoit en possession.

Ceux qui se dispensent, dit-on, de ces menuës observances, ne sont-ils pas



aussi honnêtes gens que ces nouveaux reformateurs ? Pour être moins exacts, en veut-on moins être Saints ; & la meilleure vertu, n'est-ce pas de faire tout comme les autres ? Ainsi parlent ceux qui avoient qu'ils ne sont pas devots : & ce qui est étrange, c'est que ceux, qui par leur âge ou par leurs emplois, devroient toujours autoriser publiquement la devotion la plus reguliere, semblent assez souvent applaudir par leur silence, & quelquefois par des souris, aux railleries, & à la censure de ces imparfaits.

Les manieres peu obligeantes, les airs froids, & dégoutans, les allusions pleines d'un sel piquant, qui suivent d'ordinaire une pareille jalousie, mettent une vertu naissante à d'étranges épreuves.

A la verité, on n'y doit pas donner occasion par des singularitez odieuses, & qui sont toujours les effets d'un orgueil secret, ny par une scrupuleuse, & impolie ponctualité qui rebute : Mais quand on n'est pas du goût de certaines gens, parce qu'on fait son devoir, on doit se consoler : Une pareille disgrâce fait honneur. On ne doit jamais oublier cet Oracle : Que quiconque veut suivre



JESUS-CHRIST de plus près, doit s'attendre à souffrir de toutes sortes de personnes.

Il n'est pas jusqu'à l'estime qu'on a des gens de bien, qui ne leur soit souvent une occasion de nouvelles épreuves.

Reconnoît-on dans une Communauté une personne, d'une piété singulière, c'est-à-dire plus humble, plus mortifiée que les autres, prête à se soumettre à tout sans réplique, elle doit s'attendre à tous les emplois de rebut. S'il y a quelque chose de pénible, & de désagréable; si les imparfaits refusent un employ, ce sera son partage. L'idée qu'on a de sa mortification fait qu'on ménage peu sa vertu.

On a des égards infinis pour les imparfaits, & Dieu permet qu'on n'en ait presque point pour les plus vertueux. Un homme de bonne volonté est souvent surchargé, tandis que ceux qui ne veulent faire que ce qui leur plaît, sont oisifs, & critiquent à leur aise tout ce que font ceux qui travaillent. L'amour propre souffre étrangement d'un partage si inégal, mais la vertu y trouve son compte; & quelque incommode que soit cette distinction, elle fait honneur à la piété.



Si cette sorte d'épreuve est avantageuse à une ame fervente , on peut dire qu'elle en décourage beaucoup d'autres , & qu'elle en rebute plusieurs. La condescendance qu'on a pour les imparfaits , qu'on ménage quelquefois un peu trop ; la dureté apparente qu'on semble avoir pour les fervens qu'on ne ménage pas assez , entretient les uns dans une vie peu reguliere , & même libertine , & en exerçant la patience des autres , dégoûte de cette exacte regularité , & de la perfection , ceux qui trouvent tant d'avantage à vivre dans le relâchement.

Ce dégoût est déraisonnable , & le pretexte est frivole. Car ignore-t-on que Dieu semble souvent épargner le pecheur , tandis qu'il afflige le juste ? C'est le même esprit qui fait agir les Supérieurs dans cette disproportion des emplois , & dans tous les égards qu'ils ont pour les imparfaits. La prospérité , qui devoit être le privilege de la vertu dès cette vie , est d'ordinaire le partage des indevots. Mais le sort des serviteurs de Dieu est-il moins heureux , pour être moins tranquille ? Et quel droit auront les Justes de se plaindre , dit saint Gre-



goire, si Dieu reserve toute leur recompense pour l'autre vie, & donne au pecheurs des avantages temporels pour recompense du peu de bien qu'ils ont fait dans celle-cy ?

*Du faux Zele.*

## I.

Pourquoy gemir si fort sur le relâchement d'autrui, & être cependant si tranquille sur ses propres défauts ? Que celui de vous qui est sans peché, disoit le Sauveur à ceux qui demandoient la mort de la femme adultere, jette le premier la pierre contre elle.

Quond on a cette sincere humilité de cœur, & cette charité parfaite que JESUS-CHRIST veut être comme le caractere de distinction de ses vrais Disciples, & sans laquelle il n'y a nulle vertu ; on est si occupé à corriger ses propres imperfections qu'on ne s'apperçoit presque point de celles des autres ; on trouve ses meilleures actions défectueuses, & on croit toujours les autres meilleurs que soy.

Cent raisons charitables se presentent pour excuser ce qu'on ne peut pas rai-



sonnablement approuver. On attribué à son orgueil, & à la malice de son propre cœur, les pensées desavantageuses qu'on a de son prochain; on condamne toujours de temerité, & d'injustice, le jugement peu favorable qu'on en fait; & loin d'interpreter en mauvaise part, comme faisoient les Pharisiens, des actions qui ne presentent rien aux yeux que d'édifiant & de louable; on a recours, dit saint Bernard, à la bonne intention, quand on ne trouve rien de bon dans l'action même.

Ainsi doivent penser, & agir, tous ceux qui sont animez de l'esprit de JESUS-CHRIST. Ces airs pleureux, & ces tons éternellement plaintifs à la vûe des desordres publics, dans des gens, sur tout, qui ne sont pas en droit d'y remedier, ne sont pas toujours les effets d'un veritable zele; on n'agit plus par un bon esprit, dès qu'on sort des bornes de son état. Si le Seigneur ne vous a pas chargé du soin de l'Eglise; si vous n'avez pas même à répondre des mœurs d'autrui, ne vous occupez qu'à remplir l'obligation indispensable que vous avez de donner par tout bon exemple; que chacun se reforme soy-même, & le Pu-



blic sera bien-tôt reformé. La maniere de reprendre la licence des mœurs par une pieté humble & édifiante, est la seule qui convienne aux Particuliers, & la seule aussi, ce semble, qui ne soit jamais sans fruit.

A la verité, on se tromperoit fort, si l'on concevoit la charité comme une vertu toujours flateuse, qui de peur de choquer personne, applaudit à tout, jusqu'aux imperfections. On doit blâmer, on doit condamner le vice; mais la charité chrétienne veut qu'on épargne toujours la personne, & qu'on ait compassion du pecheur, tandis qu'on n'épargne pas le peché.

La malice du cœur humain doit nous porter à nous défier sans cesse de nos sentimens, quand ils tendent à censurer la conduite des autres. On a un secret, & malin plaisir de découvrir chez autrui des défauts dont on se croit exempt. Ce degré de superiorité qu'on croit avoir par là sur son prochain, flatte étrangement un cœur naturellement orgueilleux: & comme le pretexte specieux de zele, & de pieté entre toujours dans ces jugemens de préférence, on ne se défie point de cette complaisance maligne.

ligne,



ligne, & l'on s'y entretient même tranquillement.

Mon Dieu, fera-t-on toujours la dupe de ses passions; & n'apercevra-t-on jamais l'irregularité d'une conduite si contraire à la parole de J E S U S-CHRIST, à l'exemple des Saints, & aux maximes de l'Evangile?

L'illusion est encore bien plus grossiere, lorsqu'on prend pour zele la passion même, & qu'on s'imagine rendre service à Dieu en ne suivant que les mouvemens de son propre intérêt, ou de la jalousie.

A-t-on reçu un déplaisir; trouve-t-on sur sa route des concurrens, ou plus meritans, ou plus heureux que nous; le merite, ou la reputation d'autrui, nous fait-elle quelque ombrage: on commence à détourner les yeux d'un si grand éclat; on ne s'applique qu'à ce qui peut se trouver de défectueux; on écoute avec une secrete complaisance, tout ce que ceux qui sont dans les mêmes sentimens que nous, reprennent dans les personnes qui sont l'objet de nôtre jalousie; on y applaudit avec excès. Critique-t-on, médit-on, tout est oracle; l'estime, l'amour même qu'on a pour ces severes censures, égalent toujours la maligne

*Tome I.*

K



antipathie qu'on sent pour ses concurrens. Une passion qu'on nourrit ne sçauroit être long-tems dans la moderation ; on éclate enfin ; on regarde avec des yeux ennemis , ceux dont la reputation nous déplaît. On méprise , on desaprouve tout ce qu'ils font ; on ne veut pas qu'ils fassent jamais rien qui merite nôtre estime. Ceux qui ne sont pas devots appellent cela haine , jalousie , vengeance , aversion ; mais ceux qui font profession de pieté , l'appellent toujours zele ; & il n'est pas jusqu'au pretexte de la gloire de Dieu , & du bien de l'Eglise , qu'ils ne fassent servir à leur passion.

Seroit-il fort difficile de découvrir l'erreur , & le venin , si l'on vouloit être moins esclave de l'amour propre , & de ses préjuges ?

Le véritable zele ne fut jamais partial , ny amer. A-t-on de l'aigreur , du mépris , ou de la dureté , c'est un faux zele.

Si je découvre des défauts dans mon prochain , & que je ne sois pas assez charitable , ou assez humble pour croire que je me trompe , pourquoy tant d'ardeur & tant d'empressement à vouloir que tout le monde en soit informé ? Il



n'y a point de veritable zele sans charité. De bonne foy, est-ce de cette vertu, que viennent tous les soins qu'on se donne pour décrier ses freres ? Ils ont de grands défauts, dit-on ; mais n'ont-ils point quelques bons endroits ?

Si l'on y peut appercevoir un seul trait éclatant, pourquoy n'envisager jamais que les ombres ? Et ce plaisir secret, cette joye sensible qu'on a de voir les autres dans l'humiliation, & dans le mépris, est-elle l'effet d'un zele pur, & d'une charité chrétienne ?

Mon Dieu, que la mort développe merveilleusement bien les mysteres du cœur humain ! & qu'elle fait évanouir de faux préjuges ! C'est alors que le faux zele paroît dans tout son jour, & que l'on s'apperçoit, mais trop tard, que cette ferveur indiscrete qui faisoit corriger le prochain avec scandale, & avec bruit, que ce zele aigre & inquiet n'étoit qu'une pure passion déguisée.

## II.

On trouve quelquefois des personnes qui font profession d'une pieté édifiante, & même austere, dont le zele est toujours chagrin, & amer, & qui ne con-

K ij



noissent point cette douceur de JESUS-CHRIST, qui fait en partie le caractère des ames humbles.

L'onction devrait être répandue sur toutes leurs paroles ; & leurs entretiens devraient faire toujours sentir ces divines ardeurs, dont les Disciples qui alloient à Emaüs étoient embrasés. Cependant rien de plus sec que leur devotion ; ils languissent, ils deviennent muets, ils sont glacez tant qu'on ne parle que de la vertu, & des maximes de la pieté chrétienne. Mais s'avise-t-on d'entamer un discours qui tend à la critique ; parle-t-on de licence, & de relâchement dans la discipline, ou dans les mœurs ; on voit à l'instant leur zele se ranimer : rien de plus éloquent, rien de plus vif que leur censure, les défauts d'autrui irritent leur indignation, ils parlent avec feu, avec complaisance, & ne tarissent point tant qu'il s'agit de médire, & de censurer,

De bonne foy, sont-ce là les effets de cette charité bien-faisante, si ingénieuse à excuser les défauts qu'elle n'est pas obligée de reprendre, & si occupée du soin de corriger ses propres imperfections ? Sont-ce là les preuves de cette



humilité chrétienne, qui n'apperçoit que les vertus que les autres ont, & qui n'estime, pour ainsi dire, que celles qu'elle n'a pas ?

Quelle illusion, pour un particulier qui n'étant chargé que de sa propre conduite, ne s'occupe qu'à découvrir ce qu'il y a de reprehensible dans celle d'autrui, au lieu de se renfermer dans son domestique, selon le conseil de l'Apôtre, & de ne s'étudier qu'à remplir parfaitement tous les devoirs de son état ! Il gemit sans cesse sur le relâchement, & sur la licence des mœurs du siècle ; & tandis qu'il a tous les jours plus de vivacité sur ses intérêts, plus d'âpreté au gain, plus de dureté envers ses débiteurs, plus d'opiniâtreté dans ses sentimens, plus d'animosité contre tous ceux qui le blessent ; il crie éternellement à la réforme, & ne pense à rien moins lui-même qu'à se reformer. Moins d'ostentation de piété, moins d'aigreur, moins de bruit dans le zèle, & plus de désintéressement, plus de bonne foy, plus de justice ; en un mot plus de charité, sans quoy la vertu la plus éclatante n'est qu'illusion.

Le véritable zèle ne cherche point à

K iij



se donner de la reputation , par des em-  
pressemens tumultueux , & par ses fer-  
veurs indiscrettes. Si c'est contre le vice  
que nous sommes si indignez , nos pro-  
pres défauts sont un objet digne de nô-  
tre colere. La charité ne sera jamais  
blessée dans les bas sentimens que nous  
aurons de nous-mêmes. Mais est-ce  
l'esprit de Dieu qui nous porte à nous  
croire meilleurs que les autres ; & si  
nous nous reconnoissons aussi impar-  
faits qu'eux , pourquoy ne pas attendre  
que nous soyons sans peché , avant que  
de condamner nôtre prochain ?

A Dieu ne plaise qu'on veuille auto-  
riser le relâchement , & sous pretexte  
d'une charité lâche & flateuse , favori-  
ser le vice. On doit gémir en voyant  
la licence des mœurs ; mais quand on  
n'est point préposé pour corriger les dé-  
fauts d'autrui , pourquoy gémir avec  
tant de bruit ? pourquoy reprendre avec  
aigreur , & avec amertume ? Commen-  
çons par nous reformer nous-mêmes , &  
nous aurons alors la consolation d'avoir  
travaillé efficacement à la reforme des  
mœurs.

Il n'y a rien dont la passion & le natu-  
rel emprunte le nom avec plus de succès.



que le zele, rien aussi dont les hommes apostoliques doivent davantage se défier. Qu'il est à craindre que ces travaux apostoliques, qui font tant d'honneur; ces directions pleines de choix & de distinction; ces bonnes œuvres éclatantes ne soient pas toujours les effets d'un zele pur & désintéressé. L'amour propre est ingénieux à nous faire prendre le change en matière de zele, & l'on s'imagine toujours qu'on fait bien, quand on travaille avec beaucoup de bruit & d'éclat.

Mais si Dieu n'est pas le seul motif de tous ces empressemens, si l'on se recherche encore plus soy-même que le salut des âmes; si le desir de se faire quelque réputation influë dans toutes ces actions éclatantes de charité; doit-on beaucoup compter sur tous les mouvemens qu'on se donne? Que si ces vûës humaines n'ont point de part à votre zele, pourquoy ces préférences, & ces predilections odieuses dans la direction? Pourquoy ses jalousies si ordinaires, ces inquietudes ameres, ces attachemens opiniâtres? Pourquoy cette lâche indulgence pour certaines personnes? Pourquoy ces empressemens chagrins & partiels?



On a beau faire, on se trouve toujours, & il est rare que le zele soit assez épuré, pour n'être accompagné d'aucun retour sur nous-mêmes; il est rare que le naturel ne soit pas comme l'ame de ce qu'on appelle zele, ou ferveur.

On se persuade à soy-même, & on veut persuader encore aux autres, que ce n'est que la gloire de Dieu qu'on cherche, & qui fait agir: mais si l'on ne cherche qu'à plaire à Dieu dans les exercices de zele; pourquoy ne vouloir point quitter cet employ & ce poste, lors que la volonté des Superieurs fait voir qu'il plaît à Dieu que nous n'y soyons plus? Pourquoy chercher la faveur & l'appuy, pour s'y maintenir? Craignons-nous que la gloire de Dieu ne souffre, si nous cedons nôtre place à un autre? Eh, Seigneur! combien de gens se flattent d'avoir du zele pour le salut des ames, qui se trouveront n'en avoir eu que pour eux-mêmes. *Vae Pastoribus Israel, qui pascebant semetipsos.* Ezech. 34. Le faux zele ne sert qu'à nourrir l'amour propre & à masquer, pour ainsi dire, les passions. Malheur à ceux, dit le Pro-



phete , qui ne se servent de la sainteté , & de l'excellence de leur ministère que pour leur intérêt. Le désintéressement est une des principales qualitez du vray zele. On est fort pressé pour le salut du prochain ; rien de plus loüable , pourvû que la charité seule soit l'ame de tous les mouvemens qu'on se donne , c'est-à-dire , que Dieu seul en soit le principe & la fin.

C'est avoir beaucoup de zele , que de vouloir faire tout seul ce qui pourroit en occuper plusieurs : mais si dans cette multiplicité de travaux , on ne travaille que pour Dieu , il est surprenant qu'on soit si attentif à faire sans cesse remarquer au public , combien on travaille , & à mandier par une vaine ostentation de ses sueurs , une indigne & inutile compassion.

On veut souvent tout faire , mais tout seul : n'est-ce point parce qu'on craint un concurrent , & qu'on apprehende que les applaudissemens ne soient partages , si un autre partageoit avec nous les fatigues ? En effet , si l'on ne cherche que la gloire de Dieu , on doit être content par quelque voye qu'on se la procure. C'est une preuve sûre d'un faux



zele que de regarder les succès des autres avec inquietude & avec chagrin.

Joseph & Azarias ne se proposoient rien moins que d'exterminer les ennemis du peuple de Dieu. 1. *Mach. chap. 5.* L'exemple de Judas Machabée si zélé & si heureux à dompter les Gentils, excita leur courage ; il ne plût pas à Dieu de se servir d'eux, *ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.* Toutes leurs entreprises échoïerent ; il est vray que leur prétendu zele n'étoit gueres épuré ; ils ne s'étoient pas oubliés dans le dessein qu'ils avoient de remporter de grandes victoires : *Faciamus & ipsi nobis nomen.* Les bonnes œuvres si éclatantes nous doivent être toujours suspectes, quand elles sont de nôtre choix ; l'amour propre est subtil, & l'orgueil trouve assez souvent le moyen de se satisfaire sous le pretexte specieux d'une pieuse intention.

*Seminastis multum, & intulistis parum.* Agg. 1. Le faux zele n'inspire, ni la molesse, ni l'amour du repos ; on travaille beaucoup ; mais qu'il est triste après avoir beaucoup semé de ne pouvoir recueillir, & qu'il est desolant de



voir évanouir entre ses mains , le fruit de ses fatigues & de ses sueurs !

C'est une erreur , dit saint Gregoire , de croire que le zele ne consiste qu'à travailler avec éclat , qu'à faire aux autres de belles leçons de spiritualité , & à être toujours en mouvement pour le salut des ames. Il faut que les paroles soient soutenues par les exemples , & que la piété édifiante d'un homme zélé , soit le premier artifice dont il se serve pour toucher les cœurs. Sans ce secours il est à craindre que ce qu'on appelle zele ne soit proprement qu'un épanchement au dehors , qu'un naturel impetueux qui cherche à se satisfaire dans un employ où l'on veut exceller , & dans lequel on trouve la confiance de bien des gens , qui fait honneur & qui flatte.

Ce qui trompe en cecy , c'est l'éloquence , le talent , l'onction même avec quoy on parle de la plus sublime spiritualité. Un homme d'esprit découvre aisément les diverses voyes de la perfection chrétienne , il en connoît tous les devoirs ; & pour peu qu'il soit instruit des maximes de l'Evangile , il ne luy est pas difficile de sçavoir ce qu'une ame doit éviter , & ce qu'elle doit

K vj



faire pour arriver à une haute vertu.

De-là cette pénétration qui luy fait découvrir les moindres défauts dans les autres ; de-là cette attention à ne pas souffrir la plus legere imperfection dans une ame ; on crie fortement contre le vice , on developpe tous les mysteres d'iniquité du cœur humain. Un habile homme en connoît toute la malice , & il se répand en reproches , en invectives , & contre le peché , & contre le pecheur ; voilà bien souvent ce qu'on appelle zele : mais si ce zele n'est pas animé de la charité ; si ce n'est-là qu'une spiritualité de speculation , une habileté de talent ; si c'est de nous que le Sauveur parloit en disant , *Math. 23.* faites tout ce qu'ils vous diront , mais ne faites pas comme eux , car ils disent & ne font pas : pouvons-nous nous flatter d'avoir du zele ?

## I V.

Il est étrange qu'en matiere de salut on puisse dire aux autres ce qu'il faut faire , & que celui qui fait ces importantes leçons , ne fasse pas luy-même ce qu'il dit ; qu'une personne qui ne cherche éternellement que ses aises , & qui



est quelquefois sensuelle jusqu'au raffinement, reprenne avec chaleur dans un autre, un simple retour d'amour propre, une legere satisfaction; qu'il fasse sentir les consequences qu'il y a à épargner une seule passion, tandis qu'il en est luy-même esclave! Cependant faites ce qu'ils vous diront, rien de mieux que leurs instructions, l'oracle subsiste: mais la difficulté est de comprendre comment une personne qui croit ce qu'elle dit aux autres, qui en sent même l'obligation indispensable, se dispense elle-même de cette obligation! S'il ne falloit que parler avec vehemen-  
ce, & même avec une espee d'onction pour avoir du zele, bien des gens qui paroissent tous les jours sur la scene, pourroient se vanter d'être plus zelez que nous.

Nul veritable zele sans un veritable amour de Dieu: tout faux zele est un effet de l'amour propre: ceux qui en sont animez sont assez semblables à ceux que saint Jude appelle des nuées sans eau, que les vents emportent de tous côtez, & qui se consomment en éclairs & en tonneres: ils sont comme des arbres qui promettent beaucoup, mais qui ne pouf-



sont qu'en automne, & ne portent jamais de fruit; comme des étoiles errantes qui ne sont jamais sans taches, qui brillent quelquefois d'une lumière fort superficielle, & qui sont encore plus souvent dans l'obscurité.

Le véritable zèle est exempt de tous ces défauts, son ardeur est toujours bienfaisante, sa lumière pure & persévérante, son cœur droit & toujours réglé: il fuit toute extrémité, parce qu'une sévérité outrée n'est pas moins opposée à l'esprit de JESUS-CHRIST, qu'une molle indulgence; l'humilité & la douceur sont inséparables du zèle & de la charité.

Les uns suivant leur naturel, disoit un grand Prélat, donnent dans des austérités affreuses, & les autres dans une honneuse lâcheté. L'innocence des mœurs du Confesseur est quelquefois pour lui une occasion de se rendre trop difficile, & quelquefois ses propres imperfections le rendent trop complaisant. La seule speculation fait souvent condamner trop vite, & souvent la longue pratique fait absoudre trop facilement.

Tout zèle qui manque de prudence & de discrétion, est défectueux: tout zèle



mal réglé est toujours à craindre, il outre tout, il ne ménage rien, & n'écoulant que ses préventions le plus souvent tres-injustes & tres-mal fondées, plus il y a de temerité, plus il s'applaudit à luy-même; & comme il est toujours accompagné de beaucoup d'ignorance, ses imprudences mêmes le rendent plus fier.

Une vertu encore jeune, est d'ordinaire plus capable d'un zele indiscret, & donne aisément dans un excès de ferveur, sur tout à l'égard des autres. Voulez-vous, Seigneur, disoient saint Jacques & S. Jean à JESUS-CHRIST, animez d'un zele un peu trop amer contre les Samaritains, qui avoient chassé les Disciples; voulez-vous que nous disions que le feu descende du Ciel, & qu'il les consume? *LUC. II.* C'étoit une ferveur un peu trop severe, aussi le Sauveur les reprit-ils, en leur disant: Vous ne sçavez pas de quel esprit vous êtes animez.

L'empressement est souvent une preuve d'un zele trop naturel. Il est certain qu'un zele empressé qui prévient le mouvement de la grace; qu'une ferveur trop boüillante, qui ne fait point d'attention à la lumière interieure, sont des défauts qui



empêchent le plus l'operation de Dieu dans les personnes spirituelles, & le fruit des ouvriers de l'Evangile dans leurs fonctions, & dans les travaux de leur ministere.

On feroit propre à beaucoup de choses, & Dieu se serviroit de bien des gens, si tous ne prenoient leur mission que de luy. Mais combien de personnes se choisissent elles-mêmes leur ministere, avant que Dieu les y appelle, & préviennent, pour ainsi dire, son choix. De là vient que de grands talens font à la verité quelque bruit dans le monde, mais peu de fruit. Douze personnes choisies de Dieu, animées de son esprit, & d'un veritable zele pour le salut des ames, ont converti autrefois tout l'univers : & combien croit-on aujourd'huy que douze mille Prédicateurs, qui se sont destinez à cet employ, convertissent d'ames ?

Autre illusion, de s'imaginer qu'il faut beaucoup se produire pour faire beaucoup : ayons beaucoup de pieté, & nous serons en état de faire de grandes choses : desabusons-nous, nous ne sommes utiles qu'autant qu'il plaît à Dieu de se servir de nous.

Du tems de saint Bernard, combien



y avoit-il d'Evêques, de Prélats, de Docteurs recommandables par leur prudence & par leur sçavoir ? Dieu cependant ne jetta point les yeux sur eux, il alla prendre le saint Abbé de Clairvaux dans sa solitude, pour l'employer aux grandes affaires de l'Eglise ; & l'Apôtre des Indes ne reçût sa mission qu'en servant les malades dans les hôpitaux.

Que le salut des ames soit le seul objet de nos empressements, que la gloire de Dieu soit le seul motif de nôtre zele, & l'on ne sçaura ce que c'est que jalousie, qu'opiniâtreté, que contestation parmy les personnes zelées qui travaillent à la même vigne ; chacun se réjouira des merveilles que font les autres ; en prenant part à leur succès, on aura part aussi à leur recompense, & on ne sera pas du nombre de ceux dont parle le Sauveur, quand il dit, que beaucoup de gens luy diront en ce jour terrible : Seigneur, n'avons-nous pas prophetisé en vôtre nom ? n'avons-nous pas chassé les demons en vôtre nom ? n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en vôtre nom ? & alors je leur diray ouvertement, dit le souverain Juge : Je ne vous ay jamais



connu : retirez-vous de moy , vous qui faites des œuvres d'iniquité. *Matth. 7.*

*Du Salut , & des faux pretextes que les gens du monde apportent touchant cette importante affaire.*

## I.

Que sert à un homme de gagner tout le monde , s'il vient à se perdre luy-même , & quelle échange pourra compenser la perte qu'il aura faite de son ame , s'il est damné ? Il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel : nul milieu entre ces deux extremitez ; la disjonctive est effroyable : Si je ne suis pas Saint , je seray damné pour une éternité. *Matth. 16.*

Si nous nous sauvons , toutes les disgraces passageres du monde , naissance obscure , condition vile , indigence , maladie , mépris , rien ne pourra en aucune sorte , alterer nôtre souverain bonheur ; si nous nous damnons , toute la felicité passagere du monde : qualité , rang , employ , puissance , honneurs , opulence , plaisirs , rien ne pourra en aucune sorte nous garantir d'un souverain malheur. Que vous en semble ? nous importe-t-il



beaucoup de nous procurer une éternité heureuse ?

Dans les affaires ordinaires on a toujours quelque ressource, sinon en cette vie, du moins en l'autre. Suis-je malheureux dans le monde, j'ay esperance d'être heureux dans l'autre vie. Dans l'affaire du salut il n'y a point de ressource, & quiconque se damne, il est damné pour toujours. Comprend-t-on de quelle importance, & de quelle consequence est cette affaire ?

Mais en avons-nous quelque autre ? & ce qu'on appelle grandes affaires, maniment de Finances, negociations des Princes, siege de Places ; dans chaque famille, negoce, procès, trafic, si tout cela ne sert à faire son salut, ce ne sont plus que des amusemens d'enfans, à quoy le monde a donné le nom d'affaires : croyons-le, ou ne le croyons pas, c'est une verité immuable. Nous n'avons qu'une seule affaire à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées ; seule digne de tous nos soins, seule qui demande tous nos soins, & la seule qui dépende de nos soins. De bonne foy la regardons-nous comme telle ?

Quelle est la surprise d'une ame en



sortant du monde, dit un grand Serviteur de Dieu, lors qu'elle voit l'inutilité des choses qui l'ont occupée, & l'indispensable nécessité de la seule qu'elle a négligée. Elle a laissé après elle dans le monde, tout ce qu'elle y possédoit, & tout ce qui avoit pour elle quelque sentiment de tendresse, parens, amis, biens, palais, grandeurs, reputation, heritages; & elle ne trouve dans la region où elle entre, qu'une effroyable pauvreté, nulle bonne œuvre, nul mérite devant soy: elle connoît, mais trop tard, combien tout ce qui l'a occupé étoit indigne de ses soins. Seule, éperdue, étonnée de ce que tout luy a échappé, de ce que cette figure du monde qui l'enchantoit est passée, & qu'elle se trouve les mains vuides devant son Juge qui va décider de son sort éternel selon ses œuvres: quelle douleur ne sent-elle point? quel desespoir d'avoir si peu pensé à son salut?

Mon Dieu! quelles reflexions fait un homme, au moment qu'il voit cette carrière immense de l'éternité s'ouvrir devant ses yeux, & luy représenter ou une félicité consommée, une félicité sans mesure & sans bornes, ou un malheur



infini. Comment, & de quel œil regarde-t-il tous les événemens humains, afflictions, décadences, pertes, renversement de fortune? Quel jugement formera-t-il de tout ce qu'on appelle grandes affaires, vie heureuse, riches établissemens, beau monde, divertissemens, plaisirs? Regrette-t-il les occasions qu'il a eues de se distinguer & de faire fortune? Que pense-t-il de tout ce qui nous amuse & nous enchante sur la terre? Mais que pense-t-il du bonheur ou du malheur de l'autre vie, & qu'en penserons-nous nous-mêmes à ce dernier moment?

C'est alors que l'affaire de l'éternité paroît seule une affaire, qu'elle paroît une grande & importante affaire, & qu'elle se fait voir dans un grand jour. Toutes les inquietudes, toutes les esperances, toutes les joyes, tous les projets d'une ame pendant le cours de sa vie mortelle disparoissent & s'évanouissent en un moment; il ne luy reste plus que la honte, & le regret de s'être malheureusement égarée. Mais quel desespoir de penser qu'il n'y a plus de remède, plus de retour.

S'agissoit-il d'un employ, d'un éta-



blissement, d'une fortune pour le reste de mes jours ? Mais de quelle durée devoit être ce reste ? Helas ! vingt ou trente ans, mettez-en même davantage, qu'est-ce que tout cela par rapport à une éternité ? Tout ce qui finit, dure peu. Il ne s'agissoit de rien moins que d'être souverainement heureux, ou souverainement malheureux pendant toute une éternité ; car ce salut dont on nous parle tant, & dont on est si peu touché, n'est pas autre chose ; & quelque autre soin peut nous occuper durant cette vie ?

Mais je n'y pensois pas. Et à quoy pensiez-vous donc ? Et tout ne vous portoit-il pas à y penser ? Et pour n'y avoir pas pensé serez-vous moins malheureux ? êtes-vous moins coupable ?

Vous n'étiez sur la terre que pour travailler à vôtre salut : c'est une des premières leçons de Religion que vous avez apprises ; & quel homme sensé oseroit se persuader qu'il y fût pour une autre fin ? Y a-t-il quelque autre chose au monde qui puisse, ou qui doive entrer en comparaison avec le salut éternel ? & c'est la seule chose qu'on neglige.

Quelle attention à l'armée, au bar-



reau, dans le negoce, & dans toutes les conditions de la vie civile pour en remplir tous les devoirs ! S'oublie-t-on ? aussi-tôt on est relevé : que de surveillans, que de maîtres pour vaincre nôtre lâcheté, & corriger la negligence ! Mais un enfant, un domestique, un amy, neglige-t-il, oublie-t-il la grande affaire de son salut ? Quel soin prend-on de l'avertir ? Ne diroit-on pas que le salut n'est pas même un devoir, & encore moins une affaire ?

Quel charme nous aveugle, quel enchantement nous seduit ? On est raisonnable, on est sage en toute autre chose ; il semble qu'on n'est stupide & déraisonnable qu'en matiere de salut, c'est-à-dire, en la seule chose où il importe d'être sage. Car qu'importe au plus habile homme de l'univers, au plus puissant Monarque du monde, d'avoir réussi, brillé, vaincu, triomphé sur la terre, s'il est damné ?

La plûpart des hommes courent, s'avancent, sans envisager la fin où ils doivent aboutir, pourvû qu'ils sçachent multiplier les amusemens qui les distraient, & les charmes qui les empêchent d'appercevoir le précipice où leur voye



les conduit, ils sont contents; est-ce là être sage?

L'embarras des affaires du monde, le soin d'une famille, les devoirs d'une charge, les divertissemens, les plaisirs mêmes nous détournent, & ne nous laissent pas le loisir de penser à nôtre salut; s'il nous reste encore une teinture de religion, un rayon de bon sens, dès lors qu'une chose nous empêche de travailler à nôtre salut, nous doit-elle être pour nous un plaisir, un devoir, une affaire?

Il n'y a point d'employ ni d'état, qu'il ne fallût quitter, s'il étoit incompatible avec le soin du salut. On jette tout dans la mer pour éviter un naufrage. Une éternité bienheureuse vaut bien une vie de quelques jours. Cependant il est certain qu'il n'y a point d'emplois qui ne puissent conduire au Ciel, quand on les prend dans les vûes de Dieu. Les Saints ont fait servir à leur sanctification, les mêmes occupations dont les réprouvez ont fait un si méchant usage. Ce sont nos passions qui nous embarrassent, & non pas nôtre état.



## I I.

Mais de quoy s'agit-il ? Ne diroit-on pas à voir le dégoût de la plûpart des gens , que le salut est quelque chose de fort indifferant ; qu'il importe peu d'être damné ; qu'on nous fera même fort obligé , s'il nous plaît de ne nous pas perdre ?

C'est pour cela qu'il est besoin d'exhorter vivement les Chrétiens de travailler à leur salut , & qu'il faut faire de grands raisonnemens pour leur prouver qu'ils ne doivent pas se precipiter dans les enfers ; qu'ils ne doivent rien oublier pour éviter un malheur éternel , & pour se procurer une éternité bienheureuse. Mais à quelle sorte de gens est-on obligé d'apporter des raisons , pour leur persuader qu'ils ne doivent pas se jeter dans la mer , ou qu'ils doivent faire quelques efforts pour se tirer d'un incendie ?

Quand on pense sérieusement à la vérité dont il s'agit , on a de la peine à revenir de l'étonnement que cause la conduite des Fideles sur cet article. Il s'agit d'être éternellement heureux ou malheureux ; & on trouve des difficultez à choisir , & on délibere ! Mais sçait-on que

*Tome I.*

L



les jours de cette vie sont comptez , que le nombre en est fini , & que l'Eternité n'a point de bornes ? Sçait-on que la perte de l'ame est sans ressource , que l'enfer est l'assemblage de tous les malheurs , & de tous les maux ? Sçait-on ce que c'est que d'être souverainement heureux par la possession de l'heritage celeste ? On le sçait , on y pense ; & chacun avouë qu'il faut être insensé pour penser à autre chose qu'à son salut ; & après cet aveu est-on plus sage ?

Croyons-nous cet enfer ? croyons-nous cette éternité ? croyons-nous cette recompense infinie ? Si nous ne croyons pas , nous sommes perdus sans ressource ; & si nous croyons toutes ces veritez , ne meritons-nous pas d'être punis severement , pour une indifferance , pour un dégoût même qui degenerate en mépris formel de nôtre salut , & de la felicité éternelle ?

De bonne foy , l'affaire de nôtre salut nous occupe-t-elle beaucoup ; & en nous y appliquant si peu , sur quel fondement esperons-nous d'y réussir ; nous qui jugerions qu'un homme ruineroit certainement ses affaires temporelles , s'il ne s'y attachoit pas plus que nous



nous appliquons à l'affaire de l'éternité.

Dieu nous avoit donné toute la vie pour y travailler , & il avoit jugé qu'il n'en falloit pas moins pour y réussir ; il nous plaît d'en juger autrement ; & nous prétendons tous être sauvés , quoy que nous soyons fort en peine de trouver seulement six mois entiers dans nôtre vie uniquement employez à cette seule affaire : Qui se trompe ?

On risque ainsi un bonheur infini , & l'on s'expose tranquillement à un malheur éternel , qui renferme , & qui surpasse tous les autres ! Nous sçavons que le tems est court , que la mort nous presse , que chaque moment peut être le dernier ; & que si c'étoit icy le dernier moment , nôtre perte seroit inévitable. Ceux qui fremissent en faisant cette reflexion , seront-ils désormais moins indolens sur cette grande affaire ? Nous avons fait cent fois ces reflexions effrayantes ; nous sommes au bout de nôtre carrière ; & l'affaire de nôtre salut est-elle beaucoup avancée ? Personne ne sçait mieux que nous l'état de cette affaire ; il faut croire que nous sommes sûrs du succès , puisque nous y travail-

L ij



lons si peu, puisque nous nous en mettons si peu en peine ; car si elle est encore incertaine, eh, mon Dieu, où en sommes-nous ?

Il est étrange que les gens du monde qui font paroître tant d'esprit, & même tant de bon sens dans leurs affaires temporelles, ne s'apperçoivent pas du faux raisonnement qu'ils font, lors qu'on leur parle du salut.

Ils nous mettent d'abord devant les yeux, la peine qu'il y a à se sauver dans le monde ; ils nous font des portraits si vifs, & si touchans, de la corruption du siècle ; ils sont si éloquens sur les perils inévitables qu'on y court, que nous convenons aisément avec eux, qu'on n'y a pas moins besoin d'une vertu heroïque, que dans les Maisons Religieuses ; mais lorsqu'on leur parle de la nécessité indispensable qu'il y a de se vaincre soy-même pour faire son salut, de mortifier ses passions, de suivre les maximes de JESUS-CHRIST ; enfin, de mener une vie constamment chrétienne ; alors ils nous répondent que la pratique de ces vertus ne leur convient pas, qu'elle est incompatible avec leur état.

Ils veulent qu'il n'y ait que les person-



nes religieuses qui puissent mener une vie reguliere ; que dans le monde les perils sont trop frequens , & que les maximes de JESUS-CHRIST y sont trop mal reçûës : Que conclure de là , si ce n'est , ou que le Ciel n'est pas pour les gens du monde , ce qui seroit une erreur des plus grossieres , & des plus dangereuses ; ou que les gens du monde preferent au Royaume des Cieux les vains amusemens , & les fades plaisirs de cette vie , & renoncent veritablement à cet heritage celeste , puisqu'ils refusent les conditions qui sont indispensablement imposées aux coheritiers de JESUS-CHRIST.

On convient que l'affaire du salut a ses difficultez : c'est ce que les gens du monde repetent éternellement ; & c'est de quoy on ne sçauroit disconvenir sans contredire l'Evangile , qui nous apprend en termes formels , que le Royaume des Cieux ne s'emporte que par violence , & qu'il faut faire de grands efforts pour y entrer.

Tantôt c'est un festin auquel JESUS-CHRIST invite tout le monde ; mais il faut tout quitter pour s'y trouver , & il n'y a point d'affaires , de plaisirs , de



bien-séances, ni de devoirs, qui puissent servir d'excuse.

Tantôt c'est une vigne où le Pere de famille ne veut point d'ouvriers oisifs : c'est une guerre ; combien d'attaques à soutenir, & de combats à livrer, quelle attention, quelle vigilance, contre un ennemy fin & rusé, qu'il faut toujours vaincre !

Que conclut-on de tout cela ? Sans doute que puisqu'il s'agit d'être, ou souverainement heureux, ou souverainement malheureux pendant toute une éternité, le salut dût-il coûter encore plus, il ne sera jamais trop cher. Et certes, doit-on avoir égard aux difficultés, quand la chose est indispensable ? L'affaire du salut est la plus délicate, & la plus épineuse ; il faut y travailler toute la vie pour y réussir ; & encore se trouve-t-on souvent en peine à la fin de la vie : Donc je ne dois pas perdre un moment ; tous mes soins, toute mon attention, doivent être à une affaire si importante. Si cette affaire étoit aisée, ou d'une moindre conséquence, je pourrois m'y appliquer moins. Elle est extrêmement difficile ; je dois donc y travailler sans relâche ; c'est l'affaire de l'éter-



nité ; il faut luy consacrer tout le tems.

C'est ainsi que raisonne tout homme sage : & les gens du monde raisonnent-ils ainsi ? La chose paroît incroyable ; elle est vraie pourtant : un homme paroîtroit avoir perdu le sens, qui sur une affaire de nulle consequence, raisonne-roit comme l'on fait sur le salut.

Il est difficile, dit-on, d'être sauvé : donc il faut se dispenser de cette peine. On trouve dans le monde de grands obstacles pour son salut ; il faut donc laisser aux Religieux le soin de les vaincre. L'air y est contagieux ; tout y est plein de perils ; il faut donc y être sans preservatif, & sans guide. L'affaire du salut est difficile ; il n'y faut donc pas beaucoup travailler, ou remettre à y travailler quand on n'est plus en état d'y réussir. Ce raisonnement fait pitié, & revolte l'esprit ; mais n'a-t-il jamais été le nôtre ? Et ceux qui se plaignent tant des difficultez qu'on trouve dans le monde à faire son salut, & qui cependant y travaillent si peu, raisonnent-ils mieux ?

### III.

Le salut a ses difficultez ; & quelle autre affaire n'a pas les siennes ? Ne coûte-

L. iiij



t-il rien pour s'avancer à l'armée, pour s'enrichir dans le negoce, pour faire fortune dans toute sorte d'état? Un Officier plein d'une noble ambition, & qui souhaite avec passion de s'avancer, s'avisa-t-il jamais de dire, il y a du danger de monter à l'assaut; il en coûte trop de faire son devoir à l'armée; laissons combattre les autres; laissons-les aller au feu, & divertissons-nous loin des perils, dans une délicieuse oisiveté, vivons dans la mollesse?

Quel homme ne sent pas les difficultez qui se trouvent dans son employ, dans le negoce, dans son état? Que de veilles, que de sueurs, que de chagrins? La peine en rebute-t-elle beaucoup? A moins de vouloir passer pour insensé, qui s'avise de demeurer oisif sous pretexte qu'il y a de la peine à s'appliquer à ses affaires? Et dans quel rang met-on dans le monde ceux qui prennent un si méchant party? N'y aura-t-il donc que l'affaire du salut pour laquelle il soit permis de n'être pas raisonnable, & dans laquelle on puisse manquer de conduite & de bon sens sans se décrier? Cependant eussiez-vous réussi en tout le reste, si vous ne faites pas vôtre salut, en vain vous fla-



tez - vous d'être sage , vous ne l'êtes pas.

Quand les difficultez qui se trouvent à faire son salut seroient encore plus grandes qu'on ne se l'imagine , y auroit-il à délibérer s'il faut les vaincre ? Mais il n'est pas vray que ces difficultez soient telles qu'on le dit. Un enfant , ou un malade trouve tout fardeau accablant ; quand on se porte bien, ce même fardeau est leger. C'est la mauvaise disposition de nôtre cœur qui nous fait trouver le chemin du Ciel si épineux , & si pénible ; quoy qu'en disent les mondains , le joug du Seigneur est doux , & sa loy est aisée : & quelle difficulté l'onction de sa grace n'adoucit-elle pas ?

Mais accordons aux lâches Chrétiens , que l'affaire du salut a ses difficultez. Ignore-t-on que c'est de toutes les affaires, celle où nous avons pour réussir plus de moyens , & des moyens plus presens , plus efficaces ? Tout peut servir au salut.

La pauvreté , & les richesses ; l'affliction , & la prospérité ; l'élevation , & l'abaissement ; la santé , & la maladie , tout peut contribuer à nous faire Saints.

Le monde ne veut point de pauvres , ni de malheureux ; l'adversité est un ob-



stacle invincible pour faire fortune ; mais se soumet-on aux ordres de la Providence ; est-on content de l'état où Dieu nous a mis ; en supporte-t-on avec patience les incommoditez , & les besoins ; le Ciel est l'heritage des affligés , & des âmes humbles. L'adversité sanctifiée par un bon usage , est le gage le plus certain de nôtre predestination. Un état vil & obscur , a de grands avantages pour le Ciel ; les mépris , les pleurs , les infirmités , sont des sources de bonheur pour l'autre vie ; & pour l'affaire du salut , on peut dire que celui-là est le plus habile qui sçait le plus souffrir pour Dieu. Qui est-ce qui manque durant cette vie , de ces moyens ; & qui peut s'excuser en ce point sur sa pauvreté , & sur son peu d'adresse ?

Il faut du génie , de l'habileté , de l'appuy pour réussir dans les affaires temporelles : Icy la simplicité peut être regardée comme un des principaux talens ; heureux ceux qui sont pauvres d'esprit , dit le Seigneur , car le Ciel leur appartient comme leur heritage.

Etes-vous élevé en dignité , êtes-vous riches ? Quels moyens n'avez-vous pas d'être Saint en faisant un bon usage de



votre autorité , & de vos trefors. Il n'est point d'état , point de situation , ni de disposition , où l'on se trouve ; point d'évenemens particuliers de nôtre vie qui ne puisse contribuer à nôtre salut. Trouvez une condition dans le monde où les biens & les maux , la prospérité , & les disgraces soient également des moyens de faire fortune ?

L'ennemy de nôtre salut , comme un Lion rugissant , ou comme un serpent adroit & subtil , peut bien tourner sans cesse autour de nous ; mais avec toute sa fureur , avec tous ses artifices , il ne peut nous nuire si nous ne le voulons pas. Dans les affaires temporelles ne pouvons-nous être supplantés qu'autant que nous y consentons ? Et si en matiere de salut nous ne pouvons être vaincus sans le vouloir , avons-nous à nous en plaindre ?

Mais y eût-il de plus grands obstacles dans le chemin du Ciel ; tout l'enfer redoublât-il ses efforts contre les serviteurs de Dieu ; le monde dût-il faire naître de nouvelles difficultez , ou employer de nouveaux charmes ; la grace qui ne nous manque jamais dans le besoin , n'est-elle pas plus forte , que tous les

L vj



efforts de l'ennemi ; ne sçait-elle pas applanir toutes les inégalitez , & vaincre les plus grands obstacles ?

Si l'on avoit , pour s'avancer dans le monde , autant de moyens aussi presens , & aussi efficaces , que nous en avons pour nous faire Saints , y auroit-il beaucoup de malheureux ? & perdrait-on beaucoup de procès , s'il ne dépendoit que de nous de les gagner ?

Eh , Seigneur , on seroit heureux dans le monde , si après des années entieres d'étude , de sollicitations , de fatigues , on trouvoit quelque expedient pour venir à bout de ses desseins : tout nous est un moyen present & sûr de faire nôtre salut , & l'on se plaint qu'il en coûte trop d'être sauvé , qu'il est trop difficile d'être Saint ; quoy qu'en effet il en coûte plus pour ne le pas être.

Helas ! après avoir remué bien des machines dans le monde , après avoir fait joüir bien des ressorts , après avoir pris bien des mesures , souvent un accident fait tout échoüer , un contre-tems trouble , & déconcerte toutes nos vûës. Il n'en est pas de même pour le Ciel : c'est nôtre seule mauvaise volonté qui rend inefficaces les moyens du salut que



Dieu nous présente. Si nous sommes damnés, nous n'en devons accuser que nous-mêmes, & nôtre negligence. Mais est-il possible que des hommes qui s'aiment si fort, negligent une affaire d'une si grande consequence? Helas! l'affaire du salut est proprement la seule qu'on neglige; & ceux qui se plaignent le plus qu'elle est trop difficile, n'y ont peut-être pas travaillé un seul jour.

On ne manque à rien de tout ce qui ne nous regarde pas; ce ne sont proprement que les affaires des enfans, des amis, des heritiers; en un mot, les affaires d'autrui qui nous occupent: nous ne manquons qu'à ce qui nous concerne. Mais, mon Dieu, que nous importe que ceux qui viendront après nous soient puissans, soient à leur aise, si nous sommes condamnés au feu éternel?

*De l'Eternité malheureuse.*

I.

On parle tant de cette Eternité malheureuse, conçoit-on bien ce que c'est qu'être damné pour une éternité?

A force d'en entendre parler on s'accoutume insensiblement à ce mot, & à



ce qu'il signifie ; & de là vient qu'on en est si peu touché. Cependant rien qui doive nous effrayer, nous toucher davantage.

Après cette vie si bornée, si fragile qui s'enfuit, qui m'échape chaque jour, il en est une autre qui doit toujours durer ; & je ne sçay quelle sera ma destinée. Si je ne suis pas éternellement heureux, je seray malheureux éternellement. Nul adoucissement, nul milieu entre ces deux extremitez. Le dernier moment de la vie est le moment fatal qui decide de ces deux éternitez.

Le nombre des Elus est petit ; seray-je de ce petit nombre ? Je n'en sçay rien ; ce que je sçay, c'est que certainement je n'ay encore rien fait pour meriter d'être du nombre des Predestinez ; c'est que je ne sçaurois raisonnablement me promettre un pareil bonheur, tant que je n'en feray pas davantage pour le meriter ; c'est que je croirois ma perte inévitable, si ce moment-cy étoit le moment décisif de mon sort.

Nul malheur sur la terre n'est sans ressource ; la seule perte de l'ame est irréparable, puisqu'elle est éternelle. Mais ignorons-nous que plusieurs sont dam-



riez pour n'avoir pas mieux vécu que nous ?

L'Eternité malheureuse est, à proprement parler, un état où toutes les différences du tems concourent, & se réunissent comme en un point, pour rendre un esprit malheureux.

Quelle surprise, pour une ame, qui accoutumée icy-bas à cette vicissitude continuelle de tems, & de saisons, de jours, de mois, & d'années; amusée par le changement, divertie par la nouveauté, se trouve en un moment dans cet abîme infiny de l'éternité, où rien ne change ! Elle a en un instant tout ce qu'elle aura jamais, & se trouve immuablement dans l'état, & dans le lieu, dans la disposition, & dans les sentimens où elle sera durant toute l'éternité. Une ame souffre dès le premier moment, tout ce qu'elle doit souffrir durant toute l'éternité malheureuse : Eternité de regrets, éternité de repentirs, éternité de desespoir, éternité de supplices ; elle souffre, pour ainsi dire, à chaque moment, toute l'éternité.

O Dieu quel fort ! souffrir à chaque moment tous les tourmens imaginables, tous les tourmens qu'une ame est capable



de souffrir, & les souffrir tous à la fois, & toujours, sans la moindre esperance de les voir finir, sans soulagement, sans pouvoir jamais s'y accoutumer, ô Justice de mon Dieu, que tu es terrible !

Si après autant de millions de siècles qu'il s'est passé de momens depuis que le Soleil roule sur nos têtes, les peines des damnez devoient cesser, le pecheur ne laisseroit pas d'être inexcusable de s'attirer pour quelques fades, & penibles plaisirs, une si prodigieuse durée de tourmens, mais du moins sa folie paroîtroit moins intolerable. Quoy ! pour une seule pensée criminelle, un million de siècles de feux ; pour un peché de quelques momens, un enfer de cent mille millions d'années ; ô Dieu, quelle severité ! Mais patience, ces peines ne seroient point infinies ; quelque épouventable que fût leur durée, on en verroit le bout : Un damné pourroit dire : Ce que j'ay déjà souffert est autant de retranché de mon supplice : J'ay à present un an, deux ans, dix ans moins à souffrir : Mais une éternité ! une éternité ! sans pouvoir jamais dire, il me reste un quart d'heure de moins à souffrir ; voilà une heure de mes tourmens passée.



Plongé, enseveli, noyé dans un gouffre de feu, & d'un feu qui est en même tems tous les supplices; immobile au milieu de ce feu, comme un rocher; pénétré de ce feu, comme un charbon ardent; un damné brûle, enrage, se desesperé, souffre toujours, & pense continuellement que c'est sans esperance de soulagement, ni de fin, qu'il souffre.

Quelque inimaginable que soit le nombre des siècles qui se seront écoulés depuis qu'un damné souffre, il ne pourra jamais dire qu'il a souffert; les tourmens d'un reprouvé sont toujours presens, & rien n'est jamais passé de ce qui est éternel. Toujours brûler, & être assuré de brûler toujours, voilà sa destinée. Et l'on court étourdimement à cet affreux precipice! à cette épouvantable éternité!

Imaginez-vous qu'un homme est condamné à souffrir les peines de l'enfer jusqu'à ce qu'il ait noyé tout l'Univers de ses larmes, en ne versant cependant qu'une seule larme de mille en mille ans. Hélas! Caïn n'auroit encore versé que cinq ou six larmes. Bon Dieu, quelle épouvantable durée de tems, s'il falloit attendre qu'il eût rempli cette chambre; mais que seroit-ce avant qu'il eût



remplir l'espace qu'occupe cette maison, avant qu'il en eût versé suffisamment pour faire plusieurs grandes rivières ? que seroit-ce s'il falloit souffrir jusques à ce qu'il en eût assez versé pour remplir l'espace que la mer occupe, assez pour inonder toute la terre, assez pour remplir cette immense étendue qui est depuis la terre jusqu'au Ciel ? Cette pensée fait fremir, l'esprit allarmé se confond, se perd dans cette épouvantable étendue de siècles.

Cependant, quelque effrayante, quelque inconcevable que soit cette durée, ce n'est pas encore l'éternité, ce n'est même rien de cette éternité, puisqu'après cette durée d'un tems presque infiny, l'éternité reste encore toute entiere; puisqu'il viendra un tems où un damné pourra dire, que s'il avoit versé une seule larme de mille en mille ans, depuis qu'il est dans les supplices, & que Dieu eût conservé cette larme, tout l'Univers seroit déjà noyé par ses pleurs; ses larmes auroient enfin rempli tout ce prodigieux espace que l'Univers occupe, & alors il luy resteroit encore une éternité toute entiere à souffrir, & son éternité malheureuse n'auroit pas dimi-



nué d'un moment ; & cette revolution inombrable de siècles , passée déjà cent & cent fois , & cent & cent fois multipliée , n'aura rien retranché de cette infinité , de cette éternité de souffrances.

Eh , Seigneur ! puis-je être un objet digne d'une colere si terrible ? Helas ! je ne le suis que trop ! j'ay déjà mérité par mes crimes , toutes vos vengeances ; j'ay mérité d'être condamné au feu éternel.

## I I.

Ces veritez sont épouvantables ; mais quelque terribles , quelque épouvantables qu'elles soient , ce sont des veritez. La rigueur , l'universalité de ces tourmens , cette durée est quelque chose d'incompréhensible ; il est cependant encore plus difficile à comprendre comment c'est qu'un pecheur peut accorder la créance de cette éternité malheureuse avec le péché qu'il commet.

Helas ! on n'a pas le courage , dit-on , de penser à cette effroyable éternité. Il est vray que cette pensée effraye les plus résolus , qu'elle épouvante les âmes les plus saintes. Mais pour n'y penser pas ,



la chose en est-elle moins certaine & moins terrible ? Les châtimens que je merite en seront-ils moins éternels ?

A cette éternité de tourmens, ajoûtez une éternité de regrets. Etre malheureux par neccessité, c'est un sort bien triste, mais n'être malheureux que par sa faute, que parce qu'on le veut, c'est une folie, qui n'a d'exemple que dans nôtre damnation ; l'ame ressent alors toute la douleur, elle en goûte à loisir toute l'amertume, la raison même en aiguise la pointe, & livre l'ame en proie aux plus vifs regrets.

Un damné souffre, & son propre esprit luy sert de tyran, immuablement attaché à l'objet qui l'a détourné de sa fin, il voit sensiblement le vuide de ces biens volages qui l'ont trompé, le faux brillant d'une fortune imaginaire qui l'a ébloüi, le poison de ces fades plaisirs qui l'ont seduit.

Il sent d'une maniere vive, & piquante, le ridicule de sa conduite, les erreurs de ses caprices, la vanité, la malignité de ses desirs. En vain fait-il des efforts pour détourner ses yeux, & son imagination de ces tristes objets, dont la vûe rend ses chagrins plus amers, plus ai-



gres : l'objet est fixe , & l'esprit y est inseparablement attaché.

De là ces regrets si cuisans , & éternels. J'ay pû ne pas être damné , & je n'ay pas voulu prendre les moyens de ne le pas être ; j'ay pû être éternellement heureux , & il ne m'a pas plu de me servir des moyens que j'avois pour le devenir. J'ay pû faire mon salut ; j'en ay eu même plusieurs fois la pensée ; j'avois formé la resolution de le faire , & je ne l'ay pas fait : un tel , & un tel avoient-ils plus d'interêt que moy de ne se pas perdre ? Avoient-ils plus de moyens d'éviter l'enfer ? avoient-ils moins d'obstacles ? Le Ciel n'étoit pas à un plus haut prix pour moy que pour eux : Ils ont fait leur salut ; & je n'ay pas voulu faire le mien , & je suis damné.

Ah ! si j'eusse fait toutes ces reflexions, lorsque j'étois en état d'en profiter ; hélas ! je les ay faites ; j'ay prévu même le regret que j'aurois éternellement de les avoir mal faites , & je n'en ay pas profité ! & j'ay à present ce regret , & ce regret fera éternel.

Insensé par libertinage , impie par cabale & par humeur , je regardois en pitié ceux que la pensée de l'éternité ren-



doit plus sages. Que de mauvaises plaisanteries sur leur reforme, sur la regularité de leurs mœurs, sur leur délicatesse de conscience ? Je les raillois de ce qu'ils ne vouloient pas être ce que j'étois ; je faisois l'esprit fort en faisant semblant de ne rien croire : Je reçois à present le fruit de mon incredulité, & de mes railleries : Le Ciel est leur partage, & l'enfer est le mien. Ils sont Saints, & je suis damné : Je suis damné, & j'ay pû être Saint ; & éternellement je me souviendray que j'ay pû l'être, & éternellement je penseray que si je ne le suis pas, c'est parce que je n'ay pas voulu l'être. Je pouvois être Saint : Ah ! si je l'étois à present, mais je ne le suis pas, mais je ne le seray jamais, je ne puis l'être, & j'auray éternellement le regret dévorant de ne l'être pas.

Pressantes sollicitations de la Grace, pieux mouvemens, cuisans, mais salutaires remords, que ne me suis-je rendu à des persuasions si vives, & si intéressantes ? pourquoy me suis-je roidi avec fierté contre ma propre conscience, & ma raison ?

Faut-il que je pense éternellement, au Sang & à la Mort du Redempteur, à



l'efficace des Sacremens , à la multipli-  
cité des secours , à la facilité de tant de  
moyens , & que je n'y pense que pour  
avoir toujours présent à l'esprit le bon  
usage que j'en devois faire ; les avanta-  
ges que j'en aurois tiré , & la perte infi-  
nie , & irreparable que j'ay faite , par  
l'abus libre , & volontaire de tous ces  
biens.

Mon Dieu , qu'un regret éternel est  
un cruel tourment ! C'est proprement le  
supplice de l'esprit , & du cœur tout en-  
semble ; c'est faire sentir à un damné ,  
toute l'amertume que cause le souvenir  
de tous les biens qu'il a perdu par sa fau-  
te , de tous les malheurs qu'il s'est procu-  
ré par sa malice ; enfin , de tout ce qu'il  
souffre par son obstination dans le péché.

Mais quelle douloureuse impression ne  
fait pas sur une ame le triste souvenir de  
la courte , & presque imperceptible du-  
rée de ces pénibles , & imaginaires plai-  
sirs qui l'ont plongée dans cet abîme de  
malheurs. Hélas ! qu'est-ce qu'une vie  
de quatre-vingt ans , comparée à cet-  
te épouvantable éternité ? c'est moins  
qu'un point indivisible , comparé à tout  
l'Univers ; c'est un rien qui échape à  
l'esprit ; & ce point imperceptible , ce



rien m'a fait tout perdre ; ce rien est la source funeste de tous mes regrets ; ce rien est la cause fatale de tous mes tourmens.

De là cette éternité de repentir , qui n'est que ce regret éternel , accompagné d'une haine furieuse contre sa propre liberté dont on a fait un si méchant usage ; d'une colere ardente contre la bassesse de ces passions dont on a été la victime ; d'une douleur vive , & aiguë , par les châtimens horribles qu'on souffre , & qu'on merite si bien de souffrir.

Ce qui augmente l'amertume de ce repentir , c'est l'éternelle inutilité du repentir même. Si du moins une douleur si cuisante & si sincere n'étoit pas tout à fait inutile ! mais rien de plus infructueux. A la verité si le repentir n'ôte rien de l'énormité du crime , il diminue du moins dans cette vie , l'indignité de la personne qui se repent , & la rend digne de quelque compassion. Un damné se repent éternellement dans les enfers , sans qu'on luy sçache gré de son repentir. C'est un repentir que la douleur , & les tourmens excitent , que la rage nourrit , sans qu'il puisse jamais être salutaire.

Si



Si un reprouvé pouvoit oublier quelquefois le sujet de son repentir, il auroit un supplice de moins; mais tout y est present, tout y est éternel, & éternellement invariable.

Pour ne pas déplaire à un certain nombre de gens oisifs, & sans merite, j'ay déplû à Dieu, & je me suis damné.

Pour plaire à quelques libertins, à qui j'avois tant de raisons de déplaire, j'ay desobéi à mon Dieu, que j'avois tant de raisons de contenter, & je me suis damné.

Pour ne pas desobliger des amis de débauche, de qui je ne devois jamais rien attendre; je me suis attiré l'inimitié d'un Dieu, & je me suis damné.

Pour laisser de grands biens à ceux qui devoient venir après moy, & qui devoient en faire un si méchant usage, j'ay negligé mon salut, & je me suis damné.

Pour acquerir un vain titre d'honneur, qui est enseveli avec moy, j'ay perdu le Ciel, j'ay tout perdu, & je me suis damné.

Enfin, pour quelques heures de divertissemens, & de plaisirs que j'ay pris par respect humain, par humeur, par compagnie, pour faire plaisir aux autres.

*Tome I.*

M



j'ay sacrifié mon bonheur éternel , j'ay perdu mon ame , je me suis damné.

Ainsi pense , ainsi parle , ainsi se repent inutilement dans les enfers , un reprouvé pendant toute une éternité.

De là ce desespoir inseparable de son sterile repentir. Se reprocher d'avoir agi avec la derniere imprudence contre la Religion , & le bon sens ; sentir le plus vif , & le plus dévorant de tous les repentirs ; & ce repentir être éternellement sans fruit , & sans ressource , quel desespoir , & quelle rage ?

III.

Le desespoir est un chagrin bien violent , puisqu'il étouffe par la douleur , & le trouble qu'il cause , toutes les autres passions de l'ame. Ce desespoir , qui est le partage de tous les damnez , leur seroit une espee de soulagement s'il avoit cet effet ; mais dans les enfers le desespoir est comme l'ame de tous les autres tourmens ; c'est ce qui en fait sentir plus vivement toute la pointe entiere , & tous les tourmens de l'éternité à chaque moment.

Souffrir tout dans l'excès , sans esperance de voir jamais diminuer ces souff-



frances, concevez, s'il est possible, l'amertume de ce desespoir, mais d'un desespoir immortel, & qui est à chaque moment aussi violent que s'il ne faisoit que de naître.

J'ay tout perdu, dit un damné, & ma perte est irreparable; j'ay tout perdu, jusqu'à l'esperance de voir jamais diminuer mes tourmens, jusqu'au droit que j'avois aux miséricordes du Redempteur, jusqu'à la liberté de ne plus penser au sujet de mon desespoir, & de mes larmes.

*Quid nobis profuit superbia? aut divitiarum jactantia quid contulit nobis?*  
Sap. 5. Que me sert à present d'avoir été riche, puissant, d'avoir vécu dans la splendeur, & dans l'éclat, dans l'abondance, & dans les plaisirs? Le terme de cette vie délicieuse est l'enfer; & le fruit de mes joyes passées sont des feux, des repentirs, & des pleurs éternelles. O grandeurs mortelles! ô plaisirs séduisants! ô richesses perissables! comment avez-vous pû avoir des charmes pour un homme qui n'ignoroit pas votre poison?

Ces biens que j'ay possédez me serviront-ils pour me tirer des mains de cette Justice redoutable à laquelle je suis livré?

M ij



Ce caractère respectable, cette autorité suprême dont j'ay été revêtu, me servira-t-elle pour faire revoquer l'Arrêt porté contre moy, ou du moins pour en adoucir la rigueur, ou en abréger la durée ?

Ces honneurs qu'on m'a déferrez, ces marques de distinction que j'ay portées, m'empêcheront-elles d'être confondu avec tout ce qu'il y a d'infames, & de scelerats ?

Que sont devenus ces flatteurs lâches, & ces mercenaires amis, qui applaudissoient jusques à mes desordres : après avoir servy à me conduire dans ces lieux affreux, me serviront-ils quelque jour à m'en faire sortir ?

Ces voluptez seduifantes, tous ces délicieux divertissemens, qui ont fait le fond de ma vie, me serviront-ils pour arrêter ou suspendre la vivacité de ce feu qui m'investit, & qui me brûle, pour moderer l'ardeur de ces flammes, qui ne s'éteindront jamais, ou pour en amortir le sentiment ?

*Quid nobis profuit ?* J'ay laissé un riche heritage à mes successeurs, & je suis damné. J'ay laissé des enfans fort opulens, & à leur aise, & je brûle. Mes



amis se réjouissent encore sur la terre ; on y fait des assemblées de plaisirs , on y assiste aux spectacles , & je suis condamné aux supplices éternels.

Je traitois de folie la sainte vigilance de ces ames fidelles , qui me laissant courir après ces vains phantômes d'honneurs , après ces avantages temporels , ne travailloient qu'à s'assurer une éternité bienheureuse. Combien de fois ay-je regardé comme des esprits foibles , craintifs , superstitieux , limitez , ceux que je reconnois , mais trop tard , avoir été véritablement sages ?

*Nos insensati.* Helas ! la mort les a assez justifiés ; les voilà dans le Ciel , & je brûle dans ces flammes : la mort m'a fait ouvrir les yeux à mes égaremens , mais trop tard. Ah ! que je reconnois sensiblement ma folie ; mais il n'est plus tems de profiter de cette connoissance : Je confesse , à ma honte , que je me suis trompé , qu'une vaine apparence m'a ébloüi , que je me suis égaré ; mais que me sert cet aveu ? Je suis damné , c'en est fait , je suis damné , & il n'y a plus de ressource.

Doux séjour des Bienheureux , vous pouviez être le mien , & je vous ay per-

M iij



du. Heureux sort des predestinez, il n'a tenu qu'à moy d'en avoir un semblable, & je l'ay perdu.

Source intarissable de tout bonheur, comble de la felicité, Dieu essentiellement bon, souverainement aimable, j'ay pû vous posseder, vous n'avez même rien oublié pour m'empêcher de vous perdre : O Dieu ! que n'avez-vous pas fait pour me sauver ? Il ne m'a pas plû de vous servir, & de vous aimer pendant ma vie, & je vous ay perdu sans ressource pour une éternité.

Tout est perdu pour moy, & tout est perdu par ma faute ; il ne me reste plus que les pleurs, les regrets, les repentirs, & les desespoirs, en partage. La durée d'un Dieu est la juste mesure de ma malheureuse destinée. Ceux que j'ay laissez, & qui vivent sur la terre, peuvent encore en avoir une heureuse ; pour moy c'en est fait, mon éternité est commencée, & je suis damné pour toûjours.

Adieu parens, amis, & tout ce qui avoit pour moy quelque tendresse ; il n'y a plus deormais pour moy, ni secours, ni consolation, ni esperance, ni misericorde, ni tems. L'enfer est mon séjour éternel ; les feux que la main du Tout-



Puissant allume , font mon élément ;  
tous les tourmens ensemble , mon heri-  
tage ; Dieu est mon ennemi irreconci-  
liable , & l'éternité malheureuse mon  
fort.

Après cela on trouve du goût dans les  
plaisirs ; il y a du plaisir à pecher ; &  
le vice a des charmes : O fureur ! ô fo-  
lie des hommes , aussi incomprehensible  
que l'éternité même !

S'étonnera-t-on après cela , que les  
Saints aient fait de si grandes choses.  
Eh , mon Dieu , en peut-on faire trop ?  
en fera-t-on même jamais assez pour évi-  
ter un malheur éternel ? Les Saints en  
font beaucoup ; mais quand on est Chrê-  
tien , quand on est sage , en peut-on  
faire moins ?

Helas ! on jette tout dans la mer pour  
sauver la vie ; & pour le salut éternel y  
aura-t-il à délibérer ?

Il s'agit d'acquiescer un bonheur éter-  
nel , & d'éviter une éternité de repen-  
tir , & de supplices ; & une retraite de  
dix ans , une solitude de quelques jours ,  
une reformation de mœurs , une vie mor-  
tifiée de quelques années , fera-t-elle un  
trop grand sacrifice ?

Ce que les Saints ont fait n'est un sujet

M iiij



d'admiration que par rapport à nôtre peu de foy, & à nôtre foiblesse ; les Saints ont fait ce que tout homme sage doit faire ; & il n'y a pas un de nous qui ne soit un jour au desespoir de n'en avoir pas autant fait.

Eh, Seigneur ! que de malheureux sont à present dans les enfers, toutes les reflexions que je viens de faire ! Si je ne me convertis sur l'heure, ne cours-je pas risque moy-même, de les faire, ces reflexions, mais de les faire éternellement dans les enfers ?

On raille dans le monde, & l'on appelle vaines frayeurs les mouvemens les plus precieux de la Grace : Avec quel dédaigneux mépris plusieurs libertins rejettent-ils ces reflexions, comme des pensées importunes, qui viennent troubler leurs plaisirs, & réveiller des remords qui les chagrinent ? Mais si ces pensées sont vrayes, si ces reflexions sont solides, si ce sont icy des veritez, & de ces oracles de la Religion qu'il n'est pas possible d'éluder, que doit-on penser de ces libertins, & de ces mondains ? Quelle sera un jour leur destinée ?

Est-ce qu'on ne craint point des feux, & des supplices éternels ? Est-ce qu'on



ne croit pas ces supplices ? On les craint , on les croit : car pourquoy fremir à la seule pensée de l'enfer ? Mais si la seule pensée de l'enfer fait fremir , que sera-ce d'en souffrir toutes les peines ? Mais quel regret ? quelle douleur ? quel desespoir , de n'avoir pas voulu éviter cet enfer , dont la seule pensée nous faisoit fremir ?

*Qu'il n'y a de solide plaisir que dans la pratique de la vertu.*

## I.

Il n'y a rien sur quoy l'on se forme dans le monde de plus fausses idées , que sur la pieté. On se la représente comme une terre dont les avenues sont parsemées de croix , & d'épines ; on se fait des moindres obstacles qui se présentent , autant de monstres.

Tantôt c'est sur un rocher escarpé qu'on la place , où l'on ne peut atteindre sans grimper ; tantôt c'est dans une sombre solitude qu'on l'ensevelit , où l'on ne se nourrit que de larmes. Nul de ses portraits qui n'effraye , ou ne rebute. La tristesse est toujours peinte sur son front ; & l'on diroit que chacun

M v



prend plaisir à s'en faire une image affreuse.

A la verité, il se trouve peu de gens raisonnables qui n'ayent de l'estime pour la vertu, & qui ne forment pour elle de tems en tems quelques desirs : mais ces foibles, & steriles desirs cedent bientôt au préjugé.

Cette attention, ce recüeillement, cette violence continuelle qu'il se faut faire, selon le langage de l'Ecriture, allarme les sens ; cette multitude de preceptes, & de conseils qu'il faut garder, effraye ; & dès qu'on vient à considerer de près une vie chrétienne, & qu'il en faut soutenir la pratique, on y trouve des difficultez qui font peur à la nature, & que l'imagination grossit.

On regarde les personnes engagées au service de Dieu, comme des gens à plaindre, qui menent une vie triste, & contrainte, sans consolation, sans repos, sans plaisir.

On se persuade que la retraite les rend sombres, & chagrins ; que la pieté les tient dans une continuelle gêne d'esprit, & que la mortification les rend fâcheux, & à eux-mêmes, & aux autres. L'amour propre aussi ingenieux à seduire, que se-



cond en expédiens , ne manque jamais de raisons pour autoriser ces préventions ; l'humeur bizarre & incommode de bien des gens qui font profession de piété , luy en fournit des preuves ; & les passions vives , & peu mortifiées de plusieurs qui ne se font honneur que des dehors de la vertu , persuadent aisément à des esprits , ou déjà seduits , ou déjà prévenus , que la piété chrétienne n'est gueres possible , ou du moins qu'elle est trop rare pour être de tous les âges , de toutes les conditions , & de tous les rems : & delà ce dégoût , ce découragement , ce rebut.

Quand la parole de Dieu même ne nous apprendroit pas que cette image austere que le monde fait de la vertu , est peu ressemblante , la raison seule nous fait assez sentir que la piété chrétienne est toute autre.

Eh quoy ! la vertu si douce , & si aimable aux Payens mêmes , ne sera-t-elle insipide & affreuse que pour les Chrétiens ? La vie & la mort du Redempteur n'aura-t-elle servi qu'à faire sur la terre des malheureux ? L'homme racheté fera-t-il de pire condition que l'homme innocent , & l'avantage d'être au service

M vj



du meilleur de tous les Maîtres, qui assure formellement que son joug est doux, & son fardeau léger, ne se reduira-t-il qu'à faire des esclaves?

Quelque prévenus, quelque revoltez que soient les sens contre la pratique de la vertu, il est certain qu'une vie vraiment chrétienne est une vie douce, & qu'elle seule peut faire goûter des plaisirs d'autant plus doux qu'ils sont plus purs.

Venez à moy, disoit le Sauveur, venez-y vous tous qui êtes chargez, & fatiguez, & je vous soulageray. *Matth. 11.* Ce ne seroit pas soulager des gens déjà chargez, que de les surcharger d'un nouveau fardeau. Le Seigneur sçait bien l'art de rendre le chemin plain, & aisé, quoy qu'il soit en soy rude & difficile.

Venez à moy, dit-il, vous qui gemissez sous la servitude, & la tyrannie de vos passions, & sous le joug des dures maximes du monde. En vain soupirez-vous après le calme; ce n'est par tout que trouble, qu'orage, que chagrins. Voulez-vous sçavoir l'art d'être heureux, prenez mon joug, chargez-vous de ma Croix, vous ne trouverez de re-



pos qu'à mon service , ni de veritables  
plaisirs sur la terre , qu'à m'obéir.

Le plaisir est un sentiment de joye ;  
qu'excite dans l'ame la presence d'un  
bien qu'elle reconnoît pour tel.

Ce plaisir n'est solide qu'autant que  
le bien qui le cause a de solidité. Un  
bien imaginaire ne sçauroit faire un plai-  
sir réel ; ses enchantemens s'évanoüis-  
sent avec le tems , ses illusions se diffi-  
pent quand la pointe du plaisir est émouf-  
fée , l'esprit & le cœur sentent le vuide  
de tout ce qui n'est pas solide ; & la pas-  
sion a beau représenter des biens qui n'en  
ont que l'apparence : la raison découvre  
tôt ou tard , à travers les nuages , le fond  
de leur neant ; & l'ame enfin , ne trouve  
que de l'amertume , où la passion luy fai-  
soit esperer tant de plaisir.

De là viennent ces inquietudes invo-  
lontaires , & ces chagrins que toutes les  
joyes du monde les moins dissimulées ,  
ne sçauroient charmer ; de là ces adver-  
sitez & ces croix invisibles , qui mettent  
de si mauvaise humeur les esprits les plus  
enjouez , & qui font dire avec raison ,  
que la felicité des mondains est une chi-  
mere.

Il n'en est pas de même des purs , &



solides plaisirs que goûtent les gens de bien dans l'exercice d'une vie chrétienne. Dieu seul en est la source. Jugez de leur inalterable douceur ; Dieu seul en est l'objet ; quelle doit être leur solidité , & leur consistance.

## I I.

Comme Dieu seul peut remplir nôtre cœur , il n'y a que luy qui puisse rassasier tous nos desirs , toute autre objet amuse , inquiete la conscience , lasse , & dégoûte necessairement ; Dieu seul peut contenter une ame , calmer ses inquietudes , ses défiances , ses craintes , & tous les troubles qui naissent dans son propre fonds.

De quelqu'autre chose que je tâche de remplir le vuide infiny de mon cœur , disoit saint Augustin , je ne trouve rien qui puisse me tenir lieu du bien que je sens à faire mon devoir en servant Dieu. Autant qu'il est dur , & amer à l'homme , de se soustraire à l'obéissance d'un Maître aussi bon , & aussi aimable que le nôtre ; autant est-il doux , & consolant de l'aimer , & de le servir.

Les gens de bien ne sont pas exposez à cette vicissitude odieuse de joye , & de



tristesse, ni à ces cruels remords qui troublent toutes les fêtes des mondains, & ne leur laissent jamais un jour calme.

Attentifs à ne plaire qu'à celui à qui tout homme sera un jour au désespoir d'avoir déplû, ils trouvent dans leur fidélité une joye, une félicité parfaite. Si le devoir leur paroît quelquefois difficile, ils éprouvent bien-tôt que le vrai plaisir d'un homme sage, est de remplir les obligations de son état. Si ce n'est pas un plaisir si piquant qui flate la corruption du cœur humain, c'est un plaisir solide qui n'a point de retours fâcheux; ce n'est pas un plaisir d'un moment qui finit avec une fête, & une réjouissance publique, & qui dépend souvent du caprice, & de la bizarrerie de bien des gens; c'est un plaisir pur, qui dure, & qu'on peut goûter tous les momens de la vie.

Ce n'est pas un plaisir qui consume l'argent, qui flétrisse l'honneur, qui use, qui altere la santé; c'est un plaisir souvent utile, toujours honorable, & qui sert à la santé, par la satisfaction qu'il donne à l'esprit. On ne goûte les autres plaisirs que par la passion; celui



de faire son devoir est le plaisir de la raison.

Dans tout autre plaisir on desapprouve interieurement ses desirs, on condamne sa propre foiblesse, on hait ses concurrents, on craint la revolution, on se défie de son propre cœur, on s'ennuie de son inégalité, on se chagrine de ses inquietudes. La jalousie pique, les regrets troublent, l'inutilité dépite, la jouissance dégoûte, & les remods éternels causent de cruels repentirs.

Au service de Dieu nul de ces retours odieux; la pensée qu'on fait son devoir console; la presence du Maître qu'on sert anime; la fin qu'on se propose réjouit, & nous fait grand honneur.

On sent qu'on se sçaura éternellement bon gré du party qu'on a pris; on sçait que les plus libertins, ceux qui raillent le plus de la pieté, & des gens de bien, nous portent envie. Le nombre des concurrents augmentent la joye, en excitant par leur exemple nôtre zele & nôtre ferveur. La vûe de nos propres défauts, bien loin de nous décourager, nous anime à mieux faire. Nulle de ces basses, & indignes passions, qui déchirent le cœur; la joye se nourrit dans sa pro-



pre tranquillité. Nulle crainte d'orages, ni de tempête, qui trouble, parce qu'on sçait que celui qu'on sert commande aux flots, & aux vents. A l'abry d'une telle protection, les jours des gens de bien peuvent-ils n'être pas sereins, & peut-on au service de Dieu, ne pas jouir d'un grand calme ?

Les passions sont les tyrans du cœur humain, & une source abondante de tous ses troubles. Sous une vaine espérance de plaisirs dont elles flattent l'esprit, elles agitent, tourmentent, déchirent impitoyablement le cœur ; on croit qu'en les contentant on les apaise ; point du tout ; plus elles sont flattées, plus elles excitent l'orage, & plus elles font de peine. Ce qui démontre visiblement qu'il n'est pas possible qu'on goûte jamais un pur & tranquille plaisir dans le monde, puisqu'il n'y a dans le monde de plaisirs, que ceux que les passions font naître, lesquelles ne sont, à proprement parler, que d'inquietans & d'insatiables desirs.

Qu'il faut bien que les serviteurs de Dieu soient heureux, puisque la passion n'a aucune part aux doux plaisirs dont ils jouissent ; leur joye vient d'une autre



source ; & la premiere leçon qu'ils apprennent à l'école de leur divin Maître , c'est de dompter leurs passions.

De là cette douceur charmante , image naturelle de la tranquillité de l'ame ; de là cette superiorité à tous les accidens de la vie ; privilege singulier de la vertu chrétienne ; de là cette inalterable égalité d'humeur , où toute la dissimulation des mondains n'a jamais pû parvenir.

Un homme de bien , content de son sort , n'a d'ambition que pour la vertu , de colere que contre ses propres défauts , de haine que pour les ennemis invisibles de son salut , d'amour que pour un Dieu infiniment aimable , & de qui il est infiniment aimé.

Sage , de l'aveu même de ceux qui ne le sont pas , il n'aime point à se repaître d'idées , de vent , & de faux brillans , qui s'éteignent tous avec la vie ; il travaille à faire une fortune solide , & qui subsiste au de-là même du tombeau.

Nul plaisir pour luy sans tranquillité ; il sent le neant de tous ceux que le monde promet , & il les évite. Il ne trouve du goût que dans le plaisir qu'il y a de travailler à son salut ; & sa plus douce con-



solation est dans le témoignage d'une bonne conscience.

La retraite a pour luy des attraits, parce que chez luy tout est calme; il trouve dans sa pieté son contentement. Sa joye est toujours égal, parce qu'elle est toujours pleine; il ne sçauroit goûter aucune joye qui soit suivie de repentir.

## I I I.

Trouve-t-on que les gens de bien ayent le bon goût? Ils jugent juste du bien, & du mal, & ils n'ont garde d'appeller plaisir, & vie heureuse, tout ce qui n'en a que les dehors:

Ils s'interdisent tout spectacle profane, toute assemblée de plaisirs, parce qu'ils les condamnent. Leur vertu est la source de leur felicité; ils fuyent tout ce qui peut la flétrir. Ils évitent avec soin tous les lieux pleins d'écueils, parce qu'ils craignent le naufrage. Doit-on les croire malheureux parce qu'ils sont par tout prudens?

Ceux qui sont accoûtumés aux fracas du monde, trouvent une vie unie, & bien réglée, tres-ennuyeuse, & tres-dégoûtante: ont-ils raison d'en juger ainsi?



Les gens de bien goûtent dans une vie régulière, & chrétienne, une joye pure, une tranquillité continuelle, un plaisir rassasiant : font-ils à plaindre, d'avoir en horreur le déreglement des mœurs, & la licence effrenée du siècle ?

Enfin, les doit-on regarder en pitié, parce qu'ils fuyent le tumulte, eux que Dieu comble de si douces consolations dans la retraite, & dont il adoucit si fort les peines par l'onction qu'il y répand.

Quels momens plus heureux, que ceux où Dieu se fait sentir aux ames justes ; quoy de plus délicieux que cette espérance si douce, qui leur fait goûter par avance les joyes du Ciel ; que ces rayons de lumieres qui leur font voir la vanité du monde dans un jour si beau ; que ces larmes si consolantes qu'ils versent quelquefois aux pieds des Autels, où ils trouvent un plaisir plus pur, & plus exquis que dans les fêtes les plus agréables du monde ! Trouvez, libertins, imaginez dans la vie tumultueuse que vous menez, quelque chose qui puisse entrer en comparaison avec ces avantages, & ces douceurs d'une sainte vie ?

Quelque étranger que soit ce langage



aux mondains, quelque obscur que leur soit ce mystere, ils sentent pourtant que la chose doit être ainsi, & la raison démontre que la vertu, toute austere qu'elle paroisse, fait goûter de veritables plaisirs, & qu'il ne peut y avoir de bonheur parfait dans ce monde, que pour les gens de bien.

En effet, il le faut bien, qu'ils soient heureux, même dès cette vie, puisqu'on ne peut s'empêcher, quand on agit sans prévention, de leur porter envie; & qu'après avoir joiuy de tous les plaisirs, on est obligé de se ranger à son devoir de Chrétien, & d'en venir là comme au seul bien capable de contenter le cœur de l'homme; trop heureux après avoir passé par tous les états les plus agreables, & les plus feconds en joyes mondaines, de reconnoître avec le Sage, que tout n'est que vanité sur la terre, que tout n'est qu'affliction d'esprit sans l'amour de Dieu.

Quoy de plus doux dans cette vie, que de trouver dans toutes ces joyes un avant-goût de celles du Ciel? C'est le sort des  
• ames justes.

Être toujours content, & ne se repentir jamais de l'avoir été, & être assuré.



que hors le peché rien ne peut nous empêcher de l'être.

Sçavoir l'art d'affaisonner de mille douceurs les plus ameres adversitez, de trouver de la joye jusques dans les chagrins, de se tenir au milieu d'un torrent impetueux, ferme, & tranquille sur un rocher, tandis qu'on voit briser aux pieds tous les flots, & qu'on voit passer tout ce qui se laisse entraîner par le fleuve. Gens du monde, qu'avez-vous qui contrebalance un état si heureux, une situation si consolante ?

On est parfaitement heureux, quand on a tout ce qui plaît, & que rien ne plaît que ce qui doit plaire.

On est parfaitement heureux, quand on sert fidèlement le seul Maître qu'on est obligé de servir pour être heureux.

Il y a tant d'esprits de travers dans le monde, que ce seroit renoncer au bon sens, que de se promettre, que de songer seulement à les contenter tous, au service de Dieu, comme il n'y a que luy seul à qui on soit obligé de plaire, pourvû que Dieu soit content, on a satisfait à tout.

Non seulement les gens de bien goûtent une douceur pure, & tranquille



dans tous leurs plaisirs , mais ils trouvent même une douce , & solide joye dans tout ce qui est aux mondains une source de chagrins , de déplaisirs , & d'amertume.

Disgraces , infirmités , perte de biens , adversitez , croix sensibles , & humiliantes , dont toutes les routes de la vie sont parsemées , quel heureux du siècle avez-vous épargné ? Vous allez troubler la joye & les plaisirs jusques sur le trône. Ces adversitez de la vie , le croiriez-vous , ont une source abondante de douceurs pour les gens de bien. La pieté seule sçait l'art d'adoucir toutes les amertumes , & la même main qui fait trouver aux trois enfans dans la fournaise un si doux rafraîchissement au milieu des flâmes , fait tous les jours trouver aux gens de bien dans les tristes accidens de la vie la plus douce consolation. Tout leur plaît , tout les tranquillise ; de là cet air doux , riant , ces manieres honnêtes ; de là cette joye inseparable de la vertu.

Enfin , ce qui acheve de démontrer invinciblement qu'il n'y a de solides plaisirs que pour les vrais Saints , c'est que la mort même , dont la seule pen-



sée effraye les gens de plaisir , jusqu'à leur troubler la raison : Ouy , cette mort dont les approches causent de si terribles allarmes ; cette mort , à la vûe de laquelle s'évanoïit toute grandeur , tout faste , toute félicité humaine , console merueilleusement une ame juste ; la pensée de cette mort , bien loin de la troubler , l'anime , la soutient , & luy fait trouver un nouveau plaisir dans les plus pénibles travaux.

Au service du monde nulle fête , nulle partie de divertissement , nulle joye qui soit à l'épreuve de la pensée de la mort , & de l'éternité ; nul heureux mondain qui ne pâlisce au seul souvenir , à la seule image des terribles jugemens de Dieu , & qui ne sente en un moment son cœur plongé dans l'amertume. A un homme de bien , cette même image inspire , à la vérité , une crainte salutaire , mais en même tems une grande confiance en la miséricorde divine ; & c'est pour luy un nouveau sujet de joye de penser à l'éternité.

Il se sert même de cette consolante pensée , pour charmer cent petits chagrins , & certains fâcheux retours desagréables aux sens , & à l'amour propre :  
mais



Mais si la pensée de la mort effraye si fort les mondains, que sera-ce de la mort même ? Et si cette même pensée console, réjouit si fort les gens de bien, quelle doit être leur consolation, de se voir à la veille d'une éternelle récompense ?

Qui peut exprimer combien il est délicieux aux Saints de penser alors à ce qu'ils ont fait, & qu'ils étoient indispensablement obligez de faire ; de penser que par la miséricorde de Dieu ils n'ont pas commis le mal qu'ils pouvoient commettre, & qu'ils seroient au desespoir d'avoir commis.

Mes jours vont finir, dit l'homme juste au lit de la mort ; ceux des libertins finiront aussi ; leur vie a été tumultueuse, & la mienne tranquille ; leur joye superficielle traversée par mille déplaisirs, interrompue par cent adversitez, s'est déjà évanouie ; & la mienne toujours pure & solide, inalterable dans les accidens les plus fâcheux, prend ici de nouvelles forces ; leur agonie est accompagnée de crainte, de pleurs, de regrets & de repentirs : la mienne de consolation, de tranquillité, de confiance. Je crains les terribles jugemens

*Tome I.*

N



de Dieu, mais ma confiance aux merites de JESUS-CHRIST, ôte tout ce qu'il y a d'amer, & d'inquiétant dans ma crainte : que vous en semble ? La vertu n'est-elle pas une source abondante de consolation ? Le sort des gens de bien n'est-il pas heureux ? & les indévots, les libertins ont-ils raison de décrier la devotion, par les difficultez qu'ils luy imputent ?

Il est surprenant que les hommes qui s'aiment tant, & qui souhaitent si passionnément d'être heureux, ne prennent pas les seuls moyens de le devenir.

On se fatigue, on se lasse par tout ailleurs ; les exemples qu'on suit dans le monde ; ne promettent qu'un sort malheureux, & on s'opiniâtre à les suivre ; tous ceux, au contraire, qui servent Dieu, nous assurent qu'on ne goûte de purs & de solides plaisirs qu'en le servant. Pour peu qu'on raisonne sans passion, & sans préjugé, on convient que la chose doit être ainsi ; JESUS-CHRIST luy-même nous l'assure, & on ne peut se résoudre à les imiter ; & l'on refuse de prendre le parti de la vertu, crainte de trop souffrir ; & l'on quitte cette source d'eau vive, qui seule



peut étancher la soif, & qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, ou va chercher avec beaucoup de fatigues, des eaux bourbeuses qui ne sçauroient defalterer, & qui se dissipent aussi-tôt.

En vain soupirez-vous dans le monde après un pur & solide plaisir, il ne sçauroit être que l'appanage de la vertu chrétienne. Vous ne trouverez de soulagement, de douceur pure, & de joye pleine qu'au service de JESUS-CHRIST: *Venite ad me omnes, qui laboratis & onerati estis, & ego reficiam vos.*

*De la véritable Pieté propre de chaque état.*

I.

Il est étrange que chacun s'étudie, ce semble, à se rendre la vertu impraticable, quoy qu'il soit de l'interêt de chacun qu'elle soit aisée, puisqu'elle est pour tous d'une obligation indispensable, & qu'elle doit faire nôtre bonheur.

Les uns veulent que la sainteté ne soit ni de tous les états, ni de tous les tems; les autres tâchent de se persuader qu'elle n'est pas du moins de tous les âges, & presque tous la regardant comme un fruit



d'un pays étranger qui ne naît gueres que dans la solitude ou dans le cloître, ils desespèrent de devenir jamais Saints dans le monde.

Ceux qui ne donnent pas dans cette erreur, ne laissent pas de se prévenir par de faux préjugés qui dégoûtent de la vertu.

Il est aussi nuisible de la placer trop haut, que de la mettre trop loin. Un air trop riant & trop enjoué, luy convient aussi peu, qu'un portait trop austere; elle est toujours à portée, quand on ne s'écarte pas de la véritable voye: mais, mon Dieu, que de détours! & que l'on prend aisément le change!

Chacun envisage la sainteté par rapport à l'état où il n'est pas, & peu de gens s'appliquent à acquérir la vertu propre de l'état où ils sont,

Le pauvre pense aux puissans moyens que les riches ont de se sanctifier; les riches sont persuadés qu'il est aisé d'arriver à une éminente vertu, quand on est délivré des obstacles qui se trouvent dans l'opulence.

Est-on jeune, on ne trouve point d'âge plus propre à travailler à son salut que la vieillesse; la jeunesse, dit-on, est la sai-



son des plaisirs , il faut remettre l'affaire du salut à une autre saison.

Est-on vieux , on regrette sans cesse les moyens qu'on a eu étant jeune , de se faire Saint : combien de bonnes œuvres pouvoit-on faire alors , dont on est à présent incapable ; on porte envie à ceux qui commencent leur carrière ; on se repaît l'esprit de ce qu'on voudroit faire , si c'étoit à recommencer.

Les gens du monde croient leur état peu propre pour la sainteté , parce qu'ils n'envisagent la vertu chrétienne que par rapport à ces grandes macérations de corps , ou à ces sublimes contemplations si peu compatibles avec les embarras d'une famille , & ils ne se représentent la sainteté que sous une idée propre de l'état religieux.

Les personnes même religieuses perdent souvent courage dans la voye de la perfection qu'elles ont embrassée , parce qu'elles ne regardent la sainteté que par rapport à ces actions d'éclat , à ces actions extraordinaires qu'on admire dans la vie des plus grands Saints.

Sur cette fausse idée qu'on se forme de la sainteté , la plupart se dégoûtent , & vivent comme si la sainteté étoit une



pierre précieuse qui ne se trouvât pas dans leur champ, ou comme ce trefor enfoüi, que si peu de gens trouvent.

Il seroit aisé de revenir de cette illusion, si elle flattoit moins l'amour propre. On guerit difficilement les erreurs de l'esprit, quand elles viennent des foiblesses du cœur. On n'aime point à être détrompé, quand les nouvelles connoissances découvrent de nouvelles obligations; on est bien aise d'ignorer ce qu'on ne veut pas faire; & on se plaît à se persuader à soy-même qu'on ne peut point ce qu'on ne veut pas.

Mais, mon Dieu, en est-on pour cela moins criminel? la corruption du cœur humain déroge-t-elle jamais à la verité de vôtre parole?

Que signifie ce commandement si précis que vous nous faites, d'être parfaits comme nôtre Pere celeste: Quel âge, Seigneur! ou quel état avez-vous dispensé de cette Loy? Et s'il y a un seul Chrétien qui ne puisse pas être Saint, pourquoy proposer universellement à tous, un tel modele?

Il est certain que Dieu veut que chacun soit Saint; mais il n'est pas moins vray, qu'on ne se fera jamais Saint,



qu'en remplissant parfaitement les de-  
voirs particuliers de l'état où Dieu nous  
à mis.

Les gens de guerre, & les fermiers  
des impôts & des revenus publics, s'étant  
adrezés à saint Jean, pour sçavoir ce  
qu'ils avoient à faire, eurent-ils ordre de  
changer d'état ? Nullement : Ce grand  
Saint se contenta d'exhorter les uns &  
les autres, à ne faire tort à personne,  
& à observer religieusement les Com-  
mandemens de la Loy chacun dans son  
état & dans son employ : en effet, si  
l'amour de Dieu est comme l'ame de la  
perfection, qui pourra trouver difficile  
la vertu chrétienne ; & l'artisan aura-  
t-il plus de raison que l'homme de qua-  
lité ; l'homme du monde aura-t-il plus  
de droit que le Religieux, de dire qu'il  
ne peut pas, qu'il ne sçait pas aimer  
Dieu ?

La parfaite observation des Comman-  
demens de Dieu, est la baze de la sain-  
teté. Le frequent usage des Sacremens,  
soutient, fortifie ce grand édifice ; &  
chacun trouve dans son état tout ce qu'il  
faut pour le finir.

Pourquoy les gens du monde iroient-  
ils chercher dans le Cloître ou dans le



Desert, le chemin du Ciel, ils ont la voye du salut dans leur propre famille, & ils trouvent dans l'éducation de leurs enfans ; dans le soin de leurs domestiques ; dans le bon usage de la prospérité & des adversitez ; dans la droiture du cœur ; en un mot, dans l'exercice d'une vie vraiment chrétienne, les seuls moyens qui leur conviennent pour se faire Saints.

## I I.

L'embarras des affaires, & le soin d'une famille, dit-on, absorbent presque tout le tems ; occupent sans relâche, & ne laissent guere le loisir de penser à l'affaire importante de son salut. Mais ignore-t-on qu'on peut travailler efficacement à l'affaire de son salut, en travaillant regulierement à ses autres affaires, & que ce seroit même une indolence criminelle de les negliger.

Au lieu de vous proposer pour motifs de tant de soins & de tant de fatigues, l'opulence, le bien-être, l'agrandissement de vôtre famille ; regardez l'obligation de fournir aux besoins de la vie, de conserver vos biens, de travailler à en acquérir de nouveaux, de pourvoir vos enfans ; regardez, dis-je, tout cela



comme un devoir de vôtre état , & comme un ordre de la Providence , qui vous ayant mis dans cette condition , veut que vous en supportiez les charges. Dès que Dieu entrera dans le motif de vôtre application aux affaires , il vous tiendra compte de toutes vos veilles & de tous vos travaux ; vos soins & vos empressements plus reglez , & pour cela même moins fatiguans , deviendront plus utiles. Non seulement vous travaillerez pour le Ciel , mais vous engagerez encore le Seigneur à benir vôtre industrie , & quelque laborieuse que soit vôtre vie , elle sera toujours tranquille , & vos jours , pour parler le langage de l'Ecriture , seront des jours pleins. Quelle incompatibilité trouve-t-on entre cette pratique de pieté , & la condition des gens du siecle ?

La vertu chrétienne se nourrit dans la penitence. La delicateffe de bien des gens fournit mille pretextes specieux , pour se dispenser de cette loy , les grandes austeritez paroissent peu compatibles avec une foible santé , ou avec des occupations qui épuisent ; & comparant la necessité indispensable de la mortification , avec une impossibilité réelle ou

N v



imaginaire d'en supporter tous les pénibles exercices, on perd courage avant même que d'entrer en lice, & on conclut que la vertu ne sçauroit se pratiquer dans son état.

Il est difficile cependant de trouver une condition où il y ait plus à souffrir que dans celle des gens du monde; c'est un état de peines, il ne tient qu'à eux que ce soit un état de penitence: Sans aller chercher ailleurs dequoy souffrir, ils trouvent abondamment chez eux dequoy meriter. Qu'un peu de soumission aux ordres de la Providence adouciroit de chagrins! mais que cette conformité à la volonté de Dieu, que cette patience vous serviroit merveilleusement pour acquitter les dettes contractées par vos pechez, & qu'elle seroit propre pour nourrir, & pour épurer votre vertu.

C'est une peine bien gênante d'élever avec soin une famille; il en coûte de rendre un domestique chrétien; il est pénible de supporter avec patience, d'adoucir même par sa moderation & par sa sagesse, l'humeur bizarre d'un mary, ou le genie capricieux d'une femme: d'où vient qu'on compte pour rien ces mortifications presque continuelles? Pour



être des mortifications de devoir, en feront-elles moins meritoires ?

Voilà les austeritez necessaires pour vous faire Saints : oseriez-vous dire qu'elles sont incompatibles avec votre âge, avec la foiblesse de votre santé, avec votre état ? Il y a si long-tems que vous êtes dans ce penible exercice. Cela est étrange : on vit, pour ainsi dire, dans l'exercice de la penitence ; & faute d'en sçavoir faire un bon usage, on meurt sans avoir le merite de penitent.

Que coûteroit-il de plus à cette personne qui vient de perdre son procès ; à cet autre à qui la mort a enlevé le principal appuy qu'elle eût dont les champs ont été ravagez par la tempête, ou qui vient de faire de grandes pertes : que luy coûteroit-il de plus, si soumise aux ordres de la Providence, elle profitoit du moins de cet accident pour le Ciel ? Peut-être luy falloit-il ce revers de fortune, ce coup de tempête pour la faire entrer dans le port ; pourquoy se roidir contre la main bien-faisante qui la conduit. Ce sont ces grandes adversitez bien ménagées, qui ont fait la plûpart des Saints ; elles sont ordinaires à bien des gens ; peu en sont exempts, & chacun cependant



regarde l'obligation de se mortifier, & de faire de tems en tems quelque sacrifice au Seigneur, comme une loy impraticable, & peu propre de son état.

Que coûteroit à un pauvre Artisan de meriter beaucoup chaque jour par son penible travail, s'il avoit soin d'offrir à Dieu de tems en tems son ouvrage & ses peines; quelle vie plus laborieuse? Il ne tient qu'à luy qu'elle soit sainte, & que Dieu luy tienne compte de ses travaux.

Helas! tremper son pain dans sa sueur, abreger son repos pour prolonger son travail; voir souvent ses fatigues sans profit; ses soins aigris à tout moment par mille chagrins, & ses jours pleins d'amertumes: c'est la condition de beaucoup de pauvres gens; mais à qui tient-il qu'ils ne trouvent dans cette triste condition, une source de bénédictions & de mérite?

Ils ont dans leur état un trésor qu'ils ne connoissent point, parce qu'ils ne veulent pas s'en servir. Dieu donne un prix à leurs sueurs, dès qu'ils les offrent en satisfaction de leurs pechez.

Ils n'en souffriroient pas davantage pour être plus patients dans leur travail, plus religieux dans leur conduite; enfin



pour être plus Chrétiens dans leur pauvreté.

La patience dans mille fâcheux accidens, est une penitence salutaire à qui sçait recevoir tout comme de la main de Dieu. Etre content de son sort dans la pensée qu'il vient de la Providence, c'est avoir une vertu vraiment chrétienne; c'est trouver de quoy s'enrichir dans son propre fonds; qui peut raisonnablement s'excuser de cette pratique? Et si l'on est toujours plus pauvre pour l'autre vie, est-ce faute d'avoir des moyens propres & efficaces de s'enrichir des biens spirituels dans celle-cy?

Les Domestiques se plaignent bien souvent de la servitude où ils vivent, comme si elle étoit un obstacle à leur salut; ils se trompent: une vie obscure, pauvre, laborieuse, abjecte aux yeux des mondains, a toujours été regardée par les Chrétiens comme une route sûre pour aller dans le Ciel.

Ceux qui sont nez maîtres, vont chercher quelquefois aux extrémités de l'Univers, & dans le Cloître ce qu'un homme né pauvre trouve chez soy; c'est-à-dire, cette dépendance continuelle, & ce pénible exercice de mortification



& de souffrances, qui bien ménagées, font le bonheur des plus grands Saints.

Que n'ont-ils pas à souffrir, dit-on, de l'humeur bizarre d'un maître fâcheux, & de la dureté de ceux qui ont droit de leur commander ? Il est vray, leur condition est pénible, mais aussi que n'ont-ils pas à mériter par leurs soumissions, & par leur patience ?

La naissance, les emplois, les biens de fortune, font la différence des conditions ; la mort confond tous les états ; la vertu seule subsiste au de-là des bornes de cette vie ; & combien de Grands du siècle envieront-ils dans l'autre vie, le sort heureux de leurs Sujets, & de leurs Serviteurs ?

### III.

Le Serviteur doit se souvenir qu'il sert Dieu en servant bien son Maître ; & le Maître ne doit jamais oublier qu'il se sanctifie, par les soins qu'il a, & la charité qu'il exerce à l'égard de son serviteur, l'un & l'autre ne doit jamais perdre Dieu de vue, dans les devoirs de son état. On peut dire que le Maître peut beaucoup servir à sanctifier le Serviteur, & le Serviteur aussi n'est pas in-



utile à la perfection du Maître : les services sont mutuels , & les avantages sont reciproques.

Nôtre condition , disent les gens d'affaire , aussi bien que les pauvres , ne nous laisse pas le loisir de beaucoup prier Dieu ; mais ne vous laisse-t-elle pas le loisir de le beaucoup aimer ?

Vous ne pouvez pas , dites-vous , faire de grandes choses pour Dieu ; mais ne pouvez-vous pas souffrir du moins pour l'amour de luy , tout ce qui se presente ? Au lieu de ces saillies d'impatience & de mauvaise humeur , au lieu de ces murmures offensans , qui ne diminuent rien de la peine : qui vous empêche , selon le conseil du Prophete , de répandre amoureuxment vôtre cœur devant luy , & sans interrompre vôtre travail , de le prier presque sans cesse , & de passer ainsi vos jours en sa presence , en remplissant tous les devoirs de la justice & de la sainteté.

On porte envie , à ceux qui délivrez de l'embarras des affaires , & affranchis par leur état de mille soins , ont toute la liberté de vaquer aux bonnes œuvres , & le moyen sûr & present de se faire icy un fonds de merite pour l'éternité. Mais



il ne tient qu'à ceux que Dieu a laissés dans le monde, de profiter des moyens qu'ils trouvent dans leur état de se faire Saints.

Quel est le Pere de famille qui ne puisse regler sa maison, s'il est réglé luy-même ? Et quelle bonne œuvre plus solide, plus interessante, que celle d'élever des enfans dans la crainte de Dieu, de leur imprimer avec soin les principes de la Religion, & les nourrir dans l'horreur du vice.

Quelle bonne œuvre plus necessaire & plus agreable au Seigneur, que d'instruire, & de rendre tous les jours plus chrétien tout un domestique. Le bon exemple d'un Chef de famille a autant, & même plus de force sur l'esprit & sur le cœur de tous ceux qui luy sont soumis, que les regles n'en ont sur les personnes religieuses ; & la regularité de sa conduite, est la plus pressante, la plus efficace regle des mœurs, & pour ses domestiques & pour ses enfans.

L'humeur bizarre, violente, & dure d'un mary débauché ; le genie hautain, indocile, capricieux d'une femme vaine ; des enfans mal nez ; la malice d'un envieux ou d'un concurrent, la perte d'un



procès, une dérouté, un méchant succès dans les affaires, sont des croix bien pesantes : il est vray, mais ce sont des croix, & pourquoy vous les rendre inutiles, en ne les regardant pas comme telles ? C'est à ce rude exercice de patience, que Dieu a attaché vôtre perfection, & peut-être vôtre salut, pourquoy vous revolter ? Toute autre pratique de mortification, & de piété seroit de vôtre goût ; mais elle vous seroit peu salutaire ; celle qui vous pèse si fort à présent, & que vous voudriez secouer ; C'est celle-là même que Dieu vous a destinée, & la seule qui vous convient.

Une Dame chrétienne s'imagine qu'elle feroit des progrès merveilleux, si elle étoit moins occupée par son état ; elle se trompe. Les soins de sa famille sont les principaux devoirs de la vertu. La femme forte, cette heroïne s'est fait un devoir de religion, des devoirs de son état. Elle filoit, dit le Saint Esprit, elle veilloit sur son domestique, elle pourvoyoit aux besoins de sa famille ; une religieuse soumission aux volontez de son époux, rendoit la paix inalterable ; sa douceur & son exacte probité, luy attiroient l'estime de tout le monde, & c'étoit par



tous ces exercices , qu'elle nourrissoit sa pieté.

## I V.

On peut être tranquille au milieu des soins necessaires , & il est aisé de goûter Dieu , quand on fait ce qu'il veut. Ce n'étoit point l'employ de Marthe que JESUS-CHRIST reprenoit , mais son inquietude & sa trop grande agitation.

Un malade , des affaires domestiques , des enfans exigent que vous restiez à la maison ; soyez assuré que Dieu ne vous veut pas alors à l'Eglise. La modicité de vos revenus ne vous permet pas de faire de grandes aumônes ; vous pourrez du moins donner par tout de bons exemples. Votre état vous engage-t-il à vous trouver quelquefois dans les assemblées des gens du monde ; votre Religion vous oblige à y être , & à y paroître toujours Chrétien ; vous y entendez parler le langage du siecle , mais qui vous empêche d'y parler vous-même de tems en tems celui de JESUS-CHRIST. On ne s'y occupe que de la vanité & de la bagatelle : Il ne tiendra qu'à vous d'y être moins oisif , & d'y penser toujours à Dieu. Votre recueillement interieur ,



& votre modestie vous dédommageront de l'inutilité de votre visite ; tout ce qui est licite devient salutaire à qui aime Dieu.

Vous n'avez ni assez de loisir pour faire de longues prières , ni assez de santé pour faire de grandes austérités ; mais vous aurez toujours assez de tems & assez de force pour supporter avec patience , mille petits revers fâcheux qui naissent à tout moment dans une famille. Que de victoires à remporter sur son naturel & sur son humeur , mais quelle récompense pour qui ne veut rien laisser perdre ? L'état où la Providence nous met , nous fournit abondamment de quoy arriver à la perfection , où sa bonté nous appelle.

Les Grands du siècle qui semblent avoir de plus grands obstacles pour la sainteté , ont aussi de plus grands secours : la liberté qu'ils ont de faire tout ce qui leur plaît , est pour eux une source abondante de merites , s'ils ne veulent faire que ce qu'ils doivent ; & s'ils trouvent de la facilité à faire le mal , quel obstacle trouvent-ils à faire le bien ?

Le respect humain , écueil fatal & si ordinaire de la vertu des gens du monde ,



ne fut jamais le vice des Grands. Quel fonds de salutaires reflexions ne trouvent-ils pas dans leur propre grandeur ?

La qualité de Grand ne fait pas oublier qu'on est mortel ; qu'il leur est aisé de voir que les superbes & magnifiques tombeaux qu'ils dressent à leurs ayeuls , sont plus précieux que les cendres qui y sont renfermées. On peut dire que les Grands trouvent dans les marques les plus flatteuses & les plus éclatantes des grandeurs humaines , le contre-poison à l'orgueil.

Les commoditez , les aises mêmes de la vie , leur doivent rendre en quelque façon le salut plus cher , & plus précieux. Plus on est grand , plus on est heureux dans le monde ; plus il paroît épouvantable d'être condamné aux feux éternels.

Mais les plus heureux du siècle sont-ils exemts d'inquietudes & de chagrins ? Helas ! les croix naissent sur le trône tout comme ailleurs : elles y pesent même beaucoup plus , & elles y sont toujours plus sensibles. Le rang que les Princes tiennent parmy les hommes , leur impose une obligation indispensable de remporter chaque jour plusieurs



victoires sur leurs passions ; que de retenuë , que de moderations , que de mortifications invisibles chez les Grands , souvent par pure raison & par politique ; eh , Seigneur , quel trésor de mérite , s'ils vouloient seulement souffrir pour le Ciel , tout ce qu'ils souffrent ; & agir toujours avec un esprit chrétien.

Tout peut contribuer à leur salut : les plus grandes affaires temporelles peuvent servir davantage à la grande affaire de l'éternité. Mais quel bien ne peuvent-ils pas faire dans le monde ? Quel homme apostolique peut faire autant d'honneur à l'Eglise , & travailler aussi efficacement à l'extirpation du vice , & des erreurs , à la reformation des mœurs , qu'un Prince qui est Saint. La sainteté n'est pas à un plus haut prix pour eux , que pour le reste des hommes : la vie exemplaire & chrétienne d'un Souverain , est toujours suivie de la reforme dans tous les Ordres du royaume , & quelle abondance de biens celestes n'attire pas sur sa Personne une si salutaire reforme.

Il est étrange qu'on veuille ne manquer de loisir , de santé , de moyens , que pour le salut , & qu'on en ait tou-



jours assez pour toute autre chose, quelque opposée qu'elle soit à nôtre état.

Ces gens d'affaires, ces personnes infirmes, ces peres de famille, ces gens du monde qui pretextent éternellement les devoirs & les embarras de leur état, pour ne pas faire le bien, ont toujours assez de santé, trouvent toujours assez de loisir dans leur état, quand il s'agit d'une partie de divertissement; & pour vous servir, ô mon Dieu, & pour se faire Saints, tout est obstacle? Mais quand il faudra passer du tems à l'éternité, serons-nous justifiés en alleguant les prétendues difficultez de nôtre état?

Pourquoy ne regarder jamais que les lâches & les imparfaits, parmi tous ceux qui courent la même carrière. Il y a des Heros chrétiens dans tous les états; il n'y a pas une condition dans le même Christianisme qui n'ait eu de grands Saints. Le sang du Redempteur a arrosé tous les champs de l'Eglise; il s'est répandu universellement sur tous les états; il seroit bien surprenant, s'il n'étoit pas par tout aussi fertile. Saint Louis s'est fait Saint sur le trône, saint Isidore en labourant la terre, saint Yves dans le Barreau, sainte Blandine en



l'état de pauvre servante, & sainte Radegonde à la Cour,

*De l'exemple des Saints.*

I.

Les Saints ont été ce que nous sommes, & nous pouvons être ce qu'ils sont. Fut-il jamais un sort plus heureux que le leur ? Tel peut être le nôtre. Leurs desirs, quelque vaste qu'ils aient pu être, sont abondamment rassasiés ; ils ont tous les biens qu'ils pouvoient souhaiter ; ils possèdent la source même de tous leurs biens ; leur bonheur est parfait, leur félicité est consommée, il ne leur reste plus rien à désirer.

Les Saints sont heureux, ils savent qu'ils le seront, & ils sont sûrs qu'ils ne cesseront jamais de l'être.

Délivrez pour toujours de ces importunes inquiétudes qui nous fatiguent, & de ces cuisans chagrins dont nul n'est exempt : à l'abry de toutes les tempêtes, loin des écueils, ils jouissent dans le port de cette inalterable tranquillité qui leur fait goûter une joye si pure & si pleine.

Ce n'est pas proprement la joye du Seigneur qui entre dans les Saints, elle



seroit trop retraissie ; ce sont les Saints eux-mêmes , selon l'expression de l'Evangile , qui entrent dans la joye du Seigneur comme dans un ocean de délices sans fonds & sans bornes , puisque leur bonheur est parfait & éternel.

*Semper pleni & semper avidi* , disoit saint Augustin : toujours rassasiés , parce qu'ils ont la plenitude du bonheur ; & toujours avides & affamez , parce qu'ils trouvent toujours dans leur bonheur même , un nouveau plaisir , en y trouvant toujours un nouveau goût.

Plus on voit Dieu dans la clarté du jour & sans énigme , plus on desire de le voir de prés ; cette vûë claire d'un Dieu qu'ils possèdent parfaitement , rend les Saints souverainement heureux. Concevons s'il est possible , l'immensité de cette beatitude , ou pour mieux dire , écrivons-nous avec le Prophete : Que le Dieu d'Israël est bon , & qu'il sçait bien payer ceux qui le servent.

Nous ne pouvons pas comprendre le bonheur des Saints ; mais nous ne manquons pas de graces pour le meriter ; ils sont le sujet de nos admirations : quand seront-ils le modele de nôtre conduite ? Nous envions leur sort , & il ne tient qu'à



qu'à nous d'être un jour ce qu'ils sont.

Les palmes dont ils sont chargez, naissent dans la region où nous vivons. Nos ennemis ont été les leurs; nous avons l'avantage de sçavoir comment ils les ont défaits; & nous avons les mêmes secours & les mêmes armes; nous courons la même carrière; ils l'ont remplie avec honneur; il ne tient qu'à nous de suivre leurs traces.

Quelle gloire plus digne de nôtre ambition que la leur? La couronne qu'ils ont meritée est la même qu'on nous propose, pour recompense de nos travaux; nous servons tous le même Maître; si nous voulons avoir le même sort, nous n'avons qu'à suivre leurs exemples.

Il n'y a pas un homme qui ne veuille être Saint; mais, mon Dieu! quand on considere l'extrême disproportion qui se trouve entre la conduite des Saints & la nôtre; on est obligé de dire, ou que les Saints en ont trop fait, ou que nous n'en faisons pas assez pour être Saints.

Quelque genereux, quelque fervens que les Saints ayent été, il est certain qu'ils n'en ont pas trop fait pour être Saints. Il en est peu qui n'ait craint, & qui n'ait eu sujet de craindre de n'en

*Tome I.*

O



avoir même pas assez fait pour Dieu qui merite tout, & pour qui on ne peut jamais assez faire. Retraites, sacrifices, austeritez, devotions, tout est inferieur à la grandeur de la recompense; & nous qui ne faisons rien de pareil, qui faisons même tout le contraire de ce que les Saints ont fait pour le devenir, ferons-nous Saints?

Sans parler de plus de dix-sept millions de Martyrs, qui n'ont pas crû en faire trop en donnant leur sang & leur vie, en souffrant les plus horribles tourmens pour sauver leur ame; quelle foule innombrable de Saints de tout âge, de tout sexe, & de toute sorte d'états, qui ont passé leurs jours dans la pratique exacte de toutes les vertus, dans les pénibles exercices de la plus austere penitence?

Ces personnes si sages & si éclairées, s'étoient-elles égarées en suivant une route si differente de la nôtre? Pourquoi marcher par un chemin si étroit, s'il y a une voye plus large & aussi sûre?

Se peut-il faire qu'ils ayent tous ignoré l'art de se faire Saints à peu de frais, & s'ils l'ont sçû, quelle folie de se re-



crier si fort contre ceux qui s'en servent ?

Ils vivoient alors avec des gens qui suivoient une route toute semblable à la nôtre, & qui trouvoient même à dire à la leur. Oseroit-on dire, oseroit-on penser que c'est par complot, que c'est par une opiniâtreté bizarre qu'ils ont dit jusqu'à la fin, qu'une vie molle & délicate ne fut jamais une vie chrétienne, & que la voye spacieuse & applanie que la foule suit, mene à la perdition ?

Ces grandes ames étoient-elles d'une autre Religion ? Avoient-elles un autre Evangile que nous ? JESUS-CHRIST avoit-il fait des preceptes particuliers pour elles ? Attendoient-elles une autre récompense ?

Instruits à la même école, & sous le même maître, nous croyons tout ce que les Saints ont crû ; nôtre morale n'est en rien différente de la leur ; nous craignons les mêmes châtimens ; nous attendons la même récompense ; nôtre vie est-elle semblable à la leur ?

Avec quelle assiduité, & avec quels empressemens ont-ils travaillé toute leur vie à l'affaire de leur salut ? Nous serions bien en peine s'il falloit dire combien de



jours nous avons donné à la nôtre ? Jamais assez d'austeritez pour macerer leur corps ; jamais assez de violence pour dompter leurs passions : quelle vigilance contre les ruses de l'ennemi ? Que de preservatifs contre la malignité de l'air du monde ?

Plus susceptible qu'eux de cet air contagieux , on s'y expose sans crainte , on s'y nourrit sans précaution. Tout ce qui gêne revolte ; recueillement , modestie , regularité de mœurs , tout fait peur ; le seul mot de penitence allarme les sens ; on veut vivre dans la moleste , & même dans les délices , & l'on prétend mourir en Saints.

Avec toute leur vigilance & leurs austeritez , ces Heros du Christianisme ont craint ; y a-t-il moins à craindre pour nous ? Avons-nous des assurances plus singulieres de nôtre predestination ?

## II.

La parole de JESUS-CHRIST, les veritez de nôtre Religion, font trembler jusques dans les deserts, ceux qui y menent la vie la plus innocente & la plus austere ; nous sommes fermes & tranquilles au milieu des perils, & du tumult.



te du plus grand monde : Qu'est-ce qui nous rassure ?

Est-ce à l'abri de nôtre innocence que nous regardons l'orage de sang froid ? Helas ! nul qui ne s'avouë criminel , & pas un qui soit sûr de sa penitence. Il faut que nous comptions beaucoup sur nôtre courage , & sur nôtre habileté , puisque nous espérons tous d'arriver sûrement au port , en prenant cependant une route toute extraordinaire. Ce ne sont pas là nos pensées , puisque nous nous plaignons sans cesse de nôtre foiblesse , & que nous sommes contraints d'avouër qu'il n'y a point d'autre chemin pour le Ciel , que celui que JESUS-CHRIST nous a tracé.

Il y a de la folie & de l'enchantement. Nous convenons tous , que les Saints ont été sages , de faire comme ils ont fait : & certes , pour éviter un malheur éternel , pour s'assurer une éternité bienheureuse , en peut-on faire trop ? Ne sommes-nous pas insensez nous-mêmes , en ne faisant pas comme eux , en faisant le contraire ?

Avons-nous moins d'interêt qu'eux à ne nous pas perdre ? D'où vient que nous leur sommes si peu semblables ? Ils vouloient être Saints : que voulons-

O iij



nous donc être ? & devons-nous espérer de l'être en leur ressemblant si peu ?

Mais il faut être Saint, dit-on, pour faire comme les Saints ont fait ; on raisonne peu juste : Disons mieux, il faut faire comme les Saints ont fait, si nous voulons être Saints.

De bonne foy, quand on se représente cette vie reguliere & exemplaire, cette vie pure & austere, que les Saints ont menée dans l'état, & plusieurs au même âge où nous sommes, n'a-t-on pas envie de demander si les Saints sont de tous les tems, & si le siecle où nous vivons est le tems des vrais Fideles. Quelle pureté de cœur ! quelle conformité de leur creance, & de leurs mœurs ! quelle pieté humble, & perseverante !

Toujours en garde contre les moindres saillies du naturel, & des passions ; toujours plus alterez de la justice ; ils faisoient de la perfection Evangelique le seul objet de leur ambition, & de la vie de JESUS-CHRIST, leur modelle.

Bannis volontairement de toutes les parties de plaisirs, quels honnêtes divertissemens ne s'interdisoient-ils pas, de peur de donner quelque trêve à des en-



nemis qu'ils avoient toujours à combattre, & à vaincre ?

Nous avons les mêmes ennemis : Nous servons-nous des mêmes précautions, & des mêmes armes ? A voir avec quelle sécurité nous nous exposons au danger, ne diroit-on pas que nôtre seule presence doit mettre l'ennemi en fuite : cependant nous sommes vaincus sans combat, nous succombons à la moindre tentation ; la chose peut-elle être autrement, tandis qu'on s'expose sans preservatif au plus mauvais air, & qu'on boit le poison sans horreur, & sans crainte ? L'ennemi de nôtre salut, disoit saint Augustin, a été lié comme une bête feroce, par le Redempteur ; il ne sçauroit mordre que ceux qui se livrent à luy jusques dans ses forts. *Ser. 192.* Nous nous y jettons à corps perdu.

Les Saints plus avisez, & mieux instruits des ruses de l'ennemi, ont rendu inutiles tous ses efforts, par leur vigilance, leurs mortifications, & leurs prières.

Austeres jusques dans les indispensables besoins de la vie, ils se plaignoient sans cesse d'être trop immortifiez ; une modestie noble, & édifiante, étoit le



seul ornement extérieur de ces Dames chrétiennes , qui seront éternellement , mais inutilement , un sujet d'envie à celles qui n'auront pas imité leur vertu.

Paroître dans des spectacles profanes, c'étoit se confondre avec des Payens , & faire un tort insigne au nom chrétien. Quelle réserve , Seigneur , sur tout ce qui pouvoit altérer la charité ! Quelle délicatesse sur tout ce qui pouvoit blesser l'innocence. Ils n'avoient du goût que pour les Croix , & ils ne pensoient pas qu'un Chrétien pût goûter sur la terre d'autres délices.

La pensée de l'éternité les occupoit dans tous les tems , & ils ne pouvoient comprendre qu'un cœur fait pour Dieu pût s'attacher à un objet créé , & se remplir de ces biens apparens qui se perdent avec la vie. Voilà quels ont été les Saints : on admire ce qu'ils ont fait ; mais pour être Saints en devoient-ils moins faire ? La merveille seroit , si en ne faisant que ce que nous faisons , nous étions Saints.

Cet homme enseveli dans un cahos d'affaires , & de projets , lequel n'a pas le loisir de se souvenir qu'il est chrétien , veut être Saint.



Cette femme mondaine , qui mene une vie molle , espere obstinément d'être une Sainte , tandis qu'elle se récrie si fort contre les maximes mêmes des Saints.

Les gens du monde suivent presque tous une route toute contraire à celle des Saints ; nul ne veut avoir part à leurs travaux ; nul ne renonce cependant à la récompense. Mais où il y a une si grande contrariété de conduite , comment se peut-il faire qu'il y ait une même destinée ?

## I I I.

Les Saints ne se feroient-ils point trompez en suivant une morale si contraire à la nôtre ? Helas ! nous sentons nous-mêmes que s'ils eussent suivi notre morale , ils n'auroient jamais été Saints.

Quel seroit notre étonnement , quelle seroit notre surprise , si lisant l'histoire de quelques-uns de ces Heros du Christianisme , nous trouvions une vie peu dissemblable à la nôtre ? Même vivacité sur leurs interêts , même avidité au gain , mêmes passions , mêmes foiblesses ? Que penserions-nous , si nous trouvions que ces femmes si vertueuses passaient plusieurs heures à se parer , & s'absentoient



peu des spectacles ; que le jeu , les divertissemens , & les assemblées mondaines occupoient presque tout leur loisir , & que leur principale vertu se reduisoit toute à quelques confessions défectueuses , & à quelques seches prieres ?

Que dirions-nous , si ces prétendus Saints n'avoient pas plus travaillé à l'affaire de leur salut , que nous travaillons à la nôtre ; de bonne foy, continueroient-ils d'être l'objet de nôtre veneration , & de nôtre culte : Et instruits autant que nous le sommes des veritez de la Religion , pourrions-nous nous persuader qu'ils sont Saints ? Quelle espece de sainteté , dirions-nous avec indignation , nous vient-on proposer dans des gens aussi imparfaits que nous ; n'est-ce pas là détruire l'idée juste que nous avons de la vertu chrétienne ? Mais pensons-nous que si après nôtre mort l'on écrivoit l'histoire de nôtre vie , il se trouvât beaucoup de gens qui jugeassent que nous sommes du nombre des Saints ? Que voulons-nous donc devenir ? & pourquoy ne prenons-nous pas d'autres mesures ?

On compte , dit-on , beaucoup sur la misericorde de Dieu : Jamais personne



n'y a plus compté que les Saints ; leur confiance les a-t-elle rendus moins réguliers , ou moins austères ? Avec toute leur foy , leurs bonnes œuvres , leur innocence , & leurs austeritez , ils ont craint les jugemens de Dieu , & nous nous r'assurons : mais sur quel fondement ? sur quel titre ?

Depuis quand est-ce que le Ciel coûte si cher aux uns , & se donne pour rien aux autres ? Ceux-là dans l'exercice d'une vie pénitente , observent avec une extrême ponctualité toute la Loy : ceux-cy la violent dans tous les chefs , passent leurs jours dans la mollesse , & dans les plaisirs , & par des voyes si opposées , ils prétendent arriver au même terme !

Certainement, les Saints ont fait beaucoup pour le Ciel ; mais encore une fois, ont-ils dû en faire moins ? Quel homme sage , fût-ce même un Payen , sçachant qu'il s'agit d'acquiescer un bonheur éternel , & d'éviter un éternel malheur , ne s'étonneroit pas plutôt qu'on n'en ait pas fait davantage ?

Ils ont passé leurs jours dans l'exercice de la Penitence , & dans les croix ; mais pour entrer dans le Ciel avoient-ils un autre chemin à prendre ?

O vj



Ils ont eu le monde , & ses maximes en horreur ; mais pouvoient-ils être Disciples de JESUS-CHRIST, & les suivre ?

Quelle guerre n'ont-ils pas fait aux ennemis de leur salut ? mais il falloit perir , ou vaincre.

Ils ont tout sacrifié pour Dieu ; mais à l'égard d'un Dieu , y a-t-il des ménagemens à garder , & des refus à faire ?

Toute leur vie a été une preparation à la mort ; mais ignoroient-ils qu'on ne meurt qu'une fois , & que de cette mort dépend le sort de l'autre vie ?

Ils ont mis tout en usage pour être Saints ; aussi sçavoient-ils combien le nombre des Elûs est petit , & quels efforts il faut faire pour être de ce petit nombre.

Non contents de garder les preceptes, ils ont suivi tous les conseils de JESUS-CHRIST, mais le salut est-ce une chose à risquer ; & pour le Ciel, peut-on prendre trop de mesures ?

Enfin, il n'y avoit pour eux, comme pour nous, qu'un de ces deux partis à prendre, ou d'être Saints, ou d'être Réprouvez : Que vous en semble, ont-ils été sages de mettre tout en œuvre pour être Saints ? Et s'ils avoient été moins



ardens pour leur salut , moins ennemis de l'esprit du monde , si contraire à celui de JESUS-CHRIST ; s'ils avoient été moins humbles , moins charitables , moins mortifiez , seroient-ils aujourd'hui l'objet de nos respects , & le sujet de nos éloges ?

Comment pouvons-nous regarder tranquillement , & de sens froid , ces grands modelles : Il n'y en a pas un qui ne nous reproche l'horrible disproportion qui se trouve entre nôtre vie , & la leur. Par quel privilege avons-nous été dispensés des preceptes communs à tous ? Qui nous sert de guide dans cette nouvelle voye ? Et depuis leur mort a-t-il paru un nouvel Evangile ? N'a-t-on pas sujet de faire de pareilles demandes à des Chrétiens qui prétendent à la même félicité , à la même couronne que les Saints , & qui cependant ont des sentimens , & des maximes si opposées à l'Evangile de JESUS-CHRIST ?

## I V.

En vain s'excuse-t-on sur sa foiblesse , & sur la malice du cœur humain : Les Saints étoient hommes ; le monde étoit alors , comme il est encore à présent ,



l'ennemi déclaré des gens de bien ; rien de plus séduisant que ses maximes : il y avoit comme aujourd'hui , des impies , & des libertins, qui railloient des plus redoutables Myfteres de la Religion , & qui regardoient en pitié ceux qui ne se couronnoient pas la tête de fleurs , ou qui ne passoient pas leurs jours dans la mollesse , & dans les délices. Les Saints ont eu les mêmes obstacles que nous , nous n'avons pas moins de secours qu'eux ; & nous avons par dessus eux le secours de leurs bons exemples.

L'amour du plaisir étoit aussi naturel alors qu'aujourd'hui ; l'honneur , la distinction , & le luxe , avoient le même éclat , & les mêmes attraits ; les familles avoient les mêmes embarras , la pureté étoit aussi délicate , & aussi fragile ; les richesses étoient autant du goût des gens , qu'elles le sont ; la mer orageuse du monde avoit autant d'écueils , & les passions étoient aussi vives ; l'objet de nôtre foy étoit le même ; les feux de l'enfer ne sont pas éteints ; le séjour des Bienheureux n'a pas changé ; leur félicité n'est pas devenuë moins durable. Les Saints ont crû ce que nous croyons , & ils ont fait ce que nous sommes indispensablement



obligez de faire ; ce que nous serons au desespoir de n'avoir pas fait ; leur exemple doit-il être regardé avec des yeux indifferens ? Leurs conseils sont-ils à mépriser ? Nous repentirons-nous jamais de les avoir pris pour guides , & pour modelles ?

Quel objet plus digne de l'ambition d'un esprit solide , & d'un cœur chrétien , que la sainteté : & quel homme , fût-il , libertin , heretique ou Payen , peut raisonnablement trouver à dire que je fasse tous mes efforts , que je prenne toutes les sûretés , tous les moyens pour éviter d'être éternellement malheureux , & pour acquérir une éternité bienheureuse ?

On a de l'ambition pour une charge qui tire de pair , pour une dignité éminente , pour un employ éclatant ; & que ne fait-on pas pour réussir , pour primer , pour faire une haute fortune ? Tout cet éclat cependant s'évanoüit , tous ces avantages , tous ces honneurs fondent , & disparoissent avec le dernier souffle de vie. La fortune des Saints est éminente , solide , inalterable , rassasiante , éternelle ; la manquer c'est tout perdre : & nous hésitons , & nous délibérons ,



si nous suivrons les traces des Saints, & si nous les imiterons ?

Hesite-t-on d'être Officier subalterne ? Quelque dessein qu'on ait d'arriver à la premiere charge d'un Regiment, on passe genereusement par tous les degrez, parce que on aspire au premier rang : Les premiers Officiers, dit-on, y ont passé ; nul ne se dispense de faire comme les autres ; quelque rude que soit ce métier, quelques difficultez qu'il y ait à essuyer, quelque danger même qu'il y ait d'y perdre la vie : La vûë, l'esperance d'un avancement, l'exemple de ceux qui y ont passé, soutient, & anime malgré toute repugnance : *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* 1. Cor. 9. Ces gens-là neanmoins le font pour recevoir une couronne qui se flétrit, & nous travaillons pour en avoir une qui ne se flétrit point.

*Non poteris quod isti, & ista?* Juste sujet de nous piquer d'honneur, à la vûë de ces Heros chrétiens ; de nous dire à nous-mêmes, pleins d'une sainte confiance en la grace : & pourquoy ne pourray-je pas faire ce que ces personnes si illustres par leur naissance, si distinguées



par leur rang , si occupées par les devoirs de leur état ; ce que ces jeunes personnes de tout sexe , à la fleur de leur âge , ont fait pour meriter le Ciel ? Avoient-ils plus d'intérêt que moy à être Saints ; ay-je moins de raisons qu'eux de ne me pas perdre ?

Plusieurs sortis d'un sang illustre , ont renoncé à tous les avantages de la naissance ; comblez des biens de fortune , ils se sont réduits à une extrême disette ; revêtus des plus belles dignitez du monde , ils se sont cachez dans la plus profonde obscurité ; de jeunes Vierges avec les dons de la nature , & tous les agréments du sexe , ont préféré le cloître à la fausse liberté des filles du siècle , & le voile à la plus riche couronne de l'Univers. Le Ciel étoit l'objet de leurs vœux : ces grandes ames regardoient toutes ces actions heroïques comme des devoirs ; & tout leur regret étoit de ne pouvoir pas faire pour Dieu de plus grands sacrifices ; ce n'étoit point erreur ; ils vouloient être Saints : N'avoient-ils pas raison de dire avec l'Apôtre , que tout ce qu'on peut faire de plus grand sur la terre , toutes les afflictions du tems present n'ont aucune proportion avec la



gloire future qui éclatera en nous.

Avoüons que les Saints ont été sages, de faire comme ils ont fait ; avoüons que bien loin d'en avoir trop fait , il n'en est pas un parmi eux , qui après avoir rempli tous ses devoirs , n'ait eu raison de dire qu'il étoit un serviteur inutile ; avoüons qu'ils n'ont fait que ce qu'ils devoient faire , & qu'à moins de faire comme eux , nous ne serons jamais Saints.

*Des Irreverences dans les Eglises.*

I.

Aura-t-on toujours recours aux superstitieuses religions des Payens , pour nous inspirer du respect pour nos Temples ? Il est honteux que des Chrétiens aient besoin de l'exemple des Infidèles , pour apprendre à être moins irréligieux.

Pourquoy nous représenter sans cesse le Turc dans sa Mosquée , ou le Chinois dans son Pagode , pour nous faire connoître avec quelle modestie nous devons être dans le lieu saint ?

Le Corps, & le Sang du Redempteur sur nos Autels ; & toute la majesté du



Dieu vivant que nous venons adorer dans nos Temples, ne suffira-t-elle jamais pour nous inspirer un culte respectueux ? Avons-nous besoin d'une autre Religion que la nôtre, pour nous obliger de rendre à Dieu les honneurs qu'il merite ? Et la foy chrétienne ne nous instruit-elle pas assez sur ce point capital de la Religion ?

Nôtre raison souffre beaucoup, quand elle veut ajuster sur cet article nôtre conduite avec nôtre creance ; & rien ne revolte tant l'esprit des Infideles, que d'entendre ce que les Chrétiens croient de nos divins Myfteres, & de voir ce qu'ils font en y assistant.

Il n'est point de lieu dans le monde si saint, n'y si respectable que nos Eglises ; & en est-il beaucoup de plus scandaleusement profanez ? On peut dire que toute la Divinité y habite corporellement, puisque JESUS-CHRIST y fait sa demeure sur la terre ; mais sa presence y attire-t-elle beaucoup d'adorateurs ? *Coloff. 2.*

Toute la richesse, & la magnificence du Temple de l'ancienne Loy n'étoit que la figure de la Majesté redoutable des nôtres. Ce Dieu present par tout par son



immensité, se rend icy comme sensible par les bienfaits qu'il y répand, & par le culte special qu'il y exige.

De tout ce que le Calvaire a eu de plus précieux, & de plus aborable, rien ne manque sur nos Autels. Tout ce que le Ciel a de plus saint, & de plus sacré, se trouve miraculeusement renfermé dans nos Temples : Trône des miséricordes d'un Dieu, trésor de ses graces, siege de sa puissance toujours bien-faisante. O qu'une Eglise est digne d'un profond respect !

Là se trouve cette source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ; là cette Piscine salutaire, & cette Manne celeste, dont l'ancienne n'étoit qu'une figure tres-imparfaite.

C'est la Maison du Seigneur, si auguste par la Majesté du Dieu qu'on y adore, si sainte par l'adorable victime qui est chaque jour immolée, si venerable par les vœux qu'on y fait, que les Anges n'y paroissent qu'avec un tres-profond respect ; les demons n'osent pas en approcher, & les Payens mêmes n'y entrent qu'avec une frayeur respectueuse : Les Chrétiens sont les seuls qui ont l'effronterie de porter leur impiété jus-



ques dans le Sanctuaire, & de ne paroître souvent dans nos Eglises que pour les profaner.

Pour peu qu'on ait de foy, peut-on voir sans fremir, avec quelle irreligion on paroît dans nos Temples.

Est-ce pour rendre un culte respectueux au Dieu qui est sur nos Autels, qu'on se comporte si insolemment en sa presence ? JESUS-CHRIST passe-t-il dans l'esprit de tant de libertins, pour le Redempteur, & le souverain Juge des mortels ? Ne diroit-on pas qu'ils ne le regardent sur nos Autels que comme un phantôme de divinité, & comme un Roy de theatre, eux qui portent le libertinage jusques sous ses yeux ; eux qui font de nos Mysteres les plus redoutables, & les plus saints, des amusemens de plaisir ; & de nos Eglises, des rendez-vous criminels.

JESUS-CHRIST sur nos Autels, entouré bien souvent d'une foule de jeunes libertins, & de femmes mondaines, comme autrefois il l'étoit d'une troupe insolente qui le chargeoit d'injures & de crachats, souffre-t-il aujourd'huy moins d'opprobres ?

Une femme se pare pour l'Eglise comme pour le theatre ; elle assiste aux divins



Mysteres, souvent avec le même esprit, qu'elle assiste peu d'heures après aux spectacles, ou aux assemblées profanes. Plus richement ornée que l'Autel, ne la prendroit-on pas pour une idole animée, exposée aux yeux du Public, au milieu du Temple des Chrêtiens ? Du moins est-il vray qu'elle y reçoit plus d'honneur de ces libertins, que le Dieu qu'on y adore.

Est-ce un motif de religion, qui rassemble tant de libertins à ces heures de scandale, & de profanations ? Quels airs plus immodestes, & plus dissolus, auroit-on dans une assemblée profane ? Que de discours vains, & scandaleux, dans le tems même qu'on chante les divines loüanges ; & que de sacrileges desirs se mêlent, pour ainsi dire, avec l'encens qu'on offre au Dieu vivant ?

Faut-il attendre la fin des siècles pour voir dans le lieu saint l'abomination de la desolation ? Quel autre nom doit-on donner aux irreverences qu'on commet jusqu'au pied des Autels, quelquefois pendant la celebration même des divins Mysteres.

Quel pere si peu jaloux de son autorité, souffriroit que son fils fût en sa presence aussi peu respectueusement,



qu'il le voit de sens froid à la presence  
de JESUS-CHRIST ?

Quel maître souffriroit d'un valet, ce  
que JESUS-CHRIST souffre des Fi-  
deles ?

La presence d'une idole inspiroit aux  
Payens un respect, & une retenue qui  
alloit jusqu'à la superstition ; marcher  
avec precipitation, tourner la tête par  
legereté, cracher avec clameur pendant  
leurs superstitieuses ceremonies, irritoit  
le Sacrificateur, & allumoit la colere  
du Prince s'il étoit present.

La moindre posture peu décente, un  
ris échappé par surprise, un mot dit par  
legereté, étoit un crime toujours suivy  
du chastiment : Il ne leur étoit pas per-  
mis de s'asseoir, tout portoit au respect ;  
il s'en est même trouvé parmy ceux qui  
servoient à l'Autel, qui ont mieux aimé  
se laisser brûler le poing, que de marquer  
la moindre distraction ? Il est honteux,  
je l'avouë, & je l'ay dit, d'apporter de  
pareils exemples à des Chrêtiens : mais  
peut-on voir leur indevotion, & leurs  
immodesties, sans y avoir recours ?

Cependant, rien de plus vain, ny de  
plus déraisonnable, que l'objet de leur  
culte, & de leurs profonds respects ;



aveugles , insensés qu'ils étoient , de faire une Divinité d'un vil métal , ou d'une pièce de bois. La raison seule leur inspireroit ces sentimens si respectueux pour leurs fausses Divinités. Ils ne pouvoient s'imaginer qu'on pût être avec moins de respect en présence de ce qu'ils croyoient être leurs Dieux , & ils ne pensoient pas qu'on pût être avec moins de religion dans un Temple.

Eh , Seigneur ! n'y aura-t-il que les Fidéles qui ne veuillent pas raisonner conséquemment dans la véritable Religion ; & le bon sens ne leur sera-t-il interdit que quand il faut vous rendre , ô mon Dieu , un culte véritable ?

## I I.

On croit que nos Eglises sont le Sanctuaire de la Divinité ; on regarde nos Autels comme le Trône d'un Dieu vivant. Il ne s'agit point d'immoler quelques animaux ; on ne doute point que le Sacrifice auquel on vient assister ne soit l'Acte de Religion le plus saint , & que JESUS-CHRIST réellement présent , n'en soit la victime. Et avec cette créance , on est à la Messe sans dévotion , sans modestie , sans respect ; il est peu de Maisons



maisons particulieres , où l'on ne fût avec plus de circonspection qu'on n'est à l'Eglise ?

Honnêtes , polis par tout ailleurs, nous ne manquons à rien dans le commerce du monde , nous nous faisons un indispensable devoir des moindres bien-seances , nous ne pardonnons gueres la plus legere incongruité ; nous sommes respectueux avec scrupule , & civils quelquefois jusqu'à l'importunité.

Toute incivilité parmi les honnêtes gens est un crime impardonnable ; JESUS-CHRIST est le seul qu'on traite avec le dernier mépris jusques dans sa Maison. On diroit que ce n'est pas même une faute qui doive faire rougir , que de manquer de respect en sa presence ; & ne semble-t-il pas qu'on peut être irréligieux , & même impie sans se faire tort ?

De bonne foy , n'est-ce pas là porter l'irreligion jusques à une espece de fureur ? Quel tort nous a fait JESUS-CHRIST sur nos Autels , pour y être traité si indignement ? Il a eu dessein de se dédommager , pour ainsi dire , des outrages qu'il a reçû des Juifs durant sa vie mortelle : a-t-il réussi ? Il veut nous

*Tome I.*

P.



ÿ combler de biens ; luy en faites-vous un crime ?

Quel homme si vil ne trouve pas du moins dans sa maison un azile contre l'insulte ? Nôtre Dieu si offensé presque par tout , ne sera-t-il pas à couvert des outrages de ses propres enfans , même dans son Temple ? L'impiété viendra-t-elle insulter impunément le Redempteur jusques sur son Trône ? Ses Autels respectables aux demons mêmes , ne seront-ils point respectez des Chrêtiens , & ne serviront-ils jamais de barriere à leur insolence ?

Est-ce qu'il ne restera plus à tant de libertins , aucune teinture de religion , qui leur fasse épargner le lieu saint , ou du moins le tems sacré du Sacrifice ? Hélas ! il reste un espace si vaste à leur licence effrenée , tout est lieu de débauche pour eux ; qu'ils laissent du moins à JESUS-CHRIST ses Temples.

Eh , Seigneur ! à quoy vous reduit l'excès de vôtre amour pour nous ? Si moins empressé à nous faire du bien , si moins ardent à nous témoigner vôtre tendresse ; ou plus jaloux de vôtre gloire , vous ne fussiez resté sur nos Autels que comme sur le Tabor , revêtu d'une



majesté ébloüissante ; ou que suspendant moins vôtre juste indignation contre les Impies profanateurs du lieu saint , vous ouvrissiez la terre sous leurs pieds , ou que vous fissiez tomber le feu du Ciel sur tous ceux qui osent manquer de respect en vôtre présence : on vous y auroit moins maltraité , sans doute , parce qu'on vous auroit plus craint.

Et faut-il que nous soyons ingrats , & impies , parce que le Dieu que nous adorons est patient ?

JESUS-CHRIST aime mieux supporter en silence les outrages des libertins , que d'effrayer par un seul châtiment d'éclat , une ame juste. Mais un Ministre des Autels , mais un Gouverneur , ou un Magistrat , mais une personne constituée en dignité , regardera-t-elle toujours de sens froid les outrages publics qu'on fait au Dieu vivant ?

La barbare insensibilité des Juifs à la vûë des cruautéz , & des opprobres qu'on faisoit souffrir au Sauveur , revolte l'esprit : revolte-t-elle celui de ces Chrétiens ingrats , qui reconnoissant JESUS-CHRIST pour leur Sauveur , pour leur Dieu , pour leur Juge , le traitent aussi mal que les Juifs ?



Quel seroit l'étonnement d'un Iroquois , qui médiocrement instruit des veritez de nôtre religion , entreroit pour la premiere fois dans nos Eglises ? Quelle surprise , Seigneur , de les voir à certaines heures du jour , vuides d'adorateurs , tandis qu'il y a tant de gens oisifs dans les places publiques ; & dans les assemblées ?

Mais quel étonnement d'y voir à d'autres heures , des personnes debout , & d'autres assises , s'entretenir tranquillement de parties de plaisirs , de nouvelles du tems , d'affaires de famille ?

Les uns nonchalamment appuyez sur un siege se desenuyer pendant l'Office divin , par plusieurs lectures profanes ; les autres moins respectueux à l'Eglise , que dans la plus vile assemblée , livrez volontairement au sommeil , faire de la Maison de Dieu , une retraite de gens oisifs , un rendez-vous , un lieu profane.

Que penseroit cet Idolâtre , de voir des Chrétiens , entrer & sortir de l'Eglise , comme l'on entre & comme l'on sort des spectacles ? s'ils voyoient ces Chrétiens y repaître leurs yeux de cent objets vains , & seduisans , y faire parade d'un



luxé condamné par celuy-là même qu'on y adore sur les Autels, & n'y conserver un dehors de religion que par bien-seance & par grimace.

Quelle idée auroit-il luy-même de cette religion, s'il voyoit des Prêtres aussi irréligieux que le Laïque, porter l'indevotion jusques sur l'Autel, tenir entre les mains, le Corps & le Sang précieux de JESUS-CHRIST, avec la même indecence, souvent même avec moins de respect, que s'ils croyoient n'en tenir que la figure, & ne témoigner que trop, par une précipitation scandaleuse, le peu de cas qu'ils font du Corps & du Sang précieux de JESUS-CHRIST, qu'ils traitent si indignement.

Que penseroit de nous ce Payen ? & qu'en devons-nous penser nous-mêmes ? Il seroit justement indigné contre nous ; avons-nous moins sujet de l'être ? Il ne pourroit pas comprendre l'effroyable contradiction qui se trouve entre nos mœurs, & nôtre créance ; & la comprenons-nous ?

Il s'étonneroit que le Dieu des Chrétiens, si jaloux de sa gloire, souffrît si patiemment, tant de sacrilèges profanateurs de sa Maison ; mais nous qui sça-



vons avec quel zèle le Sauveur, qui ne dît pas le mot dans sa passion, chasse du Temple ceux qui le profanent ; devons-nous douter que la profanation des Autels, que le manque de respect dans l'Eglise, ne soit la source des malheurs publics, le principe de mille accidens fâcheux, & de ces adversitez imprévûes, qui desolent tant de familles. Ou si la présence même de JESUS-CHRIST sur nos Autels, suspend les foudres prêtes à éclater sur ces indignes profanateurs, quels supplices dans les enfers, ne leur prepare pas la divine justice ?

La severité dont Dieu punissoit la moindre irréverence dans l'ancienne Loy, nous doit être garant de la rigueur avec laquelle elle punit la moindre immodestie dans les Eglises.

Qu'est-il nécessaire de rappeler le souvenir de Datan & d'Abiron, envelopés tous vivans dans les enfers, pour s'être ingez sacrilegement dans le ministère des Autels : le souvenir d'un Saül reprouvé, pour avoir anticipé l'heure du Sacrifice : d'un Oza mort sur la place, pour avoir porté sur l'Arche, une main profane, par un zèle indiscret ; enfin de la mort subite de plus de



cinquante mille Bethsamites, pour avoir regardé avec peu de respect ce sacré dépôt ? Quelle disproportion entre l'Arche, & l'Eucharistie, entre la figure & la réalité ? entre les ceremonies de l'ancienne Loy, & JESUS-CHRIST luy-même ? Telle est la disproportion de ces deux sortes d'irreverences : telle est la disproportion des châtimens.

Mais enfin, faut-il des foudres & des menaces, pour porter les Chrétiens à respecter JESUS-CHRIST ? pour les empêcher de le charger d'injures, jusques sur ses Autels ? & de n'être jamais plus indevots ; jamais moins religieux qu'en sa presence ? La malice du cœur humain peut faire de méchans Chrétiens ; mais eût-on jamais crû qu'elle pût faire de sacrileges profanateurs, d'impies persecuteurs du Corps & du Sang adorable de JESUS-CHRIST au milieu de ses Temples ?

*De l'état des Religieux fervens.*

I.

Peu de gens se forment une idée juste de l'état Religieux. Les uns semblables à ces Israélites, qui n'avoient vû la



terre de promission que de loin , regardent l'état Religieux , comme un rude esclavage ; ils s'imaginent qu'une clôture est une prison , qu'un voile est un joug insupportable , & que la vie religieuse est une espece de mort , d'autant plus dure qu'elle est plus longue. A juger selon leur idée de la profession religieuse ; c'est une acceptation irrevocable d'une prison perpetuelle , & d'une vie tissuë de mortifications , & de croix ; ce sont les funeraillles d'une personne vivante , qui s'ensevelit volontairement dans une Cellule comme dans un tombeau , & qui morte à tous les plaisirs de la vie civile , passe ses jours dans la tristesse & dans les pleurs , & n'est plus comptée pour rien dans le monde.

Les autres , semblables à ce peuple ingrat , qui étant sorti de l'Egypte , regrettoit encore les viandes grossieres dont il se nourrissoit ; n'ont que du dégoût pour l'état qu'ils ont embrassé , regardent ses regles comme de dures Loix ; le Cloître comme un affreux desert ; ils trouvent des épines à tous les pas , & ne concevant rien de plus gênant qu'une vie unie & reguliere , ils se font un portrait de la Religion , conforme aux



mauvaises dispositions de leur cœur.

Quelques-uns donnant dans une autre extrémité, s'imaginent que la Religion est un état si parfait, qu'il ne doit avoir que des Heros chrétiens: Que tous ceux qui l'embrassent, doivent être d'abord exempts des plus legeres imperfections, & arriver dès le premier jour à une sainteté consommée. Cela seroit vray, si en quittant ses parens & ses biens, on se quittoit soy-même. Il se trouve des épines dans les meilleures terres; la culture empêche bien qu'elles n'y croissent, mais elle n'empêche pas toujours qu'elles n'y naissent.

L'état Religieux est semblable à la terre de promesse: Les monstres prétendus qu'on y fait naître, ne sont que dans l'imagination de ceux qui n'en connoissent pas la douceur; il en coûte à la vérité d'y arriver, il y a des mers à passer, des deserts à traverser, & bien des ennemis à combattre; mais quels fruits plus abondans, & plus doux de tant de victoires? elles ne coûtent même pas tant qu'on croit.

Le Dieu que ce peuple fidele sert, a le secret d'applanir les plus grandes difficultés en leur faveur, & d'adou-



cir ce qui semble plein d'amertume.

Fallût-il suspendre les flots pour leur faire un passage ; fallût-il temperer les ardeurs du Soleil, & les nourrir d'une manne celeste dans le desert, en faveur de ceux qui quittent tout pour Dieu ; le Seigneur fait tous ces prodiges. Est-on arrivé à cette heureuse Terre, quelle abondance de biens & de secours spirituels ! quel repos, quelle tranquillité, quelle felicité même dès cette vie !

Ne peut-on pas dire que l'état Religieux, est une société formée sur l'esprit, & sur l'exemple de JESUS-CHRIST, unie par les plus doux liens d'une charité mutuelle & parfaite ; nourrie par les exercices continuels d'une piété humble & perseverante ; & consacrée par la pratique des plus grandes vertus.

Que c'est un ordre venerable de personnes que Dieu a séparées comme pour luy, dit un grand Prélat, & qui s'étant elles-mêmes renduës comme invisibles à tout le reste des creatures, en se renfermant dans la solitude, à l'abry des orages qui menacent à toute heure les mondains, jouissent d'un calme inalterable : qui tout occupées de la grande affaire de leur salut, ne travaillent que pour le



Ciel, n'acquierent que des vertus, n'attendent que des biens spirituels, goûtent à loisir les douceurs pures d'une vie sainte; ne se proposant que Dieu seul pour objet & pour motif de leurs desirs & de leurs pensées, profitent de tout, ne s'inquietent de rien, vivent sans chagrin & sans trouble, & meurent avec confiance, & avec joye.

Que l'état des gens du monde est éloigné de ces avantages! il n'est pas étrange qu'ils trouvent ce portrait peu convenable à leurs passions.

Quels sont les privileges de l'état des mondains? Helas! tout semble concourir à le faire gémir, sans qu'il leur soit permis de se plaindre.

Les soins continuels & fatiguans, inseparables de leur condition; l'ambition, la jalousie, l'interêt, intarissable source de chagrins; les inquietudes d'une vie tumultueuse, les allarmes d'une fortune chancelante; l'humeur bizarre de cent sortes de gens qu'il faut tous ménager, & à la plupart desquels il faut plaire; cent fâcheux accidens dont on est menacé, & qu'on ne peut jamais tous prévenir; le malheur des tems qu'on ne peut éviter; un rang qu'il faut à quel-

P vj



que prix que ce soit soutenir : la multitude des concurrens , la malice des envieux , un cœur éternellement agité , un esprit inquiet , une conscience embarrassée : Eh , Seigneur ! il n'en faut pas tant pour rendre un homme malheureux ; tout cela cependant se trouve réuni dans la condition des gens du siècle. Et quand ils seroient même délivrez d'une partie de ces chagrins , de quelle amertume la seule pensée de la mort & de l'éternité ne détrempe-t-elle pas leurs divertissemens les plus doux , & leurs joyes les moins superficielles ?

Une personne religieuse est exempte par son état , de ces chagrins cuisans , appanage hereditaire des mondains. Supérieure à tous les accidens de la vie , indépendante du caprice & de l'humeur des hommes , affranchie par un genereux dépoüillement des soins piquans de ces richesses que JESUS-CHRIST compare à des épines ; délivrez même par sa parfaite soumission des soins importuns de sa propre conduite , uniquement occupée de l'affaire de son salut , toute dévouée au service de Dieu , uniquement attentive à luy plaire : peut-elle ne pas goûter la douceur de son état ? Quelle



plus délicieuse tranquillité ? Imaginez une vie plus heureuse & plus sainte. Le Prophete n'a-t-il pas eu raison de dire, qu'un jour passé dans la maison du Seigneur, vaut mieux que mille, passez dans les plus grands plaisirs de cette vie ?

Que trouve-t-on dans le monde qui approche de cette charité constante, infatigable, universelle, qui regne parmi les personnes religieuses ? Elle prévient les plus petits besoins, soulage les plus grandes infirmités, excuse les défauts les plus visibles : & tandis que dans le monde l'amitié la mieux cimentée se détruit par un vil intérêt, tandis que la plus forte tendresse, & les devoirs les plus naturels, ne sont pas à l'épreuve d'une maladie de quelques mois, & se lassent enfin par les dégoûtantes infirmités d'une longue vieillesse : dans une maison religieuse, les soins, les empressements, la tendresse, croissent même par les exercices d'une charité toujours surnaturelle : Ce ne sont plus des marques de tendresse, ce sont des devoirs.

Dans le monde les devoirs sont mutuels, parce que les besoins sont reciproques : est-ce un petit avantage pour un parfait Religieux, de n'avoir plus



besoin de secours étrangers ; de n'être plus obligé de ménager ni les petits ni les grands , de pouvoir se passer des services des uns , & de la faveur des autres ; en un mot , de voir , pour ainsi dire , toute la terre à ses pieds également incapable , & de le servir , & de luy nuire.

## I I.

Les gens du monde sont si persuadés que la félicité même dès cette vie , est le partage des personnes religieuses , que ce n'est qu'auprès d'elles qu'ils viennent avec confiance décharger leur cœur , & chercher quelque consolation dans leurs chagrins. De combien de déplaisirs secrets , & de croix invisibles , n'est-on pas les dépositaires ? Bon Dieu , qu'on apprend bien alors , combien un luxe magnifique , un enjouement affecté , une fierté étudiée , cachent de misères secrètes , & qu'on se sçait bon gré d'être dans un état qui fournit de quoy consoler les autres !

Le bonheur de la vie religieuse est un mystère caché à bien des gens : si l'on en juge par les yeux , tous les dehors effrayent , rebutent : *Gustate & videte.*



On n'en peut gueres juger que par l'experience : Il faut commencer par goûter combien il est doux de ne servir que Dieu dans la Religion.

Cette felicité de l'état Religieux, est d'autant plus solide, qu'elle n'est pas fondée sur les seuls avantages qu'on y goûte même dès cette vie : la principale source de ce bonheur, est la promesse que JESUS-CHRIST luy a faite d'un bonheur éternel.

Et certes, qui a plus de raison de croire que son nom est écrit dans le Livre des Elûs ? qui a plus sujet d'esperer du Seigneur une éternité bienheureuse, qu'une personne religieuse, qui par le pur amour de son Dieu, s'engage à tout ce qu'il y a de plus parfait dans l'Evangile, & ajoûte aux commandemens, l'observation exacte de tous ses conseils ?

Une personne du monde, frequente-t-elle les Sacremens, se prive-t-elle quelquefois de quelque plaisir ; mene-t-elle une vie constamment chrétienne ; on a de la veneration pour sa vertu, on rend justice à son merite ; & que doit-on penser d'une personne religieuse, qui pour plaire à son Dieu, s'interdit pour



toûjours tout plaisir , fait un divorce  
éternel avec le monde , quitte ses biens ,  
sa maison , ses proches ?

A la verité , si le Ciel , selon la parole  
de JESUS-CHRIST , doit être la re-  
compense d'un verre d'eau donné en son  
nom , que ne doit pas attendre de sa  
bonté une ame qui pour JESUS-CHRIST  
sacrifie tout ce qu'elle a , tout ce qu'elle  
est , tout ce qu'elle espere , qui ne peut  
pas donner davantage , puisqu'elle don-  
ne tout.

Quoy de plus grand ? quoy de plus  
magnanime , que la resolution avec la-  
quelle une jeune personne brise tous les  
liens qui l'attachent au monde , en en-  
trant dans la Religion ?

A la fleur de la jeunesse , lors que tout  
rit dans le monde , lors que tout y brille,  
tout y seduit , tout y charme ; dans un  
âge où les déplaisirs ne peuvent pas avoir  
dégouté , où toutes les esperances flat-  
tent ; sollicitée par la vanité , & par tous  
ces brillans dehors si propres à enchan-  
ter ; entraînée par le torrent du mauvais  
exemple : S'arrêter dans un pas si glis-  
sant , se tirer genereusement de la foule ;  
& quoy que retenuë par les liens les plus  
forts d'une parenté empressée ; se déro-



ber à tous ces appas , rompre tous ces liens , sacrifier sa propre liberté , abandonner jusqu'à ses esperances : Pauvre , humble , mortifiée , s'ensevelir le reste de ses jours dans l'espace étroit d'une cellule , & tout cela uniquement pour n'aimer plus que Dieu ; concevez , s'il est possible , une vertu chrétienne plus heroïque , & plus parfaite.

On peut dire avec saint Bernard , que ce sont-là de ces miracles de la grace de JESUS-CHRIST , qui ne sont devenus moins surprenans , que depuis qu'ils sont devenus plus communs : l'excellence de l'état religieux passe l'idée qu'on s'en forme , & son merite est peu connu.

Les Societez Religieuses , dit saint Gregoire de Nazianze , sont un nouveau chœur d'AnGES mortels , qui imitant sur la terre les celestes intelligences , peuvent dire avec raison , qu'elles passent , à leur exemple , leurs jours devant Dieu , remplissant tous les devoirs de la justice & de la sainteté.

Et comment n'arriveroit-on pas en peu de tems à une perfection consommée dans un état où l'innocence sert comme de baze à toutes les vertus ; où la vigilance prévient les plus petits défauts ;



où l'esprit de mortification reprime les moindres faillies des passions ; où la piété se nourrit par le frequent usage des Sacremens ; où la ferveur croît chaque jour par les bons exemples ; état bien different de celuy des gens du monde , où les vertus solides sont si rares , les chutes si frequentes , la penitence si legere , les dangers si ordinaires , & le nombre des Elus si petit.

## III.

La pauvreté Evangelique des Religieux ne rebute que parce qu'on la confond avec celle des pauvres involontaires , à laquelle celle-là ressemble si peu. Le mépris est inseparablement attaché à l'indigence mondaine , au lieu que la gloire accompagne par tout les pauvres de JESUS-CHRIST. La pauvreté volontaire produit la paix , & le repos dans l'ame ; & l'autre porte avec soy le trouble , & l'inquietude ; celle-là conserve l'innocence , & l'autre est souvent une source de pechez.

La convoitise est la racine de toutes les iniquitez ; mais quand cette convoitise est réveillée par de pressans besoins , de quelles injustices , de quels



dérèglemens n'est-elle pas la source ?

Un pauvre de JESUS-CHRIST, dit le Prophete, trouve dans sa pauvreté une haye, un rempart qui le met à couvert des insultes des ennemis du salut, des faillies des passions les plus violentes : c'est un azile pour sa vertu.

Comme le vœu de chasteté renferme une obligation indispensable de mener une vie mortifiée, l'idée qu'on s'en forme, allarme, & revolte souvent un cœur toujours porté à flater les sens. Cependant on ne s'apperçoit pas que c'est de tous les Fideles en general, que l'Evangile exige une pureté inviolable qui regle jusques aux moindres desirs, qui ait en horreur jusqu'à l'ombre du crime ; & que par consequent l'obligation de se faire une continuelle violence, est une loy indispensable, commune également aux Religieux, & aux mondains ; mais il s'en faut bien qu'ils ayent les mêmes moyens pour l'observer.

Une personne Religieuse est moins à portée des traits de l'ennemy ; & tout contribué dans son état, à défendre, & à soutenir son innocence. La retraite est un azile bien assuré contre la corruption du siecle. On ne respire dans



le Cloître qu'un air pur , tandis que les gens du monde sont obligez de conserver une si fragile vertu au milieu des perils , & des occasions les plus engageantes , obligez de prendre le poison par les yeux dans la vaine pompe du monde , par les oreilles dans les conversations les plus ordinaires , & d'être contrainsts de se tenir toujours en garde pour empêcher qu'il ne passe jusques au cœur ; en un mot , obligez d'être dans la fournaise avec les Enfans de Babylone , & comme eux de n'y pas brûler. Les Religieux sont-ils à plaindre , d'être délivrez de tant de perils ? Ajoûtons , sont-ils moins heureux pour n'avoir à servir qu'un maître ?

Mais quel maître ! en fut-il jamais un plus digne de nous commander ? En peut-il être un qui merite plus nos services ? Dieu n'est pas seulement le meilleur de tous les maîtres , il est encore le plus aimable , & le plus liberal. Avec quelle tendresse de pere exige-t-il les devoirs de ses serviteurs , mais avec quelle liberalité recompense-t-il le peu qu'il exige ?

Il veut que l'éternité bienheureuse qu'il nous promet suive inseparablement le



centuple qu'il nous donne dès cette vie. S'il nous ordonne de travailler à sa gloire, oublie-t-il nos intérêts ? On est toujours sûr de luy plaire dès qu'on le veut, sûr de sa grace dans le besoin, sûr de sa protection dès qu'on l'implore, sûr de le posséder éternellement dès qu'on persevere à l'aimer, & à le servir.

Tout contribué à la felicité de l'état Religieux. La mort même, dont la seule pensée effraye, & trouble si fort les mondains, ne comble-t-elle pas de joye une ame veritablement religieuse ?

Ouy, tandis que les gens du monde expirent parmy de cruelles frayeurs, tandis qu'à la vûë de ces enfans qu'il faut abandonner, d'un époux qu'il faut quitter, de ces grands biens dont on se voit déjà dépoüillez, ils meurent dans de cuisans, mais steriles regrets, & dans une effrayante incertitude de leur salut : Une ame Religieuse, délivrée de ces tristes objets, pleine d'une douce confiance en la misericorde d'un Juge qu'elle a eu pour époux, d'un Dieu qui luy tient lieu de pere, rend les derniers soupirs entre les bras d'un Sauveur, pour l'a-



mour duquel elle a fait de si grands sacrifices ; elle expire tranquillement avec cette douce consolation d'avoir donné à Dieu tout ce qu'elle possédoit au monde , & de luy avoir donné lorsqu'elle en pouvoit encore jouir.

Mon Dieu ! que la vûë d'un crucifix , qui à cette dernière heure , effraye quelquefois les mondains , console un parfait Religieux ! qu'il est doux de mourir quand pour se préparer à la mort on s'est étudié si long-tems à bien vivre ! qu'il est doux de mourir de la mort des Justes ! qu'il est consolant à l'heure de la mort , de n'avoir vécu que pour bien mourir ! Trouve-t-on une seule personne Religieuse , qui à ce dernier moment se repente d'avoir quitté le monde ; mais trouve-t-on alors beaucoup de gens du monde qui ne voulussent pas avoir été Religieux ?

*De l'état des Religieux imparfaits.*

I.

Les personnes Religieuses sont heureuses , d'avoir été appelées à un état si saint ; mais elles sont bien à plaindre , si elles ne travaillent pas sans cesse , & de



toutes leurs forces , à acquérir la perfection de leur état.

Quand on considere que l'humilité la plus exemplaire , qu'une mortification continuelle , servent comme de base à l'état Religieux. Quand on se represente tant de genereux sacrifices , qui n'ont été que les prémices d'un cœur tout dévoué au Seigneur ; quand on pense que la vie religieuse n'est qu'un enchaînement d'actes des plus grandes vertus , & de bonnes œuvres : Peut-on comprendre comment il se peut faire que dans un état si saint , il se trouve des imparfaits ?

Cependant ces imparfaits sont obligez de faire ce que font les Saints. On se dispense peu dans une Maison Religieuse , des principaux devoirs extérieurs de son état. Ceux qui ne s'en acquittent qu'imparfaitement , n'en ont que plus de peine , & l'on peut dire qu'il en coûte d'être imparfait.

Ces mauvais fruits ne viennent que de l'arbre qui ne profite pas de la terre où il a été transplanté. Qu'il est à craindre qu'il ne soit coupé & jetté au feu , pour avoir occupé inutilement une si bonne place. *Luc. 13.*

Craignons , mes Freres , dit saint Gre-



goire, craignons la colere d'un maître qui n'oublie jamais les graces qu'il fait à ses Serviteurs : On fera d'autant plus recherché qu'on aura plus reçu. Quoy que ce ne fût pas la saison des figues, le Sauveur maudit le figuier, parce qu'il n'y trouva que des feüilles sans fruit ; il l'auroit peut-être souffert plus long-tems s'il eût été dans une moins bonne terre.

Il n'est personne qui osât dire, qui voulût qu'on crût qu'après avoir travaillé dix ans à l'étude des sciences humaines, il s'estimerait heureux s'il en sçavoit autant qu'il en avoit appris six mois après qu'il eut commencé ; & il se trouve des personnes religieuses indispensablement obligées par leur profession, de tendre sans cesse à la perfection, qui après les dix, & vingt ans d'étude, & d'exercice dans cette sublime science du salut, à l'école même de J E S U S-CHRIST, n'ont pas honte de dire, & ne se mettent pas en peine qu'on croye qu'elles s'estimeroient heureuses, si elles étoient aussi ferventes, aussi regulieres, aussi mortifiées, aussi saintes, qu'elles l'étoient après six mois de noviciat, ou durant les premieres années.

Cet aveu est honteux ; mais pense-t-on  
quelles



quelles en sont les consequences ? C'est à dire donc qu'après un travail de dix, de vingt, & de plus de trente ans, on n'a rien gagné ; c'est à dire qu'on a même beaucoup perdu, puisqu'on reconnoît qu'il y a dix ou vingt ans qu'on étoit plus riche ; c'est à dire, qu'on a travaillé toute la nuit sans rien prendre. Cependant, quelle region plus éclairée que l'état Religieux ? Mais que sert l'abondance de lumières, à qui tient les yeux fermés ? Elle nuit même à des yeux malades.

On regrette la ferveur, & la pieté des premieres années : & que sont donc devenus tous ces secours spirituels, ces graces abondantes dont il faudra rendre un compte si exact ? Quel fruit de sept ou huit cens Communions, ou d'un plus grand nombre de Messes : & si des moyens si puissans ont été inefficaces, où en est-on ?

Quoy ! ces prieres frequentes, qui tenoient lieu d'office, & d'employ ; ces bonnes œuvres qui ont occupé tout le loisir ; ces austeritez de la Regle, & de l'état ; cette soumission d'esprit ; cette éternelle dépendance, dont les moindres actes auroient attiré mille dons celestes

*Tome I.*

Q



sur des gens du siecle ; tout cela est donc devenu inutile à un Religieux , qui sent bien n'en être pas devenu meilleur. Et que répondra-t-on à ce Maître si rigide , qui demande compte à ses Serviteurs , des talens qu'il leur a donnez , & qui punit si severement celuy qui n'a pas fait valoir son argent par pure timidité , & par crainte ? *Math. 25.*

Que répondra-t-on au Pere de famille , quand il fera rendre compte du maniment de son bien. *Luc. 16.* Et le divin Époux sera-t-il moins severe à l'égard d'une ame Religieuse qui a tout negligé , qu'il ne l'a été à l'égard de ces Vierges peu sages , qui attendirent son arrivée pour faire leur provision.

*Viri divitiarum nihil invenerunt in manibus suis.* D'où vient que des gens qui habitent une terre si abondante , & si fertile en toute sorte de fruits , vivent dans l'indigence ? D'où vient que ces personnes qui paroissent si riches en mérite , & en sainteté , se trouvent bien souvent à la mort , les mains vuides ; *Dormierunt somnum suum.* On se repose sur la sainteté de son état , sans se mettre en peine d'en remplir les devoirs. On croit que l'on est fait dès qu'on a



contracté une nouvelle obligation de faire beaucoup. On passe presque toute la vie dans un assoupissement, qu'on peut appeller sommeil, sans reflexion, sans attention, sans prévoyance; mais qu'il est triste de ne s'éveiller que quand il n'est plus tems d'agir!

## I I.

On entre dans la Religion plein de courage, & de ferveur. Quelle ponctualité, bon Dieu! durant les premiers mois, quelle délicatesse de conscience? Le Dieu que l'on sert alors avec tant de fidélité, merite-t-il d'être servi avec moins d'ardeur après quelques années?

Il y a certaines vertus qu'on appelle vertus de Novices; cela veut dire, qu'on n'exige pas une plus grande perfection dans une jeune personne: Mais que diroit-on d'un Religieux avancé en âge, qui n'auroit pas plus de vertu?

La modestie, l'exactitude, la ferveur, doivent être ordinaires à ceux qui commencent d'étudier à l'école de JESUS-CHRIST; mais ceux qui y étudient depuis si long-tems, doivent-ils les avoir oubliées? Quel droit donne l'ancienneté, de se dispenser de ses regles: & par

Q ij



quel privilege est-on exempt de servir Dieu avec fidelité , lorsqu'on est plus proche de la mort ?

Une des sources de ce relâchement , c'est qu'on s'applique beaucoup à reformer , & à regler l'exterieur de ceux qui commencent , & l'interieur est negligé. Certaines pratiques de pieté , quelques ceremonies , font le principal objet de leur étude. La premiere ferveur dure tant que le charme de la nouveauté soutient ; mais dès qu'on est accoutumé à voir toujours les mêmes objets , & à faire toujours les mêmes choses , si l'interieur n'est reformé , l'amour propre reprend bien-tôt sa premiere vigueur , on se retrouve ; & le naturel , & les passions ne tardent pas à se dédommager.

On regarde le tems de probation , comme des années de contrainte ; on en fait comme d'une espece de servitude ; & la Profession qui vient de former de nouveaux liens , sert quelquefois aux jeunes gens , de pretexte pour prendre un nouvel essor.

Une vertu superficielle ne subsiste jamais long-tems. L'esprit du monde rentre bien-tôt dans ses anciens droits ; on change à la verité d'objet , mais on agit



toûjours par le même principe. Ce ne font plus de riches heritages , ou des fortunes éclatantes qui font l'objet de nôtre ambition ; c'est un poste , c'est un employ , c'est une place que l'ambition fait quelquefois rechercher. Ce sont des riens , dont on auroit eû honte de s'occuper si l'on fût resté dans le monde.

Nous nous imaginons , dit sainte Theresse , que nous nous donnons entierement à Dieu , & il se trouve que ce n'est que l'interêt , que les fruits que nous luy ofrons , & que nous retenons en effet le principal , & le fonds.

Après avoir fait profession de pauvreté , ce qui est sans doute d'un grand mérite , continuë la même Sainte , nous nous rengageons souvent dans des soins temporels , & particulièrement dans celuy d'acquérir des amis , de nous faire un petit revenu , comme si nous pouvions reprendre une partie du bien que nous avons abandonné , afin qu'il ne nous manque rien pour le nécessaire , & même pour le superflu : ainsi nous rentrons dans de nouvelles inquietudes , nous nous mettons peut-être dans un plus grand peril , que lors que nous avions dans le monde la disposition de nôtre bien , &



nous renonçons à la perfection de nôtre état.

Nous croyons de même , avoir renoncé à l'honneur du siecle , en embrassant l'état Religieux ; mais pour peu que l'on touche à ce qui regarde cet honneur , nous oublions aussi-tôt que nous l'avons donné à Dieu.

Quelle espece de pauvreté , dit saint Bernard , de ne vouloir manquer de rien en faisant profession d'un état qui doit manquer de tout ? Chercher en toutes choses ses aises , & ses commoditez dans une vie humble , & mortifiée , trouver toujours qui fournisse à tous nos besoins , tandis qu'on renonce au droit qu'on avoit de se les procurer ; & après s'être dépoüillé de tous ses biens pour l'amour de JESUS-CHRIST , se dédommager par une espece de larcin du sacrifice qu'on a fait , pour vivre dans l'abondance , & dans la délicatesse : de bonne foy , n'est-ce point-là se jouïr de la Religion , s'imposer à plaisir , & se perdre en voulant se sauver ?

En effet , qui ne voudroit être pauvre à cette condition , qu'il ne manque jamais de rien , qu'il ait tout ce qui luy plaît , sans être chargé du soin



de pourvoir à tous les besoins de la vie ?

Les plus aîsez du siècle sont quelquefois moins délicats que ces prétendus pauvres de JESUS-CHRIST ; la délicatesse de ceux-cy va jusqu'au raffinement. On diroit qu'il suffit, dit saint Bernard, d'avoir fait vœu de pauvreté, pour avoir droit de murmurer de tout ce qui n'est pas de son goût, & pour être plus pressé pour le superflu, que bien des gens du monde pour le nécessaire : ainsi à la faveur du titre auguste de pauvres de JESUS-CHRIST on veut devenir riche. Meubles, épargnes, provisions, prévoyance humaine, ressource ; ce sont-là les fruits de la réputation ou de l'industrie. Plusieurs mêmes vivent plus délicieusement dans la Religion qu'ils n'auroient fait dans le siècle, ajoute le même Saint. Mais quand on y vit dans la mollesse, & dans l'abondance, y trouve-t-on à la mort, & à l'autre vie, les avantages des vrais pauvres de JESUS-CHRIST ?

Est-ce donc-là à quoy se réduit ce dénuement si parfait, & cette pauvreté Evangelique, à laquelle le Sauveur a promis le centuple en cette vie, & la bienheureuse éternité ? Quelle idée au-

Q iiij



roit un Chinois, de la sainteté de nôtre Religion, s'il n'en jugeoit que par le dénuement de ces prétendus pauvres Evangeliques ? Trouveroit-il dans ces amblemens, dans ces secrets revenus, dans ces riches présens, ce que signifie le vœu qu'on a fait ; & les conseils de JESUS-CHRIST, qu'on se flatte de suivre ?

## III.

Le titre de pauvre volontaire fera-t-il grand honneur à qui ne veut manquer de rien ? Et pourra-t-on dire hardiment, Seigneur, voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre ? Qu'y aura-t-il donc pour nous ? *Math. 19.*

Mais enfin on obtient, dit-on, une permission, c'est à dire qu'après avoir fait vœu de pauvreté, on demande la permission de se dispenser d'être pauvre.

On renonce à la propriété : mais de bonne foy, une personne Religieuse qui vit dans une espece d'abondance, & de délicatesse, aura-t-elle rempli toutes les obligations de son vœu ; & sera-t-elle bien reçûë à dire : J'ay recherché tout ce qui pouvoit m'accommoder, j'ay jouï de tout ce qui pouvoit être à mes



usages, & souvent même de tout ce qui pouvoit servir à mes délices; mais je n'ay disposé de rien en faveur des autres, je n'ay pas testé: & voilà à quoy se reduira donc toute la perfection de ce vœu.

Eh, Seigneur! peut-on s'aveugler jusqu'à ce point? Qu'on en jugera bien autrement à l'heure de la mort: De quels regrets ne sera pas suivie cette vie molle & délicate dans la Religion? Quelles frayeurs ne causera pas le vœu de pauvreté à quiconque s'est fait sur ce point, une conscience indulgente, & commode?

Nul pauvre sans appanage de la pauvreté. Il faut en avoir senty les incommoditez pour jouir de ses privileges.

Pauvres, vous êtes heureux, dit JESUS-CHRIST, car le Royaume de Dieu vous appartient; c'est un beau droit à la verité; mais n'est-il fondé que sur une forme d'habit, sur une formule d'engagemens sacrez, ou sur un vain titre?

L'innocence, dit saint Basile, ne se conserve gueres que dans la retraite, & dans un continuel recueillement; c'est une fleur qui seche à un trop grand air, & qui se fane au moindre souffle. La mort est montée par nos fenêtrés, dit

Qv



Jeremie , & mon ame est devenuë la proye de mes yeux. *Jerem. 9.*

Un des grands avantages de l'état Religieux , c'est de nourrir l'ame dans un air toûjours pur , & de l'éloigner de tous les objets qui peuvent bleffer l'innocence ; mais quel malheur pour ceux , qui dégoûtés de ce privilege , vont eux-mêmes s'exposer au peril ; cherchent sans cesse un plus grand air sans craindre la contagion ; & ennuyez d'être toûjours à l'abry des orages dans le port , se remettent en haute mer sans craindre de faire naufrage.

La retraite , le recueillement interieur , la solitude , est un affreux sejour à qui est peu occupé de Dieu , à qui le goûte peu. On cherche chez les Seculiers , à se dédommager des ennuis qu'on trouve à l'Oraison , ou à garder une Cellule. On se répand en visites , en entretiens peu religieux , en mille sortes de dissipations ; & on ne fait pas reflexion que le commerce du monde ne sert qu'à affoiblir l'ame , & luy faire sentir davantage la pesanteur du joug. Les images étrangères qu'elle rapporte du dehors , la troublent ; au trouble succede l'ennuy , & à l'ennuy le dégoût. L'ennemi du salut



profite habilement d'une disposition qui luy est si avantageuse : Et l'ame, Seigneur, est-elle toujours assez en garde contre les ruses, & les efforts d'un tel ennemi ?

On croit enfoûir son talent, si l'on ne fait valoir son esprit ; on s'imagine se faire beaucoup d'honneur, en paroissant beaucoup dans le monde ; on se trompe : La vertu est peu remarquée dans ces frequentes conversations avec les mondains ; il est rare qu'il ne nous échape quelque défaut, & c'est la seule chose qui les frappe ; aussi peu de personnes Religieuses conservent long-tems une reputation entiere, & une vraye estime dans l'esprit des gens du monde, qu'ils voyent souvent.

Tout homme qui sort de son caractère, ou de son état, est méprisable ; le silence, la circonspection, la retraite, sient trop bien à une personne Religieuse, pour ne luy pas faire honneur : Un Religieux est mort au monde ; ses frequentes apparitions sont toujours dégoûtantes, & importunes ; & à moins qu'elles ne soient miraculeuses, c'est à dire, à moins que Dieu n'en soit le principe, qu'une charité parfaite, un

Q vj.



zele pur & desinteressé, n'en soient le motif, on y perd toujours plus que le tems.

C'est une consolation bien douce à un Religieux, de mourir dans la Maison, & dans l'employ où Dieu le veut; mais quand on est l'ouvrier, pour ainsi dire, de sa fortune, quand cet employ, & ce poste sont l'effet de nos intrigues, & de nos sollicitations, le fruit de nôtre choix, ressent-on à la mort cette douce consolation.

## I V.

Une personne Religieuse est assurée de faire tout ce que Dieu veut, quand elle ne fait que ce qui plaît à ceux qui la gouvernent. Mais quand on ne veut faire que ce qui est de nôtre goût, que ce qui est de nôtre choix; quand par adresse, ou par flatterie, par des plaintes, ou par d'autres détours, on oblige le Supérieur, dit Cassien, à ne faire que ce qu'on souhaite: Peut-on raisonnablement se flatter de ne faire que ce que Dieu veut?

Il est vray qu'on se rassure sur une espece de soumission vague & imaginaire, qui consiste à connoître que si les Supérieurs se servant de leur droit, nous



mettoient dans la nécessité de faire le contraire de ce que nous voulons, nous serions obligés de le faire; & à la faveur de cette idée générale, on ne fait cependant que ce qu'on veut. Mais Dieu ne saura-t-il point distinguer nos véritables volontés de nos simples idées? & ne serons-nous jugés que sur ce que nous aurons scû, ou bien sur ce que nous aurons fait?

Pourquoy ne nous avez-vous pas regardé lorsque nous avons jeûné, disoient les Enfans d'Israël à Dieu: Nous nous sommes humiliés devant vous, & vous avez fait semblant de n'en rien sçavoir. C'est, leur répond le Seigneur, que dans le jour de votre jeûne, vous étiez remplis de votre propre volonté: C'est qu'en vous humiliant, en vous mortifiant, vous faisiez purement ce que vous vouliez. *Isaïe 58.*

Beaucoup de gens, dit le Sauveur, me diront en ces jours-là: Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas chassé les demons en votre nom? n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom? Et alors je leur diray ouvertement: Je ne vous ay jamais connu, retirez-



vous de moy, vous qui faites des œuvres d'iniquité. *Matb. 7. v. 22.* Cependant les actions dont JESUS-CHRIST vient de parler paroissent toutes bonnes : il est vray ; mais elles ont été gâtées par la volonté propre ; ce sont des gens qui se sont choisis eux-mêmes leurs emplois, & dont ils se sont acquittez avec beaucoup d'habileté & d'adresse ; mais ce n'est pas le Seigneur qui les leur a donné.

C'est ce qui avoit fait dire à JESUS-CHRIST immédiatement avant cet Oracle, que ceux qui luy disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le Royaume des Cieux : Mais celui-là y entrera qui fait la volonté de son Pere celeste. *vers. 21.*

Le repos & la felicité d'une personne religieuse, dépend de sa parfaite dépendance, sa vertu est inseparable de l'exacte observation de ses regles. Tout esprit de singularité est un piège pour elle, on s'égare toujours dès qu'on s'éloigne de ceux qui nous gouvernent, & nul des Israélites ne se revolta contre Moïse, qui n'ait été severement puni de Dieu.

Que de gens en faveur de qui le Seigneur venoit de faire tant de prodiges,



ont péri dans le deſert; c'eſt à dire, dans la voye qui les conduiſoit à la terre de promiſſion : pluſieurs mêmes à la vûe de cette heureuſe terre, nourris d'un pain celeſte, dans une abondance de tous les ſecours, au milieu des victoires ſur leurs ennemis, après avoir paſſé la mer à pied ſec, après avoir été témoins de tant de merveilles. Une perſonne religieuſe qui a été comblée de tant de faveurs n'eſt pas moins à plaindre, ſi elle manque de fidelité & de reconnoiſſance; car plus le Seigneur eſt liberal, & plus eſt-il ſevere envers des ingrats.

Il ſemble, mes Filles, dit ſainte The-reſe, que quelques-unes n'ayent embrasſé la Religion, que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent ſoin de vivre. Les plus délicats dans la Religion, ne ſont pas toujours ceux qui dans le monde euſſent vécu le plus délicatement. Faites état, mes Sœurs, que vous venez icy à deſſein d'y mourir pour JESUS-CHRIST, & non pas d'y vivre à vôtre aise, pour pouvoir ſervir JESUS-CHRIST, comme le diable s'eſforce de le perſuader, en inſinuant que cela eſt neceſſaire pour bien obſerver la Regle.



Helas ! nous n'observons pas seulement les moindres choses de la Règle , comme le silence , quoy qu'il ne nuise pas à la santé. Nous ne croyons pas plutôt avoir un léger mal de tête , que nous cessons d'aller au Chœur , quoy qu'en y allant nous n'en fussions pas plus malades ; ainsi nous manquons un jour d'y aller , parce que nous sommes malades ; un autre jour , parce que nous avons eu mal , & deux ou trois jours , de crainte de retomber ; nous voulons après cela inventer selon nôtre fantaisie , des penitences qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre incapables de nous acquitter de celles qui sont d'obligation ; quelquefois même l'incommodité qu'elles nous causent estant fort petite , nous croyons devoir être déchargées de tout , & satisfaire à nôtre devoir , pourvû que nous demandions permission.

Vous me demanderez sans doute , pourquoy la Prieure vous donne donc cette permission : Je réponds , que si elle pouvoit voir le fonds de vôtre cœur , elle ne vous la donneroit peut-être pas. Mais comme vous luy representez pathetiquement vos infirmités , elle vous



croit malade ; mais Dieu juge de vôtre sincérité & de vôtre besoin.

Que vous serez contentes , Ames religieuses , si vous vous êtes données entièrement à JESUS-CHRIST. Il faudroit être bien malheureux pour ne pas trouver son compte avec un aussi bon Maître que celui à qui vous vous êtes données ; vôtre bonheur croîtra à mesure que vous détacherez davantage vôtre cœur de toutes les choses du monde , pour le luy consacrer tout entier. Il n'y a à craindre pour vous qu'une chose , c'est que l'amour du repos , & le plaisir naturel qu'on goûte dans un état éloigné du tumulte & de l'embarras , ne produise une partie de la joye que vous goûterez , si cela étoit , ce seroit une fausse joye que la vôtre : c'est la croix qu'il faut chercher , & l'aimer dans l'état que vous avez embrassé. C'est un arbre de vie au milieu de ce Paradis terrestre , son fruit est d'une douceur charmante : la meilleure croix est toujours celle qui pèse le plus à la nature , & qui est plus contraire à nos inclinations.

Il est mal aisé qu'on n'en trouve pas toujours quelqu'une de cette sorte dans une Communauté. Il y a toujours quel-



que chose qui choque, ou nôtre humeur ou nos petits sentimens ; il faut être sur ses gardes, pour profiter de ces précieuses occasions, & pour soumettre en toutes choses, & le jugement & la volonté ; à moins de cela on ne jouit point d'une paix parfaite, ou du moins on n'en jouit pas long-tems.

## V.

Quel avantage d'être dans une Maison où regnent tant de vertus, où domine une charité parfaite. Mais quand il y en auroit moins, cela ne pourroit nuire à une personne fervente, qui ne cherche que Dieu ; outre qu'on ne pense gueres aux défauts d'autrui, quand on est bien appliqué à se corriger des siens propres. Tout sert à celui qui est bien intentionné ; & les mauvais exemples qui corrompent les foibles, excitent ceux qui ont quelque amour pour Dieu, par le desir qu'ils ont de reparer la gloire que les ames lâches luy ravissent ; & par la crainte de leur devenir semblable.

C'est à la verité un grand avantage, d'être environné des saints exemples, & d'avoir devant les yeux des modeles qui puissent nous réveiller, & nous repro-



cher nôtre lâcheté , toutes les fois que nous les envisageons. On en trouve toujours quelques-uns dans les familles nombreuses ; en tout cas , les morts peuvent nous servir au défaut des vivans. L'histoire de leur vie est une leçon d'autant plus instructive , qu'elle nous convient mieux. Les Saints de nôtre état ont été ce que nous sommes : à qui tient-il que nous ne soyons un jour ce qu'ils sont.

On s'amuse à lire l'histoire des Heros étrangers , & l'on ignore celle des Saints de son Ordre. De quelle utilité me peut être la bravoure d'un ancien Capitaine Payen ; & quel avantage à une personne religieuse , de se remplir l'esprit des aventures de l'antiquité ; c'est à dire , de tout ce que la passion & les vices ont produit de plus éclatant ; & d'ignorer les actions édifiantes des personnes de son Ordre , qui par la pratique des vertus propres de leur condition , sont parvenus à une sainteté eminente. C'est sous de tels Maîtres , qu'on apprend les voyes qu'il faut tenir , pour parvenir sûrement au point de perfection , que ces Saints ont acquis par la grace. Ils se sont fait Saints ; avons-nous moins d'interêt de le deve-



nir ? Nous avons les mêmes moyens ; poutquoy ne profitons-nous pas de leurs bons exemples ; nous pouvons avec le secours de la grace , servir nous-mêmes de modeles à ceux qui viendront après nous.

Souvenons-nous que nous ne sommes entrez en Religion que pour nous sauver , & pour nous disposer à rendre compte à Dieu , lorsqu'il luy plaira de nous appeller. Quel malheur pour une personne religieuse qui n'est pas préparée ? Nôtre Regle & nos Vœux seront les principaux articles sur quoy nous serons examinez ; ces Vœux passeront-ils alors pour des liens peu sacrez , & ces Regles pour des minuties.

Attentifs à nos devoirs , étudions-nous à conformer nôtre conduite à nos Regles. Soyons persuadez que ce qu'on nous commande , soit qu'il nous paroisse raisonnable on non , s'il n'y a point de peché , c'est Dieu même qui nous le commande. Telle chose qui nous déplaît , est souvent celle que Dieu a jugé la plus propre en ces circonstances , pour nôtre sanctification. Le sacrifice d'Isaac paroissoit contraire à la raison : c'étoit cependant à ce sacrifice que Dieu avoit



attaché les promesses qu'il fit à Abraham de le benir luy & sa posterité.

Un Supérieur peut mal gouverner, mais il est impossible que Dieu ne nous gouverne bien par luy. De ce principe dépend tout le progres que nous pouvons faire dans un état où toute la vie n'est qu'obéissance; or cette obéissance est sans merite, lors qu'on ne la rend pas à Dieu en la personne de ceux qu'il a mis en sa place; & il est certain que ce n'est point Dieu qu'on considere, quand on se mêle de juger, d'examiner, & sur tout de désapprouver ce qu'on nous ordonne. Quand c'est le Saint Esprit qui nous possède, il nous inspire une simplicité d'enfant, qui trouve tout bon & tout raisonnable, ou pour mieux dire, une prudence divine qui découvre Dieu en toutes choses, en toutes les personnes, & même en celles qui ont le moins de vertus, & de qualitez naturelles ou surnaturelles, dès qu'elles nous tiennent la place de Dieu.

Plus on a de raison, plus doit-on avoir de soumission d'esprit, parce qu'il n'y a rien de si raisonnable, rien de si utile, que de se laisser gouverner par celui à qui nous avons juré une obéis-



fance éternelle, de quelque maniere qu'il veuille le faire, & de quelque personne qu'il luy plaise se servir pour cela.

Heureuses les personnes qui habitent dans la Maison du Seigneur; que leur sort est digne d'envie! & qu'il est doux de porter des chaînes, quand c'est la charité qui les a formées, & qu'elles nous attachent à JESUS-CHRIST! Mon Dieu, qu'il est doux de mourir le Crucifix à la main, quand on a mené une vie conforme à JESUS-CHRIST crucifié!

*De la fidelité dans les petites choses.*

I.

Celuy qui est fidele dans les petites choses, sera fidele aussi dans les grandes, & à proprement parler, il n'y a que les grandes ames, qui ayent cette exacte fidelité dans les petites choses.

La fidelité à s'acquitter parfaitement de tout ce qui paroît petit au service de Dieu, jusques dans les moindres devoirs de son état, est en effet quelque chose de grand, & la preuve d'un grand amour. Quand on aime beaucoup, on ne neglige rien de tout ce qui peut plaire



à la personne qu'on aime. Aussi remarque-t-on que ce n'est gueres que les grandes ames, ces personnes genereuses, & déterminées à tout entreprendre, à tout souffrir pour Dieu, qui ayent cette exacte fidelité à s'acquitter des plus petits devoirs. Et certes il est peu de veritez de morale que le Seigneur nous ait apprise avec plus de soin que celle-cy : preuve certaine de son importance.

Que des hommes fatiguez, alterez, boivent dans le creu de la main sans se courber, ou qu'ils mettent un genouil à terre, pour boire un peu plus à leur aise. *Jug. 7.* La circonstance n'est pas bien grande; c'est cependant à cette legere circonstance, qu'on connoît ceux que Dieu a choisis pour vaincre les Madianites; & une des plus signalées, & des plus completes de toutes les victoires, est dûë à trois cens Israëlites qui n'avoient pas fléchy les genoux pour boire plus commodément.

Quelle plus legere ceremonie que de lever les mains au Ciel? Cependant c'est de cette ceremonie que dépend la victoire sur les Amalecites; & dès que Moysé cesse de tenir ses mains levées pendant le



combat, le peuple d'Israël se sent vaincu. *Cumque levaret Moyses manus, vincebat Israel. Sin autem paululum remisisset, superat Amalec.* Exode 17.

Qu'avez-vous fait, Joas, s'écrie en colere le Prophete Elisée, vous n'avez frappé que trois fois la terre avec vôtre flèche; si vous eussiez frappé cinq ou six fois, vous vous fussiez rendu le maître de toute la Syrie, & vous eussiez exterminé vos ennemis. Que de victoires n'eût-on pas remportées? que de graces n'eût-on pas obtenues? à quelle sainteté ne fût-on pas parvenu? si on eût fait un peu plus de cas de ce qu'on appelloit minuties, & qu'on eût perseveré à s'aquitter avec ponctualité des moindres devoirs. *Si percussisses quinquies aut sexties, percussisses Syriam usque ad consumptionem.* 4. Rois 13.

Les murailles de l'imprenable Ville de Jericho sont renversées, sans qu'il en coûte autre chose à tout le peuple d'Israël, que de sonner de la trompette, & de jeter de grands cris; & cette grande conquête dépend d'une legere ceremonie dont bien des gens qui font profession de pieté, & qui estiment si peu les petites choses, auroient certainement fait

fait



fait bien peu de cas. *Populo vociferante,  
& clangentibus tubis, muri illico corruerunt.* Jos. 6.

Enfin, il suffit de dire que le Ciel, qu'une éternité bienheureuse, que Dieu même est, selon l'expression de JESUS-CHRIST, la recompense de la fidélité qu'on a eüe dans les moindres choses. Puisque vous avez été fidele, dit le Sauveur, dans peu de choses. Il ne dit pas, puisque vous vous êtes acquité avec honneur de ces grands emplois, puisque vous avez été fideles dans ces occasions éclatantes. *Matth. 25.* Ce n'est pas à dire que les devoirs essentiels doivent être negligez, ou que les grandes actions pour Dieu, & les grands sacrifices qu'on luy fait soient peu estimables; mais c'est pour nous faire comprendre qu'il n'est point de marques plus certaines d'un grand amour de Dieu, qu'une si exacte fidélité, & que les plus grandes vertus ne subsistent jamais sans cette base; le Fils de Dieu se contente de dire: Puisque vous avez été fidele en peu de choses, je vous donneray un grand bien à gouverner, entrez dans la joye de vôtre Seigneur. *Matth. 25.*

Mais rien ne vous fait mieux sentir

*Tome I.*

R



l'importance de cette ponctualité, que les suites funestes qui accompagnent la negligence des petites fautes.

Celuy qui méprise les petites choses, dit l'Ecclesiastique, viendra peu à peu à déchoir : la doctrine qui est renfermée dans ces paroles, est d'une extrême importance pour tout le monde, & singulierement pour ceux qui aspirent à la perfection.

Les grandes choses portent leur recommandation avec elles ; aussi y est-on plus exact ; mais il est ordinaire de se relâcher dans les autres, parce qu'on est prévenu qu'il est de peu de consequence d'y faillir. Cependant on se trompe, & l'on peut dire que cette erreur donne occasion à de tristes chutes.

Ceux qui se précipitent dans les plus grands desordres, dit saint Bernard, commencent d'abord par des fautes tres-legeres, & personne ne va tout d'un coup, jusques à l'excès. Il en est des maladies spirituelles comme des corporelles ; les unes, & les autres ne se forment que peu à peu. Si l'on eût eu soin d'éviter ce petit excès, de ne s'exposer pas si souvent à cet air peu sain, & de prévenir ce petit mal, à quoy il étoit si aisé



au commencement de remedier ; cette personne qui se meurt , seroit à present en parfaite santé.

Quand vous verrez , ajoûte ce Saint , que quelque Serviteur de Dieu aura fait une chute éclatante , ne croyez pas que le mal ne commence qu'alors. Une petite brèche se pouvoit aisément reparer ; on l'a negligée , & tout l'édifice est tombé. Pour peu d'attention qu'on eût eü , & pour peu de soin qu'on eût voulu prendre dans la naissance du mal , il eût été aisé d'en empêcher le progres ; mais parce qu'on a regardé ce peu d'application à l'Oraison , ce manque de ponctualité , cette negligence dans les petits devoirs , cette observation peu exacte de ses vœux , comme de legeres imperfections dont on ne s'est pas soucié de se corriger , on a fait de funestes chutes. Quand on a perseveré long-tems dans l'innocence , il est rare qu'on vienne à tomber tout d'un coup en quelque péché grief,

## II.

On commence toujours par se saisir des dehors avant que d'attaquer le corps de la place. L'ennemi du salut est trop

R ij



habile pour tenter d'abord les Serviteurs de Dieu sur les choses essentielles, il réussiroit mal, si dès la première fois il portoit une ame un peu timorée à commettre un péché mortel, il s'insinüe peu à peu par des fautes legeres. On se dispense d'une regle qui n'oblige pas même sous peine de péché; on ne fait son devoir qu'imparfaitement, mille pretextes de satisfaire une passion dominante, un naturel encore vif, & immortifié; cent retours d'amour propre dont on ne se défie pas, des imperfections volontaires, & grossieres, avec lesquelles on se familiarise, tout cela sont les voyes secretes dont l'ennemi se sert pour venir à ses fins.

Il est rare que ces sortes d'infidelitez dans les plus petites choses ne soient punies par la soustraction de quelque grace; & par la soustraction de cette grace, de combien d'autres sera-t-on privé, sans lesquelles on succombera infailliblement à la tentation en certaines occasions? C'est pour ce sujet que saint Gregoire dit que les petites fautes sont en quelque façon plus dangereuses que les grandes; celles-cy frappent, touchent, effrayent, & on y remédie:



telles-là nuisent sans qu'on s'en défie,  
& portent avec elles un poison lent.

3. Part. Admo. 34.

Saint Chrysostome parlant sur la même matiere : J'ose, dit-il, avancer une proposition qui paroîtra surprenante, & inouïe ; c'est qu'on peut, ce semble, apporter quelquefois moins de soin à fuir les pechez grieux, qu'à éviter les fautes legeres : car l'énormité de ceux-là nous en donne naturellement de l'horreur, mais nous nous familiarisons aisément avec celles-cy, par la raison qu'elles sont peu considerables. *Mirabile quidem & inauditum dicere audeo : solet mihi nonnumquam non tanto studio magna videri esse peccata vitanda quanto parva & vilia.* Hom. 87. Helas ! à combien de gens, une petite meurtrissure negligée a coûté la vie ?

Qu'importe, dit S. Augustin, qu'une grosse vague ait englouti le vaisseau, ou que l'eau entrant peu à peu dans la sentine, y ait été laissée par negligence ? Vous vous êtes precautionné contre les plus grands pechez ; mais que faites-vous pour éviter les petits ? *Precavisti magna, de minutis quid agis ? an non times minuta ?* Est-ce que vous ne craignez

R iij



pas les petites fautes ? Helas ! vous avez jetté à la mer les grosses charges qui pouvoient faire abîmer votre vaisseau , mais prenez garde que la quantité de sable qui est au fond ne le fasse encore submerger : *Projecisti molem , vide ne arenâ obruaris ?* Epist. 118. ad Seleuc.

Les occasions de faire de grands sacrifices sont assez rares ; toute la vie n'est pleine que de petits devoirs à remplir : si nous manquons de fidélité dans ce petits devoirs , nous sommes des serviteurs continuellement infideles ; & que ne doit-on pas craindre d'une telle infidélité ? Souvenons-nous que les grandes graces sont d'ordinaire le fruit de la fidélité qu'on a eue dans les moindres choses , comme cette fidélité est elle-même l'effet d'un plus grand amour pour Dieu ; & si l'on se prive par sa tiédeur , & par son relâchement de ces secours extraordinaires , de ces faveurs singulieres , qui inspirent tant de courage dans l'occasion , que n'a-t-on pas à craindre ?

Combien de fois est-on en doute si l'on a consenty au peché ? De quel avantage ne nous seroit-il point alors , d'avoir mérité par une probité exacte , & par une fidélité constante , ce secours special , &



gratuit avec lequel nous serions bien assurés de nous soutenir toujours contre tous les efforts de la tentation, & sans lequel, non seulement nous nous verrons en grand peril d'y succomber, mais nous serons peut-être effectivement vaincus.

Pouvons-nous raisonnablement espérer d'attendre à l'heure de la mort, ce témoignage du Sauveur si consolant, & cette invitation si agreable. Venez, bon, & fidelle Serviteur : puisque vous avez été fidelle dans peu de choses, entrez dans la joye de vôtre Seigneur. *Matth. 25.* Mais qui n'aura point eu cette exacte fidelité, qui aura negligé les petits devoirs, à quoy doit-il s'attendre ?

On ne peut pas disconvenir que la tiédeur dans le service de Dieu ne soit un état bien funeste ; c'est l'état d'une ame qui ne fait nul cas des menuës observances ; & qui neglige sans cesse ses moindres devoirs, commet sans cesse de petits pechez. Etat bien different de celui de ces ames ferventes qui ne negligent rien, persuadées que le merite du Serviteur ne consiste pas à ne faire que des œuvres penibles, & d'un grand

R iiij



éclat, mais à faire ce qui plaît à son Maître, & quand il luy plaît.

## III.

N'avoir de la fidélité que dans les grandes choses, c'est n'être fidelle que rarement. Les occasions de faire au Seigneur de grands sacrifices, sont assez rares. On ne reçoit pas tous les jours des injures atroces ; on ne fait pas à toute heure des pertes considerables ; il n'arrive pas tous les jours des accidens fâcheux qui mettent la patience à d'étranges épreuves ; une victoire signalée sur la passion, une mortification insigne sont necessaires à qui veut être véritablement Chrétien ; mais ces actes heroïques de vertu sont peu frequens ; au lieu que cent petits sacrifices muets, & secrets ; cent petites croix invisibles naissent, pour ainsi dire, tous les jours sous nos pieds ; tous les jours on a à veiller sur son propre cœur, à reprimer cent petites faillies de passions ; à se vaincre en mille rencontres. L'humeur bizarre & incommode de ceux avec qui l'on vit, nôtre inégalité, nôtre mauvaise humeur, nôtre amour propre nous fournissent abondamment tous les jours une



nouvelle matiere de merites ; voilà le sujet de cette violence continuelle qu'il faut se faire pour être saint. Qu'on dise, après cela, que c'est peu dans la pratique de la vertu, de manquer en de petites choses ; les petits devoirs à quoy on manque sont petits, il est vray, mais l'infidelité, mais la negligence, la lâcheté qu'on a en y manquant n'est pas petite ; & comme ces infidelitez à la grace, ces fautes qu'on appelle legeres, ces habitudes d'indevotions, sont ordinaires : manquer de fidelité dans les petites choses, c'est refuser de plaire à Dieu presque toute sa vie, c'est avoir l'habitude de luy déplaire tous les jours, & souvent, toutes les heures du jour.

Dans quelle erreur sont donc ceux qui veulent se persuader, ou nous faire accroire que pourvû qu'on ne manque pas aux devoirs essentiels, peu importe de se dispenser des menuës observances ; & qu'une grande ame porte sa vûë trop haut, pour pouvoir faire attention à ces petits défauts ?

On raisonneroit plus juste, si l'on disoit qu'il n'y a que les grandes ames qui ayent cette étendue de genie qui leur fait découvrir ce qu'un esprit borné ne



sçauroit appercevoir. La Grace éclaire, & une grande vertu se sent blessée par la difformité qu'elle trouve dans des actions qui ne déplaisent jamais aux imparfaits. Un homme endormi marche sans crainte par des voyes qui le feroient pâmer de frayeur s'il étoit éveillé.

Mais que deviendra l'Oracle de JESUS-CHRIST, touchant la fidelité dans les petites choses ? Ce Juge souverain reformera-t-il sa sentence ? changera-t-il la formule de son arrêt en faveur des Chrétiens imparfaits ? leur dira-t-il : cela va bien, bons, & fideles Serviteurs, vous qui avez traité avec mépris tous les petits devoirs que vous appeliez minuties, petitesse d'esprit, scrupule : puisque vous n'avez prétendu être fidele que rarement, & dans de grandes choses, entrez dans la joye du Seigneur. On sent assez le ridicule & l'impieté même de cette pensée. Quand sentira-t-on l'erreur & le danger de sa propre conduite ? Le Ciel, & la Terre passeront, mais pour les paroles de JESUS-CHRIST elles ne passeront point.

C'est aussi ce qui a porté tous les Saints à ne se rien pardonner, à être toujours plus en garde. Persuadez qu'une faute



legere n'a pas toujours de legeres consequences : quelle délicatesse de conscience n'avoient-ils pas ? La moindre lâcheté dans le service de Dieu les alarmoit ; la plus petite infidelité à la Grace les rendoit inconsolables ; tandis que des gens tres-imparfaits vivent dans une habitude volontaire de fautes , sans remords.

Ces Heros du Christianisme , ces fideles Disciples de JESUS-CHRIST , nos modeles , n'ont jamais cru qu'une petite faute ne fût qu'un petit mal ; aussi pour une distraction à demy volontaire , pour un peu trop de vivacité , pour un mot échapé à contre-tems , quelles austeritez ? quels châtimens ! quelles penitences ! Etoit-ce foiblesse d'esprit ? étoient-ils dans l'erreur ? leur morale étoit-elle outrée ? Nullement. Ils connoissoient , & ils aimoient le Seigneur ; ils avoient une haute & juste idée de nôtre Religion ; l'Evangile étoit leur Loy ; ils sçavoient quels sont les devoirs d'un Chrétien ; s'ils avoient tant d'horreur de déplaire à Dieu , s'ils étoient si attentifs & si ardens à luy plaire en toutes choses , c'est qu'ils agissoient selon leurs principes. Ils sça-

R vj



voient que souvent une legere incommodité, un petit mal est le principe, ou du moins l'occasion d'une maladie mortelle, & que quiconque méprise les petites fautes, dispose son cœur peu à peu à de grands dereglemens; & voilà ce qui oblige les personnes solidement vertueuses d'avoir tant de fidelité dans les petites choses, & d'éviter avec tant de soin les plus petits pechez. Les grandes chûtes en matiere de mœurs, n'ont pas toujours de grandes fautes pour principes. Ce qui est sûr, c'est que le Fils de Dieu ne reformera point la formule de son Arrêt. *Euge serve bone & fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam; intra in gaudium Domini tui.* Cela va bien, bon & fidele Serviteur. Puisque vous avez été fidele dans peu de choses, je vous donneray un grand bien à gouverner. Entrez dans la joye de vôtre Seigneur. *Matth. 25.*

*Des Amitiez particulieres dans les  
Communautez.*

I.

Il doit y avoir une parfaite union;



'dit saint Basile, parmi les personnes Religieuses qui composent une même Communauté, mais il en faut retrancher toute les liaisons particulieres que deux ou trois personnes font ensemble; parce que quelque saintes que ces liaisons-là paroissent, cette union si étroite avec les uns, est une separation formelle d'avec les autres; celui qui aime plus un de ses freres, dit ce grand Saint, que tous les autres, marque clairement par cela seul, qu'il n'aime pas les autres parfaitement, & par consequent il offense les autres, & fait injure à toute la Communauté.

*Basil. in Const. Monast. 30. Serm. de inst. Monach.* Les amitez particulieres, continuë-t-il, sont dans la Religion, une perpetuelle semence d'envie, de soupçons, de défiances, d'inimitiez, & donnent lieu à des divisions, à des cabales, & à des assemblées secretes qui sont la ruine de la Religion; car l'un y découvre les desseins qu'il a, l'autre y parle des jugemens peu charitables qu'il fait.

Celuy-cy y raconte ses sujets de plaintes, & celuy-là ses griefs; on y murmure, on y revele ce qu'on doit taire, on y raille des vertus mêmes de ceux qui



nous déplaisent, on y médit des autres, on n'y épargne pas même les Supérieurs; & par une malheureuse contagion, on se fait part bien-tôt les uns aux autres de tout ce qu'on a de mauvais.

Il n'est point de tentation plus dangereuse; le démon même n'a gueres de moyens plus propres que celui-cy pour pervertir les personnes les plus ferventes, & sur tout les jeunes gens.

Il ne faut qu'un de ces prétendus amis qui ait reçu quelque déplaisir, qui s' imagine avoir quelque sujet de plainte, pour communiquer d'abord aux autres son chagrin, & ses sentimens. Comme il ne se défie de personne, il donne toute la liberté à sa passion, on l'écoute, on entre dans toutes ses raisons; & que ce soit par une lâche complaisance, ou par un esprit de murmure, on nourrit l'aigreur, & l'amertume, on applaudit à tout.

Il est certain que ces sortes d'unions & d'amitié sont la source de tous les déreglemens qui se trouvent quelquefois dans les Communautés. C'est un mur d'iniquité, comme parle le Prophete, qu'on oppose à l'esprit de Dieu, c'est une ligue contre ses ordres. Combien de fautes contre ses devoirs, & souvent même



contre son inclination , pour suivre les mouvemens de son ami ; quel mépris des guides que le Seigneur nous a donnez ! que de regles violées ! quand ces personnes ainsi unies par une liaison particuliere seroient solidement vertueuses , il suffit que leur amitié soit particuliere , pour être irreguliere ; elle est toujours reprehensible dès qu'elle n'a pas pour principe la charité. Mais un défaut si contraire à la veritable pieté , se trouve rarement dans des gens solidement vertueux ; ces sortes de societez ne se rencontrent gueres que parmi les imparfaits.

Il y a deux sortes d'amitez particulieres dans les Communautéz ; toutes deux contraires aux regles de la veritable charité , & à l'esprit de la Religion.

L'une est fondée sur une secrete sympathie ou convenance d'affections , d'inclinations , d'humeurs , ou de temperament , qui font que deux personnes s'aiment , se cherchent , s'accordent , & demeurent agreablement ensemble , & lient entre elles un commerce d'estime , de passion , & d'interêts.

Il est aisé de voir combien cette liaison



cause de troubles, & d'inquietudes. Les chagrins personnels ne sont pas ceux qu'on sent le plus. On éprouve tous les déplaisirs d'un ami, on est sensible à tout ce qui le touche, une partialité si visible blesse la charité religieuse, & est une source abondante de défauts.

## I I.

La deuxième espèce d'amitié particulière naît d'une secrète antipathie, ou d'une uniformité d'alienation, de dépit, ou de semblables passions contre le même objet. Cette union ne se trouve gueres qu'entre des personnes tres-imparfaites qui s'aiment peu entre elles, & qui s'estiment encore moins : l'union subsiste tant que la passion dure : & ceux que Dieu a établis pour gouverner les autres, sont d'ordinaire l'objet de cette pernicieuse société.

Exige-t-on des devoirs qui ne sont pas du goût de tout le monde, refuse-t-on ce que la conscience ne permet pas qu'on accorde : ce refus, cette incommode exactitude rassemble d'abord ces esprits aigris ou inquiets. L'approbation universelle qu'on donne aux plaintes & aux murmures réunit les cœurs, la conve-



nance des sentimens rend les entretiens plus agreables, & l'uniformité de conduite dans des gens indevots, rend l'amitié plus hardie, & en serre le nœud.

On diroit que c'est une ligue secrete contre l'esprit de Dieu, si ennemi de ces sortes d'unions; c'est du moins une société de mécontents, qui fait commettre un nombre infini de fautes durant la vie; & de combien de troubles, & de cuisans regrets n'est-elle pas la source à l'heure de la mort?

Que ces amitez particulieres, dit saint Ephrem, apportent un grand préjudice à l'ame! & combien nuisent-elles aux Communautés! c'est dans ces entretiens secrets, dans ces conversations frequentes que le goût & l'esprit de la devotion s'éteint; le joug du Seigneur devient & pesant & amer, on n'a plus que du dégoût pour les devoirs de son état, on sent une aversion secrete, & un éloignement réel pour les personnes qui nous gouvernent; la douceur, & la modestie des personnes solidement vertueuses déplaît, leur presence seule gêne. Les exercices de pieté ne se font plus que par bienveillance, ou par caprice, les avis salutaires d'un Directeur sont sans effet, l'usage



des Sacremens sans fruit : les avertisse-  
mens charitables d'un Superieur n'ont  
plus de force : on vit dans la tiedeur,  
& consumé, pour ainsi dire, par une  
fièvre lente, on meurt sans consolation,  
& sans repentir.

Il est peu de jeunes gens qui soient à  
l'épreuve des caresses, & des marques  
d'amitié que leur témoignent les impar-  
faits. A peine est-on sorti du Noviciat,  
qu'on trouve cet écueil dangereux, sur  
tout si l'on a quelque bonne volonté de  
servir Dieu, & si l'on a ce qu'on appelle  
beau naturel, les imparfaits n'oublient  
rien pour attirer dans leur parti tous  
ceux qui ont le plus de belles qualitez;  
sur tout s'ils n'ont encore qu'une vertu  
naissante. L'envie qu'ils ont d'autori-  
ser, ou pour mieux dire, de rendre  
moins odieuse leur conduite peu regu-  
liere, leur inspire ce zele malin d'aug-  
menter le nombre des imparfaits. Voilà  
le principe le plus ordinaire de ces ami-  
ties particulieres, qui sont si nuisibles  
au bon ordre des societez Religieuses,  
& si pernicieuses aux particuliers.

Liaisons malignes, continuë saint  
Ephrem, entretiens pernicioeux, assem-  
blées contagieuses, où la passion se nour-



rit, où le vice se masque, & où se dé-  
bitent tant de maximes si contraires à  
l'esprit de JESUS-CHRIST; quelle  
vertu naissante est à l'épreuve du poison  
qu'on y prend, quelle probité peu exacte  
n'a pas fait naufrage contre les écueils  
qui s'y trouvent? Faux amis, que votre  
prétendue amitié est nuisible! & qu'elle  
coûte à la Religion! on doit vous re-  
garder comme la peste des Communau-  
tez Religieuses, comme les ennemis du  
bien public, qui détruisent la Religion  
au lieu de l'édifier.

*De l'indifference qu'on a de plaire  
à Dieu.*

I.

Quand on estime l'amitié d'une per-  
sonne, on tâche de s'insinuer, & de se  
maintenir dans ses bonnes grâces par  
toutes sortes de voyes: respects, com-  
plaisances, civilitez, tout est en usage;  
que de services à quoy on n'est pas mê-  
me obligé! quel soin particulier, d'évi-  
ter tout ce qui pourroit déplaire! mais  
de là pouvons-nous conclure que nous  
faisons un grand cas de l'amitié de Dieu?  
Quel soin a-t-on d'éviter tout ce qui



peut l'offencer ? quel empressement a-t-on de luy plaire ? & est-on dans de grandes inquietudes quand on a le malheur de luy avoir déplu ?

On s'abstient par l'apprehension du supplice, de blesser mortellement ceux mêmes qu'on hait à mort ; on ne fait ni bien ni mal à ceux dont on ne veut être aimé, ni haï ; mais pour peu qu'on offense un homme, sur tout si on le fait souvent, & avec reflexion, il est tout visible qu'on méprise également, & son amour & sa haine ; & que si on ne passe pas à de grandes injures, c'est plutôt par la crainte de son pouvoir, que de son aversion. Faut-il faire l'application de cette regle dont tout le monde convient, avec la conduite indignante qu'on a à l'égard de Dieu, & que personne n'ignore ?

On ne parle pas icy de ces libertins scandaleux, de ces impies de profession, qui semblent se faire honneur d'être dans la disgrâce de leur Dieu, & de n'avoir point de religion. On parle de ces personnes qui menent une vie assez réglée, & qui bien loin de rougir de l'Evangile, font profession dans le monde d'être Chrétiens. Attentifs à tout ce qui peut



servir à leurs intérêts ; quels devoirs ,  
quelles bien-seances negligent-ils quand  
il s'agit de gagner , ou de conserver l'a-  
mitié de ceux qui peuvent faire leur for-  
tune ? A-t-on la même attention ? les  
mêmes empressements ? la même exacti-  
tude à l'égard de Dieu ? Ignore-t-on les  
infinis bienfaits qu'on en a reçûs ? &  
ceux qu'on peut en attendre ?

Nullement : on est persuadé que Dieu  
est nôtre fin dernière , qu'il est seul nô-  
tre souverain bien , & la source de tous  
les biens. On comprend ce que signi-  
fient ces noms de Createur , de Redem-  
pteur , de Souverain , de Juge. On est  
convaincu que Dieu seul peut faire nô-  
tre fortune , & qu'il est seul l'arbitre  
de nôtre sort éternel. Ajoûtez l'indiffe-  
rence qu'on a de plaire à Dieu , avec  
ces veritez , avec cette créance ?

Parfaitement instruits de tous les de-  
voirs de Religion , pleinement infor-  
mez des volontez du Seigneur , est-on  
fort ardent , fort exact à garder ses Loys ?  
à suivre ses inspirations ? à obéir à ses  
ordres ?

Que Dieu soit en concurrence avec le  
moindre intérêt temporel , avec un pur  
respect humain , avec nôtre plaisir : de



quel côté tourne ordinairement la balance ? Dieu est-il toujours préféré ? La demande est odieuse ; & quelle en doit être la réponse par des gens qui ne délibèrent presque jamais à préférer leurs intérêts , leur passion , leur amour propre aux ordres , & à la volonté du Seigneur ?

Qu'un domestique , qu'un enfant s'oublie tant soit peu dans les devoirs , & les bienfaisances du monde , tout est relevé , tout est irremissible. Age , inadvertance , défaut d'éducation , naturel , rien n'excuse. Mais que ce même domestique , que cet enfant se soit oublié dans les devoirs de religion , qu'il soit indevot , dereglé même dans ses mœurs , c'est de quoy s'embarraissent peu ceux mêmes qui sont chargez de sa conduite. Un mot peu modeste , une raillerie peu religieuse , un entretien peu charitable , déplaisent à Dieu , il est vray ; mais déplaisent-ils beaucoup à ces personnes qui en rient ? Certainement à voir combien nous prenons peu de part aux intérêts de Dieu , ne doit-on pas dire que nous le craignons peu , que nous l'aimons encore moins , puisqu'il nous est si fort indifférent.



Que ces Heros du Christianisme, ces venerables Solitaires qui ont vieilli dans les exercices de la penitence, ces Atlétes infatigables qui ont travaillé durant tant d'années à se vaincre eux-mêmes, & à dompter leurs passions, que tous ces grands Serviteurs de Dieu ont eu des sentimens bien differents des nôtres ? & que nôtre conduite est peu semblable à la leur ?

Demandez-leur, pourquoy s'allarmoient-ils si fort sur les moindres infidelitez à la Grace ? Pourquoy puniffoient-ils les petites fautes par de si severes austeritez ? Pour une distraction à demi volontaire, plusieurs jours de jeune ; pour un premier mouvement de colere ; pour un mot échapé contre les regles de la douceur chrétienne, ou de la charité, se condamner à un silence perpetuel le reste de ses jours : quelle étrange severité ! Quand on est animé d'une foy vive, quand on conçoit ce que c'est que déplaire à Dieu, ce que c'est que mépriser une grace, on n'a garde de demander pourquoy tant de rigueur pour des fautes si legeres ; on a bien plutôt envie de demander : comment se peut-il faire qu'un Chrétien ne



perde pas plutôt & ses biens , & sa vie ,  
que de déplaire à Dieu.

## I I.

Les nouveaux Chrétiens de l'Eglise naissante dans le Japon étoient étonnez que Dieu nous eut fait un commandement exprés de l'aimer : eh quoy ! disoient-ils aux Predicateurs de l'Evangile : quoy ! à des gens raisonnables un precepte pour leur faire aimer le meilleur , & le plus tendre de tous les Peres ! à des Chrétiens , un commandement , des menaces pour les obliger d'aimer un Dieu infiniment aimable , & qui les aime infiniment ! Peut-on avoir seulement une teinture de nôtre Religion ? Peut-on croire ces veritez consolantes que vous nous prêchez : Incarnation du Verbe , naissance pauvre , vie humble , laborieuse , mort ignominieuse d'un Homme Dieu , & tout cela pour nous tirer du dernier malheur ; tout cela pour nous rendre éternellement heureux : Peut-on croire ces veritez fondamentales de nôtre Religion , & avoir d'autre ambition , & d'autre empressement que de luy plaire ? Peut-on connoître un Dieu si bon ,

fi



si bien-faisant , & ne le pas aimer ?  
Voilà ce que pensoient , ce que disoient ces nouveaux Fideles. Mais qu'auroient-ils dit s'ils avoient vû , que non seulement nous ne sommes pas fort empressés de plaire à Dieu , mais que nous sommes même tres-peu touchés de luy déplaire ? Qu'auroient-ils dit , ces fervents Neophytes , s'ils avoient été les témoins de cette indolence volontaire , & si universelle qu'on a pour cent petits devoirs de religion , sous pretexte qu'en y manquant on ne fait pas de grandes fautes ? Qu'auroient-ils dit , s'ils avoient vû avec quelle facilité on commet les petits pechez , avec quelle tranquillité on omet cent menuës observances de la Loy , & avec quel sang froid on sacrifie à son plaisir , à ses intérêts , les volontez du Seigneur même. Auroient-ils voulu être les garands de nôtre foy ?

L'indifference qu'on a de plaire à Dieu est toujours l'effet d'une foy languissante , d'une foy à demi éteinte ; Dieu ne sçauroit être aimé de ceux qui ne croient pas.

On fait peu de cas de celuy à qui on craint peu de déplaire ; on estime peu

*Tome I.*

S



sa personne , & ses bienfaits ; on craint encore moins son indignation , quand on ménage si peu ses bonnes graces. Voilà dans quelle triste disposition la plûpart des gens vivent à l'égard de Dieu ; & cependant nul de ces infidèles Serviteurs qui n'attende de Dieu à chaque moment de nouvelles faveurs , nul qui n'espere de luy une éternelle recompense : mais sur quoy porte une telle confiance dans une ame qui s'est fait une habitude de refuser presque toujourns de plaire à Dieu , une habitude de de luy déplaire presque toujourns ?

## I I I.

Mais ce n'est pas un grand mal , dit-on , qu'une legere infidelité à la Grace , qu'une omission d'un petit devoir , qu'une desobéissance à la Loy en matiere legere.

Ce n'est pas un grand mal de déplaire au Seigneur , & c'en sera un de déplaire à un parent , de desobliger un ami , de ne pas plaire au Prince. Ce n'est pas un grand mal , & la perte des biens , de la santé , de la vie même , fût-elle jamais un mal plus grand ? Dans l'ordre de la veritable sagesse il n'est nul de ces



biens qui ne doit être sacrifié pour éviter ce mal. La moindre observance de la Loy, l'obéissance aux moindres volontez du Seigneur est préférable à la conservation de l'Univers même; & tout ce qu'on appelle grand, précieux, estimable sur la terre, n'a de mérite qu'autant qu'il est agreable à Dieu, & selon son bon plaisir. Et l'on ose dire après cela, que ce n'est pas un grand mal de ne luy pas plaire? Certainement le point de la Loy divine à quoy on desobéit peut être en matiere legere par rapport à d'autres d'une plus grande consequence, mais la desobéissance à cette Loy, l'indifference qu'on a de plaire à Dieu ne fut jamais un petit mal. Refuser de plaire à Dieu, c'est faire peu de cas de son amitié, & de ses bonnes graces: un tel mépris doit-il être compté pour rien?

Ces personnes qui prétendent, à la verité, éviter les pechez griefs, mais qui commettent sans regret, & sans repentir les petites fautes, ont grand sujet de craindre que la charité ne soit entierement éteinte en elles; & si elles veulent s'examiner serieusement, & sans indulgence, peut-être reconnoîtront-



elles qu'elles n'évitent les pechez griefs qu'à cause des grieves peines dont Dieu les châtie ; qu'elles s'exposeroient volontiers à luy déplaire grièvement , & à perdre son amitié , si elles n'étoient arrêtées par la vûë de l'enfer & de l'éternité de ses peines ; & qu'enfin elles souhaiteroient de tout leur cœur qu'on pût l'offenser impunément.

Cette disposition fait horreur : c'est cependant la funeste disposition où sont d'ordinaire ceux qui ne font point de difficulté de commettre toutes sortes de pechez veniels de propos délibéré , dans la pensée d'éviter les fautes grieves. Mon Dieu , qu'il est à craindre que vous n'ayez aucune part à cette reserve ; aussi est-il bien difficile qu'une personne qui ne veut éviter précisément que les pechez mortels , les évite long-tems. L'indifférence est inseparable de la froideur , & celle-cy du mépris ; & quand la personne pour qui on a de la froideur & du mépris est puissante , quand elle a autorité sur nous , quand on a tout à craindre d'elle : l'indifférence qu'on sent , & le mépris qu'on a , n'est guere loin de la haine ; on craint l'autorité , & l'on hait la main qui frappe. Mon Dieu,



que l'état d'une ame qui ne craint pas beaucoup de vous déplaire est funeste ! Et qu'aura-t-elle à répondre , cette ame , sur ce premier des Commandemens , & qui est comme la base de tous les autres : vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur , de toute vôtre ame , de toutes vos forces , de tout vôtre esprit ; c'est à dire , vous n'aimerez que Dieu seul , & vous ne ferez occupé que du soin de luy plaire. Quand on craint si peu tout ce qu'on appelle petites fautes , peut-on dire , en bonne foy , qu'on aime Dieu de tout son esprit , de toutes ses forces ? Peut-on dire qu'on aime Dieu de tout son cœur ? Et si l'on ne garde pas ce premier des Commandemens , n'a-t-on rien à craindre pour le salut ? Doit-on être tranquille ?

*Du manque de Foy.*

I.

Manquer de foy dans nôtre Religion , c'est être infidele ; mais ne faire rien de ce qu'on croit être obligé de faire , est-ce avoir beaucoup de foy ? Il y a une espece de foy speculative qui se trouve dans les enfers ; mais c'est la

S iij



Foy pratique qui fait les vrayz Chrétiens.

D'où vient qu'on croit, ce semble, assez facilement les Myſteres qui paroiffent être le plus au-deſſus de nôtre intelligence, & qui ſemblent choquer davantage nôtre raiſon, comme ſont les Myſteres de la Trinité, de l'Incarnation, &c. N'eſt-ce point parce qu'ils ne choquent pas nos paſſions ? Mais a-t-on la même ſoumiſſion ? a-t-on la même facilité à croire les autres veritez de l'Evangile ſur le renoncement à ſoy-même, ſur le mépris du monde, ſur l'amour & la neceſſité des croix, & des humiliations, ſur le merite de la pauvreté, ſur le pardon ſincere des injures ? Cependant, & les unes & les autres ſont également appuyées ſur l'infailibilité de vôtre parole, ô mon Dieu ! & il n'eſt pas moins vray que nous n'entrerons jamais dans le Royaume des Cieux ſi nous ne nous faiſons violence, ſi nous ne menons une vie mortifiée, ſi nous ne renonçons à nous-mêmes, ſi nous n'aimons nos ennemis, ſi nous ſuivons les maximes du monde ; qu'il eſt vray que nous n'y entrerons point ſi nous ne ſommes baptifez. On eſt prêt, dit-on, de donner ſon ſang pour ſou-



tenir cette deniere verité ; & quels frais fait-on pour pratiquer les autres ? On ne sçauroit être à demi Chrétien.

Quiconque aura observé la Loy toute entiere, dit l'Apôtre saint Jacques, s'il vient à manquer en un seul point, il se rend coupable sur tout le reste ; car celui qui a dit vous ne commettrez point d'adultere, a dit aussi vous ne ferez point d'homicide. *Jac. 2.* N'est-ce pas détruire sa foy, que de détruire ce qui en est toute la preuve ? S'abstenir de quelque chose, parceque Dieu la défend, & en omettre une autre, quoy que l'on sçache que Dieu la commande, renferme une contradiction de motifs, qui revolte même la raison, & qui fait grand tort à la Religion.

Le plaisir ou la peine l'emporte sur le devoir, mais ce n'est qu'après que la Foy est affoiblie ; une Foy vive charme la peine, & ne fait trouver de plaisir que dans son devoir.

La foy sans les œuvres, dit le même Apôtre, est une foy morte, & le juste ne vit pas de cette foy. Vous avez la foy, dira quelqu'un : c'est toujours le même Apôtre qui parle, & moy j'ay les œuvres. Erreur grossiere : faites moy voir



fans les œuvres que vous avez la foy : pour moy je vous feray voir ma foy par les œuvres.

Vous croyez qu'il y a un seul Dieu : vous faites bien. Les demons le croient aussi, & en tremblent. La Foy qui ne produit qu'une seche & sterile frayeur est la foy des Reprouvez. Mais voulez-vous être convaincu, hommes de vaines idées, que la foy fans les œuvres est une foy morte ? Abraham, nôtre Pere, n'a-t-il pas été justifié par les œuvres, en offrant sur un autel Isaac son fils : voyez-vous que la foy agissoit de concert avec les œuvres, & que la foy reçût des œuvres sa dernière perfection. Mes Freres, si quelqu'un dit qu'il a la foy, & qu'il n'ait point les œuvres, de quoy cela luy servira-t-il ? Est-ce que la foy seule le pourra sauver ? Ne semble-t-il pas que ce grand Apôtre ait eu en vûe la plupart des Chrétiens de nos jours, qui croient, qui tremblent même en entendant parler des plus terribles veritez de la foy, sans devenir pour cela, ni plus reguliers, ni moins dereglez.

S'il est vray que la foy soit une vertu de l'entendement, il n'est pas moins sûr que le manque de foy est un vice de



la volonté. On ne veut pas faire ; & voilà pourquoy on ne croit pas. Détrompons-nous : la preuve certaine de nôtre foy , ce sont nos œuvres.

Croit-on qu'un homme a du merite , on l'estime ; est-on persuadé qu'il est puissant , on le craint ; en espere-t-on quelque bienfait , on n'oublie rien pour luy plaire. Nôtre idée est toûjours la regle de nos sentimens , comme ceux-cy le font de nôtre conduite Une foy vive a toûjours des mœurs pures , irréprochables , chrétiennes ; manque-t-on de foy , on ne sçauroit avoir de bonnes mœurs.

Voyez combien cet homme vain , scandaleux , libertin jusqu'aux pieds des Autels , & sous les yeux de JESUS-CHRIST , devient sur l'heure même , composé , modeste , respectueux dès qu'il se trouve sous les yeux du Prince. Cet homme croit le Roy present ; mais de bonne foy , croit-il la presence réelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie ?

Ces gens de plaisirs , & ces hommes d'affaires qui n'ont guere d'autres mobiles d'une vie tumultueuse & si peu chrétienne , que la cupidité , croient-ils



que l'Evangile est la seule regle des mœurs , & que la Religion doit être comme l'ame de tous les projets , de tous les desirs , de toutes les actions de la vie ?

Vous êtes étonnez que les Chrétiens soient si humbles, si chastes, si mortifiez, disoient autrefois aux Payens les premies Fideles; ils ne paroissent point dans vos spectacles profanes; ils ont horreur de vos excès; ils ne se couronnent pas de fleurs comme vous, dans leurs fêtes. Leur modestie pourroit seule leur servir de caractère de distinction, la pieté, le zele, la patience, la charité, sont leurs vertus ordinaires. Rien de plus sobre que leurs repas, rien de plus simple que leurs habits, rien de plus édifiant que leurs entretiens, rien de plus irréprochable, rien de plus saint que leur conduite. Considérez quel est notre créance, & vous ne serez plus surpris de la maniere dont nous vivons. Tous les Fideles d'aujourd'huy ont la même foy; pourroient-ils faire le même raisonnement; pourroient-ils apporter le même exemple? Nos mœurs démentent trop notre créance pour faire honneur à notre foy. Ne soyez pas sur-



pris, pouvons-nous dire, si nous vivons si mal, c'est que nous croyons peu.

On compte cependant beaucoup sur la foy ; car enfin chacun prétend être fidele ; mais que sert la Foy sans les œuvres, dit l'Apôtre : elle est morte, & le Juste peut-il vivre de cette Foy ?

Rien ne devoit tant nous allarmer, qu'une disposition si peu chrétienne ; mais la fausse securité où l'on vit est l'effet de l'erreur où l'on est. N'y a-t-il pas danger qu'on ne confonde la connoissance qu'on a de ce qu'il faut croire, avec ce qu'on appelle la veritable Foy. Les Libertins, les Infideles mêmes, peuvent sçavoir ce que nous faisons profession de croire ; mais il n'y a de vrais & de parfaits Fideles que ceux qui vivent conformément à ce qu'ils croient.

# I I.

Sans la Foy, nulle vertu. Elle en est le principe, & elle les nourrit. Elles naissent & meurent avec elle ; son accroissement & son decroissement est le leur. La Foy s'affoiblit-elle, l'humilité devient imparfaite, l'esperance chancelle, la charité languit. Dès lors la

S vj



ferveur se relâche, la patience nous échappe, la mortification s'affoiblit. Jugeons de nôtre foy par nôtre vertu.

Pensez-vous, disoit le Sauveur du monde, que le Fils de l'Homme, quand il viendra, trouve de la Foy sur la terre? En trouveroit-il beaucoup aujourd'hui parmi nous, s'il venoit nous faire rendre compte de nôtre foy?

*Defecit Sanctus*, disoit le Prophete, *quoniam diminuta sunt veritates à filiis hominum*. Il n'y a plus de Saint sur la terre, on n'y trouve plus que des Chrétiens mous, lâches, imparfaits, parce qu'il n'y a presque plus de foy; la foy est affoiblie, les veritez de foy le sont aussi. Elles n'agissent plus que foiblement sur le cœur, dès quelles sont presque éteintes dans l'esprit: *Diminuta*. Ne nous étonnons pas si la veritable pieté est si rare, si les maximes de JESUS-CHRIST sont si peu suivies, si celles du monde prévalent, si la licence des mœurs est si generale, si les passions font tant de degats: *Diminuta sunt veritates à filiis hominum*. Ces veritez éternelles qui ont reformé l'Univers, qui ont fait tant de Saints, ne font presque plus d'impression sur les



cœurs, ne luisent plus que de loin; on ne les regarde que superficiellement; on ne les croit que d'une foy languissante. Combien de gens dans le monde n'ont presque plus qu'une foy d'éducation, qu'une foy de bienfiance, qu'une ombre de foy.

A l'heure de la mort cette foy presque éteinte reprend des forces, mais ce n'est guere que pour accabler par des regrets & de steriles repentirs: quel effet peut faire alors cette lumiere; elle découvre nos erreurs, elle nous fait voir nos égaremens, elle allume contre nous-même nôtre colere. Ah si l'on pouvoit revenir sur ses pas, si l'on pouvoit recommencer sa carrière! Le tems est fini, l'éternité commence, on croît, on fremit, & l'on meurt. Sage, qui prévient ces frayeurs & ces desespoirs par une vie vraiment chrétienne: heureux qui nourrit sa foy par ses œuvres, en vivant conformément à ce qu'il croit.

*De la source de nos imperfections.*

I.

La raison pourquoy si peu de gens arrivent à la perfection parmi ceux mê-



mes qui y aspirent , c'est qu'on n'a qu'une demi volonté de devenir parfait , ou du moins ne veut-on aller à la perfection que par des voyes conformes à nôtre genie , à nôtre naturel , à nôtre humeur.

On conçoit assez aisément les maximes de l'Evangile, & ces importantes veritez qui sont comme les premiers principes de la veritable pieté ; mais on manque de sincerité , & de droiture dans l'application qu'on s'en fait.

On ne cherche point de raisons pour tâcher de prouver qu'il ne se faut point faire de violence pour entrer dans le Ciel ; mais on en trouve pour se persuader qu'en certaines occasions , où la violence coûteroit beaucoup , on peut se dispenser de se faire violence.

On ne doute point qu'il ne faille reprimer les passions ; mais est-on dans le cas , ce n'est jamais passion pour nous. C'est zele, c'est devoir, c'est nécessité, c'est quelquefois même charité , c'est justice , tant on est malheureusement prévenu en sa faveur, tant on est ingénieux à se tromper soy-même. Et après avoir satisfait sa passion , on se fçait encore bon gré de ce qu'on a fait , & peut



s'en faut qu'on ne s'en fasse un merite.

On combat quelquefois, & l'on remporte cent petites victoires sur son naturel, sur ses vicieuses inclinations; mais la passion dominante est toujours privilégiée. On est réglé dans sa conduite, severe dans ses maximes, peut-être même dans ses mœurs; mais on ne pardonne pas une injure. On fait cent bonnes œuvres avec empressement, avec plaisir; mais on n'étouffe jamais certaines aversions secretes, & certaines froideurs peu chrétiennes qu'on appelle indifférence sans aigreur. On est exact, charitable, on se confesse; mais on n'en est ny moins emporté, ny plus traitable dans sa mauvaise humeur.

Il faut combattre toutes les passions, il faut les vaincre, mais si l'on épargne la passion dominante, tous les autres avantages qu'on gagne sur l'ennemi servent de peu.

Il faut veiller continuellement sur soy, & sur tous les mouvemens de son cœur, pour reprimer une infinité de vûës humaines, de retours sur soy-même presque imperceptibles, mais presque continuels; tant de recherches secretes de ses interêts, tant de détours



fins, & rusez de l'amour propre, qui échappent aux plus vertueux, s'ils ne sont toujours en garde; enfin tant de motifs moins purs, qui se mêlans dans les actions les plus saintes en diminuent le merite, & font que bien des gens se donnent de grands mouvemens, & avancent tres-peu.

Mon Dieu, qu'un peu de bonne foy, & de sincerité épargneroit de peines à ceux qui sont à vôtre service! on se flatte de ne chercher que Dieu, & l'on se recherche éternellement foy-même, aises, reputation, interêt, orgueil secret, amour propre, voilà les grands ressorts qui font agir la plûpart des gens.

Eh Seigneur, est-ce quelque chose de dangereux, ou d'indifferent, de se donner entierement, & parfaitement à vous, qu'il faille si long-tems délibérer pour s'y resoudre? Le manquement de droiture, & de sincerité gâte tout, & il n'est que trop vray que la plûpart des hommes n'agissent que par amour propre; la difference qu'il y a entre les personnes qui paroissent spirituelles, & celles qui ne le sont pas; c'est que l'amour propre agit en celles-cy sans déguisement, & sans masque, & qu'il est moins



visible , & toujours déguisé en celles-là.

Que gagne-t-on de replier ainsi son cœur , & de se dérober à soy-même la connoissance de tous ses replis , & de son déguisement ? pour avoir sçû , par un artifice ordinaire de l'amour propre , se faire un système de conscience partial , flatteur , accommodant ; pour avoir sçû trouver des pretextes qui éblouissent ; pour avoir trouvé l'art , & le secret de laisser regner les passions en paix , en leur donnant un autre nom : en est-on en meilleure conscience ? Dieu ne dévoile-t-il pas tous ces mysteres d'iniquité ? Luy dérobe-t-on la connoissance du cœur ; en ignore-t-il les vûës , les retours , les motifs , & tous les véritables défauts ? Ignore-t-il tout ce qui s'y passe : *Scrutans corda , & renes Deus.* Ce manque cependant de droiture , & de simplicité à l'égard de Dieu , est la source ordinaire des plus grossieres imperfections , & le fera un jour de bien des regrets.

Peu de personnes assez genereuses pour attaquer l'ennemi du salut jusques dans son fort , on se contente d'arrêter ses forties , de repousser ses attaques , de dé-



couvrir ses pieges ; & après tant de victoires, il n'en est ni moins en sûreté, ni moins fier dans ses retranchemens. Un orgueil secret est un puissant ennemi ; il disparoit quand il se cache. Il a trop d'intelligence avec nôtre cœur pour n'y pas entrer souvent, du moins déguisé. Si on s'étudioit à le découvrir ; si on le poursuivoit jusques dans ses retranchemens ; si l'amour propre, avec tous ses captieux pretextes, n'étoit point écouté ; si on ne luy donnoit point de quartier ; si on ne vouloit point de trêves, on s'en defferoit ; une victoire complete nous mettroit en sûreté ; & quel progrès ne feroit-on pas dans les voyes de Dieu, les défilez n'étant plus à craindre ?

## I I.

Mais la veritable source, & la plus feconde de tous nos défauts, c'est la passion qui nous domine, l'habitude qui nous fait agir. Elle est la principale cause de tous les pechez que nous commettons, la source de toutes les fausses maximes que nous nous faisons en matiere de conscience. Dès qu'une passion nous gouverne, dès quelle regne avec



empire dans le cœur, tout est employé pour la satisfaire. Quand on auroit naturellement horreur des autres vices, il est certain que s'ils flattent la passion dominante, ils perdent à nôtre égard ce qu'ils ont de plus odieux. Tout ce qui sert à nourrir ou à satisfaire la passion favorite, est bien reçu. L'esprit au service du cœur ne travaille qu'à justifier les prétentions qu'elle a, & les voyes qu'elle prend pour venir à ses fins.

Un avare prétend avoir toujours raison de prendre de toutes mains, & de ne jamais rien rendre. Contrats injustes, grivelerie, cruauté, tout est privilégié, tout passe dès qu'il a la livrée de la passion qui s'est érigée en tyran. Faires tarir cette fatale source : l'avare, l'ambitieux, le libertin, deviendront bien-tôt honnêtes gens. Tandis que le cœur est esclave d'une passion, il faut qu'il soit sujet à tous les vices qui la flattent. En vain couperez-vous les branches de cet arbre fatal. Tandis que le tronc demeure sur pied, il en repoussera incessamment de nouvelles. Mon Dieu, qu'une passion flattée, épargnée, fait gemir long-tems ?

Ecartez loin de moy, Seigneur, s'é-



criot le Sage , ces desirs vifs & insatiables , dont la violence ne souffre , ni bornes , ni mesures ; les consequences en sont toujours pernicieuses. Quelque zele que j'aye pour vôtre service , & pour l'observation de vôtre sainte Loy , je ne répons plus de mon cœur dès qu'il sera dominé par une passion : *Ex-tollentiam oculorum meorum ne dederis mihi , & omne desiderium avertè à me.* Ecclès. 23.

Quelque ingenieux , quelque impetueux , quelque rusé que soit nôtre amour propre , il peut bien affoiblir , émousser les remords , de la conscience , mais non pas les étouffer. Malgré tous ses artifices mille retours delicats , & certains doutes involontaires viennent traverser nos desirs. On est en peine si les sentimens qu'on a sont assez purs , & conformes aux regles de la charité ; on entre en quelque sorte de scrupule sur certains profits un peu trop gras ; on doute si certains attachemens qu'on a n'ont rien de criminel ; le peu de fruit qu'on tire de l'usage des Sacremens , une vie peu reguliere , certains défauts grossiers & trop frequens , tout cela fait naître des doutes qui ne paroissent pas tou-



jours mal fondez , & qui de tems en tems allarment. Il vient quelquefois des reflexions sur la liberté qu'on se donne de censurer & de médire ; la conscience reproche quelquefois des jeux excessifs , & immoderez , & elle fait sentir à bien des gens le peril d'une vie molle , oisive , sensuelle. Momens heureux ! belle naissance de conversion ! si tout cela n'étoit pas rendu inutile , & étouffé même par la passion dominante.

Voyez quelle est sa malignité , disoit un des plus beaux genies , & des plus spirituels du siecle passé : Elle détourne l'esprit de tout ce qui pourroit le convaincre de ses devoirs , & ne l'applique qu'à examiner les raisons qui peuvent la favoriser. L'amour propre qui adopte toujours la passion favorite , est trop fecond en expédiens ; chemin pour ne pas trouver le moyen d'éluder , ou du moins de rendre inutiles tous les reproches de la conscience. La passion dominante fait tout échouer.

On resout tous les doutes qui naissent , non pas en les éclaircissant , mais en les méprisant. On traite de scrupule , & de foiblesse , les raisons que la Religion nous fournit pour condamner



nôtre conduite & nos maximes ; & l'on retient, comme parle saint Paul, captive dans son cœur, la verité qui veut se montrer : *Veritatem Dei in injustitia detinent.* Rom. 1.

Domptons cette imperieuse passion, & nous aurons bien-tôt reformé nôtre conduite, & corrigé tous nos défauts. Voilà ce principe fatal de tant de faux préjugés, & de dangereuses maximes. Voilà la véritable source de cette conscience erronée, de cette indulgence criminelle qui excuse, qui passe tout.

De là ces desirs excessifs d'amasser du bien ; cette ambition palliée ; ces jalousies secrètes ; ces aversions muettes ; cette humeur bizarre, & chagrine ; cette délicatesse inquiète ; ces raffinemens d'amour propre, & cent autres défauts grossiers, apprivoisez la plupart avec la pratique, ou pour mieux dire, avec la réputation de la plus exacte dévotion, & par un progrès d'erreur : on ne se contente pas de satisfaire en tout sa passion & son amour propre, on veut aussi se le justifier.

*Sanctum est quod volumus*, disoit saint Augustin : nous voulons que ce qui nous plaît, ce qui flatte nôtre inclination,



ce qui favorise nos interêts, ce qui sert à satisfaire nôtre cupidité, nôtre orgueil, soit toujours juste & raisonnable. Ce seroit même peu à nôtre amour propre de suivre ses passions, s'il n'avoit encore le plaisir de les autoriser.

Domptez la passion dominante, la source de vos plus grands défauts sera bien-tôt tarie. Détruisez la propre volonté, disoit saint Bernard; éteignez l'amour propre, & vous aurez trouvé le secret d'éteindre, pour ainsi dire, les feux de l'enfer.

*De l'exactitude à remplir tous  
ses devoirs.*

I.

La ponctualité à s'acquitter parfaitement de tous ses devoirs ne scauroit être l'effet d'un genie borné, ni d'une crainte purement servile; il faut de la solidité, de la penetration; il faut je ne sçay quelle grandeur d'ame pour avoir en tout une exactitude si reguliere. L'amour de Dieu a seul la vertu de rendre l'ame si attentive, & si perseverante. On ne fera jamais exact dans le service, si l'on n'aime le maître qu'on sert.



Quelle erreur, de s'imaginer que la haute perfection consiste à faire des actions extraordinaires. L'exactitude à remplir tous les devoirs de son état, est l'ouvrage, & la preuve en même tems de la plus éminente vertu.

On est exact certains jours, & en certaines choses, quand on n'est devot que par humeur; la passion ne donna jamais une constante perseverance; il y a des intervalles de dégoût, & de relâchement, comme il y en a de ferveur. Aujourd'huy rien ne coûte, demain tout est épineux, tout revolte. Comme Dieu n'est pas le seul motif de cette regularité extérieure, ce n'est pas merveille si l'on se dement.

Quand on n'a en vûë que de plaire au maître qu'on sert, on a également à cœur tout ce qu'il commande. On n'examine pas si la chose est de nôtre goût: tous ces retours sur soy-même sont bannis; on sent la difficulté, mais encore plus le plaisir qu'on a d'obéir, & de se vaincre: les petits services rendus à propos, font quelquefois plus de plaisir que les grands.

C'est toujours manque d'amour de Dieu qu'on n'est pas fidele à remplir  
tous



tous ses devoirs ; & tres-souvent , c'est faute de pénétration , & de lumieres. On ne regarde que la surface , pour ainsi dire , de certains devoirs minces , & peu éclatans ; l'esprit ne va pas plus loin ; il n'apperçoit , ni le merite de la ponctualité , ni les consequences. Une ame pure , genereuse , éclairée de lumieres surnaturelles , pénètre à travers ces dehors humbles & obscurs , & découvre dans cette exactitude à ses plus petits devoirs , le prix & le merite d'une vertu extraordinaire.

Une ponctualité passagere est un signe bien équivoque. Bien des motifs , tous fort imparfaits , paroissent avoir part à cette inconstante ferveur ; mais une regularité universelle , & perseverante , ne peut être l'effet que d'une vertu consommée , & d'une grande generosité.

Il n'est pas difficile d'être exact à tous ses devoirs , quand cette exactitude ne gêne pas long-tems. Une reflexion salutaire , une grace un peu plus sensible , une crainte bien fondée , un bon exemple , peuvent vaincre cette legereté , cette paresse naturelle , qui nous rend si inconstans , & si lâches à remplir nos devoirs. On devient plus regulier pour



quelque tems , & plus exemplaires : mais la perseverance ne va pas loin. L'exactitude tombe dès que le motif s'affoiblit.

Il faut une vertu solide , & genereuse , pour être constamment regulier. La gêne inseparable de toute ponctualité rend le service dur , & fâcheux. Nôtre humeur naturellement volage ne se fixe pas aisément. On est exact quelques jours ; mais bien-tôt l'amour propre , qui ne peut souffrir cette assiduité , & cette contrainte , rentre dans ses droits. On commence à ne s'acquitter plus de ses devoirs qu'avec pesanteur ; le dégoût suit de près la langueur ; & après s'en être acquitté languissamment durant quelques jours , on s'en dispense. On n'est guere plus regulier que par intervalle , & par humeur , quand on l'est imparfaitement.

L'immortification est la source ordinaire de ce relâchement. Il en coûte d'être constamment exact à tous ses devoirs. Quelque raisonnables , quelque indispensables qu'ils soient , ils sont toujours contrariants. L'amour propre veut suivre son caprice. Extrêmement jaloux de sa liberté , il n'affecte rien



tant que l'indépendance. Jugez combien il y a de combats à donner. Que de victoires ne faut-il pas remporter ? que de violences ne faut-il pas se faire pour ne se dispenser jamais de la Loy ? mais jugez aussi quelle vertu c'est d'être toujours fidele.

A proprement parler , on n'a de la devotion qu'autant qu'on a de la regularité. L'exactitude à remplir tous ses devoirs , est la juste mesure de la vertu chrétienne ; cette idée est universellement reçue. Toute devotion contraire à cette idée peut raisonnablement passer pour illusion.

En effet , nous jugeons d'ordinaire de la pieté des gens par leur regularité. Quelle autre marque de distinction plus sensible des parfaits & des imparfaits parmi tous ceux qui font profession du même genre de vie ? Les grandes fautes sont assez rares dans les Communautés bien réglées ; on s'y dispense peu des Loix essentielles ; ce n'est proprement qu'à cette extrême ponctualité qu'on reconnoît les Saints.

Le Sauveur du monde n'a pas voulu se dispenser des plus legeres observances de la Loy : avec quelle ponctualité

T ij



s'est-il soumis aux moindres preceptes ? Il est nécessaire, dit-il luy-même à saint Jean, que nous accomplissions toute justice, en remplissant ainsi toute sorte de devoirs : *Sic enim decet nos implere omnem justitiam. Matth. 3.*

## I I.

La peine qu'il y a à être exact en tout tems, n'est pas un obstacle invincible ; un peu de bonne volonté applanit bientôt tout ce qui arrête ; on trouve le chemin uni à mesure qu'on avance ; les difficultés s'évanouissent à force de les vaincre ; la persévérance y fait enfin trouver du goût. Le grand obstacle à cette exacte régularité est d'ordinaire la fausse idée qu'on s'en forme. On regarde cette extrême ponctualité comme une petitesse d'esprit, ou comme un scrupule : c'est à dire qu'on craint d'être un serviteur de Dieu trop fidèle, puisqu'on craint d'être trop exact.

Mon Dieu, quelle illusion plus pitoyable ! quelle erreur plus grossière ! fera-t-on éternellement la dupe de son propre esprit, & de ses faux préjugés !

On ne craint point de passer pour un petit esprit, quand il s'agit de faire pa-



roître un grand empressement pour ses propres intérêts , & un zele extraordinaire pour ses affaires temporelles. Quelle œconomie dans le domestique jusqu'à descendre dans le détail le plus menu ! & c'est ce qu'on appelle être sage ; quelle ponctualité dans les affaires du monde , dans tous les devoirs de la vie civile ! Garder jusqu'aux moindres bienseances , c'est sçavoir vivre ; enfin estre continuellement attentif à profiter de tout , ne laisser échaper aucune occasion de faire fortune , c'est ce qu'on appelle aujourd'huy avoir de l'esprit , avoir du bon sens , être habile ; & combien de fois a-t-on dit qu'on perd souvent tout pour avoir manqué à quelques circonstances ! mais s'applique-t-on sérieusement à l'affaire de son salut , tâche-t-on de profiter avec soin des plus petites occasions de plaire à Dieu , & de croître en vertu ; est-on exact à s'acquitter des plus petits devoirs de la Religion ; est-on fidele dans les moindres choses , c'est d'abord scrupule , petitesse d'esprit , minutie.

Si l'on disoit que cent petits ajustemens dont une femme mondaine se sert pour se parer , qu'une mouche , qu'un



ruban, que de la poudre font des minuties, que cent manieres gênantes & affectées qu'il faut observer dans le monde, c'est petitesse d'esprit, à la bonne heure : on comprend qu'un bon esprit ne sçauroit se repaître, ni s'occuper de ces bagatelles ; mais qu'une probité exacte, qu'une exactitude constante à remplir tous ses devoirs, qu'un air modeste & respectueux à la présence de son Dieu, qu'une delicateffe extrême de conscience, qu'un soin vif & ardent d'éviter jusqu'au moindre peché, soit la marque d'un petit esprit, il faut assurément l'avoir bien borné cet esprit, & le cœur encore plus gâté, pour avoir une pensée si déraisonnable. Y eut-il jamais de véritable sagesse que celle qui nous fait vivre selon les principes de la Religion ? y eut-il jamais de bon sens que celui qui nous fait regler nos sentimens selon les maximes de l'Evangile ? Un petit genie ne prévoit gueres les consequences, ses lumieres sont trop foibles & trop bornées pour appercevoir cent rapports differens ; & c'est ce qui fait que tant de gens traitent de minuties les petites observances, en matiere de pieté ; ils n'en voyent point les suites.



Un esprit vif & pénétrant, un grand genie porte sa vûë plus loin, & conçoit aisément qu'il n'y a rien de petit au service de Dieu; que celuy-là est malheureux, qui s'acquitte des moindres devoirs avec negligence. Un medecin passeroit-il pour un petit genie, si prévoyant dès la naissance de la plus legere incommodité, quelles en doivent être les tristes consequences, il s'appliquoit avec soin à guerir le mal dans sa source? Ce seroit pourtant un tres-petit mal, & un moins habile que luy appelleroit cela scrupule, minutie, terreur panique, caractere d'un petit esprit.

Mais on peut se faire Saint, dit-on, sans être si regulier, & si exact. Ainsi se rassure-t-on contre les frayeurs qu'excitent de tems en tems, dans un cœur encore chrétien, ces infidelitez habituelles.

On peut se faire Saint, en étant si peu regulier; c'est à dire, on peut plaire à Dieu, on peut meriter les plus signalez bienfaits de Dieu, en le servant avec une lâche, & indigne indifference. On congédie un serviteur qui manque de ponctualité; on ne veut point être servi avec dégoût, & avec nonchalance; &



l'on prétend que Dieu s'accommodera de nôtre indolence à son service ; luy qui chasse , & qui punit avec tant de severité le serviteur paresseux , & negligent. Quel crime avoient commis ces Vierges infortunées , & quelle fut la cause de leur disgrâce , & de leur éternel malheur ? elles étoient vierges , elles attendoient le divin Epoux ; elles avoient fait de grands frais , & pris beaucoup de peines : mais elles arrivent un peu trop tard ; elles manquent d'exactitude ; ce seul défaut fait oublier tout le reste ; on aime souvent plus l'ardeur & le zele avec quoy on nous sert que le service même ; Dieu sur tout veut être servi avec ferveur , & avec fidélité : *Euge serve bone & fidelis , quia super pauca fuisti fidelis.* Luc.

## I I I.

Il est étonnant qu'on serve Dieu avec tièdeur , & avec lâcheté , quand on pense que c'est un Dieu qu'on sert. Quelle excuse auront ces personnes qui se sont volontairement bannies du commerce du monde , pour servir Dieu avec plus de ferveur , & de fidélité ; si elles ne répondent à leur vocation qu'avec lâ-



cheté & avec indifférence ? Est-ce là ce qu'on s'étoit proposé en entrant en Religion ?

Quelle idée plus juste de perfection ! quels plus genereux sentimens de piété ! quel plan de vie plus exact ! quels desirs plus ardens d'une sainteté éminente , que dans ces premiers jours de ferveurs , où l'on ne trouvoit point de plaisir plus doux qu'à s'acquitter parfaitement , & avec exactitude , des plus petits devoirs de son état ! Que devient un projet si grand entre les mains d'un Religieux lâche , & imparfait ?

On s'étoit retiré dans la solitude ; on avoit pris le parti de la retraite pour se détacher de la terre , & ne respirer plus que pour le Ciel ; & l'on ne s'est pas plutôt relâché dans la pratique , & l'exacte observance de ses devoirs qu'on devient mondain , & inquiet , qu'on ne s'occupe plus que des desirs du siècle.

La Prière est pour un Religieux sans ferveur une gêne insupportable , une torture ; il la fuit , il en laisse , il en dérobe une partie , il se livre à tous les égaremens d'une imagination volage : voilà les fruits de ce défaut d'exactitude ; l'ennuy qu'on y trouve produit bien-



tôt du dégoût, & ce dégoût de l'éloignement. Un Religieux peu exact, peu fervent, a horreur de la solitude; il a souvent plus de peine à se recueillir, & moins d'usage de l'Oraison que les gens du monde; la Priere devient un langage étranger, & presque inconnu à qui n'y est pas exact.

L'état religieux est une école d'abnegation, de mortification, d'amour des croix, & des souffrances; dès qu'on manque d'exactitude à remplir ses devoirs, c'est un retour sur soy-même en tout; une recherche continuelle de ce qui peut faire plaisir; une délicatesse qui raffine quelquefois sur les gens les plus sensuels; un amour propre qui domine.

C'est toujours faute de devotion qu'on manque de ponctualité; & la tiédeur, cette maladie mortelle de l'ame, n'a guere d'autre principe. On se dispense sans peine, & bien-tôt sans remords, d'une partie de ses obligations. Celles qu'on est contraint d'acquitter, sont comme des dettes, ce semble, qu'on dispute; & certes on ne fait jamais bien ce qu'on ne fait qu'à demi.

La fausse securité où l'on vit est l'es



fer de la langueur d'une ame tiede. On se flatte peut-être, sur ce qu'on vit dans une sainte maison, comme les Juifs se glorifioient d'avoir le vray Temple du Seigneur : *Templum Domini*, *templum Domini*; mais que nous servira d'être dans le Sanctuaire, si nôtre cœur est éloigné de Dieu comme le leur, & si nous ne le servons fidèlement? Esau vint trop tard, la benediction étoit déjà donnée. Tout ce que nous pouvons faire pour Dieu, tout ce que nous pouvons offrir à Dieu est peu de chose; il regarde plus la ferveur avec laquelle nous le servons, que le service même; la vigilance, l'attention, la ponctualité, sont les principales qualitez du serviteur fidele : *Sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum*; comme les yeux des serviteurs, dit le Prophete, sont sans cesse attachez sur les mains de leurs maîtres, & ceux d'une servante sur les mains de sa maîtresse, pour obéir au moindre signe : *ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum*. Psal. 122. ainsi nos yeux sont continuellement attachez sur le Seigneur, pour connoître quel est sa volonté, & ce qu'il demande de nous. Ces gens si peu exacts au service de



Dieu, ces ames lâches, ces serviteurs paresseux, qui ne servent Dieu que par humeur, & par intervalle, peuvent-ils tenir le même langage ?

*De la Confession.*

I.

Le Sacrement de la Penitence est un remede aisé & efficace pour guerir toutes les maladies de l'ame, & pour nous faire obtenir le pardon de tous nos pechez.

Il est aisé, puisqu'il ne s'agit que de declarer ses pechez à un Prêtre qui tient la place de JESUS-CHRIST, & de les declarer avec une veritable douleur d'avoir offensé un Dieu infiniment aimable, & qui nous aime infiniment : car enfin pourquoy se confesser si l'on n'est pas marri, si l'on ne veut pas se corriger des pechez dont on se confesse ?

Il doit être efficace, puisque tous les merites d'un Homme-Dieu nous sont appliquez. D'où vient donc qu'on tire si peu de fruit de ce divin remede ?

Jamais tant de Confessions : y a-t-il autant d'amendement ? On s'accoutume aux Confessions, tout comme on



s'accoutume aux défauts dont on se confesse. Il semble même que nous ne nous confessions que pour nous apprivoiser, pour ainsi dire, à déclarer nos défauts & à les continuer.

Manque-t-on de sincérité ? Non, il est rare de trouver des gens qui ne se confessent que pour devenir plus criminels. Mais on manque de contrition, on n'a qu'une douleur superficielle & apparente, sur tout si ce sont des pechez dont on tire quelque avantage temporel, sur tout si ce sont des pechez ordinaires, & qu'on regarde comme de petits pechez.

On manque de resolution, & de ferme propos de se corriger ; on se contente de former le dessein de ne plus commettre la faute, sans vouloir s'éloigner des occasions qui nous ont fait pecher, marque ordinaire du peu de sincérité de nôtre contrition.

Mais ignore-t-on que c'est un peché grief si la contrition manque ? On le sçait, & c'est pour cela qu'on tâche, dit-on, de s'exciter à la contrition. Mais qu'il y a grand danger pour bien des gens, que cette prétendue contrition n'empêche pas que leur confession



ne soit nulle ; que si l'on s'examine bien , on verra que le motif du repentir qu'on croit avoir , n'est bien souvent que la crainte qu'on a de faire un sacrilege ; & de là vient que la confession étant faite , c'est à dire , le danger de faire un sacrilege étant passé , on retombe aussi facilement dans les mêmes fautes , que si on ne s'en étoit jamais confessé.

Que ne faut-il pas , pour faire changer de sentiment à un bon esprit , sur tout s'il a bien examiné toutes choses avant que de prendre son parti , & qu'on ne luy apporte que de foibles raisons pour luy faire approuver ce qu'il condamne ; & peut-on se persuader que de si frequentes rechûtes , soient toujours précédées d'un véritable propos de ne plus pecher ?

Avoit-on fait ce prétendu propos sans aucun motif ? ce motif étoit-il fondé sur un bon principe ? & si Dieu étoit le principe de ce motif , d'où vient qu'on change si-tôt de sentiment ? C'étoit pour l'amour de Dieu qu'on avoit résolu de ne plus s'exposer au danger de tomber dans cette faute ; c'étoit parce que le peché offense Dieu , qu'on ne vouloit plus pecher : mais après la con-



fession le peché est-il moins une offense ? d'où vient que le même motif perseverant , la même résolution ne perseverere pas ?

La Confession est un puissant remède pour tous les maux spirituels ; mais que doit-on penser d'un malade à qui les meilleurs remèdes sont inutiles ? Tout est à craindre , quand on ne profite de rien.

Bien des gens regardent la Confession comme une pratique de piété qui se change bien-tôt en coutume. Ce n'est pas , ce semble , pour se corriger ; pour obtenir le pardon de ses pechez ; c'est par devotion qu'on se confesse ; on peut sçavoir le nombre des Confessions qu'on a faites ; mais combien trouvera-t-on de défauts dont on se soit corrigé ?

Une marque sensible qu'on a un vray repentir de ses pechez , c'est lorsqu'on sent autant d'horreur de l'occasion du peché que du peché même ; c'est lorsqu'on a veritablement de l'horreur des moindres pechez. C'est quand on se prémunit contre ces occasions , contre ces foiblesses qui nous portent au peché. C'est quand on a toujours en vûe ,



& l'injure que le peché fait à Dieu ;  
& le mal present qu'il nous cause , &  
le danger certain auquel il nous ex-  
pose.

Un homme qui se contente de de-  
mander pardon à Dieu de ses pechez ,  
& qui après cela n'y pense plus , n'est  
point un homme veritablement contrit ,  
& resolu de ne plus pecher.

*Fin du premier Tome.*





# TABLE DES MATIERES

Contenuës dans ce premier  
Tome.

A.

**A**cademies. Crime de ceux qui tien-  
nent des assemblées de jeu, page  
59. & suiv. 72. Bassesse de ce métier,  
60. Réponse à ceux qui disent qu'ils  
n'y reçoivent que d'honnêtes gens,  
67. & suiv. qu'il ne s'y passe rien que  
de regulier & d'honnête, 70. & suiv.  
que la plus solide pieté y est en dan-  
ger, 71. 74. Elles sont l'écueil de  
l'innocence, *ibid.* la vertu y est prof-  
crite, 72. Quel compte doivent ren-  
dre au souverain Juge les personnes  
qui tiennent ces Academies, 73. En-  
tretiens ordinaires de ces sortes d'as-  
semblées, 74. Voyez Assemblées.



## T A B L E

- Actions.* Nos actions doivent indiquer nôtre Religion, 113.
- Adversitez,* gage de la predestination, 250. Maniere de souffrir les adversitez en esprit de penitence, 299. & *suiv.*
- Affaire* du salut, voyez salut.
- Affaires.* Mauvais pretexte pour ne pas faire son salut, que celui des affaires, 307.
- Affront.* Ce qui fait qu'on y est sensible, 22. 23. Raisons du contraire, 23.
- L'Ame* est naturellement chrétienne, 115. Sa perte est irreparable, 254. Dieu seul peut la contenter, 278. Sort des ames justes, 285.
- Amertumes.* La pieté seule sçait l'art d'adoucir toutes les amertumes, 287.
- Amour propre.* Distance qu'il y a entre l'amour propre & la veritable vertu, 153. A quoy nous porte l'amour propre, 157. On guerit rarement des défauts que nourrit l'amour propre, 160. Jusqu'où va le raffinement de l'amour propre, 161. & *suiv.* Il est le principe ordinaire de la fausse devotion, 171. & *suiv.*
- Assemblées mondaines,* combien sujettes au danger d'offenser Dieu, 62. &



## DES MATIERES.

*suiv.* Malheurs qu'elles causent, 64.  
là regne l'esprit du monde, 64. 65.  
c'est le tombeau de la pieté, *ibid.*  
& un obstacle à la conversion, 66.  
Elles alterent la vertu, 69. 70. Quelles  
sont les assemblées que la Religion  
permet, 76. & *suiv.* Comment on  
doit s'y comporter, 77. 78. *Voyez*  
Academies, cy-dessus.

*Amitiez* contraires à la charité & à l'es-  
prit de la Religion, 399. Effets fu-  
nestes des amitez particulieres entre  
personnes Religieuses, 396. 400.  
Combien elles sont nuisibles aux Com-  
munautéz, 401. & *suiv.*

### B.

**B** *Al*, pourquoy défendu, 109. rien  
n'est plus opposé à l'esprit du  
Christianisme, *ibid.* Raisons qui doi-  
vent porter à le fuir, 112. 113.

*Bien*. Le seul veritable bien cause le so-  
lide plaisir, 277.

*Bonheur*. Il n'y a de bonheur parfait en  
ce monde que pour les gens de bien,  
138.

*Bussy Rabutin*. Sentiment de ce Comte  
sur le bal, 111.



# T A B L E

## C.

**C***arnaval.* Opposition des divertissemens du carnaval à l'esprit du Christianisme, 96. & *suiv.* Elles sont un reste du Paganisme, *ibid.* & *suiv.* Principe de ces divertissemens scandaleux, 98. Vanité des causes de ces divertissemens, & des raisons que l'on avance pour en autoriser la coutume, 98. 99. Refutation des raisons qu'on allegue pour justifier ces divertissemens, 101. & *suiv.* Déguisemens, excès, bals, &c. non plus permis dans ces jours que dans les autres, 301. & *suiv.* se divertir ainsi, c'est jouer la Religion, & en décrier les plus saintes ceremonies, 105. ces divertissemens ne sont autorisez que par l'exemple des autres, 108.

*La Charité* chrétienne la plus heroïque est de ne se point venger, 25. La charité n'exclut personne de ses bienfaits, 154. Eloges de la parfaite charité 183. Elle épargne la personne en châtiant le peché, 216.

*Choses.* Conséquences qu'il y a de ne pas negliger les petites choses, 382. & *suiv.* 393. 396. fidelité dans les



## DES MATIERES.

petites choses , recompensée , 385.

Ce que c'est que de manquer de fidelité dans les petites choses , 393.

*Chrétien.* Ce nom porte son apologie, 10.

A quelle sainteté & pureté de mœurs nous oblige ce nom , 102. 103. Vertus des premiers Chrétiens , 418.

*Ciel.* Idée que s'en font les libertins , 15. Ce qui nous fait trouver le chemin du Ciel épineux , 249. Le Ciel est l'heritage des affligez , 250.

*Cœur.* Ce qui en peut remplir le vuide , 278.

*Confiance.* Source du peu de confiance qu'on a en Dieu , 189.

*Conversations* , combien sujettes à la médisance , 68. 75. Le bien & le mal y sont également un sujet de raillerie, *ib.*

*Conversion.* Fausses raisons des pecheurs qui different leur conversion , 32. & *suiv.* Raison pour laquelle l'âge meur n'est pas plus propre que la jeunesse pour la conversion , 34.

*Creance.* Raison qu'il doit y avoir entre nôtre creance & nos mœurs , 113.

Les *Croix* naissent sur le trône comme ailleurs , 308. Les meilleures croix sont celles qui sont les plus contraires à nos inclinations , 373.



# T A B L E

## D.

**D** *Evoirs.* Nécessité qu'il y a d'être exact à remplir ses devoirs, 31. & *suiv.*

*Devotion.* Idée qu'on doit avoir de cette vertu, 150. 151. Où il n'y a point de charité, il n'y a point de devotion, 152. fausse devotion, 153. & *suiv.* Devotion d'âge, *ibid.* Devotion de bienfaisance, 165. Devotion de tems, 167. Définition de la véritable devotion, 166. 176. Devotion de complaisance, 169. Devotion de fainéantise, 170. Principes de la fausse devotion, 171. & *suiv.* Devotion d'intérêt, 173. Devotion d'esprit, ce que c'est, 174. & *suiv.* Eloges & caractères de la véritable devotion, 176. & *suiv.* 183. 187. Ses effets, 177. Devotion d'état, 180. & *suiv.* Devotion calomniée, 197. & *suiv.* En quoy la censure sert à la devotion, 204. & *suiv.*

*Devot.* Caractères d'un homme devot, 184. & *suiv.* Marques par lesquelles on peut distinguer les véritables devots d'avec les faux, 153. & *suivantes.*



## DES MATIERES..

Caracteres des faux devots , *ibid.*  
*Dieu.* Quel mal c'est de déplaire à Dieu,  
407. 409. & *suiv.*

*Directeurs.* Combien sont coupables ceux  
qui permettent à leurs penitens de  
hanter les spectacles , 92. 93.

*Divertissemens.* Peinture des divertisse-  
mens de ce tems , 39. & *suiv.* Com-  
bien une vie de plaisir est contraire à  
la morale de JESUS-CHRIST 42.  
43. & à l'esprit du Christianisme ,  
44. Réponse à ceux qui disent qu'il  
n'y a point de mal à se divertir , 44.  
& *suiv.* Réponse à ceux qui disent  
qu'ils n'ont autre chose à faire , 48.  
& *suiv.* Quelle en doit être la regle ,  
51. Tort que fait à la Religion le mê-  
lange des divertissemens mondains &  
des pratiques chrétiennes , 168.

## E.

**E**cole. C'est dans l'école de JESUS-  
CHRIST que l'on apprend à vi-  
vre , 19. 20.

*Eglises.* Modestie nécessaire dans les  
Eglises , 330. & *suiv.* Tout ce que le  
Ciel a de plus saint s'y trouve ren-  
fermé , 332.

*Enfer.* Ce qu'on y souffre , 119. 242.



## TABLE

*Et suivantes*, 255. *Et suivantes*.

*Epines*. Comparaison des épines qui accompagnent la vertu avec celles des hayes, 203.

*L'Esprit* ne sçauroit jouer long-tems le personnage du cœur, 115. Difficulté de guerir les erreurs de l'esprit, 294.

*Eternité*. Il n'en peut trop coûter quand il s'agit de l'éternité, 138. Nul milieu entre l'éternité heureuse & l'éternité malheureuse, 254. Définition de l'éternité malheureuse, 255. Combien est éfrayante la pensée d'une éternité malheureuse, 257. *Et suiv.* Ce malheur est incompréhensible, 259.

*L'Evangile* est peu écouté dans l'école des gens du monde, 170. Qu'est-ce que l'Evangile condamne, 141. 142.

*Eucharistie*. Raison particuliere pour laquelle JESUS-CHRIST veut être adoré dans l'Eucharistie, 337.

*Exemple*. Effets du mauvais exemple dans l'esprit des justes, 378.

### F.

**F***amille*. Force du bon exemple d'un chef de famille, 304.

*Fautes*. En quel sens les petites fautes sont



## DES MATIERES.

sont plus dangereuses que les grandes, 388. & *suiv.*

*Femme.* La reforme d'une femme est une censure puissante pour les autres, 10. Eloges & caracteres d'une femme vertueuse, 181. & *suiv.*

*Femmes.* Quelle est la source de leur coqueterie, 48. Quelle est l'étude des femmes mondaines, *ibid.*

*Fortune.* Les peines qu'on se donne pour faire sa fortune ne rebutent point en comparaison de celles qu'on devroit prendre pour acquérir la vertu, 131. & *suiv.*

*Foy.* Rien de plus injurieux à Dieu que de démentir sa foy par ses œuvres, 114. Articles de nôtre Foy, 116. 117. C'est la foy qui perfectionne la pieté, 175. 176. Espece de foy qui se trouve dans les enfers, 413. La preuve de la foy sont les œuvres, 415. 417. Quelle est la foy des réprouvez, 416. Il n'y a point de vertu où il n'y a point de foy, 419. & *suiv.*

G.

**G**ens de bien, comment regardez par les libertins, 13. Ils sont étrangers aux mondains, 147. Epreuve.  
*Tome I.* V.



## T A B L E

ves. auxquelles doivent s'attendre les gens de bien, 194. & *suiv.* 205. & *suiv.* La persecution est leur appanage, 209. & *suiv.* Heureuse disposition des gens de bien, 282. Quelle est la source de leur felicité, 283. Il n'y a de bonheur parfait dans le monde que le leur, 285. Les adversitez de la vie sont pour eux une source abondante de douceurs, 287.

*Gens du monde.* Leurs maximes, 26. *Voyez Monde.*

*Grace.* Ses effets, 251. 252.

*Grandeur.* Quelle est la veritable grandeur, 140.

*Grands.* Moyens particuliers qu'ils ont de faire leur salut, 303. & *suiv.*

## H.

**H**ely puni de Dieu à cause de sa trop grande indulgence pour ses enfans, 29.

*Homme.* Ce qu'il y a de grand dans l'homme, 140. Fin pour laquelle Dieu l'a mis sur la terre, 238.

L'honnête homme est inseparable du bon Chrétien, 20. & *suiv.*

*Hypocrisie.* Quel en est le principe, 163.



## DES MATIERES.

### I.

**J**alousie contre les gens de bien, 210.  
*Voyez Vertu.*

**Japon.** Sentimens des nouveaux Chrétiens du Japon sur l'obligation d'aimer Dieu, 408.

**Jeu.** Définition du Jeu, 52. & *suiv.*  
Ce qui rend violente la passion du jeu, 53. Toutes les passions cedent à celle du jeu, 54. Le jeu change les hommes, 55. La passion du jeu ne domine jamais sans desordre, principalement à l'égard du sexe, *ibid.* Le jeu n'enrichit point, 56. Maux qui suivent du jeu, 57. & *suiv.* Quel jeu peut être permis, 61. 62.

**L'inaction** seule en matiere de salut est un crime, 46.

**Indifférence.** Combien est grande l'indifférence qu'on a pour Dieu, 403. & *suiv.* Quelle est la source de cette indifférence, 409. Elle est inséparable de la froideur, 414.

**Jouer.** Réponse à cette maxime qu'il vaut mieux jouer que de médire, 56. 57. *Voyez Jeu.*

**Joug.** Obligation de porter le joug du Seigneur, 138. & *suiv.* douceur de ce joug, 249.



## T B A L E

*Joyes.* Marques que les joyes du monde ne sont que superficielles, 43. Quelle joye sied aux Chrétiens, 143.

*Irreverences.* Scandales que causent les irreverences dans les Eglises, 340. & suiv.

### L.

**L**oy. Vertus propres de la Loy chrétienne, 124. 125.

### M.

**M**aitres. Egale obligation des Maîtres & des Serviteurs de se sanctifier chacun dans leur état, 302. 303.

*Mal.* Danger qu'il y a de negliger un petit mal, 396.

*Maladies.* Comparaison des maladies corporelles & des spirituelles, 386.

*La médifance* est le langage ordinaire des gens du monde, 56. 57. Comparaison du jeu & de la médifance, 57. 58. La médifance soutient les conversations, 75.

*La Modestie* est un abry à la vertu, 145.

*Mœurs.* On doit reformer ses mœurs avant que de vouloir reprendre & corriger celles des autres, 222. Opposition entre la foy des Chrétiens & leurs mœurs, 126. 127.



## DES MATIERES.

*Monde.* Sa définition, 1. & *suiv.* Caracteres de ceux qui le composent, *ibid.* & *suiv.* Il n'est rempli que de dissimulation, 3. & 4. Ses joyes ne sont que superficielles, 4. Ses maximes sont opposées à la vertu, *ibid.* Fausse maxime du monde, 15. & *suiv.* Peines inseparables de l'état des gens du monde, 347. & *suiv.*

La *Morale* n'est pas moins l'objet de notre foy que le dogme, 128.

La *Mort* demasque tous nos motifs, 155. Elle fait évanouir les faux préjugés & les illusions, 219. 236. & *suiv.* Elle console les justes, 288. Elle confond tous les états, 302.

*Mystere d'iniquité*, quel il est, 115.

### O.

*Office divin.* Le tems de l'Office divin est celui qu'employe ordinairement une femme mondaine à se parer, 50.

*Oeuvres.* Ce qui donne du mérite aux bonnes œuvres, 163.

### P.

*Passions.* Définition des passions, 281. Funestes effets de la passion dominante, 423. 426. & *suiv.*



## T A B L E

*La Patience* est une penitence salutaire, 301.

*Pauvreté*. Avantages de la pauvreté, 355.

*Peines*. Comparaison des peines qui se trouvent dans la pratique de la vertu, & de celles qu'on est obligé d'essuyer dans la poursuite de sa fortune & dans le commerce du monde, 131. & *suiv.* 199. & *suiv.* 247. 248.

*Perfection*. Quelle est celle que Dieu demande de nous, 171. 305. Raison pourquoy si peu de personnes y arrivent, 421. & *suiv.* En quoy consiste la haute perfection, 432.

*La Persecution* est l'appanage des gens de bien, 209. & *suiv.* Voyez Gens de bien.

*La Perseverance* est un des plus grands dons de Dieu, 34. Un âge meur n'est pas plus propre qu'un autre pour la perseverance, 34. 35.

*Pieté*. Effets de cette vertu, 140. & *suiv.* 176. & *suiv.* Ses fruits, 141. & *suiv.* Caracteres de la fausse pieté, 150. & *suiv.* Caracteres de la veritable, 158. 171. 176. 188. Egalité de dehors de la veritable & de la fausse pieté, 175. Eloges & caracteres de la veritable pieté, 176. & *suiv.* La pieté



## DES MATIERES.

- est la source de la paix du cœur, 194.  
Fausſes idées que l'on se forme de le  
pieté, 273. 291. 292.  
*Plaire.* Une partie du tems se passe à  
s'étudier à plaire, & l'autre à ne  
chercher que ce qui plaît, 41.  
*Plaisir.* L'amour du plaisir est le mobile  
qui fait agir les hommes, 118. Defi-  
nition du plaisir, & ce qui le rend so-  
lide, 277. Sources des plaisirs que  
goûtent les gens de bien, 278. &  
*ſuiv.* Qualitez & motifs de ces plai-  
sirs, 279. & *ſuiv.*  
*Prudence chrétienne.* Caracteres de cette  
vertu, 158.

### R.

- R***eligieux.* Fausſes idées qu'on se  
forme de l'état Religieux, 343.  
& *ſuiv.* A quoy cet état peut être  
comparé, 345. & *ſuiv.* Definition  
de l'état Religieux, 346. & *ſuiv.*  
Douceur de cet état, 348. & *ſuiv.*  
Excellence de cet état, 353. Tout  
contribué à la felicité d'un Religieux,  
357. Malheur des mauvais Religieux,  
358. & *ſuiv.* Causes du relâchement  
des Religieux, 364. Illusion d'un Re-  
ligieux qui prétend être pauvre dans  
l'abondance, 366. & *ſuiv.* Avanta-



## T A B L E

- ges de l'état Religieux, 370. Un Religieux ne doit point avoir de volonté, 372. *& suiv.* La dépendance fait la félicité d'un Religieux, 374. Sa soumission à ses Supérieurs doit être entière, 381. Quelle union doivent avoir entre elles les personnes Religieuses, 396. *& suiv.* Suites funestes des amitiés particulières dans la Religion *ibid.* Définition de l'état Religieux, 442.
- Religion.* Quelle est la baze de nôtre Religion, 116. 117.
- Reprobation.* Marques seures de reprobation, 126.
- Reprochez.* Portrait des tourmens des reprochez, 255. *& suiv.* Reflexions inutiles des reprochez, 261. *& suiv.* Motif & qualité du desespoir des reprochez, 266. *& suiv.* On ne peut trop faire pour éviter ce malheur, 271. Quelle est la foy des reprochez, 416.
- Le *Respect humain* est un obstacle à la conversion, 37. *& suiv.*
- S.
- S** *Sainteté.* Quelle en est la baze, 295. Voyez Vertu, Piété.
- Saints.* Bonheur des Saints, 311. *& suiv.*



## DES MATIÈRES.

327. Il en coûte moins pour être Saint  
que pour ne l'être pas, 252. Obliga-  
tion & facilité d'imiter les Saints, 312.  
& *suiv.* 328. & *suiv.* Ce qu'ils ont  
fait pour être Saints, 313. & *suiv.*  
323. & *suiv.*

*Salut.* Idée qu'on se forme de l'affaire  
du salut, 123. Il est plus aisé de faire  
son salut que de s'avancer dans le mon-  
de, 134. & *suiv.* Source des difficultez  
qu'on trouve dans l'affaire du salut,  
136. 137. Importance de cette affaire,  
234. & *suiv.* C'est la seule & unique  
affaire, 235. Indifférence pour le sa-  
lut, 241. & *suiv.* Reflexion sur les  
difficultez du salut, 245. & *suiv.*  
Tout peut servir au salut, 249. 251.  
Ce qui rend inefficaces les moyens du  
salut, 252. 253. Nôtre salut dépend  
de nous, 251. & *suiv.* Vains pretextes  
qu'on allegue pour s'excuser de ne pas  
travailler à l'affaire de son salut, 291.  
& *suiv.* 301. & *suiv.* 318. 322. 325.

*Science.* Quelle est la regle de la scien-  
ce, 178.

*Securité.* Effets funestes de la fausse secu-  
rité, 442.

Le Silence sert beaucoup à la pieté, 208.  
& *suiv.*



## T A B L E

*Servir Dieu* est plus facile que de servir le monde, 134. & *suiv.*

*Solitaires.* Sujet pourquoy les Solitaires punissoient leurs plus petits pechez par des austeritez severes, 407.

*Souffrances.* Motifs de consolation dans les souffrances, 207.

*Spectacles.* Ce que c'est, 78. Ils languissent s'ils n'irritent quelque passion, *ibid.* Tout y concourt à seduire l'ame, *ibid.* C'est l'école de toutes les passions, 79. Les Chrêtiens qui vont aux spectacles ne sont plus Chrêtiens, 81. Réponse à ceux qui disent que ni l'Evangile ni l'Ecriture ne défendent les spectacles, *ibid.* & *suiv.* La pudeur & l'innocence ne peuvent manquer sans miracle d'y être blessées, 83. 84. Tout y concourt à seduire les sens, 86. 87. Refutations des raisons specieuses qu'on allegue pour se justifier en cela, 90. & *suiv.* Comparaison des spectacles avec le poison, 92. Raisons qui les rend illicites, 95.

T.

**T***Ems.* Il n'y en a aucun qui soit dispensé des obligations du Christianisme, 31. Il n'y en a point qu'on ne soit obligé de donner à Dieu, 100.



## DES MATIERES.

La Terre est pour un Chrétien une region de croix & de larmes, 31.

*Theatre.* Réponse à ceux qui disent que le Theatre purgé tel qu'il est aujourd'hui des obscenitez du spectacle, n'a rien d'incompatible avec la droiture du cœur, 85.

V.

*V*engeance. Faux pretexte dont on couvre ordinairement cette passion, 24. & *suiv.* Raisons pour l'étouffer, 25.

*Vertu.* Idée austere qu'on s'en fait, 129. Les monstres qu'on apprehende dans la voye de la vertu ne sont que des phantômes qui disparoissent dès qu'on s'en approche, 130. Réponse à ceux qui disent que la vertu est trop gênante, 131. & *suiv.* Egales peines dans la poursuite de la fortune, & dans la pratique de la vertu, 131. & *suiv.* Qui sont ceux à qui la vertu paroît austere, 137. La vertu fait goûter les veritables plaisirs, 138. 149. Dieu soulage les peines qui se trouvent dans la pratique de la vertu, 138. 139. La vertu est respectable par tout, 140. Elle gêne les libertins, 147. & *suiv.* Effets de la vertu, 149. Quelles



## TABLE DES MATIERES.

pratiques exterieures de la vertu sont  
bonnes, 175. Vertu censurée, 194.  
& *suiv.* 203. Justice que les mondains  
mêmes rendent à la vertu, 200. &  
*suiv.* Elle est en butte à la jalousie,  
210. & *suiv.* Le peu d'égards qu'on a  
pour elle, 212. & *suiv.* La vertu est  
de tous les états, 291. & *suiv.* Elle  
se nourrit dans la penitence, 297.  
*Violence.* En quoy consiste la violence  
continuelle qu'on se doit faire pour  
être Saint, 392. 393.  
*Visites.* Qualitez des visites pour être  
bonnes, 76. 77.  
*Vivre.* Ce que c'est, selon l'idée du  
monde, que de sçavoir vivre, 19.  
*Voyes* du monde, contraires à l'esprit  
& à la morale du Christianisme, 16.  
*Voyez* Monde.

### Z.

**Z** *Ele.* Caracteres du veritable zele,  
214. & *suiv.* 224. 226. 230. &  
*suiv.* Caracteres du faux, 215. &  
*suiv.* Le veritable zele n'est point sans  
charité, 219. 229. Effet d'un zele  
amer, 219. & *suiv.* 230. & *suiv.* Rai-  
sons pour lesquelles on doit se défier  
de son zele, 223. & *suiv.*

*Fin de la Table des Matieres.*



PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevosts, Bailifs, Senêchaux, leurs Lieutenans Civils, & tous autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Nôtre bien amé EDMÉ COUTEROT, Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public un Livre intitulé : *Retraite spirituelle pour un jour de chaque mois, avec des Reflexions Chrétiennes*, composé par le Pere JEAN CROISET, de la Compagnie de JESUS, s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege general sur ce necessaires : Nous avons permis & permettons par ces Presentes, audit Exposant, de faire imprimer ledit Livre, par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, en telle forme, marge, caractère, en un, ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon luy semblera, de le vendre, ou faire vendre par tout nôtre



Royaume pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour, & datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; & à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, & contrefaire ledit Livre, en tout, ni partie, sous quelque pretexte que ce soit, sans la permission expresse, & par écrit, dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'aman-de contre chacun des contrevenans, dont un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, un tiers au dénonciateur, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris, & ce dans trois mois de ce jour; que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en ven-



te, il en fera mis deux Exemplaires dans  
nôtre Biblioteque publique, un dans  
celle de nôtre Château du Louvre, &  
un dans celle de nôtre tres-cher & feal  
Chevalier Chancelier de France, le  
Sieur Phelyppeaux, Comte de Pont-  
chartrain, Commandeur de nos Or-  
dres; le tout à peine de nullité des  
Presentes; du contenu desquelles vous  
mandons & enjoignons de faire jouir  
ledit Exposant, ou ses ayans cause,  
pleinement & paisiblement, sans souf-  
frir qu'il luy soit causé aucun trouble  
ou empêchement: Voulons que la Co-  
pie desdites Presentes, qui sera impré-  
mée au commencement ou à la fin des-  
dits Livres, soit tenuë pour bien &  
dûëment signifiée, & qu'aux Copies  
collationnées par l'un de nos amez, &  
feaux Conseillers-Secretaires, foy soit  
ajoutée comme à l'Original; Com-  
mandons au premier nôtre Huissier, ou  
Sergent, de faire pour l'exécution des  
Presentes, tous Actes requis & neces-  
saires, sans autre permission, nonob-  
stant clameur de Haro, Charte Nor-  
mande, & Lettres à ce contraires;  
CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à  
Versailles le huitième jour d'Août,



l'an de grace mil sept cens six, & de  
nôtre regne le soixante-quatre, Par le  
Roy en son Conseil.

Signé, C A R P O T.

*Registré sur le Registre num. 2. de la  
Communauté des Libraires & Imprimeurs  
de Paris, page 131. num. 276. conformé-  
ment aux Reglemens, & notamment à  
l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703.  
A Paris, ce neuvième jour d'Août mil sept  
cens six.*

Signé, G U E R I N, Syndic.



